This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

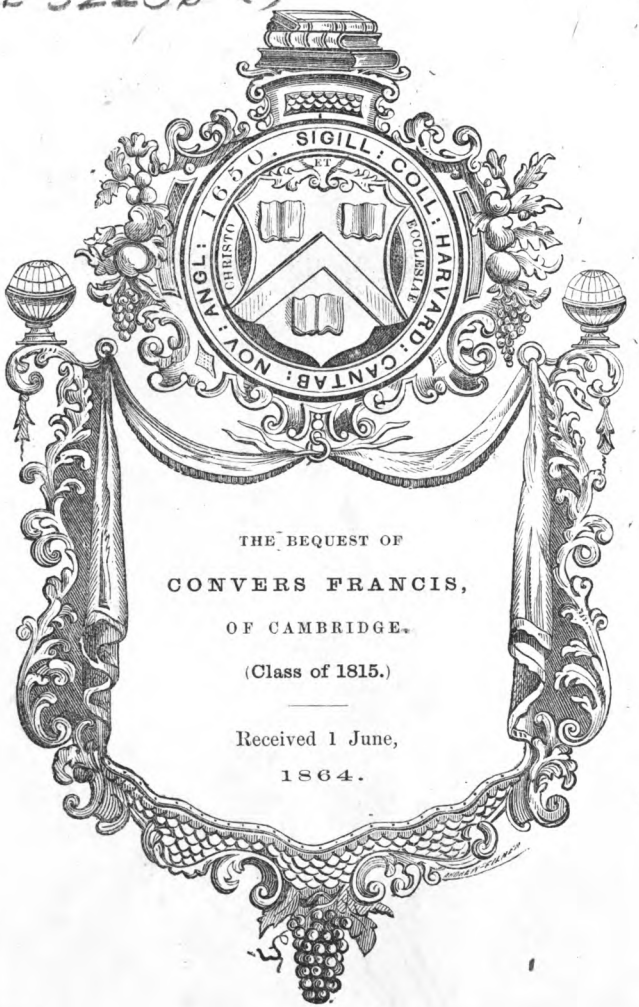
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HW 2L6X A

Digitized by Google

Digitized by Google

KE 32236 (2)



THE BEQUEST OF

CONVERS FRANCIS,

OF CAMBRIDGE.

(Class of 1815.)

Received 1 June,

1864.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

C. Francis -

1857.

F. W. CHRISTERN
169 BROADWAY NEW-YORK
FOREIGN BOOKSELLER

Digitized by Google

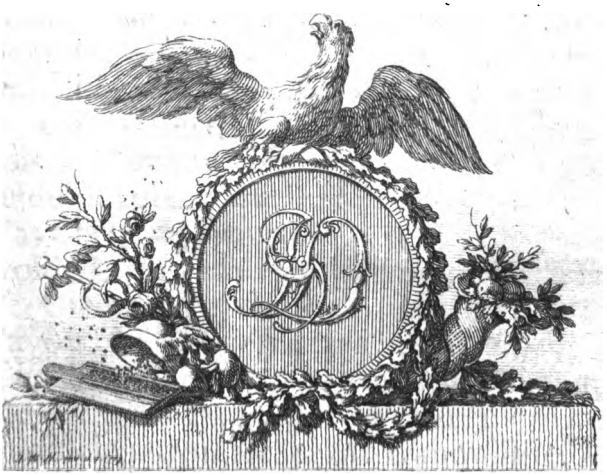
Digitized by Google

LES
LIVRES ACADÉMIQUES
DE
CICERON
TRADUITS ET ÉCLAIRCIS

PAR

MR. DE CASTILLON,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE PRUSSE &c.

Tome II.



À BERLIN,
CHEZ G. J. DECKER, IMPRIMEUR DU ROI.
1779.

Digitized by Google

~~Lc39.765~~
KE 32236 (2)

Digitized by Google

PRÉFACE.

Lorsque je compoſai la préface qui eſt à la tête du premier tome de cet ouvrage, j'étois bien éloigné de penſer que j'en ferois une pour le ſecond. Je n'ignorois pas qu'on avoit avancé, au ſujet de Ciceron & de ſa Philoſophie, des propoſitions que nombre de perſonnes déſapprouvoient. Mais je n'étois nullement diſpoſé à ſoutenir la gloire de l'Auteur que je venois de traduire. J'avois lu & relu avec le plus grand ſang froid du monde le parallele qu'on a fait de Ciceron & de Séneque; ou plutôt, j'avois vu ſans émotion les trophées de Ciceron détruits, & ceux de Séneque élevés avec faſte [1]). Quand même ce ſpectacle auroit altéré ma tranquillité, elle auroit été rétablie par les éclats de ri-

[1]) Dans l'avertiſſement que l'Éditeur a mis à la tête des *Oeuvres de Séneque le Philoſophe, traduites en François par feu Mr. La Grange* &c.

Digitized by Google

re avec lesquels l'ont accueilli les gens de lettres de Berlin qui ſont de ma connoiſſance. J'aurois donc gardé le ſilence, ſi quelques-uns des Savants qui dans les pays étrangers, même en France, même dans les Académies de Paris, m'honorent de leur amitié, ne m'avoient pas exhorté, avec des inſtances répétées, à conſacrer quelques lignes à la défenſe, diſent-ils, plutôt du bon goût & de la vérité, que de Ciceron.

Que dois-je faire? D'un côté l'autorité de ces reſpectables amis fait beaucoup d'impreſſion ſur mon eſprit: de l'autre côté je ſens combien a de poids la déciſion de l'Éditeur du Séneque François, qui, ſans doute, eſt un „de ces „hommes célebres qui font honneur à „leur ſiecle, & dont la poſtérité [2]), ſourde à l'amitié comme à la haine, lira un „jour les ouvrages avec autant de plaiſir „& de reconnoiſſance, que d'indignation „& de mépris pour leurs obſcurs détracteurs [3])." D'un côté je ne puis me taire ſans impoliteſſe; de l'autre je ne ſaurois, ſans témérité, attaquer le ſentiment d'un homme ſi célebre. La poſtérité, qui lira

[2]) Je n'entends pas cette phraſe: „Les hommes célebres „qui font honneur à leur ſiecle, & *dont* la poſtérité... „lira... les ouvrages." C'eſt ſans doute la poſtérité des hommes célebres. De qui ſeront les ouvrages qu'elle lira?

[3]) Avertiſſement cité, pag. XIIJ.

Digitized by Google

ſes ouvrages avec admiration & reconnoiſſance, ne me mettroit-elle pas au nombre des détracteurs? Le ſeul parti qui me reſte eſt d'examiner modeſtement les écrits de Séneque & de Ciceron, & de laiſſer au Lecteur le ſoin de ſe décider pour l'un ou pour l'autre. Si je n'apporte pas à cet examen tous les talents requis, au moins je n'ai pas à combattre „la for„ce presque irréſiſtible des premieres im„preſſions reçues, & le pouvoir de l'ha„bitude qui, ſelon l'expreſſion énergique „de Montaigne, endort la vue de notre „entendement [4]).“ Les premieres années de mon enfance ne „ſe ſont pas paſſées à „lire cet Orateur, à l'admirer ſur la paro„le de“ mes „Maîtres, & à“ m'„extaſier „avec eux ſur la cadence, la rondeur, & „la chûte de ſes périodes [5]).“ De tous les Auteurs qu'on fait lire aux enfants qui apprennent la Langue Latine, Ciceron eſt préciſément celui que mon Précepteur m'a fait lire le moins. Autant que je m'en ſouviens, quand il fit place au Profeſſeur de Philoſophie, je n'avois parcouru de tout Ciceron que la harangue *pro Quintio*. Je ne ſuis point prévenu contre Séneque: au contraire; ſi la traduction de Mr. La Grange n'avoit pas paru,

[4]) Avertiſſement, pag. xvj.
[5]) Avertiſſement, pag. xvij. & xviij.

Digitized by Google

j'aurois entrepris celle des Queſtions naturelles du Philoſophe Eſpagnol. Si dans l'ouvrage que j'offre au Public, j'ai plus cité Ciceron que Séneque, c'eſt uniquement parce qu'autant qu'il eſt poſſible, on doit expliquer un Auteur par lui-même.

Venons au fait; & commençons par fixer l'état de la queſtion.

L'Éditeur dont il s'agit, aſſure que Séneque „eſt un Auteur qui entaſſe véri-„tés ſur vérités, mais qui les entaſſe *quel-„quefois* avec tant d'ordre & de préciſion, „que, plus rapprochées, elles n'en ſont „que plus ſenſibles & plus évidentes; qui „a, lui ſeul, plus de connoiſſances, plus „d'idées, plus de profondeur que Platon „& Ciceron réunis & analyſés; enfin qui, „ſouvent avec autant d'éloquence, & des „mouvements oratoires d'un auſſi grand „effet qu'aucun de ceux dont leurs écrits „offrent le modele, a plus de nerf, plus „de ſubſtance, & de véritable ſeve dans „cinq ou ſix pages, que ces Auteurs n'en „ont en cent *)."

Paſſant à Ciceron, l'Éditeur juge que perſonne „n'a porté plus loin que lui la „grace, le nombre, & l'harmonie du ſty-„le; peut-être même ſes ouvrages conſi-„dérés ſous ce point de vue, ne laiſſent-„ils rien à deſirer; c'eſt par ce côté ſeul

*) Avertiſſement, pag. XIV. & XV.

Digitized by Google

„qu'il est en général très-supérieur à Sé„neque; mais il ne peut lui être comparé „comme Philosophe, & l'on ne croit pas „qu'il y ait aujourd'hui un homme de „lettres vraiment digne de ce nom, pour „qui cette assertion ne soit pas un fait dé„montré [7]).“

Un Anonyme nous apprend [8]) que le jugement qui attribue „plus de con„noissances, plus d'idées, plus de profon„deur“ [à Sénèque qu'à] „Platon & Ci„ceron réunis & analysés, est généralement approuvé des Lecteurs Philoso„phes, & que l'Editeur“ [de Sénèque] „n'a fait ici qu'étendre & fortifier le sen„timent de Montaigne.“ L'Anonyme pouvoit ajouter; & celui de Juste-Lipse [9]) qui va jusqu'à dire que, pour ce qui regarde la Morale, le style de Ciceron ressemble à l'eau dormante, & celui de Sé-

[7]) Avertissement, pag. xvj. & xvij.

[8]) Journal Encyclopéd. 1 Mai 1779, p. 499. & suiv.

[9]) *Hic* (quod in Seneca multæ & claræ sententiæ sint) *unde jactamus, & parem ei in Græcia aut Latio non damus. Quid parem? Vix propinquum. Atque eæ sententiæ acres, argutæ, penetrantes sunt, & quod capit, salutares. Unus libellus, una epistola ejus dabit, quod satis sit vitæ formandæ aut corrigendæ, si quis medenti se donat* (Judic. super Seneca pag. ix.). *Philosophatur, animos & mores format; excitat a formidine; a luxu & fastu reprimit: hæc omnia fortiter & calide agenda sunt, & oratio talis adhibenda. An non fecit? Ciceronem in eo genere confer; stagnum dices; hunc autem flumen rapidum, quod Lectorem suum rapiat* (ibid. pag. xx).

Digitized by Google

neque à un fleuve rapide qui entraîne le Lecteur.

Ceux qui ſont d'un ſentiment contraire diſent avec Quintilien [10]), que Séneque eſt un Philoſophe peu diligent [11]): qu'à la vérité il a des maximes brillantes, & bien des choſes utiles aux mœurs [12]); mais que tout ce que Séneque a de bon, ſe trouve auſſi dans Ciceron: que, ſi le premier attaque les vices avec force [13]), cette force n'eſt qu'apparente, parce que tantôt il ſe livre à une ardeur vaine & inconſidérée; tantôt il donne dans la frivolité & dans les pointes [14]): que ſon éloquence eſt vicieuſe, & plus propre à plaire aux enfants qu'à toucher les hommes: qu'il mêle, comme les autres Stoïciens, à des principes & à des idées ſublimes, des ſubtilités ridicules, des abſurdités monſtrueuſes, & une dialectique obſcure & bizarre [15]): qu'à ces défauts, qui ſont ceux de ſa ſecte, il ajoute ſes propres écarts, phraſes découſues, affectation d'eſprit, entortillage, pointes, antitheſes: qu'effectivement il entaſſe ſentence ſur ſentence, maxime ſur maxime, mais

10) Inſtitut. Orator. Lib. XII. pag. 921. 11) *In philoſophia parum diligens.* 12) *Multæ in eo claræ ſententiæ; multa etiam morum gratia legenda.* 13) *Egregius vitiorum inſectator.* 14) *Res atque ſententiæ aut inepto inanique impetu ſunt, aut levi & quaſi dicaci argutia* (Aul. Gell. Lib. XII. cap. 2.).

15) Fréron, Année Littéraire, 1779. No. 2. pag. 5.

Digitized by Google

non vérité sur vérité, parce qu'il se plait à répéter mille fois la même idée, à la déguiser sous diverses expressions, à la cacher sous mille superfluités; en sorte que, bien loin d'avoir plus de nerf, plus de substance & de véritable sève dans cinq ou six pages, que Ciceron en cent, Sénèque ne fait que noyer dans un déluge de paroles ce qu'avoit dit en peu de mots Ciceron, qui „savoit tout, & fut le chef de „l'ancienne sagesse des Romains [16]).“

En un mot, d'un côté l'on soutient que Séneque, par l'étendue de son savoir, par la force de son éloquence, & par la solidité de sa Philosophie, est fort au dessus de Ciceron, auquel il n'est inférieur que dans ce qui regarde la grace, le nombre, & l'harmonie du style; de l'autre côté l'on prétend que Ciceron est en tout fort supérieur à Séneque.

Je ne suis ici que rapporteur, & rapporteur impartial: mon devoir est d'exposer fidélement les raisons sur lesquelles chaque parti se fonde.

Les partisans de Séneque avouent en général que son style n'est pas aussi pur & harmonieux que celui de Ciceron; mais ils prétendent que ce Philosophe ne manque ni de force ni d'éloquence. Voici leurs preuves.

16) Themist. her. XIII. à l'Emper. Gratien, pag. 173.

Digitized by Google

Le ſtyle de Séneque n'a déplu qu'à Caligula, qui vouloit abolir les écrits d'Homere, & bannir des bibliotheques les ouvrages de Virgile & de Tite-Live [17]). Quintilien, qui n'étoit rien moins que partiſan de notre Auteur, reconnoît qu'il étoit verſé dans tous les genres d'éloquence [18]): qu'il avoit un génie facile & abondant, bien des choſes dignes de louange, & même d'admiration, beaucoup d'étude, & des connoiſſances fort étendues. C'étoit un érudit du premier ordre [19]), comme l'appelloit Pline [20]). On pourroit citer mille paſſages où Séneque „a ſu élever ſon ſtyle & ſes penſées „à la hauteur & à la majeſté de ſon ſujet;“ mais on veut bien ſe contenter de ce que Séneque dit au ſujet du meurtre de Calliſthene commandé par Alexandre [21]).

Notre Philoſophe n'a pas négligé la Logique: il a ſi bien parlé de Phyſique que ſes Livres des Queſtions naturelles égalent & ſurpaſſent ceux d'Ariſtote. Dans la Morale, Séneque eſt au deſſus de tous [22]). C'eſt l'Auteur le plus moral & le plus grave de toute l'antiquité;

17) Juſt. Lipſ. judic. ſuper Seneca, pag. vj.
18) Le même, pag. vij.
19) *Principem eruditionis.*
20) Juſt. Lipſ. judic. ſuper Seneca, pag. viij & ix.
21) Avertiſſem. qui précede la trad. de Séneque par La Grange, pag. xv.
22) Juſt. Lipſ. judic. ſuper Seneca, pag. x.

Digitized by Google

on ne le lit pas „sans sentir croître son zè„le pour la vérité, son respect pour la ver„tu, son amour pour les gens de bien, sa „haine pour les méchants; sans hâter au „fond de son cœur le moment de faire „une bonne action; en un mot, sans être „meilleur, ou sans desirer sincérement de „le devenir [23]).“

Ceux qui sont d'un autre sentiment, déclarent qu'ils sont bien éloignés de vouloir enlever à Séneque la couronne qu'il porte & qu'il mérite [24]); mais ils soutiennent que, quand les admirateurs de ce Philosophe lui dressent un autel, ils se livrent à un zele plus ardent qu'éclairé, & que pour étayer cet autel, ils n'alleguent que des assertions sans preuve, & des autorités ou mal entendues, ou mal appliquées.

Car, disent-ils, si Quintilien avoue que Séneque étoit versé en tout genre d'éloquence, c'est que ce Philosophe les avoit tous essayés: ce n'est pas qu'il eût réussi, puisqu'il étoit fort au dessous des Anciens [25]). Les louanges que Quintilien donne à Séneque sont manifestement

23) Avert. avant la trad. de La Grange, pag. xiij. & xjv.

24) - - - - *Neque ego illi detrahere ausim*
Hærentem capiti multa cum laude coronam.
Comme dit Horace de Lucilius, Sermon. x. lib. 1. v. 53. 54.

25) *Ab antiquis defenderat* (Quintil. inst. or. Lib. xii. pag. 921.).

Digitized by Google

rélatives. Comparé à ces jeunes gens qui l'aimoient plus qu'ils ne l'imitoient, Séneque avoit de grandes qualités: „il „avoit beaucoup de talents, mais peu de „goût...[26]). Cependant ceux qui ſont déjà forts, & bien fermes dans un genre „plus ſévere, doivent le lire, au moins „parce qu'il peut doublement exercer leur „jugement. On trouve, comme je viens „de le dire, dans cet Auteur, beaucoup de „choſes louables, beaucoup même d'admirables; mais il faut avoir ſoin de choiſir. Plût à Dieu qu'il eût choiſi lui-même.“ Quintilien attribue l'abondance à Séneque; mais c'eſt une abondance de tours, d'expreſſions, non de penſées.

Selon Tacite[27]): *oratio multum cultus prætulit, ut erat illi viro ingenium amœnum, & temporis ejus auribus accommodatum.* Tacite rapporte hiſtoriquement le jugement que du temps de Néron l'on porta de la harangue que ce Prince récita à l'honneur de Claude. Séneque avoit compoſé cette harangue. Si Tacite la loue, on pourroit prendre comme un correctif ce qu'il ajoute, que cet auteur

[26]) *Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Verum ſic quoque, jam robuſtis & ſeveriore genere ſatis firmis, legendus vel ideo, quod exercere poteſt utrumque judicium. Multa enim, ut dixi, probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt: eligere modo curæ ſit; quod utinam ipſe feciſſet.* (Le même au lieu cité.)

[27]) Annal. Lib. III. cap. 3.

Digitized by Google

étoit un bel esprit, propre à flatter le goût de son siecle. On sait que le génie & le bel esprit ne se trouvent guere ensemble; & que tout auteur à la mode est d'un mérite, au moins, fort douteux.

Montaigne, après avoir parlé de ses lectures amusantes, continue: „quant à „mon autre leçon qui mesle un peu d'u„tile au plaisir, par où j'apprends à ran„ger mes opinions & conditions, les li„vres qui m'y servent, c'est Plutarque de„puis qu'il est François, & Séneque. *Ils „ont tous deux cette notable commodité pour „mon humeur*, que la science que j'y cher„che y est traictée à pieces décousues, qui „ne demandent pas l'obligation d'un „grand travail, de quoi je suis incapable. „Ainsi sont les Opuscules de Plutarque, „& les Epistres de Séneque qui font la „plus belle partie de leurs écrits, & la „plus profitable. Il ne faut pas grande „entreprinse pour m'y mettre, & les quite „où il me plaist. Car elles n'ont point „de suite & dépendance des unes aux au„tres. - - - Leur instruction est de la cres„me de la Philosophie, & présentée d'u„ne simple façon & pertinente. Plutar„que est plus uniforme & constant: Sé„neque plus ondoyant & divers. Cettui„ci se peine, se roidit, & se tend pour ar„mer la vertu contre la foiblesse, la crain„te, & les vitieux appétits: l'autre sem-

Digitized by Google

»ble n'eſtimer pas tant leur effort, & dé»daigner d'en haſter ſon pas pour ſe met»tre ſur ſa garde. Plutarque a ſes opi»nions Platoniques, douces & accommo»dables à la Société civile: l'autre les a »Stoïques & Epicuriennes, plus eſloignées »de l'uſage commun, mais ſelon moi, »plus commodes en particulier, & plus »fermes. Il paroiſt en Séneque qu'il »preſte un peu à la tyrannie des Empe»reurs de ſon temps: car je tiens pour »certain que c'eſt d'un jugement forcé »qu'il condamne la cauſe de ces généreux »meurtriers de Céſar. Plutarque eſt li»bre par-tout. Séneque eſt plein de poin»tes & faillies; Plutarque de choſes. Ce»lui-là vous échauffe plus & vous émeut; »cettui-ci vous contente d'avantage, & »vous paie mieux: il nous guide, l'autre »nous pouſſe [21]).«

Jusqu'ici Montaigne rend juſtice à Séneque, mais il n'en fait pas l'apothéoſe; il donne même quelque avantage à Plutarque.

Ne diſſimulons point que Montaigne n'aime pas Ciceron; que ſa façon d'écrire lui ſemble ennuyeuſe à cauſe de ſes préfaces, définitions, partitions, éty-

[21]) Montaigne, eſſais, Livre II. chap. 10. p. 162-164, de l'édit. de Coſte, à la Haye, chez P. Goſſe & J. Neaulme, 1727, in 12mo, 5 vol.

Digitized by Google

mologies [29]). On voit bien que Montaigne n'a pas lu les ouvrages de Ciceron par la même raiſon par laquelle il n'a pas lu les traités de Séneque; parce que la ſcience qu'il y cherchoit, n'y étoit pas expoſée *à pieces découſues*. Si le Philoſophe François avoit eu la patience de lire le Philoſophe Romain, il auroit vu que ce dernier ne fait uſage des définitions & des diviſions qu'autant qu'il le devoit pour traiter ſa matiere avec ordre. Quant aux préambules ou préfaces, ſi Montaigne ne vouloit pas les lire, il pouvoit aiſément les omettre. Ainſi l'autorité de Montaigne eſt mal appliquée, parce qu'il ne ſonge point à juger d'une maniere abſolue; il ne parle que conformément à ſon humeur incapable d'un grand travail. Les autres autorités ſont, ou manifeſtement mal entendues, ou douteuſes.

Pour prouver que Séneque a ſouvent autant d'éloquence & des mouvements oratoires d'un auſſi grand effet qu'aucun de ceux dont les écrits de Platon & de Ciceron offrent le modele, on allegue le ſeul paſſage ſuivant qui regarde Calliſthene. „Tel eſt le ſentiment de „ce Philoſophe, homme d'un eſprit ſu„périeur, dont l'ame fiere fut incapable „de ſupporter les outrages d'un Monar-

[29]) Livre cité pag. 164. 165.

»que furieux. Sa mort [30]) eſt pour Alexan»dre une tache éternelle que n'effaceront »jamais ni ſon [31]) courage, ni ſes exploits »militaires: quand on dira qu'il a fait pé»rir des milliers de Perſes, on répondra: »mais il a tué Calliſthene: quand on dira »qu'il a vaincu Darius, le Souverain d'un »puiſſant empire, on répondra: mais il »a tué Calliſthene: quand on dira qu'il a »tout ſoumis juſqu'à l'Océan; qu'il a »couvert l'Océan même de nouvelles flot»tes; qu'il a étendu ſon empire depuis un »coin obſcur de la Thrace juſqu'aux li»mites de l'Orient, on répondra: mais il »a tué Calliſthene: quand même il auroit »éclipſé la gloire des Rois & des Héros »ſes prédéceſſeurs, il n'a rien fait de ſi »grand que le crime d'avoir tué Calliſthe»ne [32]). »

Séneque débite ce morceau à l'occaſion des tremblements de Terre. Pour en expliquer la cauſe, il nous repréſente le globe terreſtre comme un corps poreux & remplis de vuides; il nous avertit que le vent s'inſinue dans ces vuides; & il con-

30) Il s'agit de la mort du Philoſophe, non de celle du Monarque: on pourroit s'y tromper.

31) Ici il eſt queſtion du courage & des exploits du Monarque, non de ceux du Philoſophe: il eſt bon d'en être averti.

32) Séneque, queſt. natur. Livre VI. chap. 23, trad. de la Grange, & avertiſſement cité, pag. XV & XVI.

Digitized by Google

conclut que quand le vent eſt en trop grande abondance & ſans iſſue, il doit ébranler la terre. Séneque ajoute que cette explication eſt du goût de pluſieurs Philoſophes, & entr'autres de Calliſthene, „homme qui n'eſt pas à mépriſer [33]).“ On peut être un homme fort eſtimable, & fort mauvais Phyſicien. Si Séneque vouloit relever l'autorité de Calliſthene, il devoit louer ſon ſavoir en Philoſophie. Dira-t-on que c'eſt ce que Séneque veut inſinuer par les termes: „homme qui n'eſt „pas à mépriſer?“ On avouera que Séneque manque de préciſion.

Pour prouver que Calliſthene n'étoit pas un homme mépriſable, Séneque nous rappelle que ce Philoſophe Grec avoit l'ame noble & incapable de ſouffrir un Roi furieux, ou plutôt extravagant. Mais cette fierté, auſſi noble qu'il vous plaira, qu'a-t-elle à faire avec un point de Phyſique? Eſt-il impoſſible d'avoir une noble fierté d'un côté, & d'être mépriſable par mille autres? Séneque abandonne brusquement la fierté de Calliſthene, & ſe jette ſur Alexandre qui le fit mourir. Le partiſan le plus zélé du Philoſophe Eſpagnol eſt forcé d'avouer que cette tirade eſt un hors-d'œuvre; & que, ſi elle étoit auſſi belle qu'on le prétend, on pourroit dire à Séneque: tu as tenu fort

33) *Non contemptus vir.*

Digitized by Google

mal-à-propos un fort beau propos. Mais il eſt douteux qu'elle ſoit belle.

D'abord Séneque préſente comme louables le carnage de tant de Perſes, le meurtre de Darius, & les autres exploits

De cet écervelé qui mit l'Aſie en cendre [34]).

Un vrai Philoſophe devoit en faire autant de ſujets, non d'éloge, mais de reproche. Il devoit dire: Alexandre a commis autant de crimes qu'il a tué de Perſes, qu'il a gagné de batailles, qu'il a ravagé de Provinces, qu'il a envahi de Royaumes; mais le plus grand de tous ſes crimes eſt d'avoir fait mourir Calliſthene.

En ſecond lieu la tirade de Séneque eſt une amplification d'écolier; & même un écolier n'auroit pas de la peine à l'imaginer. Il en trouve journellement le modele dans les petits différents qui s'élevent entre ſes camarades. L'un dit: pourquoi me boudes-tu? As-tu oublié que je t'ai tant de fois aidé à faire ta tâche? L'autre répond: oui, mais tu m'as dit coquin. — Combien de fois n'ai-je pas partagé mon goûter avec toi? — Oui, mais tu m'as dit coquin. — Ne t'ai-je pas mené ſouvent te divertir au jardin de mon Pere? — Oui, mais tu m'as dit coquin &c.

[34]) Boileau, Sat. VIII. v. 109.

Digitized by Google

Il eſt ſingulier que ceux qui vantent le plus le ſtyle & l'éloquence de Séneque, ſoient obligés d'avouer que cet Auteur eſt à cet égard fort défectueux. L'Éditeur du Séneque François aſſure que la traduction de Mr. La Grange a „ſur l'original un avantage aſſez remarquable; „c'eſt que - - - les défauts réels qui dépa„rent en général le ſtyle de Séneque, & „qui rendent la lecture de ſes ouvrages, „d'ailleurs ſi pleins de beautés mâles & „vraies, moins agréable, & par cela ſeul „moins utile, ſont peu ſenſibles dans cet„te traduction, & peut-être même ſe „trouvent réduits à rien [35]).“ L'Éditeur aſſigne pour cauſe de cet avantage, qui eſt très-réel, la diverſité eſſentielle du caractere & du génie des langues Latine & Françoiſe; mais après avoir comparé pluſieurs morceaux de la traduction avec le texte, je crois que c'eſt à deſſein qu'on a fait diſparoître les défauts de l'original [36]).

Quoiqu'il en ſoit, quels ſont, au jugement de l'Éditeur, ces „défauts réels „qui déparent en général le ſtyle de Séne„que?“ Des „tournures de phraſes qui,

35) Avertiſſement ſouvent cité, pag. j. & ij.

36) Dans cette période je parle de mon chef, au lieu que dans ce qui précede & dans ce qui ſuit, je ne ſuis, comme je l'ai dit, que ſimple rapporteur, ou ſecretaire ſi l'on veut.

Digitized by Google

„bonnes en elles-mêmes lorsqu'on en uſe „avec ſobriété, manierent le ſtyle quand „elles reparoiſſent ſouvent;“ une „abon„dance faſtueuſe, &“ un „luxe de pen„ſées qui ſe heurtent, ſe preſſent, & ſem„blent ſe précipiter les unes ſur les au„tres;“ une „affectation non moins vi„cieuſe de repréſenter une même idée par „pluſieurs traits détachés; l'emploi peut„être trop fréquent de ces eſpeces de for„mules qui embraſſent tout, & qui don„nent“ au ſtyle de Séneque, „d'ailleurs vif „& ſerré, un air verbeux [37]).“

Que penſe Juſte Lipſe? „Quintilien, „dit-il, aimoit l'ancienne éloquence, & „& il avoit raiſon - - - - & Séneque n'é„toit pas partiſan de l'Antiquité [38]).“ Si Quintilien avoit raiſon d'aimer l'ancienne éloquence, Séneque avoit tort de ne pas l'aimer, & encore plus d'en avoir introduit une autre. „Séneque a beaucoup de „défauts dans ſon élocution, à ce que dit „Quintilien. — C'eſt parce qu'il eſt trop „peigné & trop fleuri - - - [39]). Quinti„lien prétend que cet Auteur a beaucoup „de choſes vicieuſes. — Cela regarde en„core l'éloquence, qui n'eſt pas cette élo„quence pure, ſimple, & ancienne. Je

[37]) Avertiſſement pag. jv. & v.

[38]) *Fabius veteris eloquentiæ (nec immerito) amator - - - Minime antiquarius Senecæ.* (Judic. ſuper Seneca, pag. IX.)

[39]) *A cultu & flore nimio.* (Lieu cité.)

Digitized by Google

»l'ai avoué d'avance. --- Ces vices ne »consistent que dans les ornements excessifs. Que blâmez-vous tant? Quintilien »reconnoît qu'il abonde en défauts agréables: ils le sont tant, qu'ils plaisent même »à ceux qui les reprennent [40]).« Ces défauts pour être agréables, n'en sont pas moins des défauts; & plus ils plaisent, plus ils sont dangereux [41]), car ils ne sont pas petits, au dire de Juste Lipse, qui avoue qu'on trouve dans Séneque des pensées froides, & des vaines subtilités [42]); & qui ne peut pas s'empêcher de s'écrier: »qu'il est par fois gauche ou »affecté dans ses saillies & dans ses bons»mots! Qu'il est outré dans ses éloges & »dans ses blâmes! Que ses exordes & ses »transitions sont tirés de loin ou comiques! Qu'il est négligent, même dans »l'histoire! Que ses recherches ou dissertations Philosophiques & Philologiques »sont minces! Car il a ces taches [43]).« Est-ce un encomiaste qui parle, ou bien un

[40]) Lieu cité pag. x.

[41]) *Eo perniciosiora quod abundant dulcibus vitiis.* (Quintil. lieu cité.)

[42]) *Non abnuo interdum sententiolas intervenire frigidas aut inani argutia.* (Juste Lipse lieu cité pag. x.)

[43]) *Ut in jocis aut dictis quam ineptus alibi, sive affectatus est! In laudibus aut vituperiis sine modo! Exordia aut transitus, longinqua aut comica! Incuria etiam in historiis! Inquisitiones aut dissertationes in Philosophia, sed et Philologia, tenues! Sunt enim ista.* (Lieu cité pag. xj.)

Digitized by Google

censeur [44])? Un homme à qui la vérité arrache de tels aveux, devoit-il chicanner Quintilien qui n'en dit pas d'avantage? Si les dissertations philosophiques de Séneque sont minces; si ses pensées sont froides, futiles, & affectées; ses exordes & ses transitions comiques ou tirées de loin, Séneque est un Philosophe peu diligent, & un écrivain défectueux, tant par rapport à l'ancienne éloquence, que relativement à la moderne. Toute la différence que l'on trouve entre Quintilien & Juste Lipse, est que le premier dit que les défauts du Philosophe Espagnol sont fort nombreux [45]); & que l'autre soutient qu'ils sont »en petit nombre; »& que les bonnes choses qui succedent »immédiatement, les compensent si bien, »que les mauvaises ne peuvent pas faire »pencher la balance de leur côté [46]).« Qui a raison? Homme sensé, lisez Séneque, & jugez.

Mais il est temps de passer des mots aux choses, de l'éloquence à la Philosophie. Ni Ciceron, ni Séneque, ne se sont proposé de faire de nouvelles découvertes

[44]) *Censorem an laudatorem induximus?* Dit Juste Lipse (lieu cité pag. jx.) de Quintilien qui ne dissimule pas les bonnes choses qu'on trouve dans Séneque.

[45]) *Pleraque in eo corrupta.* (Quintil. lieu cité.)

[46]) *Meliorum interventu ita pensantur, ut momentum ad deprimendum non habeant, in hac judicii lance.* (Juste Lipse lieu cité pag. xj.

Digitized by Google

dans cette ſcience. Ils ſe ſont bornés à répéter, éclaircir, confirmer ce que leurs devanciers avoient enſeigné. Ici on ne doit pas craindre que ſes partiſans évoquent Séneque, & qu'ils lui faſſent dire de nouveau: „je ne vous donnerai que „mes propres idées; car je ne m'aſſervis „point à quelqu'un des chefs du ſtoïciſme: „je me permets d'avoir un avis [47]." Ou bien: „ſi je vous prouve que ma doctrine „eſt conforme à celle des Stoïciens, ce „n'eſt pas que je me ſois impoſé la loi de „ne jamais contredire Zénon ni Chryſippe; c'eſt parce que la raiſon me permet „d'adopter leur avis: & quand on ſe reſtreint à celui d'un ſeul homme, ce n'eſt „plus être d'une ſecte, mais d'une faction [48]." Toute la liberté que Séneque ſe donnoit, ſe réduiſoit à choiſir; & on oſe avancer que perſonne ne produira jamais une découverte de Séneque, non plus que de Ciceron. Voyons donc les matieres que chacun d'eux a traitées. Commençons par la Logique.

Ciceron explique ce que cette partie de la Philoſophie avoit alors de meilleur [49].

47) De la vie heureuſe, Tom. v. p. 90 & 91. de la trad. de La Grange, & p. 234. de l'édit. de J. Lipſe.

48) Du loiſir du Sage, Tom. v. p. 168. de la traduction, & p. 254. du texte.

49) Voyez Topic. De invent. Partit. orator. de Orat. Lib. II.

Digitized by Google

Séneque n'y touche pas; & s'il en dit quelque choſe dans ſes lettres, c'eſt pour ſe moquer des vaines ſubtilités de Dialectique que les Stoïciens avoient ou inventées ou adoptées. Jusqu'ici l'avantage eſt du côté de Ciceron.

Il l'eſt auſſi pour ce qui regarde la Métaphyſique. L'Orateur Philoſophe diſcute dans ſes ouvrages les queſtions les plus importantes ſur la nature des Dieux, ſur la Divination, ſur la deſtinée. Séneque ne parle de Métaphyſique qu'en paſſant dans quelques-unes de ſes lettres.

A la réſerve du Timée, dont il ne nous reſte qu'un fragment, Ciceron effleure la Phyſique; & par-tout il s'en tient à la Phyſique générale. Les ſeules queſtions naturelles mettent Séneque au deſſus de Ciceron à cet égard.

Venons enfin à la Morale. Ciceron met ſur le bureau ſon traité des biens & des maux, les queſtions Tuſculanes, les livres des devoirs, ceux de la République, & ceux des loix. Séneque produit presque tous les ouvrages qui nous reſtent de lui. Mais, à l'exception des maximes outrées du ſtoïciſme, on n'y trouve rien que Ciceron n'ait dit. Séneque a converti en traités entiers quelques pages de Ciceron, en noyant les penſées qu'il en emprunte, dans des inutilités, dans des

Digitized by Google

répétitions, dans du verbiage. Un exemple seul suffira pour le prouver.

Voici un court & fidele extrait de ce que Ciceron, dans son traité des devoirs, dit au sujet des bienfaits.

On doit prendre garde d'abord que la bienfaisance ne soit nuisible ni à celui qui en est l'objet, ni aux autres: en second lieu qu'elle n'aille pas au delà des forces du bienfaiteur: enfin qu'elle soit proportionnée au mérite de celui qui reçoit le bienfait. Car celui qui accorde une chose nuisible, est un flatteur dangereux: celui qui dépouille les uns pour enrichir les autres, ou qui prive ses parents de ce qu'il donne mal-à-propos aux étrangers, est injuste: & celui qui est libéral sans discernement ou par ostentation, est insensé. Pour faire du bien avec jugement, il faut considérer les mœurs de celui que l'on gratifie, ses dispositions à notre égard, les liaisons que nous avons avec lui, & les services qu'il nous a rendus [50]).

On ne doit pas négliger ceux qui ont quelque apparence de vertu; mais on doit avoir une attention particuliere pour ceux qui possedent la modestie, la tempérance, la justice, & les autres vertus douces qui sont propres à l'homme de

50) Cic. de Off. Lib. 1. cap. 14.

Digitized by Google

bien; car le courage & la magnanimité ſe trouvent, & ſouvent à un plus haut degré, dans les hommes éloignés de la perfection.

C'eſt un devoir d'obliger ceux qui nous aiment, & de rendre plus qu'on n'a reçu; ſur-tout quand on nous a ſervi par amitié & avec réflexion: on doit faire moins de cas d'un homme qui rend ſervice à tout le monde par foibleſſe, ou de temps en temps & par boutade. Le reſte étant égal, on doit régler ſa bienfaiſance & ſa reconnoiſſance, ſur les beſoins de celui qui reçoit. Ordinairement on ſe regle ſur l'utilité qu'on eſpere [51]).

Souvenons-nous que tous les hommes ſont freres, & que, tant qu'il eſt poſſible, nous devons obliger, même les inconnus [52]).

Mais il y a d'autres liaiſons: on doit moins aux étrangers qu'à ceux à qui nous tenons par la nation & par le langage: moins à ceux-ci qu'aux membres du même état: & encore moins à ceux-ci qu'aux parents. Les plus proches ſont, par ordre, mari & femme, enfant, freres, alliés.

La plus ſtable & la plus excellente liaiſon, eſt celle des hommes vertueux, de même humeur, & ſur-tout juſtes &

[51]) Cap. 15.
[52]) Cap. 16.

Digitized by Google

bienfaisants. Les services reçus & rendus forment aussi un lien solide. Le plus respectable de tous est celui qui nous attache à la patrie.

S'il y a conflict entre les devoirs que la bienfaisance nous impose, on doit préférer la patrie à tout; ensuite viennent les proches parents; puis les parents éloignés, & les alliés avec lesquels on vit bien [53]).

Dans tous ces devoirs il faut bien examiner ce qui est nécessaire à chacun, & ce que chacun peut ou ne peut pas obtenir sans nous. Car nous devons accommoder nos bons offices aux circonstances [54]).

On fait du bien, ou par ses actions, ou par ses richesses. La derniere façon est la plus facile, sur-tout aux riches: la premiere a plus d'éclat & convient mieux aux hommes illustres & courageux. La derniere épuise sa source: la premiere l'augmente, en ce que plus on a aidé de personnes, plus on a de secours pour en aider d'autres, & en ce que l'usage & l'habitude de s'employer à rendre service, nous rend plus prompts & plus expérimentés.

Cependant il faut quelquefois donner de son bien; mais avec choix & mo-

53) Cap. 17.
54) Cap. 18.

Digitized by Google

dération. On ne doit pas, à force de donner, se mettre dans l'impuissance de continuer à donner. La prodigalité est suivie de rapines qui nous font plus d'ennemis parmi ceux qu'elles dépouillent, que d'amis parmi ceux qu'elles enrichississent. Ne fermons ni n'ouvrons notre coffre à tout le monde: réglons-nous sur nos facultés [55]).

De ceux qui donnent, les uns sont libéraux, & les autres prodigues. Ces derniers dépensent leur argent à des choses inutiles ou de peu de durée. Les premiers en font usage pour rendre des services essentiels. Remarques sur les jeux, les spectacles &c., que les Romains donnoient au public [56]).

Quant à ce qu'on donne aux particuliers, d'abord on doit secourir ceux qui sont dans la misere, & ensuite aider ceux qui tâchent d'améliorer leur état.

Racheter les esclaves, enrichir ceux qui sont à l'étroit, sont des traits de bienfaisance utiles à la République.

Il faut donner généreusement, & exiger avec douceur. Soyons équitables & coulants dans toutes les affaires d'économie. Céder, dans l'occasion, un peu de ses droits, c'est être libéral, & quelquefois c'est bien faire ses affaires; consi-

55) Cic. de Off. Lib. II. cap. 15.
56) Cap. 16 & 17.

Digitized by Google

dération qui n'eſt pas à négliger, parce qu'il faut avoir ſoin de ſes biens. C'eſt un crime de les diſſiper: n'oublions pourtant pas que le plus grand avantage qu'on puiſſe tirer des richeſſes, eſt d'en faire part aux autres; mais ſans dilapider ſon patrimoine [57]).

Par ſes actions, on eſt bienfaiſant tant à l'égard des particuliers qu'à l'égard de la République. Remarques ſur les Jurisconſultes & ſur les Orateurs. Tout le monde ne peut être ou l'un ou l'autre: mais tout le monde peut faire du bien par ſes recommandations, par ſes ſoins, par ſes conſeils [58]).

On peut avoir égard aux mœurs, ou bien à la fortune de celui que l'on gratifie. Chacun dit qu'il s'attache aux mœurs, mais dans le fait chacun fait ſa cour à la fortune, & s'empreſſe à obliger ceux qui peuvent le récompenſer le plus promptement. Mais examinons la nature des choſes, nous trouverons qu'un pauvre, homme de probité, peut ſe ſentir obligé, s'il ne peut pas rendre la pareille: qu'il ſait bien que c'eſt à lui, non à ſa fortune, qu'on a ſongé: qu'il tâche de paroître reconnoiſſant, non ſeulement aux yeux de ſon bienfaiteur, mais auſſi aux yeux de ceux qui le peuvent devenir: & que, s'il

57) Cap. 18.
58) Cap. 19.

Digitized by Google

peut donner quelque preuve réelle de sa reconnoissance, bien-loin de la vanter, il l'exténue par ses discours. Les grands & les puissants ne croient pas qu'un bienfait les oblige; au contraire, ils pensent qu'on leur a bien de l'obligation quand ils ont reçu les plus grands services: ils soupçonnent qu'on attend quelque chose d'eux. Aidez-vous un riche? Si quelqu'un vous en sait gré, c'est lui seul, ou tout au plus ses enfants. Faites-vous du bien à un pauvre? Tous les honnêtes gens de son ordre, & il y en a beaucoup, s'attendent à trouver en vous un bienfaiteur. Préférons donc la probité à la fortune, pour exercer notre bienfaisance [59]).

Le reste, sous le titre de bienfaisance envers le public, est un petit traité de politique.

Passons à l'extrait des livres des Bienfaits de Sénèque: nous donnons les sommaires de Juste Lipse; on ne nous accusera pas de partialité.

Livre I. Ces livres sont bons; mais en vérité il y regne si peu de méthode, qu'à peine, avec bien des efforts, peut-on y trouver une sorte d'ordre. Faisons de notre mieux. Le premier livre contient un exorde, & des plaintes contre l'ingratitude, qui est commune, & qui pourtant est un grand vice. C'est

[59]) Cap. 20.

Digitized by Google

pourquoi Séneque se propose d'écrire sur les Bienfaits. Leur nature & leurs propriétés. Ceci jusqu'au chap. 5. Ensuite Séneque décide que le bienfait consiste, non dans la chose même, mais dans l'intention de celui qui l'accorde; & que tout dépend de cette intention: il conduit par des exemples & des raisonnements ce discours jusqu'au ch. 11, dans lequel il propose les deux articles qu'il va traiter: *quels bienfaits il faut accorder*, &, *comment* on doit les accorder. Il examine le premier article jusqu'à la fin du livre, & il reserve l'autre article pour le livre suivant.

Livre II. Séneque reprend & répete le second article: *comment il faut accorder les bienfaits:* Il donne divers préceptes; que ce soit *de bon cœur, promptement, & sans hésiter;* quelques-uns *en public,* d'autres *en secret;* mais tous sans orgueil & sans ostentation. Ensuite, il ne faut point donner *des choses nuisibles,* quoiqu'on nous les demande, ni *de choses malhonnêtes,* ou qui peuvent mener à l'infamie. Enfin il faut faire *attention* aux personnes & considérer qui donne & qui reçoit, afin que les bienfaits soient honorables à l'une & à l'autre. La derniere partie du livre regarde *celui qui reçoit:* comment doit-il se conduire? *De qui* recevra-t-il? Et *comment?* Sur-tout *avec*

Digitized by Google

reconnoissance. On examine par occasion *les sources de l'ingratitude.* Ce sont *l'orgueil, l'avarice, l'envie.* Ensuite on parle au long de *la reconnoissance:* elle consiste dans la volonté, lorsque les effets manquent.

LIVRE III. Ce livre traite des ingrats: quels sont-ils? Faut-il les appeller en justice? Après une dissertation exacte, Séneque conclud que non: il ajoute que les ingrats trouvent leur châtiment dans la haine qu'ils s'attirent, dans l'infamie dont ils se couvrent, & dans leur cœur même. Ensuite le Philosophe examine par occasion si un maître doit être reconnoissant envers son esclave: s'il peut en recevoir un bienfait: Séneque dit qu'oui; il s'étend à ce sujet, parce qu'alors l'usage des esclaves étoit fréquent. Il ajoute la question si le fils peut être bienfaisant envers son pere. Le Philosophe allegue des raisons pour & contre, & se déclare pour l'affirmative.

LIVRE IV. Ici Séneque n'écrit guere que des subtilités [60]); mais en y mêlant, comme toujours, des choses utiles. Il demande si la bienfaisance & la reconnoissance sont des choses qui méritent d'être recherchées pour elles-mêmes. Il l'affirme contre les Épicuriens qui mesuroient tout par l'utilité. Entr'autres il fait

[60]) *Arguta fere tractat.*

Digitized by Google

fait uſage de l'argument que les Dieux mêmes répandent leurs bienfaits ſur nous; ce qu'il prouve au long contre les Épicuriens qui le nioient. Enſuite il répond aux objections qui ſembloient montrer que l'utilité domine dans les bienfaits. Après il vient à la reconnoiſſance, & il fait voir qu'il faut être reconnoiſſant en vue de la ſeule honnêteté, ſans aucun égard à l'utilité. Enfin il demande s'il faut accorder un bienfait à un homme quoique l'on ſache d'avance qu'il ſera ingrat. Séneque fait une diſtinction, & décide en conſéquence qu'il faut l'accorder dans un cas, & le refuſer dans l'autre.

Livre V. Ayant terminé les deux parties principales: *comment il faut accorder un bienfait*, & *comment il faut le recevoir*, Séneque paſſe à des choſes, qui dit-il, ne ſont pas dans le ſujet, mais qui en ſortent, qui en ſont voiſines, & qui même y tiennent. Il met ſur le tapis des queſtions futiles [61]): d'abord celle-ci: eſt-il honteux de ſe laiſſer vaincre en bienfaiſance? Il aſſure qu'on ne peut pas être vaincu; & qu'on ne ſuccombe point quand on ſe ſouvient du bienfait avec reconnoiſſance, & quand on a l'intention de rendre la pareille, ſi on ne le peut pas effectivement. Seconde queſtion futile: peut-on être bienfaiſant envers ſoi-mê-

[61]) *Quæſtiuncula.*

Digitized by Google

me? Séneque le nie; cependant il diſpute [62]) pour & contre. Troiſieme queſtion futile: peut-on, ſtoïquement parlant, appeller quelqu'un ingrat? Oui, & pourquoi. Quatrieme: tous les hommes ne ſont-ils pas ingrats? Non, mais la plupart. On examine par occaſion, ſi, & jusqu'à quel point, l'un eſt obligé pour l'autre; par exemple, le fils pour le pere &c. On répond en diſtinguant, & plutôt non qu'oui. Cinquieme queſtion futile: peut-on conférer un bienfait déſagréable, à quelqu'un qui s'y refuſe? On le peut. Derniere queſtion: peut-on répéter un bienfait?

Livre VI. Encore des queſtions futiles, à la maniere de Chryſippe. La premiere: peut-on arracher un bienfait? Séneque raiſonne pour & contre, & conclut qu'on peut nous priver de l'uſage du bienfait, non du bienfait même. La ſeconde: devons-nous quelque choſe à celui qui nous a rendu ſervice malgré lui, ou ſans le ſavoir? Non. Troiſieme: ſommes-nous redevables à celui qui nous a été utile pour l'amour de lui-même? Non, s'il n'a ſongé qu'à lui; oui, s'il a auſſi ſongé à nous: exemples & ſubtilités [63]). Quatrieme: eſt-il permis de ſouhaiter du mal à quelqu'un, pour avoir

[62]) *Argutatur.*
[63]) *Exemple & argutiæ*

Digitized by Google

occaſion de lui prouver notre reconnoiſſance? Non; le ſentiment contraire eſt condamnable. Il y a un autre moyen de prouver ſa reconnoiſſance aux hommes les plus heureux & les plus puiſſants; c'eſt par des conſeils, des avertiſſements, des inſtructions.

LIVRE VII. Semblable aux précédents: des queſtions futiles, & des choſes utiles mêlées à des ſubtilités. Le commencement eſt ſérieux; il faut réprimer la curioſité & l'envie exceſſive de ſavoir; il faut plutôt s'attacher aux mœurs & à la vertu, c'eſt à dire à la ſageſſe. En prenant occaſion d'un mot, Séneque agite la queſtion: ſi on peut donner quelque choſe au Sage, à qui tout appartient. On le peut, parce qu'il poſſede tout intérieurement, mais non effectivement. Seconde queſtion: celui qui s'eſt efforcé de rendre un bienfait, l'a-t-il rendu? Oui; mais il doit réitérer ſes efforts. Troiſieme: rendrez-vous à un homme qui eſt devenu méchant, le ſervice qu'il vous avoit rendu pendant qu'il étoit bon? Vous le rendrez; mais en prenant garde que ce méchant n'en abuſe, & ne le rende nuiſible à lui-même, ou aux autres. Quatrieme queſtion: faut-il que le bienfaicteur oublie ſon bienfait? Il n'eſt pas néceſſaire; il peut s'en ſouvenir, & quelquefois même en exiger le retour.

Digitized by Google

Derniere queſtion: comment doit-on ſupporter les ingrats? Avec patience, avec douceur, avec magnanimité.

Ainſi Juſte Lipſe qui décide hardiment que Séneque a, dans la Philoſophie & ſur-tout dans la Morale, vaincu tous ceux qui l'ont précédé, & tous ceux qui le ſuivront; Juſte Lipſe qui décerne à ſon Héros une palme qu'on ne lui arrachera pas plus aiſément qu'à Hercule ſa maſſue [64]); Juſte Lipſe, dis-je, reconnoît que Séneque bavarde dans presque la moitié de ſon ouvrage, & manque d'ordre par-tout. Que diroit un homme judicieux & impartial qui examineroit chaque chapitre de ce fameux Moraliſte? Combien de répétitions, combien d'inutilités, combien de déclamations n'y trouveroit-il pas? Les répétitions ſont ſi fréquentes & ſi viſibles, qu'il ſeroit inutile d'en alléguer des exemples. L'allégorie des Graces [65]); les réflexions ſur Chryſippe qui a rapporté la même allégorie [66]); le diſcours contre la dépravation de Rome [67]); la ſortie contre Alexandre [68]), ne ſont-ce pas à la fois

[64]) Judic. ſuper Seneca, pag. xj.

[65]) Des bienfaits Livre I. ch. 3. Elle tient 4 pages, depuis le commencement de la pag. 10, jusqu'au commencement de la pag. 14. dans la trad. de La Grange.

[66]) Là même chap. 4. depuis le commencement de la pag. 14. jusqu'au commencement de la pag. 16.

[67]) Là même, chap. 10. pag. 24. 25. 26.

[68]) Là même, chap. 13. pag. 33. 34.

Digitized by Google

des inutilités & des déclamations? Elles ſe trouvent toutes dans le premier livre: on n'en trouvera pas moins dans les autres livres de ce traité, & dans les autres traités du même Philoſophe. Juſte Lipſe avoue [69]) que ſi les livres ſur la colere ſont beaux quant à leurs parties, dans leur totalité ils ſont peu méthodiques, mal digérés, & défigurés par les répétitions; que [70]) le ſecond de ces livres contient beaucoup de queſtions futiles [71]); & que le troiſieme eſt plein de répétitions [72]). En général ce Critique reconnoît que Séneque eſt „un Auteur „embarraſſé, qui ne ſe tient guere à ſon „ſujet; & que rarement il eſt régulier & „méthodique [73]).“ Il faut bien que le célebre Éditeur du Séneque François ait apperçu ces défauts, puiſqu'il ſe borne à ſoutenir que *quelquefois* ſeulement Séneque entaſſe vérités ſur vérités „avec tant „d'ordre & de préciſion que, plus rap„prochées, elles n'en ſont que plus ſen-

[69]) Argument du Livre I.

[70]) Argument du Livre II.

[71]) Quæſtiunculas. Ces *queſtioncules* tiennent ſeize chapitres; & ce qu'il y a d'utile n'en tient que dix.

[72]) Argument du Livre III.

[73]) *Intricatus enim & multiplex Seneca, & parum ſæpe (libere dicendum eſt) compoſitus & digeſtus.* (J. Lipſius introd. Lectoris ad Senec pag. 1j.) où il tâche de l'excuſer; mais il finit en diſant: *culpam hanc agnoſco.*

Digitized by Google

„ſibles & plus évidentes [74]).“ Ce n'eſt pas toujours; ce n'eſt pas même ſouvent; c'eſt *quelquefois*. Cet aveu fait honneur à la ſincérité de l'Éditeur: il n'eſt pas le ſeul. Ce Critique blâme les maximes du Philoſophe Eſpagnol ſur le ſuicide [75]): l'égalité qu'il prétend mettre entre les vertus, avec les autres Stoïciens [76]): ſon apathie [77]): ſa définition de la vertu [78]): ſes déclamations contre les arts libéraux [79]). Il avoue que „cette Philoſo„phie qui, pour me ſervir de l'expreſſion „de Séneque, livroit la connoiſſance de „la nature entiere: *totius naturæ notitiam „tradit;* étoit un peu préſomptueuſe. Les „détails théologiques qui ſuivent, quoi„qu'énoncés avec confiance, ne ſont pas „plus ſûrs. Il en eſt de même de ce qu'el„le dit ſur les germes &c.:“ que [80]) „pour„ſimplifier les choſes, notre Auteur au„roit pu convenir que la colere eſt une „paſſion très-naturelle à l'homme ---; „mais il auroit dû ajouter que la colere, „ainſi que toutes les autres paſſions, de„voit être réprimée;“ & tout ce qui ſuit. Cet homme célebre n'a pas ſans doute,

74) Avertiſſement pag. XIV.
75) Tom. I. pag. 268, note; comme les ſuivantes.
76) Tom. I. pag. 304.
77) Tom. I. pag. 402.
78) Tom. II. pag. 15.
79) Tom. II. pag. 170.
80) Tom. IV. pag. 133.

Digitized by Google

voulu remarquer tout ce qu'il trouvoit à reprendre dans la doctrine de Séneque. S'il avoit voulu ſe donner cette peine, il n'auroit pas manqué de s'étonner avec Montaigne [81]), que ce Philoſophe conſeille „à Lucilius, perſonnage puiſſant & „& de grande authorité autour de l'Em„pereur," de quitter la vie tumultueuſe de la cour, ou de ſe tuer [82]). Montaigne trouve [83]) également étrange que ſon Séneque reconnoiſſe „que Dieu luy a „donné le vivre: mais qu'il a de ſoy le „bien vivre, conformément à cet autre: „*in virtute vero gloriamur; quod non contingeret, ſi id donum a Deo, non a nobis haberemus* [84]). Cecy eſt auſſi de Seneca: „*que le Sage a la fortitude pareille à Dieu; „mais en l'humaine foibleſſe, par où il le ſurmonte* [85]). Il n'eſt rien ſi ordinaire que

[81]) Eſſais Livre I. chap. 32.

[82]) Séneque Ep. 22.

[83]) Eſſai Livre II. chap. 12. pag. 327.

[84]) Cic. de Nat. Deor. Lib. III. cap. 36. où Cotta donne cette opinion pour générale: *omnes mortales ſic habent.*

[85]) Epiſt. 53. vers la fin. *Eſt aliquid quo ſapiens antecedat Deum. Ille naturæ beneficio, non ſuo, ſapiens eſt. Ecce res magna; habere imbecillitatem hominis, ſecuritatem Dei.* La Grange traduit: le Sage „a même un „mérite de plus" (que les Dieux); „la ſageſſe des „Dieux eſt due à leur nature, & non à leurs efforts. „Le ſublime alliage! rencontrer dans le même ſujet, „la foibleſſe de l'homme, & la ſécurité d'un Dieu." (Tom. I. pag. 237.). Remarquons en paſſant que *res magna* n'eſt pas ſublime alliage; & que *antecedere* eſt

„de rencontrer des traicts de pareille te-„merité.“ Voilà deux penſées morales que Montaigne blâme dans Séneque [86]); nous attendons qu'on nous cite celles que Montaigne approuve.

On pourroit ajouter que l'Éditeur du Séneque François attribue beaucoup de profondeur [87]) au Philoſophe Eſpagnol, qui ſelon Juſte Lipſe [88]), n'a point pénétré dans l'intérieur de la Philoſophie, parce qu'il préféroit, dit Lipſe, l'utilité aux ſubtilités. Nous avons vu comment Séneque remplit ce beau plan. Rappellons-nous ſeulement que tout l'utile qui ſe trouve dans le traité des Bienfaits de Séneque, ſe trouve auſſi dans Ciceron; que dans ce dernier il n'occupe pas la valeur de vingt-quatre pages du Séneque François; pendant que le traité du premier remplit un volume de quatre-cent-ſix pages. Rappellons-nous cela, dis-je, & nous conclurons que Ciceron a plus de nerf, plus de ſubſtance, plus de véritable ſeve en ſix pages que Séneque

devancer, comme La Grange le traduit peu de lignes plus haut. Je ne crois pas qu'on puiſſe dire que les Dieu ont un mérite, & ſi l'homme a un mérite de plus que les Dieux, il faut que les Dieux en aient quelques-uns.

86) Il le blâme encore au Liv. II. chap. 12. à la fin, Tom. II. pag. 596; mais il nous ſemble que Montaigne eſt trop rigide.

87) Avertiſſement pag. XIV.

88) Judic. ſuper Seneca &c. pag. x.

Digitized by Google

en cent, non par maniere de parler, mais ſuivant la rigueur de l'Arithmétique.

Comment donc Séneque s'eſt-il acquis le titre de Philoſophe moral par excellence? Comment? Le voici: il étale avec tant d'appareil ce qu'il dit d'utile, & même d'inutile touchant les mœurs; il dit tant de fois qu'il ne ſe ſoucie que de la Morale, que la Morale eſt tout; il le répete ſi ſouvent & avec tant d'emphaſe, qu'on l'a cru ſupérieur aux autres dans cette ſcience auſſi belle qu'importante. C'eſt ainſi que des perſonnages qu'on nommeroit, s'il étoit néceſſaire, ſe ſont ſi ſouvent & ſi affirmativement donnés pour grands hommes, qu'ils ont paſſé pour tels, même dans l'eſprit des perſonnes les moins faites pour être dupes, mais abſolument éloignées de pareilles intrigues, dont elles n'ont pas la moindre idée.

Concluons donc avec Ménage [89]: „il y a dans les ouvrages de Séneque des „choſes admirables; mais il perd beau„coup quand on le manie, & quand on „l'approfondit. Il eſt meilleur à citer dans

[89]) Ce paſſage ſe trouve dans la Bibliotheque Latine de Fabricius, Lib. II. cap. 9, pag. 371 & 372. du ſecond Tome. Fabricius cite le Tome ſecond des Ménagiana.

Les mots en Italique ſont diſtingués par ce caractere, parce qu'ils ſont remarquables, & parce que probablement ils ſont fautifs. Apparemment il faut lire: *c'eſt ce qui fait qu'il eſt* &c.

Digitized by Google

„la chaleur de la converſation, qu'à lire „dans le ſilence du cabinet. Il veut bril„ler, quelque ſujet qu'il traite. *C'eſt ce „qu'il eſt fort ſouvent faux.* Cependant le „Pere Malebranche, à mon gré, dit trop „de mal de lui. On ne ſauroit conteſter à „Séneque d'avoir eu de l'eſprit infini„ment. Quintilien dit un bon mot là deſ„ſus: *velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno „judicio.* Le Cardinal Pallavicin dit auſſi „admirablement bien de Séneque: *profu„ma i ſuoi concetti con ambra, e con un zi„betto che, a lungo andare, danno in teſta.* „C'eſt dans ſes conſidérations ſur le ſtyle.“ Ou plutôt diſons la même choſe en moins de mots & plus énergiquement avec Mr. D'Alembert [90]: „Séneque, uniquement „jaloux d'étonner ſon lecteur par la pro„fuſion d'eſprit dont il l'accable, le fatigue „d'autant plus qu'on ſent qu'il s'eſt fati„gué lui-même par un étalage ſi faſtueux „de richeſſes, & qu'il ne les montre avec „tant de luxe, qu'après les avoir amaſſées „avec effort.“ Il y a donc des gens de lettres dignes de ce nom, des lecteurs Philoſophes, qui ne penſent pas comme l'Éditeur du Séneque François [91], &

[90]) Éloge de Maſſillon, pag. 37.

[91]) Il eſt des hommes aſſez malins pour conjecturer que l'Éditeur de Séneque, & l'Anonyme du Journal Encyclopédique ne ſont qu'une ſeule eſt même perſonne. L'Éditeur, diſent-ils, a pris ce détour pour faire

Digitized by Google

l'Anonyme du Journal Encyclopédique. L'homme de lettres digne de ce nom, ou le lecteur Philoſophe, car c'eſt tout un, eſt celui qui poſſede les langues ſavantes, au moins la Latine, comme ſa langue maternelle, c'eſt à dire, en ſorte que les termes latins, dans la poſition que leur a donnée l'écrivain, réveillent immédiatement dans l'eſprit du lecteur, les idées qu'ils expriment. De plus le vrai homme de lettres n'eſt d'aucune ſecte; il ne juge que des matieres qui ſont à ſa portée; il n'en juge qu'après les avoir bien examinées; & il regle ſes jugements ſur des principes fixes, ſans ſe laiſſer éblouir par le dernier auteur qu'il lit, & ſans ſe livrer à ſon imagination.

Un homme de lettres de cette eſpece ſait que pour analyſer Ciceron, il n'a qu'à retrancher ce qui n'eſt pas néceſſaire, & qu'il a peu à retrancher; mais que pour analyſer Séneque, il faut en ôter tout le ſuperflu, & qu'il y a beaucoup à ôter: des traités entiers, par exemple, celui *de conſtantia ſapientis*, qui presque ne contient que des ſophiſmes, & qui ſe réduit à une logomachie, puisque Séneque tombe d'accord que le Sage même trouve „très-fâcheux d'être frappé, mal-„traité, privé de quelque membre; mais

croire au monde qu'il n'eſt pas abſolument le ſeul de ſon ſentiment. *Penes illos fides eſto.*

Digitized by Google

„nous nions,“ dit-il, „que ces choſes „ſoient des injures. Nous ne prétendons „pas qu'elles ne ſont pas accompagnées „du ſentiment de la douleur; mais nous „leur ôtons le nom d'injure, qui ne peut „être admis ſans bleſſer la vertu [92]).“ Remarquons en paſſant que la ſeconde période ne fait que répéter ce qu'avoit dit la premiere: c'eſt ainſi que Séneque entaſſe phraſe ſur phraſe, non vérité ſur vérité.

Voilà mes fonctions de rapporteur finies: & voilà, mes illuſtres & chers Amis, ce que j'ai pu faire pour vous prouver ma déférence. J'ai obéi: „mais „je déclare que ce n'eſt qu'à votre ſollici„tation, & non de mon gré, que j'ai oſé „travailler à cet écrit. Je veux que vous „ſoyez complices de ma faute, afin que, „ſi je ſuccombe, on nous blâme tous deux, „vous de m'avoir chargé d'un fardeau „trop peſant, & moi de l'avoir accepté; „en quoi pourtant le mérite d'avoir eu de „la complaiſance pour vous, compenſera „la faute de notre jugement [93]).“

Puisque j'ai commencé une ſeconde préface, je me permettrai quelques réflexions ſur un article de celle que Mr. Grou a miſe à la tête de ſon excellente

[92]) De conſt. ſapient. cap. 16, pag. 183. du texte, & pag. 415. Tom. V. de la traduction de La Grange.

[93]) Cic. Orator ad M. Brutum, cap. 10. à la fin.

Digitized by Google

traduction de la République de Platon. Ce ſavant admire avec raiſon l'artifice de Platon dans ſes dialogues [94]); ſa maniere de peindre le lieu de la ſcene & les Acteurs; d'amener, de traiter, & d'approfondir le ſujet; de ménager les digreſſions; d'entremêler les interrogations & les réponſes, afin de rendre ſes dialogues ſemblables à la converſation; de garder les bienſéances; de varier & ſoutenir les caracteres. Des gens d'eſprit & de goût, dit ce judicieux Auteur [95]), condamnent cette maniere de dialoguer, & lui préferent celle de Ciceron. Mr. Grou ne peut pas ſe rendre à ce ſentiment. Il ne trouve pas naturel que des perſonnes qui diſcutent quelque point intéreſſant, tiennent, chacune à ſon tour, de ſi longs diſcours; qu'un homme, à moins de s'y être préparé auparavant, développe un ſyſtême compliqué, ſans rien oublier de ce qui peut faire valoir ſa cauſe & orner ſon diſcours; ou qu'il réfute un ſyſtême expoſé avec art, en ſuivant pied à pied ſon adverſaire, en répondant à ſes preuves & à ſes citations par d'autres preuves & d'autres citations, & en pouſſant l'exactitude juſqu'à répéter, presque mot pour mot, les expreſſions & les raiſonnements de celui qu'il réfute.

94) Républ. de Platon, Préface, pag. lxxxj... lxxxv.
95) Là même, pag. lxxxij. lxxxiij lxxxiv.

Digitized by Google

Ou je ſuis bien trompé, ou Mr. Grou auroit trouvé la choſe concevable, s'il s'étoit mis à la place de Ciceron, comme il s'eſt mis à celle de Platon. „Socrate, „ainſi que je l'ai dit [96]), ſe propoſoit de „confondre les Sophiſtes, & d'inſtruire „la jeuneſſe. S'il avoit employé les longs „diſcours, pour réduire les premiers à la „raiſon, il n'en ſeroit jamais venu à bout. „Exercés à parler long-temps de ſuite ſur „toutes ſortes de ſujets, & à prouver le „pour & le contre, ils ne ſeroient jamais „reſtés courts; les repliques ſe ſeroient „multipliées à l'infini, & les diſputes auroient été éternelles. Socrate s'y prend „d'une maniere plus efficace. Il leur fait „une ſimple queſtion: il examine leur réponſe, les preſſe ſur leurs propres aveux, „les ſuit de retranchement en retranchement, & ne lâche point priſe, qu'il ne „les ait conduits à quelque abſurdité palpable. S'ils veulent franchir les bornes „étroites où il les tient enfermés, il les

96) Les mots: *ainſi que je l'ai dit*, regardent ici tant Mr. Grou que moi. Pour Mr. Grou, ils ſe rapportent à la pag. LX. & LXI. de ſa préface; & pour moi, à la pag. 138. de ce Tome. Je me félicite de m'être rencontré avec Mr. Grou; & je le copie ici, pour confirmer par ſon autorité ce que j'ai dit. Je l'aurois copié dans ſon temps, ſi j'avois connu ſon ouvrage: je ne l'ai lu que depuis l'impreſſion de preſque tout mon ſecond tome; & je le dois à la politeſſe de Mr. Bitaubé, mon Confrere & Ami, qui voudra bien agréer ce témoignage de ma reconnoiſſance.

Digitized by Google

„arrête, & les ramene malgré eux au ſu„jet de la diſpute. Il démêle leurs équi„voques & l'artifice de leurs ſophiſmes; „ſur-tout il ſe garde bien de les laiſſer „diſcourir, & déployer leur fauſſe élo„quence [97]).“

Voilà les circonſtances dans lesquelles étoit Socrate: voici celles où ſe trouvoit Ciceron. Son principal but étoit, non de réfuter quelqu'un, mais de mettre les Romains au fait des divers ſyſtêmes de la Philoſophie Grecque; ce qui pouvoit mieux ſe faire par des entretiens qu'autrement. On ne peut pas développer un ſyſtême par demandes & par réponſes: cette méthode eſt ſeche; elle n'eſt bonne que pour des enfants. Un homme fait veut un diſcours ſuivi. Ciceron n'avoit ni équivoques à démêler, ni fauſſe éloquence à craindre. Pourquoi auroit-il haché ſes diſcours? Pour mieux imiter les entretiens que les gens d'eſprit ont entr'eux? Il a copié ceux des Romains de ſon temps, & ſur-tout ceux de ſes Acteurs. Ces perſonnages étoient, auſſi bien que Ciceron, exercés à parler long-temps de ſuite ſur un ſujet. Ils fréquentoient tous le barreau & le Sénat: ils étoient accoutumés à ſuivre les longs diſcours des Avocats qui plaidoient & des Sénateurs qui opinoient. Ordinairement

97) Répub. de Platon, préface, pag. lxxxvj. lxxxvij.

Digitized by Google

ils répondoient sur le champ *). Pour n'être pas exposés à perdre le fil du discours d'un adversaire, ils fortifioient leur mémoire par un long exercice, & par ce qu'ils appelloient mémoire artificielle, qui devoit être infiniment supérieure à celle que nous avons, puisqu'ils en faisoient grand cas, & s'en servoient utilement. Je conviens que pour représenter au naturel les conversations de Socrate, Platon ne pouvoit pas prendre un autre tour que celui qu'il a pris: mais je crois que pour imiter les entretiens savants que les gens d'esprit tenoient à Rome, Ciceron auroit mal fait de suivre la méthode de Platon; comme je suis persuadé que pour copier les entretiens que nous tenons à présent, il faut abandonner tant les traces de Platon que celles de Ciceron. Il faut des discours plus courts que ceux de Ciceron; il faut que les objections soient poussées plus loin qu'elles ne le sont dans Platon. Ce n'est pas notre coutume de répondre oui ou non; nous soutenons avec feu chacun son sentiment; & nous ne le quittons qu'à la derniere extrêmité. Je

*) En Angleterre les Membres du parlement, & les Avocats font encore „souvent les réponses les plus „spirituelles & les plus convenables; il est pourtant „impossible qu'ils les aient préparées d'avance:" (The Speeches of Hæus &c. By William Jones &c. Oxford 1779, by Dilly.)

Digitized by Google

Je voudrois bien trouver dans notre langue un beau modele de dialogues Philoſophiques à notre maniere; mais je ſuis obligé de l'emprunter de l'Italie, & de propoſer ceux de Galilée. Je ne dis pas que nous n'en ayions point d'auſſi bons, & peut-être, de meilleurs: je dis ſeulement que je n'en connois point qui égalent ceux du Philoſophe Italien.

Il eſt temps de finir cette longue préface. Cependant je ne ſaurois m'empêcher de dire un mot de moi & de mon ouvrage. J'ai déjà parlé des principes qui m'ont guidé dans ma traduction. Je me flatte que ſi j'avois ſu les ſuivre, j'aurois réuſſi; & je m'en flatte parce que j'ai eu le bonheur de me rencontrer avec Mr. Grou [99]), qui penſe auſſi qu'une verſion ne ſauroit être trop littérale; qu'un traducteur ne doit pas eſſayer de donner de l'eſprit à ſon Auteur; qu'au lieu de chercher à s'éloigner de l'original, il doit s'en rapprocher le plus qu'il lui eſt poſſible; & que de deux tours François qui peuvent faire le même ſens, il convient que le traducteur préfere celui qui a le plus d'affinité avec la langue du texte.

Ciceron dans ſes traités philoſophique n'a pas l'harmonie frappante & ma-

[99]) Républ. de Platon, préface, pag. cj. & cij.

Digitized by Google

jeſtueuſe qu'il étale dans ſes harangues; mais il en a une, qui pour être plus douce & plus naturelle, ne flatte pas moins les oreilles délicates [100]). J'aurois fort ſouhaité de tranſporter dans ma verſion cet agrément, qui dans le diſcours eſt un des principaux. Mais la langue Françoiſe ne le permet pas; c'eſt Voltaire qui le dit; & ſi elle le permettoit, mes foibles talents m'auroient ſans doute empêché d'atteindre à cette perfection.

Les notes que j'ai ajoutées au texte, ſont de trois ſortes. Les unes ſont deſtinées à rendre raiſon de la préférence que j'ai donnée à une leçon ſur les autres lorsque je me ſuis écarté du texte reçu, à indiquer les paſſages qui me ſemblent encore défectueux, & à dire pourquoi je les juge tels: ces notes ſont rares & courtes.

Les notes de la ſeconde ſorte ne regardent que le Lucullus. Elles tendent à faciliter au Lecteur le moyen de com-

[100]) Je n'ai pas oſé dire que Ciceron, relativement à ſes ouvrages Philoſophiques, eſt un danſeur qui ſe promene dans la rue, & relativement à ſes harangues, un danſeur qui paroît ſur le théatre. Ici le danſeur étale toute ſa force & toute ſon adreſſe: il veut briller. Dans la rue il marche, & il ne ſe propoſe que de marcher comme les autres; mais la démarche d'un danſeur décele, ſans qu'il y ſonge, ſa profeſſion & ſon habileté.

Digitized by Google

parer les raiſonnements du diſciple d'Antiochus avec les réponſes de Ciceron. Ce ſont les ſeules notes qui ont pour renvois des lettres de l'alphabet. Je me flatte qu'on me ſaura généralement gré de ces deux ſortes de notes, ou du moins qu'elles ne m'attireront aucun reproche.

Je n'oſe pas croire qu'on aura la même indulgence pour les notes de la troiſieme eſpece, qui ſont uniquement conſacrées à l'explication des dogmes de la Philoſophie ancienne desquels Ciceron fait mention. Comment! dira-t-on: vous nous avez fatigué de cette explication pendant un volume entier, & vous y revenez encore?

Ceux qui me feront ce reproche, ſeront ou des ſavants en titre, ou non. Voici ma réponſe aux premiers. Je ſavois bien, Meſſieurs, que je dirois nombre de choſes qui vous ſeroient familieres: mais ce n'eſt pas pour vous que j'ai écrit. Je n'ai jamais eu la préſomption de vous inſtruire, & je me ſuis toujours appliqué le proverbe: *ne ſus Minervam.*

L'ordre de ceux qui ne ſont pas ſavants de profeſſion comprend les gens du monde, les eſprits frivoles qui ne cherchent qu'un vain amuſement, & les eſprits cultivés & ſolides qui aiment à

Digitized by Google

profiter de leurs lectures, ou qui cherchent à se délasser par des lectures utiles de leurs importantes occupations. Je dis sans façon aux premiers que je ne me mets point en peine ni d'eux, ni de leur jugement. Qu'ils jettent mon livre, & en prennent d'autres plus conformes à leur goût: ils en trouveront assez.

Les esprits cultivés & raisonnables me font trembler, je l'avoue. C'est pour eux seuls que j'écris; j'ambitionne leur suffrage, & je redoute leur jugement. Si je n'en mérite pas un favorable, Ciceron même employeroit envain toute son éloquence pour changer mon sort. Mes juges sont trop clairvoyants: ils appercevroient d'abord le vuide caché sous ces belles fleurs de Rhétorique. Je tâcherai de m'attirer leur bonté par ma franchise. Je leur avouerai naïvement que je n'ai pas eu l'art de renfermer dans le premier volume ce que je dis ici; & que je le dis parce que j'ai jugé des autres par moi-même. En lisant la bonne traduction que l'Abbé Colin nous a donnée de l'Orateur de Ciceron, j'ai été charmé des nombreuses notes dont elle est accompagnée, quoiqu'elles ne fussent pas toutes nouvelles pour moi. Au contraire j'ai été fâché que l'Abbé d'Olivet les ait tant ménagées dans la

Digitized by Google

verſion des Tuſculanes, & dans celle du traité de la nature des Dieux, laquelle renferme beaucoup d'obſcurités, malgré les remarques ſur la Théologie des Philoſophes Grecs qui l'accompagnent. J'ai ſenti & je ſens vivement les obligations que j'ai à Cudworth, à Mosheim, à Mr. Harris, à Mylord Monbodon; & j'ai cru devoir faire mes efforts pour tout éclaircir. Il eſt plus facile au lecteur d'omettre ce qu'il trouve de ſuperflu dans un livre, que de ſuppléer à ce qu'il ne contient pas.

Au ſurplus j'ai commencé par le fragment qui nous reſte des Académiques à Varron, quoique ces livres aient été compoſés après le Lucullus, parce que ce fragment contient un abrégé de l'hiſtoire de la Philoſophie, & qu'il m'a paru que cet abrégé devoit naturellement précéder celui des dogmes, que Ciceron touche dans le Lucullus.

J'ai donné à cet ouvrage le titre de livres Académiques, ou d'Académiques, parce que c'eſt celui qu'a conſtamment employé le Philoſophe Orateur.

Enfin je demande excuſe au Lecteur d'avoir cité en François le titre des livres Grecs. Communément on les cite en Latin; je ne vois pas pourquoi. J'ai

Digitized by Google

écrits en caracteres Latins le peu de mots Grecs dont je ſuis obligé de me ſervir, pour ne pas hériſſer cet ouvrage de lettres différentes.

Je finis en témoignant ma reconnoiſſance à Mrs. mes Confreres & Cenſeurs, qui ont bien voulu m'aider de leurs conſeils, & en particulier à Mrs. Mérian & Moulines, qui de plus m'ont ouvert leurs bibliotheques.

Digitized by Google

ADDITIONS.

Pendant l'impreſſion de cet ouvrage il m'eſt tombé ſous la main nombre de paſſages tendant à éclaircir ou à confirmer ce que j'ai avancé. Je les ai tous recueillis. Cependant je ne groſſirai mon volume que de ceux qui me paroîtront les plus importants.

Pour le Tome I.

Note 14. pag. 81. L'Abbé d'Olivet & Suidas ne ſont pas les ſeuls qui aient trouvé obſcur le ſtyle de Platon. Si nous écoutons Batteux (Cauſ. prem. pag. 278.), „Platon ayant jugé à propos de mêler les „idées abſtraites avec les idées réelles, & même de „changer de langage ſelon les circonſtances, ſes lec„teurs s'embrouillent dans ſes variations & dans ſes „diviſions.“ Numenius (dans Euſebe, Prépar. Evang. Livr. XV. chap. 5, pag. 728. D.) avoit déjà dit, à peu près, la même choſe. „Platon mêla tout, en „ſorte qu'il ne parla ni de la maniere uſitée, ni avec „clarté.“

Note 25 & 26. pag. 83. „Poſez pour certain „que parmi les affections que notre corps éprouve or„dinairement, les unes s'éteignent dans le corps mê„me, avant que de paſſer à l'ame, & la laiſſent ſans „aucun ſentiment; les autres paſſent du corps à l'ame, „& produiſent une eſpece d'ébranlement qui a quel„que choſe de particulier pour l'un & pour l'autre, „& de commun aux deux. - - - N'aurons-nous pas „raiſon de dire que les affections qui ne ſe communi„quent point aux deux ſubſtances, échappent à l'a-

Digitized by Google

„me; & que celles qui vont jusqu'à elle, ne lui échap-„pent point? - - - Mais lorsque l'affection eſt com-„mune à l'ame & au corps, & qu'ils ſont ébranlés „l'un & l'autre, vous ne vous tromperez point en „donnant à ce mouvement le nom de ſenſation." (Plat. Philebe, pag. 285, 286. du Tome II. des dialogues traduits par Mr. Grou).

Ici Mr. Grou, ſe conformant à la coutume de la plupart de nos Philoſophes, comprend ſous le nom de *ſenſation*, tant ce que j'ai ainſi nommé (Tom. I. §. 49, p. 33.), que ce que j'ai déſigné par le terme *perception*. J'ai fait cette diſtinction parce qu'il me ſemble que l'Abbé Girard l'indique (Synon. 61.), & parce que, dans l'uſage ordinaire, une choſe qui *fait ſenſation*, produit ſur notre eſprit une impreſſion conſidérable, quoique ſans douleur & ſans plaiſir. Nous diſons, par exemple: le livre de l'eſprit fit beaucoup de ſenſation; & les ouvrages poſthumes du même Auteur, n'en ont point fait. J'aurois dû ajouter cette acception au §. 49.

Note 46. pag. 94. Mr. Harris (Philoſ. arrangements, pag. 115, note *m*) attribue ce mot à Épicharme, Poëte & Philoſophe Sicilien.

Note k. *pag. 99. & 100.* „Pouvons-nous dire „qu'il y ait quelque choſe d'évident ſelon la plus exac-„te vérité, dans ce qui n'a jamais exiſté, ni n'exiſtera, „ni n'exiſte pour le préſent d'une maniere fixe & ſta-„ble? - - - Comment aurions-nous des connoiſſances „ſolides touchant des objets qui n'ont aucune con-„ſiſtance? - - - Par conſéquent la vérité ne ſe rencon-„tre point dans l'intelligence & la ſcience qu'on a de „ces objets. - - - La ſolidité, la pureté, la vérité, & „ce que nous appellons ſincérité, n'ont lieu qu'à l'é-„gard de ce qui eſt toujours dans le même état, de la „même maniere, ſans aucun veſtige de mêlange; & „enſuite de ce qui en aproche d'avantage; & tout le

Digitized by Google

„reſte ne doit être mis qu'après, & dans un degré in-„férieur.“ (Plat. Philebe, pag. 348. 349. du Tom. II. des dialogues traduits par Mr. Grou).

Note 102. pag. 107. 108. Je trouve la penſée des Pythagoriciens & de Platon très-bien expliquée dans une note que Mr. Grou a faite ſur un paſſage du Livre VI. de la République de Platon qu'il a traduite. Voici cette note.

„Le ſyſtême des deux mondes, l'un viſible & „l'autre idéal, renferme la clef de toute ſa Métaphy-„ſique“ [de Platon]. „Il eſt bon de l'expoſer ici en „peu de mots. Dieu, ou l'idée du bon, a fait deux „mondes, l'un ſur le modele de l'autre. Le premier „contient les eſſences, qui ſont unes, chacune en ſon „eſpece, immuables, & de plus les exemplaires de „tout ce qui exiſte dans le monde. Les êtres maté-„riels, ſelon Platon, ne ſont pas de vrais êtres, par-„ce qu'étant ſujets à la génération & à la corruption, „ils naiſſent, croiſſent, s'alterent, & périſſent. Le „nom d'être ne convient proprement qu'aux idées ou „eſſences. Il y en a de deux ſortes: les unes pures „& dont le concept eſt ſans aucun mêlange d'images. „Telles ſont l'idée du bon, du juſte, du beau &c. „Les autres mixtes, & dans le concept desquelles il „entre néceſſairement une image, comme l'idée ou „l'eſſence du triangle, du cercle &c. Il y a auſſi deux „ſortes d'êtres matériels; les corps, & les images ou „les ombres de ces corps. A ces quatre eſpeces dif-„férentes d'objets répondent quatre eſpeces de con-„noiſſances. Platon appelle *intelligence* (*noéſis*) la „connoiſſance des idées pures: *connoiſſance raiſonnée* „(*dianoïa*), celle des idées mixtes: *foi* (*piſtis*), la con-„noiſſance des corps & de tout ce qui appartient aux „corps: enfin *conjecture* (*eicasïa*), la connoiſſance „des images ou des ombres des corps. Les deux „premieres ſortes de connoiſſances ſont compriſes

Digitized by Google

„ſous le nom de *ſcience;* les deux dernieres ſous celui d'*opinion.*"

Je hazarde quelques remarques ſur cette note de Mr. Grou.

1°. J'aurois mieux aimé rendre *piſtis* par *croyance,* que par *foi:* nous ſommes accoutumés à réſerver le mot de *foi* pour la croyance fondée ſur le témoignage, ſur l'autorité, & à nommer croyance celle qui s'appuie ſur un motif quelconque; ſans parler du ſens que la Religion attache au terme *foi.*

2°. Le mot *opinion* n'a pas la même acception ici que dans Ciceron. Il eſt permis aux Académiciens d'avoir des opinions dans le ſens Platonique, & il leur eſt défendu dans celui de Ciceron; car, dans le premier ſens, avoir des opinions c'eſt avoir des connoiſſances touchant les corps ou les ombres des corps; & dans le ſecond ſens, avoir des opinions c'eſt acquieſcer à des choſes incertaines.

3°. J'aurois fort ſouhaité que Mr. Grou eût expliqué ce que Platon entendoit par corps & ombres des corps.

4°. La doctrine des vrais êtres, de la ſcience &c., ſe trouve clairement expoſée dans Jamblique (vie de Pythag. chap. 19. pag. 135-137.).

Note 65. pag. 290. Socrate dans le Gorgias (Plat. Dial. trad. par Mr. Grou, Tom. II. pag. 43.) enſeigne que la routine differe de l'art, en ce que la premiere „n'a aucun principe certain touchant la nature des choſes qu'elle propoſe, ſur lequel elle ſe „conduiſe, en ſorte qu'elle ne peut rendre raiſon de „rien." Et (pag. 134.) Socrate reconnoît que „la „Médecine eſt un art," [parce que] „la Médecine a „étudié la nature du ſujet ſur lequel elle travaille, connoît les cauſes de ce qu'elle fait, & peut rendre raiſon de chacune de ſes opérations."

Digitized by Google

Tome II.

Note 5. pag. 138. Les Anciens donnoient le nom de vertu à tout ce qu'ils croyoient louable ou *honnête*, pour me servir de l'expression de Ciceron. „Or tout ce qui est honnête découle d'une de ces qua„tre sources. Car il consiste, ou dans la connoissan„ce du vrai, & dans la science; ou dans le soin de „conserver la société humaine, de rendre à chacun „ce qui lui est dû, & de garder fidelement les enga„gements qu'on a pris; ou dans la magnanimité & „la force d'une ame élevée & invincible; ou dans l'or„dre & la modération qu'on observe dans tout ce „que l'on fait; ordre où se trouve la modestie & la „tempérance. - - - Dans la premiere partie, dans „laquelle nous plaçons la sagesse & la prudence, est „aussi la recherche & la découverte de la vérité; re„cherche & découverte qui est propre à cette *vertu*.“ (Cic. de Off. Lib. I. cap. 5.).

Pag. 160, après les mots: *il avouoit qu'il y a des choses vraies, & qu'on peut les connoître.* J'ai encore la satisfaction de me rencontrer avec le savant & judicieux Mr. Grou qui dit (Républ. de Platon, pag LXXVj. LXXVij.): „Ceux qui ont cru que Socrate „étoit sceptique, c'est à dire, qu'il doutoit de tout, „ou du moins qu'il n'affuroit rien comme vrai, mais, „au plus, comme probable, n'avoient lu ni Platon ni „Xénophon, ou ils ne les ont pas bien entendus,“ [ou ils ont fait semblant de ne les avoir pas bien entendus, comme Ciceron ici]. „Aucun Philosophe „n'a cru plus fermement, ni enseigné plus constam„ment l'existence d'un Dieu & d'une loi naturelle an„térieure à toute loi positive, la distinction du bien „& du mal, la spiritualité“ [j'en doute], „& l'im„mortalité de l'ame, les peines & les récompenses „d'une autre vie.“

Digitized by Google

Note 36. à la fin, pag. 183. Ciceron dit expreſſément (dans ce Tome, pag. 17.) que rien „ne peut „exiſter ſans quelque matiere, puiſque tout ce qui „exiſte, doit être quelque part;“ c'eſt à dire, occuper un eſpace, avoir de l'étendue.

Note 37, pag. 187, avant les mots: Je ſerois tenté, *lign. 3. a fine.* „Parce que chaque choſe exiſte „véritablement, tandis que ſa forme primitive de„meure, & lorsqu'elle paſſe à une autre forme, elle „eſt entiérement corrompue.“ (Plat. des Loix, Liv. X. pag. 262, Tom. II. de la traduction de Mr. Grou).

Note 37, pag. 188. Quand j'écrivois l'étymologie du mot *ſpecies*, j'avois une idée confuſe d'avoir trouvé quelque part le verbe *ſpecio*. Enſuite j'ai lu dans Varron (de Lingua Latina, Lib. IV. pag 36, lin. 27. & ſeq.): *ſpeculum a* ſpeciendo, *quod ibi ſpectant.* Et (Lib. V. pag. 68, lin. 23. & ſeq.) *ſpectare dictum eſt a* ſpecio *antiquo, quo etiam Ennius uſus: vos epulo poſtquam* ſpexit. *Et quod in auſpiciis diſtributum eſt, qui habeant* ſpectionem, *qui non habeant: & quod in auguriis augures dicunt, avem* ſpecere. *Conſuetudo autem communis, quæ cum præverbiis conjuncta ſunt, etiam nunc ſervat, ut* aſpicio, conſpicio, reſpicio, ſuſpicio, deſpicio; *ſic alia, in quo etiam expecto, quod* ſpectare *volo. Hinc* ſpecula: *hinc* ſpeculum, *quod in eo* ſpecimus *imaginem;* ſpecula *de qua proſpicimus;* ſpeculator, *quem mittimus ante, ut reſpiciat quæ volumus. Hinc, quo oculos inungimus, quibus* ſpecimus, ſpecillum.

Note 43, pag. 194. Platon dit (Épinomis, ou le Philoſophe, Tom. II. des Loix, pag. 472, de la traduction de Mr. Grou): „il y a *cinq* corps élémen„taires, ſavoir, le feu & l'eau; le troiſieme l'air; le „quatrieme la terre, & le *cinquieme l'éther.*“

Digitized by Google

Note 51. pag. 209, après les mots: congruat universo, *ligne 5. a fine.* Sénequ e eſt encore plus poſitif. Il dit (Épît. 65.): „Dieu eſt bon: nulle eſ„pece de bon n'eſt indifférente à un être bon. Il a „donc fait *le meilleur monde* poſſible.“

Note 52, pag. 211. Il ne ſera pas hors de propos d'obſerver que les principes expoſés par Varron ne different pas dans le fond de ceux que poſoient les Mages de l'Arie, & Goutam. „Dans le ſyſtême de „ce Philoſophe Indien il y a quatre choſes qui doi„vent néceſſairement être éternelles. La premiere eſt „*Purmattima*, la grande ame du monde, regardée „comme immatérielle, inviſible, indiviſible, & poſ„ſédant la pleine ſcience, le repos, la volonté, & le „pouvoir. A ces attributs on reconnoît ſans peine le „Tout-intelligent des Arianiens“ [& le Dieu de Platon]. „Le ſecond principe de Goutam eſt *Gi„vattima*, l'ame vitale qu'il ſuppoſe matérielle, diffé„rente de la grande ame, & la cauſe du mal“ [c'eſt le principe du mouvement irrégulier que la matiere a par ſa nature, ſelon Platon]. „Les Mages de l'A„rie admettoient auſſi l'exiſtence de ce principe, au„quel ils joignoient le temps & le lieu. Le premier, „ou la durée, eſt le troiſieme principe de Goutam. „Il eſt éternel & infini. Le ſecond, l'eſpace ou l'é„tendue, eſt le quatrieme du ſyſtême Indien, ſans le„quel rien ne peut avoir été, &, comme étant infini, „il eſt indiviſible & éternel.“ (Ézour-Védam, obſerv. prélimin. pag. 39-42.). Le dernier principe eſt manifeſtement la matiere premiere de Platon.

Note 50, pag. 235. Au ſujet du monument élevé au Pythagoricien Hipparque, comme s'il étoit mort, il eſt bon d'obſerver que la coutume étoit chez les Pythagoriciens de dreſſer de pareils monuments, tant à ceux qui divulgoient les myſteres de leur ſecte, qu'à ceux qui abandonnoient leur école, ſoit volon-

Digitized by Google

tairement, soit parce qu'on les congédioit comme incapables de réussir. (Jambl. vie de Pythag. chap. 17. pag. 60. 61.).

Note 90, pag. 281, lig. 3, après la citation (*Tuscul. Lib. 2. cap. 10.*). Platon prétendoit que ces trois facultés de notre ame étoient trois parties réellement différentes; je dirois presque trois ames distinctes. Cela paroît non seulement par les trois places diverses qu'il leur assigne, mais aussi par les raisons qu'il allegue (Répub. Livr. IV.) pour prouver que ces parties sont différentes. Selon lui, le même principe ne peut pas produire des effets opposés par rapport au même objet; & un même être ne peut pas se trouver tout à la fois en deux états différents. Or l'appétit concupiscible, l'appétit iracible, & la raison se trouvent souvent en opposition: donc ces trois principes different.

LET-

Digitized by Google

LETTRE
DE
CICERON À VARRON (1).

Le peuple même, à moins qu'il ne ſoit en tumulte, n'a pas coutume d'exiger un préſent qu'on lui auroit fait eſpérer. Cependant l'attente de ce que vous m'avez promis me porte à vous avertir, mais ſans exiger. Je vous ai envoyé quatre admoniteurs peu diſcrets; car vous connoiſſez le front de la nouvelle Académie: c'eſt de là que ſortent les meſſagers que je vous ai expédiés. Je crains bien qu'ils n'exigent; pour moi, je leur ai ſeulement donné commiſſion de vous prier. Il y a long-temps que j'attends; je ne me permettois pas de vous adreſſer quelqu'un de mes ouvrages avant d'en avoir reçu un de votre compoſition, afin de vous faire à mon tour un préſent tout-à-fait ſemblable au vôtre. Mais, comme vous travaillez lentement, c'eſt

Digitized by Google

à dire, ainſi que je l'entends, avec beaucoup de ſoin, je n'ai pu m'empêcher de faire, par un ouvrage à ma portée, connoître au public la conformité de nos goûts & l'union de nos cœurs. J'ai donc feint que nous avons eu dans ma campagne près de Cumes, un entretien en préſence d'Atticus. Je vous ai fait ſoutenir le parti d'Antiochus, que vous approuvez à ce qu'il me ſemble; & je me ſuis chargé de celui de Philon. Je penſe bien que quand vous aurez lu cette piece, vous ſerez étonné de voir que nous ayons dit ce que nous n'avons jamais dit; mais vous connoiſſez l'uſage des dialogues. Enſuite, mon cher Varron, ſi vous le trouvez à propos, nous parlerons longuement de nous entre nous: peut-être ce ne ſera pas ſi-tôt. Mais c'eſt à la fortune des temps paſſés à maintenir la République (2); & à nous à nous attacher aux lettres: plût à Dieu que nous puſſions nous livrer l'un & l'autre à ces études dans des jours tranquilles, & avec une conſtitution de l'état, ſi non bonne, au moins fixe. Alors d'autres circonſtances nous fourniroient des ſoins & des occupations honnêtes: à préſent pourquoi voudrions-nous vivre, ſi nous n'avions pas les études? J'ai de la peine à ſouffrir la vie avec elles; ſi je les perdois, je ne la ſupporterois point. Mais nous en parlerons ſouvent de bouche. Je vous ſouhaite beaucoup de bonheur dans votre changement de demeure & dans votre nouvelle acquiſition, & j'approuve le parti que vous avez pris dans cette affaire. Ayez ſoin de votre ſanté.

Digitized by Google

LE

PREMIER LIVRE

DE LA SECONDE ÉDITION

DES ACADÉMIQUES DE CICERON,

OU

ACADÉMIQUES À VARRON.

SOMMAIRE.

Ciceron composa quatre livres intitulés queſtions Académiques. *Il y expliqua toute la Philoſophie tant de la vieille que de la nouvelle Académie, de maniere à faire bien comprendre qu'il préféroit la nouvelle. Il y fit parler Varron en faveur d'Antiochus qui s'efforçoit de rétablir la vieille Académie; & il y prit le parti de Philon qui avoit embraſſé les opinions de la nouvelle, & qui ſoutenoit qu'il n'y avoit aucune différence entre ces deux Académies: ce qu'Antiochus nioit dans un ouvrage intitulé* Soſus.

Il ne nous reſte de ces quatre Livres qu'un fragment du premier, dont voici le précis.

Préambule, dans lequel Ciceron parle du deſſein qu'il avoit formé de traiter de la Philoſophie en latin, & indique l'occaſion de ces entretiens (Chap. 1. 2. 3.).

Varron fait l'hiſtoire de la Philoſophie depuis Socrate juſqu'à Arcéſilas (Chap. 4-13.). Enſuite Ciceron continue cette hiſtoire, commençant depuis Arcéſilas & finiſſant à Carnéade.

Digitized by Google

Le discours de Varron se réduit à ceci. Les Philosophes qui avoient précédé Socrate, s'étoient uniquement occupés de Physique: Socrate fut le premier qui fit de la Morale presque tout le sujet de ses recherches; & dans tous ses entretiens il assura qu'il ne savoit rien si ce n'est qu'il ne savoit rien. Platon son disciple donna lieu à deux écoles qui étoient d'accord pour le fond de la doctrine, & ne différoient que dans les termes. Ces deux écoles sont celle des Académiciens & celle des Péripatéticiens; les uns & les autres composerent un corps complet de Philosophie, & ils abandonnerent le doute de Socrate, & sa méthode de parler de tout & de ne rien affirmer (*Chap.* 4.)

On divisa la Philosophie en trois parties, qui sont: 1°. *La Morale, fondée sur la nature, à laquelle on doit obéir, & dans laquelle on doit chercher le souverain bien.* (*Chap.* 5. 6.) 2°. *La Physique, où il s'agit de la cause efficiente, & de la matiere qu'elle façonne.* (*Chap.* 7. 8.) 3°. *La Logique tirée des sens, qui cependant ne sont pas les juges de la vérité; c'est l'esprit qui seul peut appercevoir ce qui est toujours simple, uniforme, & tel qu'il est; c'est ce que ces Philosophes appellent idée. Ils disent aussi que toute connoissance déduite des sens est incertaine; & que la certitude ne se trouve que dans les affections & dans les raisonnements de l'esprit* (*Chap.* 9.).

Aristote ébranla le premier les idées: Théophraste soutint que le bonheur ne consistoit pas uniquement dans la vertu: Straton se plongea dans les ténebres de la Physique (*Chap.* 10.): *Zénon sur-tout tâcha de corriger la Philosophie, & fit plusieurs innovations dans ses trois parties* (*Chap.* 11. 12.). *Ensuite Arcésilas s'opposa à Zénon, non par opiniâtreté, mais à cause de l'obscurité de la chose; il rappella la méthode que tous les Anciens avoient suivie.*

Digitized by Google

de douter de tout; & il soutint qu'on ne pouvoit rien savoir; pas même ce que Socrate avoit excepté.

Voilà ce qu'on appella la nouvelle Académie qui passa à Carnéade.

LES ACADÉMIQUES. LIVRE I.

CHAP. I.

Préambule: occasion de cet ouvrage: exhortation à Varron d'écrire sur la Philosophie.

Il y a peu de temps qu'étant avec Atticus dans ma terre près de Cumes, on vint me dire de la part de Marcus Varron, qu'il étoit arrivé de Rome le soir précédent, & qu'il seroit venu nous voir aussi-tôt s'il n'avoit pas été fatigué du voyage. A cette nouvelle nous jugeâmes devoir sans délai aller trouver un homme avec lequel nous étions très-liés par la conformité des goûts & par une ancienne amitié. Nous nous mîmes donc sur le champ en chemin pour nous rendre chez lui; & nous n'étions pas loin de sa maison de campagne, lorsque nous le rencontrâmes; car il venoit nous trouver: nous l'embrassâmes, comme c'est la coutume entre amis, & après d'assez longs compliments (1) nous le reconduisîmes chez lui.

Après que Varron eut répondu en peu de mots à quelques questions que je lui fis sur les nouvelles de Rome, Atticus dit: de grace abandonnez ces choses qu'on ne peut ni demander ni entendre sans peine, & informez-vous plutôt des nouveautés qu'il va

Digitized by Google

nous donner lui-même. Les Muſes de Varron ont gardé un ſilence plus long qu'à l'ordinaire, je ne crois pourtant pas que cet écrivain demeure oiſif; je penſe plutôt qu'il cache ſes ouvrages. Point du tout, répondit Varron: c'eſt, à mon avis, une folie d'écrire ce que l'on veut cacher. Mais j'ai entre les mains un grand ouvrage; j'ai deſſein d'adreſſer à notre ami (il parloit de moi) certain écrit important que je lime ſoigneuſement. Je repliquai: Varron, il y a long-temps que je l'attends, mais je n'oſe vous preſſer. Le cher Libon (2), dont vous connoiſſez l'attachement pour les lettres, & ce ſont des choſes qu'on ne peut cacher, Libon dis-je, m'a aſſuré que vous n'abandonnez point cet ouvrage, & que vous y travaillez avec beaucoup de ſoin & ſans interruption. Mais juſqu'à ce jour il ne m'eſt pas venu dans l'eſprit de vous faire la queſtion que je vous fais à préſent que j'ai commencé à traiter ce que j'ai appris avec vous, & à expliquer dans notre langue cette ancienne Philoſophie qui tire ſon origine de Socrate: je voudrois donc ſavoir pourquoi vous qui compoſez tant d'ouvrages, vous la paſſez ſous ſilence, quoique vous y excelliez, & que ce ſujet ſoit fort au deſſus de tous les autres.

CHAP. 2.

Réponſe de Varron.

Vous me parlez, reprit Varron, d'une choſe que j'ai ſouvent examinée & priſe en conſidération. Ainſi je répondrai ſans héſiter; je dirai ce que je ſais ſur le bout des

Digitized by Google

doigts, puisque, comme je viens de le dire, j'y ai pensé souvent & longuement. Les Grecs ont, dans leur langue, écrit sur la Philosophie avec un soin extrême; ceux de nos compatriotes qui aiment cette science, s'ils sont versés dans la littérature Grecque, liront les ouvrages des Grecs plutôt que les miens; & ceux qui n'on point de goût pour les arts & pour les sciences des Grecs, ne se soucieront pas d'écrits qu'on ne peut comprendre sans littérature Grecque. Je n'ai donc pas voulu composer des ouvrages que les ignorants ne sauroient entendre, & que les savants ne daigneroient pas lire.

Vous voyez les mêmes choses que moi (3). Vous savez que nous ne pouvons pas ressembler aux Amafanius & aux Rabirius, qui, sans art, parlent en style ordinaire de ce qui tombe sous les yeux de tout le monde. Nulle définition; nulle division; nul raisonnement exact (4): ces écrivains pensent que l'art de parler & de raisonner n'existe point. Pour nous, nous respectons comme autant de loix les préceptes des dialecticiens & des orateurs, parce que dans notre secte on met l'éloquence & la logique au nombre des vertus (5); cependant nous sommes de temps en temps forcés à faire usage de quelques mots nouveaux, (6) que les savants, comme je l'ai dit, aiment mieux tirer des Grecs, & que les ignorants ne veulent pas même recevoir de nous: ainsi l'on travailleroit en vain.

Quant à la Physique, si je goûtois Épicure, c'est à dire, Démocrite, je pourrois en écrire aussi simplement qu'Amafanius, car, quand on a rejetté toute cause efficiente (7), est-

Digitized by Google

il bien difficile de parler du concours fortuit des atomes, ou des corpuſcules comme il les appelle? Vous n'ignorez pas notre Phyſique; elle reconnoît une cauſe efficiente, & la matiere que cette cauſe forme & façonne. Il nous faut même de la Géométrie (8.)-- Comment expliquer, ou à qui faire comprendre ce qui regarde la conduite & les mœurs, & ce que l'on doit éviter ou rechercher? Les Épicuriens penſent bonnement que le bonheur de l'homme eſt le même que celui de la brute. Quant à nos philoſophes, vous n'ignorez pas juſqu'à quel point ils pouſſent l'exactitude. Suivons-nous Zénon? Il eſt difficile de faire entendre ce que c'eſt que ce bonheur ſimple & vrai (9), qui ne peut point être ſéparé de l'honnête, pendant qu'Épicure avoue qu'il ne peut pas ſeulement ſoupçonner qu'il y ait un bonheur ſans les plaiſirs des ſens. Nous attachons-nous à la vieille Académie, qui, comme vous ſavez, eſt de mon goût? Quelle pénétration ne faut-il pas pour expliquer ſa doctrine? De quelle ſagacité n'a-t-on pas beſoin pour diſputer contre les Stoïciens dans un ſujet ſi obſcur?

Je ne m'attache à la Philoſophie que pour moi, pour régler ma conduite autant qu'il m'eſt poſſible, & pour ſatisfaire mon eſprit; & je penſe que, comme dit Platon, la Philoſophie eſt le plus beau préſent que les Dieux aient fait aux hommes. Quant à mes amis qui aiment ces études, je les envoie en Grece, c'eſt à dire, je les exhorte à lire les Grecs, afin de puiſer à la ſource, plutôt que de courir après les ruiſſeaux. Mais pour les choſes que perſonne n'avoit expli-

Digitized by Google

quées, que les amateurs ne pouvoient apprendre nulle part, je les ai faites connoître à nos concitoyens tant que je l'ai pu, car je ne suis pas grand admirateur de mes ouvrages. On ne pouvoit tirer ces connoissances ni des Grecs, ni même des Latins, après la mort d'Élius notre ami (10). Cependant les ouvrages que j'ai composés il y a long-temps, en les égayant comme imitateur non comme traducteur de Ménippe (11), contiennent plusieurs choses tirées du fond de la Philosophie & de la Dialectique; & afin que les moins instruits, invités à lire par les agréments de l'ouvrage, comprissent plus aisément les pensées philosophiques, j'ai tâché d'écrire en philosophe, si pourtant j'en suis venu à bout, dans mes éloges (12), & même dans les préambules de mes traités sur les antiquités (13).

CHAP. 3.

Replique de Ciceron.

Je répondis: les choses sont telles que vous dites, Varron; nous voyagions, nous errions dans notre ville comme des étrangers; vos ouvrages nous ont, pour ainsi dire, conduits chez nous, ensorte que nous pouvons enfin savoir qui nous sommes & où nous sommes. Vous avez développé l'antiquité de notre patrie, sa chronologie, les droits de la religion & des prêtres, la police, la discipline militaire, l'emplacement des quartiers (14) & des lieux les plus remarquables, les noms, les especes, les fonctions, & les causes de toutes les choses tant divines qu'humaines: vous avez beaucoup éclairci nos poëtes & notre langue:

Digitized by Google

de plus vous avez composé un poëme élégant, où l'on trouve presque toutes les sortes de vers, & vous avez en plusieurs endroits parlé Philosophie, assez pour nous exciter, & non pas assez pour nous instruire.

Ceux, dites-vous, qui entendent le Grec, aimeront mieux lire les originaux, & ceux qui ne l'entendent pas, ne liront pas vos ouvrages. L'excuse est spécieuse. Mais parlez naturellement; la trouvez-vous assez solide? Au contraire, ceux qui ne peuvent pas lire les livres Grecs, liront les vôtres, & ceux qui peuvent lire les livres Grecs, ne mépriseront point ce qui est écrit en leur langue. Ils lisent bien les poëtes Latins; pourquoi ne liroient-ils pas les philosophes? Est-ce parce qu'on aime à voir qu'Ennius, Pacuvius, Accius, & tant d'autres, ont rendu, non les mots, mais l'énergie des Grecs? On aimera beaucoup plus à voir des philosophes qui imitent Platon, Aristote, Théophraste, comme ces poëtes ont imité Eschile, Sophocle, Euripide. Je vois qu'on loue ceux de nos orateurs qui ont marché sur les traces d'Hypéride ou de Démosthene. Quant à moi, pour dire ce qui en est, pendant que les brigues (15), les honneurs, les plaidoyers, les soins du gouvernement (16), m'attachoient & m'imposoient mille devoirs, je renfermois la Philosophie en moi-même, & pour que les traces ne s'en effaçassent pas, je les rafraîchissois par la lecture, quand je le pouvois. A présent, frappé d'un des plus rudes coups de la fortune, & déchargé de l'administration de la République, je cherche dans la Philosophie un remede à ma douleur, & je trouve que c'est

Digitized by Google

un moyen très-honnête de remplir mes moments. Car, ou cette occupation est la plus convenable à mon âge; ou la mieux assortie à ce que je puis avoir fait de louable; ou la plus propre à l'instruction de nos concitoyens; ou, si tout cela n'est pas tel que je le pense, je ne vois pas ce que je pourrois y substituer. De plus, notre Brutus qui possede toute sorte de mérite, traite la Philosophie en notre langue, de maniere qu'à cet égard nous n'avons pas besoin de la Grece (17); il a pourtant embrassé les mêmes opinions que vous; puisqu'il a été pendant quelque temps auditeur d'Ariste à Athenes, & que vous l'avez été d'Antiochus frere d'Ariste (18). Appliquez-vous donc aussi, je vous en prie, à ce genre d'études.

CHAP. 4.

Replique de Varron. Commencement de l'histoire de la Philosophie depuis Socrate.

Varron repliqua: j'y penserai; je ne ferai pourtant rien sans vous. Mais qu'est-ce qu'on me dit de vous? — A quel sujet? — On dit que vous avez abandonné la vieille Académie pour vous attacher à la nouvelle. — Pourquoi auroit-il été permis à Antiochus notre ami de quitter une maison neuve pour rentrer dans la vieille; & me seroit-il défendu de passer de la vieille dans la neuve? Certainement plus les choses sont nouvelles, plus aussi elles sont corrigées & perfectionnées. Cependant le maître d'Antiochus, ce Philon que vous regardez vous-mê-

Digitized by Google

me comme un grand homme, a soutenu dans ses ouvrages, & nous a dit de vive voix, qu'il n'y avoit point deux Académies, & a combattu l'erreur de ceux qui en admettoient deux. — Il est vrai; mais vous connoissez sans doute les écrits d'Antiochus contre Philon. — Je voudrois, si la chose ne vous fait point de peine, que vous rendissiez la vie à la nouvelle & à toute la vieille Académie, qui languit depuis long-temps. Mais asseyons-nous si vous le trouvez bon. — Très bon; car je suis fort foible (19). Mais voyons si Atticus souhaite que je fasse ce que vous desirez. Je le souhaite fort, dit Atticus: que pourrois-je préférer au plaisir de me rappeller ce que j'entendis d'Antiochus il y a long-temps, & de voir si l'on peut bien expliquer ces matieres en notre langue? Après ces mots nous nous assîmes vis à vis l'un de l'autre.

Alors Varron dit: Je trouve, & tout le monde en tombe d'accord, que Socrate fut le premier qui tira la Philosophie des choses cachées & voilées par la nature elle-même, lesquelles auparavant occupoient tous les philosophes, & la ramena à la vie commune, & à ce qui regarde les vertus & les vices, le bien & le mal. Socrate pensoit que le ciel est hors de notre portée, & que, quand même nous le connoîtrions parfaitement, nous n'en serions ni meilleurs ni plus heureux. Ce philosophe, dans presque tous ces discours, que ses disciples ont écrits diversement & avec éloquence, observe de ne rien affirmer, & se borne à réfuter les autres: il dit qu'il ne fait autre chose, sinon qu'il ne fait rien; qu'il

Digitized by Google

n'eſt au deſſus des autres qu'en ce qu'ils s'imaginent ſavoir ce qu'ils ignorent, tandis qu'il ſait uniquement qu'il ne ſait rien, & qu'il penſe que c'eſt pour cela qu'Apollon l'a déclaré le plus ſage des hommes; puiſque toute la ſageſſe humaine ſe réduit à ne pas croire qu'on ſait ce qu'on ne ſait pas (20). C'eſt ce que Socrate diſoit conſtamment & ſans varier; ne parlant que pour faire l'éloge de la vertu, & pour exhorter les hommes à l'aimer, comme on peut le voir par les ouvrages de ſes diſciples, & ſur-tout par les écrits de Platon (21).

Platon eut divers talents, poſſéda nombre de ſciences, & fut éloquent: ſous ſon autorité s'établit une ſeule & même philoſophie ſous deux noms (22); l'un d'Académiciens & l'autre de Péripatéticiens. Ces deux écoles s'accordoient quant la doctrine & différoient de nom. Car Platon laiſſa, pour ainſi dire, héritier de ſa philoſophie, Speuſippus fils de ſa ſœur (23): il eut de plus deux diſciples très-diſtingués par leur aſſiduité & par leur ſavoir, Xénocrate de Chalcédoine, & Ariſtote de Stagire. On donna aux ſectateurs d'Ariſtote le nom de Péripatéticiens, parce qu'ils tenoient leurs conférences en ſe promenant dans le Lycée: & ceux qui, ſuivant la coutume de Platon, s'aſſembloient & s'entretenoient dans l'Académie (24), furent appellés Académiciens du nom du lieu de leurs aſſemblées. Mais les uns & les autres, pleins de la ſcience étendue de Platon, formerent un corps complet de Philoſophie, & abandonnerent le doute univerſel de Socrate, & ſa coutume de raiſonner ſans rien affirmer (25).

Digitized by Google

C'eſt ainſi que, contre l'avis de Socrate, on réduiſit la Philoſophie en art (26), on arrangea les matieres, & on fit un corps de doctrine. Au commencement elle étoit la même ſous deux noms, comme je viens de le dire, car il n'y avoit point de différence entre les Péripatéticiens & la vieille Académie. Il eſt vrai, qu'à mon avis Ariſtote avoit plus de génie; mais les uns & les autres puiſoient à la même ſource, & adoptoient la même diviſion des choſes qu'on doit éviter & rechercher. Mais, que fais-je? N'y a-t-il pas de la folie à vous enſeigner ces choſes? Quoique ce ne ſoit pas tout-à-fait le cas de dire qu'un ignorant ne doit pas donner des leçons à un ſavant (27), toujours eſt-ce mal-à-propos qu'on inſtruit des gens éclairés.

Atticus dit: continuez Varron, j'aime beaucoup les Romains & ce qui les regarde; & j'écoute avec plaiſir ces diſcours, quand on les tient en notre langue, & de la maniere que vous les tenez. Je dis: que penſez-vous de moi, qui me ſuis déjà engagé à mettre la Philoſophie à la portée de notre peuple? Continuons donc, reprit Varron, puiſque vous le ſouhaitez.

CHAP. 5.

Diviſion de la Philoſophie; précis de la Morale.

On diviſa donc, à l'exemple de Platon, la Philoſophie en trois parties; la premiere traite de la conduite & des mœurs; la ſeconde parle de la nature & de ſes ſecrets; & la troiſieme roule ſur l'art de raiſonner, & de

Digitized by Google

diſcerner ce qui eſt vrai ou faux; ce qui dans un diſcours eſt bon ou mauvais; ce qui eſt conſéquent ou inconſéquent.

Pour la premiere partie, ces philoſophes tiroient de la nature les regles de notre conduite: ils diſoient qu'il falloit obéir à la nature; que c'étoit dans la nature ſeule qu'il falloit chercher le ſouverain bien auquel tout ſe rapporte; & ils ſoutenoient que le comble des choſes deſirables (28) & le faîte des biens conſiſtoit à poſſéder tous les dons que la nature peut nous faire par rapport à l'ame, au corps, & à la fortune.

Ils plaçoient les biens du corps ou dans le tout, ou dans les parties: la ſanté, la vigueur, la beauté regardoient le tout; aux parties appartenoient l'intégrité des ſens, & certains avantages dans chaque partie, comme la vîteſſe des pieds, la force des mains, la voix claire, & la prononciation nette pour la langue.

Ces philoſophes appelloient biens de l'eſprit les qualités propres à nous mener à la connoiſſance de la vertu (29). Ils les diviſoient en naturelles & artificielles. Ils mettoient au nombre des premieres la facilité à apprendre & la mémoire, qui toutes deux tiennent à l'eſprit. Ils penſoient que les ſecondes demandoient de l'étude, & pour ainſi dire, de l'habitude, qu'ils faiſoient naître en partie de la raiſon, & en partie d'un exercice aſſidu. Au nombre des avantages artificiels étoit la Philoſophie, dans laquelle ils nommoient progrès vers la vertu ce qui eſt commencé & non achevé, & ce qui eſt achevé, ils l'appelloient vertu, comme qui diroit perfection de

Digitized by Google

la nature: c'étoit la chose la plus excellente de toutes celles qu'ils attribuoient à l'esprit: Voilà pour ce qui regarde les esprits.

Passons au troisieme article. Ces philosophes donnoient le nom de biens de la fortune à ce qui facilite la pratique de la vertu. Or cette vertu brille en certains avantages de l'esprit & du corps qui regardent plus le bonheur de la vie que la nature (30). Ces Philosophes considéroient l'homme comme une partie de l'état & de tout le genre humain, & disoient qu'il étoit liée aux autres hommes par leur nature commune (31). Voilà comme ils parloient du bien souverain & naturel. Ils pensoient que le reste, comme les richesses, la puissance, la gloire, le crédit, servent ou à augmenter ce bien, ou à le conserver. Ainsi ils divisoient les biens en trois especes.

CHAP. 6.

Fin du précis de la Morale; commencement de celui de la Physique.

Ce sont les trois especes dont parlent les Péripatéticiens, à ce qu'on pense assez généralement. On ne se trompe pas; c'est effectivement leur division; mais on a tort si l'on croit que les Péripatéticiens différoient de ceux qu'on nommoit alors Académiciens. Ces deux écoles avoient le même sentiment, & toutes deux faisoient consister le souverain bien à obtenir ou toutes les choses principales que la nature demande, & qui sont désirables par elles mêmes, ou les plus importantes de ces choses. Or les plus importantes sont celles qui regardent l'esprit & la vertu.

Ainsi

Digitized by Google

Ainſi tous ces anciens philoſophes penſerent que la vertu ſeule rend la vie heureuſe; mais non entiérement, à moins qu'on n'y ajoute les biens du corps, & les autres choſes qui, comme nous l'avons dit, contribuent à la pratique de la vertu.

De ces principes on tiroit la néceſſité de la vie active & les regles des devoirs qui conſiſtoient à conſerver ce que la nature exige. De là réſultoit l'éloignement pour la pareſſe, & le mépris des plaiſirs; d'où il s'enſuivoit qu'il falloit s'expoſer aux travaux les plus rudes, & aux ſouffrances les plus cruelles, en faveur du bon, de l'honnête, & de tout ce qui eſt conforme à la nature. Il en naiſſoit l'amitié, la juſtice, l'égalité d'ame, vertus qu'on préféroit aux plaiſirs & aux avantages corporels. Voilà quelle étoit la morale de ces philoſophes, & le deſſein & le plan (33) de cette partie de la Philoſophie que j'ai miſe à la premiere place.

A la ſeconde étoit la phyſique (34). Ils diviſoient la nature en deux parties (35): l'une étoit active; & la ſeconde, qui, pour ainſi dire, ſe prêtoit à la premiere, étoit celle qui devenoit quelque choſe. Ils attribuoient la force à la partie efficiente, & une certaine matiere (36) à la partie paſſive. Cependant ils croyoient que ces deux choſes ſe trouvoient dans les deux parties. Car la matiere ne ſeroit pas cohérente, ſi elle n'étoit retenue par quelque force; & l'activité ne peut pas exiſter ſans quelque matiere, puiſque tout ce qui exiſte, doit être quelque part. Ce qui eſt compoſé de ces deux parties, ils l'appelloient corps (37), & preſque une eſpece de qua-

Digitized by Google

lité (38). Vous me permettrez d'employer dans ces sujets inusités quelques mots nouveaux, comme font les Grecs, qui pourtant traitent ces matieres depuis long-temps.

CHAP. 7.

Fin de la Physique.

Nous vous le permettons, dit Atticus. Vous pourrez même tant qu'il vous plaira vous servir des termes Grecs, lorsque les nôtres vous manqueront. — C'est bien; mais je m'efforcerai de parler notre langue, à l'exception de quelques mots, tels que philosophie, rhétorique, physique, dialectique, & plusieurs autres que l'usage a naturalisés parmi nous. J'ai donc appellé qualités ce que les Grecs nommoient ποιότητας, mot qui même chez eux n'est pas commun, & n'est employé que par les philosophes (39); ce qui arrive à plusieurs autres termes. Les Dialecticiens n'en ont aucun tiré du langage commun; ils se servent de ceux qui leur sont propres. On remarque la même chose dans presque tous les arts: car pour exprimer des choses nouvelles, il faut ou inventer de nouveaux mots, ou en emprunter d'ailleurs. Si les Grecs, qui s'occupent de Philosophie depuis si long-temps, sont forcés de recourir à ces ressources, à plus forte raison doivent-elles nous être permises, à nous qui n'en sommes qu'à nos premiers essais. Je répondis: Varron, vous rendrez, à mon avis, un bon service à vos concitoyens, en enrichissant leur langue autant que vous avez augmenté leurs connoissances. Il repliqua: suivant votre con-

Digitized by Google

ſeil je hazarderai de nouveaux mots, lorſqu'il ſera néceſſaire.

Parmi ces qualités il en eſt de premieres & de ſecondaires, ou dérivées. Les premieres qualités ſont uniformes & ſimples, les dérivées ſont variables & changeantes. Ainſi les premiers principes ſont auſſi l'air, (car nous avons adopté ce mot,) & le feu, & l'eau, & la terre (40); il en dérive les formes des animaux, & des autres choſes qui naiſſent de la terre. C'eſt pourquoi les premiers ſont nommés principes, ou pour traduire le mot Grec, éléments (41), parmi lesquels l'air & le feu ſont actifs & ont une force motrice (42); quant aux deux autres, je veux dire l'eau & la terre, ils ſont paſſifs, & ne peuvent que recevoir le mouvement. Ariſtote croyoit qu'il y avoit une cinquieme eſſence particuliére (43), qui différoit des quatre dont nous avons parlé, de laquelle étoient formés les aſtres (44) & les ames de chaque individu (45).

Mais ils penſent que toutes les choſes ont pour baſe une certaine matiere dénuée de toute forme, & dépouillée de toute qualité (46) (à force d'employer ce mot, rendons-le plus uſité & plus commun): que tout eſt fait de cette matiere, qui eſt le réceptacle univerſel de tout, qui peut être changée de toute maniere & de tout côté; qui par conſéquent peut périr, non en s'anéantiſſant (47), mais en ſe réſolvant en ſes parties qui ſont diviſibles à l'infini, puiſqu'il n'y a dans la nature rien de ſi petit qui ne puiſſe encore être diviſé: que tout ce qui ſe meut, ſe meut dans l'eſpace, qui eſt auſſi diviſible à l'infini.

Digitized by Google

Comme c'eſt ainſi que ſe meut cette force (48) que nous avons nommée qualité (49), & qu'elle ſe tourne de tout côté, ces philoſophes penſent que toute la matiere ſouffre un changement total, d'où réſultent les êtres diſtingués par leurs qualités (50). Ces êtres, dans toute la nature qui eſt cohérente & continue dans toutes ſes parties, forment le monde, hors duquel il n'y a ni matiere ni corps: les parties du monde ſont toutes les choſes qu'il contient: ces parties ſont liées par un être doué de ſentiment & d'une intelligence parfaite, & de plus éternel, car il n'exiſte point d'être plus fort qui puiſſe le détruire: c'eſt lui qu'ils diſent être l'ame du monde (51), l'eſprit & la ſageſſe parfaite: ils l'appellent Dieu (52), & lui donnent la connoiſſance de toutes les choſes qui lui ſont ſoumiſes; ils diſent qu'il a ſoin ſur-tout des choſes céleſtes, & enſuite, ſur la terre, de ce qui regarde les hommes. Quelquefois ils le nommoient Néceſſité, parce que rien ne peut être autrement qu'il ne l'a ordonné: quelquefois une continuation, pour ainſi dire, fatale & immuable de l'ordre éternel; & quelquefois Fortune, parce qu'il fait naître toutes ces choſes inattendues que nous ne prévoyons pas par l'obſcurité de leurs cauſes qui nous ſont inconnues.

CHAP. 8.

De la Dialectique.

Voici comment les uns & les autres traitoient la troiſieme partie de la Philoſophie, qui regarde l'art de penſer & de raiſonner. Quoique le jugement naiſſe des ſens, cepen-

Digitized by Google

dant les ſens ne peuvent pas juger de la vérité. Ils ſoutenoient que l'eſprit eſt le ſeul juge des choſes; qu'il mérite ſeul croyance, parce qu'il eſt le ſeul qui voie ce qui exiſte toujours, ce qui eſt ſimple, toujours le même & tel qu'il eſt. C'eſt ce qu'ils appellent une *idée*, nom que Platon lui avoit déjà donné; nous pouvons l'appeller *image* (53): ils ajoutoient que tous les ſens ſont lourds & peſants; qu'ils n'apperçoivent point les choſes qui ſemblent être de leur reſſort, & qui ſont, ou ſi petites qu'elles leur échappent, ou ſi mobiles & ſi agitées qu'il n'y a rien qui faſſe un tout permanent ni même identique, car tout change & s'écoule continuellement. C'eſt pourquoi ils diſoient que tout cet ordre des choſes eſt l'objet de l'opinion [ou incertain]; & ils penſoient que la ſcience ou la certitude ne ſe trouve que dans les idées & dans les raiſonnements. Par conſéquent ils approuvoient les définitions, & en faiſoient uſage dans tous les ſujets qu'ils examinoient. Ils aimoient à expliquer les mots, c'eſt à dire, à montrer pourquoi chaque choſe avoit le nom qu'elle avoit; c'eſt ce qu'ils appelloient étymologie. Enſuite ils ſuivoient, pour ainſi dire, les choſes à la piſte, & ſe ſervoient des preuves qu'elles leur fourniſſoient, pour prouver & démontrer ce qu'ils vouloient mettre dans tout ſon jour. C'eſt en quoi conſiſtoit toute la doctrine de la Dialectique, c'eſt à dire, du diſcours ſyllogiſtique. D'autre côté ils y ajoutoient l'art oratoire, où l'on donnoit les regles d'un diſcours, propre à perſuader.

Digitized by Google

CHAP. 9.
Changements faits à la Philoſophie de Platon.

Voilà la Philoſophie qu'enſeigna d'abord Platon. Je vais expliquer, ſi vous le voulez, les changements qu'on y a faits, autant que je le ſais. Je dis, nous le ſouhaitons; car je réponds auſſi pour Atticus, qui dit: vous répondez bien, parce qu'on éclaircit beaucoup la doctrine du Lycée & de la vieille Académie.

Ariſtote porta les premiers coups aux idées dont je viens de parler (54), auxquelles Platon étoit tellement attaché qu'il leur attribuoit quelque choſe de divin.

Théophraſte, doué d'une éloquence douce, & de mœurs ſi pures que la probité & la droiture percent dans ſes écrits, affoiblit encore d'avantage l'ancienne Philoſophie, lorsqu'il dépouilla la vertu de ſes prérogatives, & l'énerva en diſant qu'elle ſeule ne ſuffiſoit pas pour rendre la vie heureuſe.

Pour Straton, diſciple de Théophraſte, il faut, malgré la beauté de ſon génie, l'exclure de cette école, parce qu'il abandonna la plus importante partie de la Philoſophie, je veux dire, la morale, & ſe donna tout entier aux recherches de la phyſique, dans laquelle même il s'éloigne beaucoup des autres Platoniciens.

Speuſippus & Xénocrate, qui les premiers avoient adopté la méthode & la doctrine de Platon, & enſuite Polémon, Crates, & Crantor, réunis dans l'Académie, conſerverent ſoigneuſement les dogmes qu'ils tenoient de leurs prédéceſſeurs.

Digitized by Google

Zénon & Arcéſilas écouterent aſſiduement les leçons de Polémon. Zénon, qui étoit plus âgé qu'Arcéſilas, & qui avoit beaucoup de pénétration & de ſagacité, s'efforça de corriger la doctrine qu'il profeſſoit. Si vous ſouhaitez, je vous expliquerai auſſi cette correction, comme l'expliquoit Antiochus. Je le ſouhaite, répondis-je; & vous voyez qu'Atticus eſt du même avis.

CHAP. 10.

Suite; ſentiments de Zénon ſur la morale.

Zénon étoit bien éloigné d'imiter Théophraſte, & d'énerver la force de la vertu; au contraire il plaçoit dans la vertu tout ce qui eſt néceſſaire pour vivre heureux, ne connoiſſoit d'autres biens qu'elle, & il appelloit honnête le bien ſimple, uniforme, & unique. Quant aux autres choſes, quoiqu'elles ne fuſſent ni bonnes ni mauvaiſes, cependant il diſoit que les unes étoient conformes & les autres contraires à la nature. Entre ces deux ſortes il en mettoit de moyennes. Il enſeignoit que les choſes conformes à la nature étoient deſirables, ou *recevables*, qu'elles devoient être recherchées, & méritoient quelque eſtime; & que celles qui étoient contraires à la nature, devoient être évitées: il mettoit au rang des choſes moyennes celles qui n'étoient ni conformes ni contraires à la nature, & il ne leur attribuoit aucune importance. Cependant il ne falloit pas faire le même cas de toutes les choſes moyennes (55), ou recevables; il nommoit *préférées* celles qui étoient plus eſtimables, & *rejettées* les autres. Comme il

Digitized by Google

avoit changé plutôt les expreſſions que le fond de ces dogmes, de même entre la vertu & le vice, le devoir & ſon contraire, il admettoit des actions *moyennes*: les ſeules actions vertueuſes étoient bonnes, & les ſeules vicieuſes étoient mauvaiſes. Il comptoit parmi les choſes moyennes les devoirs, ſoit remplis, ſoit négligés.

Ses prédéceſſeurs avoient ſoutenu que toutes les vertus ne dépendoient pas de la raiſon (56); mais qu'ils y en avoit qui dépendoient du naturel ou de l'habitude: Zénon vouloit que toutes les vertus fuſſent dépendantes de la raiſon. Les anciens penſoient qu'on pouvoit avoir quelques-unes de ces ſortes de vertus dont je viens de parler, ſans avoir les autres: Zénon prétendoit que cela n'étoit pas poſſible; & que, non ſeulement la pratique de la vertu étoit, conformément à l'ancienne doctrine, très-louable, mais que la diſpoſition même l'étoit, & que cependant perſonne ne poſſédoit la vertu ſans la pratiquer continuellement. Les anciens ne privoient pas l'homme de toute paſſion; ſelon eux la triſteſſe, le deſir, la crainte, la joie étoient des affections naturelles qu'ils modéroient & renfermoient dans des juſtes bornes: Zénon voulut que le ſage fut exempt de toutes ces foibleſſes. Les anciens diſoient que ces affections ſont naturelles, & indépendantes de la raiſon, qu'ils plaçoient dans une partie différente de celle, où à leur avis, étoient les paſſions: Zénon n'étoit pas de ce ſentiment; il penſoit qu'elles ſont volontaires, & l'effet de l'opinion; & il croyoit que la ſource de toutes les paſſions étoit une intempérance ex-

Digitized by Google

ceſſive. Voilà, à peu près, ce qu'il penſoit ſur la morale.

CHAP. II.

Sentiments de Zénon ſur la phyſique & ſur la dialectique.

Paſſons à ſes opinions ſur la phyſique (57). D'abord, il n'ajoutoit pas aux quatre élements cette cinquieme eſſence, de laquelle ſes prédéceſſeurs avoient formé l'ame & les ſens; car il ſoutenoit que le feu étoit la ſubſtance qui produiſoit tout (58), auſſi bien que l'ame & les ſens. Zénon différoit encore des anciens en ce qu'il penſoit que rien ne pouvoit être formé d'une ſubſtance deſtituée de corps, telle qu'étoit, ſelon Xénocrate & les anciens, celle de l'ame; mais que tout ce qui produiſoit ou étoit produit, étoit néceſſairement corps.

Zénon fit beaucoup de changements dans la troiſieme partie de la Philoſophie. Il avança quelque nouveautés touchant les ſens (59), qu'il crut conſiſter dans des impulſions extérieures; c'eſt ce que nous appellerons *perception*, ou *impreſſion des ſens:* retenons ce mot, nous nous en ſervirons ſouvent. A ces objets apperçus, & pour ainſi dire, reçus par les ſens, il ajouta le conſentement de l'eſprit, qu'il regarde comme placé en nous, & dépendant de notre volonté (60).

Zénon ajoutoit foi, non à toutes les perperceptions, mais ſeulement à celles qui portent d'une façon particuliere l'empreinte des objets qu'elles repréſentent. Parce que l'on voyoit par elles-mêmes les perceptions de

Digitized by Google

cette eſpece, il leur donna le nom de cataleptiques; me paſſerez-vous ce mot? Sans difficulté, dit Atticus; car comment traduiriez-vous le terme Grec (61)? Mais, continua Varron, quand la perception étoit reçue & approuvée, Zénon l'appelloit catalepſie, parce que l'eſprit la ſaiſit comme la main ſaiſit les choſes matérielles: c'eſt de cette reſſemblance que Zénon tira ce nom, dont perſonne ne s'étoit ſervi dans cette occaſion avant ce philoſophe, qui a fait uſage de pluſieurs autres mots nouveaux, parce qu'il diſoit des choſes nouvelles (62). Il donnoit auſſi le nom de ſens à ce qui étoit ſaiſi par les ſens; & ce qui étoit ſi bien ſaiſi que la raiſon ne pouvoit pas l'arracher, il l'appelloit *ſcience;* & ce qui n'avoit pas cette qualité, il le nommoit *inſcience*, ſource de l'opinion qui eſt foible, & commune aux choſes fauſſes & aux inconnues.

Entre la ſcience & l'inſcience Zénon plaçoit cette catalepſie dont je viens de parler: & il ne la comptoit ni parmi les bonnes choſes, ni parmi les mauvaiſes, mais il affirmoit que c'étoit la ſeule qui méritât croyance. Il faiſoit le même honneur aux ſens, parce que, comme je viens de le remarquer, il trouvoit que la catalepſie faite par les ſens étoit vraie & fidelle; non parce qu'elle embraſſoit tout ce qui étoit dans l'objet, mais parce qu'elle n'omettoit rien de ce qu'elle pouvoit embraſſer, & parce que la nature nous l'avoit donnée pour nous ſervir comme de regle dans la ſcience & dans la connoiſſance de la nature même: cette catalepſie imprimoit enſuite dans l'ame les notions qui fourniſſoient non ſeulement des principes, mais auſſi des che-

Digitized by Google

mins plus larges pour parvenir à la raiſon. Zénon éloignoit de la vertu & de la ſageſſe l'erreur, la précipitation, l'ignorance, l'opinion, le ſoupçon (63), en un mot tout ce qui s'écarte de la conviction. Voilà en quoi conſiſtent preſque tous les changements que Zénon a faits dans la doctrine de ſes prédéceſſeurs.

CHAP. 12.

Ainſi parla Varron. Je dis: Varron, vous avez expliqué en peu de mots & clairement la doctrine de l'ancienne Académie, & celle des Stoïciens. Je penſe comme Antiochus notre ami, qui prétendoit que la Philoſophie des Stoïciens eſt plutôt une correction de l'ancienne Académie qu'une école nouvelle.

Varron répondit: c'eſt à vous, qui venez d'abandonner la Philoſophie des anciens, & qui goûtez les innovations d'Arcéſilas; c'eſt, dis-je, à vous à nous montrer en quoi conſiſte ce ſchiſme, & quelle en a été la cauſe, afin que nous voyons s'il eſt juſte.

Je repris: Arcéſilas, comme nous l'avons appris, attaqua Zénon, à notre avis, non par opiniâtreté & par envie de triompher, mais à cauſe de l'obſcurité de ces choſes qui avoient porté à avouer leur ignorance, Socrate, & avant Socrate, Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & preſque tous les anciens qui ont ſoutenu qu'on ne peut rien connoître, rien comprendre, rien ſavoir, & que les ſens ſont bornés, que l'intelligence eſt foible, la vie courte, &, comme le dit Démocrite, que la vérité eſt cachée dans un puits profond; que tout eſt plein d'opinions & d'inſtitutions humaines, qu'il ne reſte point de place pour la

Digitized by Google

vérité, & qu'ainſi tout eſt environné de ténebres. C'eſt pourquoi Arcéſilas ſoutenoit qu'il n'y a rien qu'on puiſſe ſavoir, pas même ce que Socrate s'étoit réſervé. Il penſoit que tout eſt caché; qu'il n'y a rien qu'on puiſſe appercevoir ou comprendre; que par cette raiſon il falloit que perſonne n'affirmât rien, ne ſoutint rien, n'approuvât rien; mais qu'on devoit tenir en bride la facilité à croire, & la garantir de toute chûte; que cette facilité dégénéroit en témérité lorsqu'on approuvoit une choſe fauſſe ou inconnue, & qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'approuver & de croire avant d'avoir apperçu & connu.

Arcéſilas ſe conformoit à ſa regle; il paſſoit preſque toute ſa vie à diſputer contre le ſentiment de tous les philoſophes, afin que, trouvant ſur le même ſujet des raiſons également fortes pour & contre, il lui fût plus facile de ſuſpendre ſon jugement. Ils nomment nouvelle cette Académie; je trouve que c'eſt l'ancienne, puiſque nous mettons Platon dans l'ancienne. Ce Philoſophe dans ſes écrits n'affirme rien, diſpute beaucoup, alléguant le pour & le contre, fait des recherches ſur tout, & ne dit rien d'aſſuré. Mais ſoit; nommons vieille Académie celle dont j'ai parlé, & nouvelle celle-ci qui fut continuée depuis Arcéſilas jusqu'à Carnéade ſon quatrieme ſucceſſeur, & qui ne quitta point les traces de ſon fondateur.

Le reſte manque, à la réſerve de quelques lignes qui ne ſont pas un ſens complet, & que, par cette raiſon, j'ai cru inutile de traduire.

Digitized by Google

LE LUCULLUS

OU

LE SECOND LIVRE

DE LA PREMIERE ÉDITION

DES ACADÉMIQUES DE CICERON.

SOMMAIRE.

Ciceron, après avoir, dans son Hortensius, comblé la Philosophie d'éloges mérités, prit la résolution de montrer laquelle des écoles Platonicienne, Stoïcienne, Académicienne, Epicurienne, qui étoient alors en vogue, il préféroit : c'étoit celle qu'on appelloit la nouvelle Académie. Il exposa son sentiment d'abord dans deux livres, à l'un desquels il donna le nom de Catulus, & à l'autre celui de Lucullus. Ensuite il changea d'avis; & traita la même question avec plus d'étendue & de soin dans quatre livres qu'il dédia à Varron. Il ne nous reste de la premiere édition que le Lucullus; & de la seconde qu'une partie du premier livre (*). Il paroît par les fragments du quatrieme livre, que Nonius nous a conservés, que Ciceron avoit transferit dans le quatrieme livre de sa seconde édition, presque tout son Lucullus mot à mot.

L'Orateur Philosophe commence ce livre par une préface dans laquelle il loue Lucullus (Chap. 1. & partie du Chap. 2.), justifie le parti qu'il avoit

(*) Sigonius in Fragm.

Digitized by Google

pris de transmettre à ses concitoyens la Philosophie des Grecs, & de faire parler dans ses dialogues des Romains illustres (suite du Chap. 2.), & sur-tout son goût pour l'Académie (Chap. 3.); & enfin il raconte l'occasion de la dispute qu'il rapporte. Ensuite Lucullus, qui avoit beaucoup vécu avec Antiochus, (Chap. 4. & suivants) parle de la dispute de ce Philosophe contre les Académiciens & contre Philon. En voici l'abrégé. Il est des choses dont on peut avoir une connoissance certaine; ce sont, selon le sentiment de Zénon que Philon rejetoit, les sensations ou perceptions qui nous viennent de ce qui existe réellement, & qui sont telles qu'elles ne peuvent venir d'aucun autre objet (*Chap. 6. à la fin*). *C'est le nœud de la question. Lucullus commence donc par les sens, & montre que leur rapport est vrai & certain, s'ils sont dans leur intégrité & dans leur force, si on écarte tous les obstacles, & sur-tout si on appelle à leur secours l'exercice & l'art. Que la vérité accompagne aussi ce qu'on ne perçoit pas par les sens, mais presque par les sens, c'est à dire les genres & les espèces, qui donnent naissance aux notions. Si les notions étoient fausses ou douteuses, nous ne pourrions en faire usage, ni discerner ce qui est contradictoire de ce qui ne l'est pas; il n'y auroit plus ni mémoire, ni arts, ni vertus, ni sagesse, ni raison, ni dogmes philosophiques qui doivent non seulement être vrais, mais de plus fixes, arrêtés, & certains (Chap. 7-10.); Il passe à réfuter d'abord ceux qui soutenoient qu'il n'y avoit rien de* certain, *& qui accordoient qu'il y avoit des choses vraisemblables; ensuite ceux qui disoient qu'on ne pouvoit rien* saisir, *mais qu'il y avoit des choses claires &* évidentes; *car si l'on n'a point d'idée du vrai & du faux, si l'un se confond avec l'autre, on ne peut point juger de la vraisem-*

Digitized by Google

blance; & il ne peut pas être clair, par exemple, qu'un oiſeau eſt blanc, auſſi long-temps qu'il eſt poſſible qu'il ſoit noir (Chap. 10. 11.). Puiſque la certitude eſt inſéparable de la croyance, Lucullus en dit quelque choſe (Chap. 12.). Enſuite il répond aux objections des Académiciens; il expoſe (Chap. 13.) toute leur doctrine avec ſes fondements, & montre que leurs raiſonnements ſont incertains, ou que leur concluſion eſt fauſſe (Chap. 14.). Mais pour tenir tête aux Académiciens, & ne pas s'écarter de la vérité, il faut d'abord ſavoir ce qu'on peut dire en faveur de l'évidence, & en ſecond lieu ce qu'on doit répondre aux arguments captieux des Académiciens (Chap. 15.). C'eſt pourquoi Lucullus expoſe (Chap. 15.) trois raiſonnements des Académiciens, dont le premier & le dernier ſe réduiſent à cette ſorte d'argument que les anciens appelloient ſorite; il répond (Chap. 16. 17. 18.) à ces arguments, & rejette cette maniere de raiſonner, qu'il regarde comme vicieuſe. Ciceron prend la parole pour répondre à ce diſcours. Il commence par s'excuſer auprès de Lucullus de ſon attachement à la Philoſophie des Académiciens; il avoue qu'il eſt fort ſujet à donner croyance aux choſes incertaines, ce que le Sage ne doit point faire, même ſuivant les Stoïciens, & ce que ne peut point éviter celui qui ajoute foi à quelque choſe (Chap. 20. 21.). Enſuite il touche la légéreté d'Antiochus qui avoit abandonné la doctrine de Philon (Chap. 22.). Il allegue l'autorité des grands hommes qui ont enſeigné qu'il n'y a rien de certain; & il attaque la vérédicité des ſens (Ch. 23. 24.). Il prétend qu'il faut, ou dire avec Épicure que les ſens ne trompent jamais, & que s'ils trompoient une fois, on ne devroit jamais leur ajouter foi; ou avouer avec Lucullus que les ſens trompent quelquefois: qu'il eſt dangereux pour les Stoïciens de dire

Digitized by Google

que les sens ne trompent jamais: que cette proposition est absurde, puisque par l'imperfection de notre vue, nous voyons bien des choses autrement qu'elles ne sont, & que si l'on accorde qu'il y a des sensations fausses aussi bien que des vraies, on n'a aucun moyen de distinguer les unes des autres (Chap. 25. 26.). Qu'on objecte en vain la connoissance que la réflexion & l'art nous donnent de la différence qu'il y a entre la réalité & l'apparence; la fausseté des songes, que l'on découvre quand on est éveillé; & celle des imaginations des foux & des hommes ivres, qu'ils apperçoivent quand ils sont revenus à eux, parce qu'on demande seulement, si ces perceptions paroissent vraies ou fausses quand on les a. *Il est certain qu'alors elles paroissent vraies; d'où il suit que, pour ce qui regarde la croyance, les perceptions vraies ne different point des fausses (Chap. 25-28.). Que la raison n'est pas plus sûre que les sens: car la Logique, dont les Stoïciens font grand cas, ne peut pas juger, par exemple, des propositions de Géométrie, si le Logicien n'est pas Géometre; & qu'elle ne peut pas résoudre les sorites, puisque la nature nous a refusé la connoissance des limites, en sorte que nous ne pouvons pas indiquer le point précis où une chose cesse d'être petite & commence à être grande; forte preuve qu'on a mal défini la proposition par ce qui est vrai ou faux (Chap. 28-30.). Qu'on se trompe si l'on croit qu'en niant la certitude & laissant la probabilité, on anéantit les sens, la mémoire, les arts, puisque la probabilité suffit dans la plûpart des actions, comme les Stoïciens l'avouent; que les Académiciens pensent comme les Stoïciens, à la réserve de la croyance que les premiers refusent, & les seconds donnent aux sens; que la mémoire retient le faux aussi bien que le vrai, que la plûpart des arts ont la probabilité*

Digitized by Google

lité pour guide, & n'ont pas beſoin de Logique (Chap. 30-34). Que ceux qui ſoutiennent qu'il y a des perceptions vraies & des perceptions fauſſes, & que pourtant les unes ne different pas des autres, ne ſe contrediſent point: car les Académiciens n'ôtent pas la vérité aux choſes; ils nous refuſent ſeulement le moyen de nous en aſſurer (*Ch. 34.*). *Enfin Ciceron, depuis le Chap. 35. jusqu'au 47, fait un long & agréable diſcours ſur la grande variété de ſentiments qui ſe trouve entre les Philoſophes au ſujet de tous les points de Philoſophie; d'où il réſulte qu'il n'y a rien d'aſſuré, qu'en tout on doit ſuivre la probabilité, & que le ſage* peut croire aux choſes incertaines, *propoſition dont tous les Philoſophes tombent d'accord, à l'exception* des Stoïciens (*).

CHAP. I.

Éloge de Lucullus.

Lorsque par ſon grand génie, par ſa vive ardeur pour les belles connoiſſances, & par ſes progrès dans toutes les ſciences nobles & dignes d'une perſonne de qualité, Lucullus pouvoit ſe faire admirer dans le barreau, il dut s'éloigner de la Capitale (1). Car à peine ſe fut-il, étant encore dans l'adoleſcence, acquis beaucoup de gloire en pourſuivant avec ſon frere, auſſi tendre fils & auſſi bon eſprit que lui, l'ennemi de ſon pere (2), qu'il ſe rendit en Aſie en qualité de Queſteur, où pendant pluſieurs années il gouverna d'une maniere admirable la province qui lui avoit été confiée. Enſuite il fut Édile, quoiqu'abſent de Rome: au ſortir de cet-

(*) J. Aug. Erneſti.

Digitized by Google

te charge il obtint la Préture (on pouvoit alors paſſer immédiatement de la premiere charge à la ſeconde en vertu d'une loi particuliere)(3). Après il paſſa en Afrique(4); il fut Conſul, & il remplit ce poſte enſorte qu'il fit généralement admirer ſon application & reconnoître ſon génie. Envoyé depuis par le Sénat contre Mithridate, il ſurpaſſa non ſeulement l'opinion qu'on avoit de ſes talents militaires, mais auſſi les exploits de ceux qui l'avoient précédé. On en fut d'autant plus étonné qu'on ne s'attendoit guere à trouver un grand Général dans un homme qui avoit paſſé ſa jeuneſſe au barreau, & tout le temps de ſa Queſture au milieu d'une profonde paix en Aſie, pendant que Murena faiſoit la guerre dans le Pont. Mais la force ſupérieure du génie de Lucullus n'eut pas beſoin de cette expérience que forme l'uſage, non l'inſtruction. Lucullus durant tout ſon voyage, par mer & par terre, s'occupa à conſulter les guerriers expérimentés, & à lire les hiſtoriens; c'eſt ainſi qu'étant ſorti de Rome novice dans l'art militaire, il arriva en Aſie Général conſommé. Car ſa mémoire pour les choſes étoit prodigieuſe; pour les mots, celle d'Hortenſius étoit meilleure. Mais autant que dans les affaires, les choſes l'emportent ſur les mots, autant la mémoire de Lucullus étoit préférable à celle d'Hortenſius. Cette eſpece de mémoire étoit auſſi fort grande chez Thémiſtocle, que je n'héſite pas à mettre au deſſus de tous les Grecs. Quelqu'un offrit à ce Général de lui enſeigner la mémoire artificielle, qu'on venoit d'inventer; il répondit, à ce qu'on aſſure, *qu'il aimoit*

Digitized by Google

mieux apprendre à oublier: ſans doute, parce que tout ce qu'il entendoit ou voyoit reſtoit gravé dans ſa mémoire. A ces talents Lucullus joignit cette mémoire artificielle que Thémiſtocle avoit mépriſée. Nous écrivons les choſes dont nous voulons conſerver le ſouvenir; Lucullus avoit tout écrit dans ſa tête. Il excella donc dans tout ce qui regarde le militaire; combats, ſieges, batailles, machines, préparatifs; au point que Mithridate, le plus grand des Rois après Alexandre, avoua qu'il avoit trouvé dans Lucullus un Général ſupérieur à tous ceux dont il avoit lu l'hiſtoire.

De plus Lucullus étoit ſi habile & ſi équitable dans la légiſlation & dans le gouvernement, que l'Aſie ſe ſoutient encore parce qu'elle obſerve ſes inſtitutions, & marche, pour ainſi dire, ſur ſes traces. Mais quoique l'abſence de Lucullus ait été fort avantageuſe à la République, cependant ce grand courage & ce vaſte génie à été plus long-temps que je n'aurois voulu éloigné du barreau & du Sénat. Même à ſon retour de la guerre contre Mithridate, quoique vainqueur, il n'obtint, par les chicanes de ſes ennemis, l'honneur du triomphe que trois ans plus tard qu'il n'auroit dû l'obtenir. Car ce fut moi, qui étant Conſul, introduiſis preſque dans la Ville le char de cet homme illuſtre. Si je ne devois pas parler de moi-même, ce qui ne convient pas à préſent (*), je dirois combien ſon crédit & ſes avis m'ont été utiles dans des affaires de la derniere importance: j'aime donc mieux le priver d'un témoignage qu'il mérite, que de l'aſſocier à mon éloge.

Digitized by Google

Chap. 2.

Suite de l'éloge de Lucullus. Apologie de Ciceron.

Tout ce qui dans Lucullus a mérité l'estime publique, a été écrit en Grec & en Latin; ainſi bien d'autres en ſont inſtruirs comme moi: mais voici quelques anecdotes qui le touchent de plus près, & que j'ai, avec un petit nombre de perſonnes, appriſes de lui-même. Lucullus s'attacha aux Lettres & à la Philoſophie (5) avec plus d'ardeur que ne le croyoient ceux qui ne le connoiſſoient pas bien. Non ſeulement il y donna ſa jeuneſſe, mais auſſi quelques années pendant qu'il fut Queſteur, & même dans ſes campagnes (6), où un Général eſt ordinairement ſi occupé de ce qui regarde le militaire, que tant qu'il eſt ſous les tentes, il ne lui reſte gueres de loiſir. Antiochus, diſciple de Philon, paſſoit alors pour l'emporter ſur les autres Philoſophes en génie & en ſavoir; Lucullus le garda auprès de lui tout le temps de ſa Queſture, & quelques années après, pendant ſon Généralat (7). J'ai déjà parlé de la force de ſa mémoire; il retint donc aiſément des choſes qu'il entendoit ſouvent, & qu'il auroit retenues, quand même il ne les auroit entendues qu'une ſeule fois. D'ailleurs il aimoit extrêmement à lire des ouvrages relatifs à ce qu'il apprenoit.

Mais je crains quelquefois de diminuer la gloire de pareils perſonnages, en voulant l'augmenter. Il eſt nombre de perſonnes qui n'aiment point la Littérature grecque; il en eſt encore plus qui n'aiment pas la Philoſo-

Digitized by Google

phie; les autres n'improuvent ni l'une ni l'autre, mais trouvent qu'il ne convient pas aux premieres têtes de la République d'entrer dans ces diſputes. Pour moi, ayant appris que Caton étudia le Grec dans ſa vieilleſſe, & que Scipion l'Africain, dans la fameuſe ambaſſade qui précéda ſa Cenſure, n'eut pour toute compagnie que le ſeul Panetius (8), je trouve qu'il n'y a plus rien à dire en faveur de la Littérature grecque, ni de la Philoſophie.

Il reſte à répondre à ceux qui ne voudroient pas voir des perſonnages ſi graves mêlés dans des diſcours de cette eſpece; comme ſi les hommes illuſtres devoient s'aſſembler pour garder le ſilence, ou badiner enſemble, ou s'entretenir de bagatelles. Si l'éloge que j'ai fait de la Philoſophie dans l'*Hortenſius* eſt vrai, elle mérite certainement d'être traitée par les perſonnes les plus vertueuſes & les plus élevées en dignité: & nous, que le peuple Romain a placés dans les premiers rangs, nous devons ſeulement prendre garde à ne pas priver le public de nos ſoins pour les donner à nos études particulieres. Si, lorſque nous avons été appellés à remplir les devoirs de nos charges (9), nous ne nous ſommes jamais dérobés aux aſſemblées du peuple, & n'avons pas écrit une ſeule ligne qui ne regarde le barreau ou le gouvernement, qui nous blâmera, de ce qu'étant de loiſir, bien loin de croupir dans le déſœuvrement, nous nous efforçons d'être utiles à nombre de perſonnes? Quant à ceux qui ont bien ſervi la République, nous croyons, non diminuer, mais augmenter leur gloire, en ajoutant au mérite

Digitized by Google

des actions que tout le monde admire, celui de choſes moins publiques & moins connues. Il y a même des perſonnes qui diſent que nos interlocuteurs n'entendoient pas les matieres dont on parle. Il me ſemble que ces Critiques détractent des morts auſſi bien que des vivants.

CHAP. 3.

Apologie de la Philoſophie Académique.

Venons enfin aux objections de ceux qui n'aiment pas la doctrine de l'Académie. Ces objections nous feroient beaucoup de peine, ſi quelqu'un approuvoit d'autre ſecte philoſophique que celle qu'il ſuit. Nous qui avons coutume de combattre tous ceux qui croient avoir la certitude de leur côté, nous ne pouvons pas trouver mauvais que les autres ne penſent point comme nous. Cependant notre cauſe eſt facile à défendre, puisque nous voulons uniquement trouver le vrai ſans diſpute, & que nous le cherchons avec tout le ſoin & avec toute l'attention poſſible. Il eſt vrai que toutes les connoiſſances ſont environnées de bien des difficultés, que les choſes ſont ſi obſcures en elles-mêmes, & notre jugement ſi foible que les Philoſophes les plus ſavants de l'antiquité ont avec raiſon déſeſpéré de trouver ce qu'ils cherchoient; cependant ils ne ſe ſont point rebutés, & nous n'abandonnerons pas par laſſitude le ſoin de chercher. L'unique but de nos travaux eſt de découvrir & de mettre au jour, en diſant & en écoutant le pour & le contre, quelque choſe de vrai ou de fort approchant du vrai.

Digitized by Google

La ſeule différence qu'il y a entre nous & ceux qui ſe croient parvenus à la certitude, eſt que ces Meſſieurs ne doutent point de la vérité des propoſitions qu'ils ſoutiennent; tandis que nous trouvons bien des choſes probables, que nous pouvons aiſément admettre, mais que nous n'oſons affirmer. Nous ſommes plus libres & plus dégagés, parce nous nous reſervons tout le droit de juger, & nous ne ſommes nullement obligés à défendre tout ce qui nous eſt preſcrit & ordonné. Les autres ſe trouvent liés avant d'avoir pu choiſir le meilleur. Dans l'âge le plus tendre, ou par déférence pour un ami, ou par les charmes de l'éloquence du ſeul Philoſophe qu'ils ont d'abord entendu, ils jugent de ce qu'ils ne connoiſſent point, & ils ſe cramponnent, comme à un rocher, à la premiere ſecte ſur laquelle la marée les a jetés. Ils diſent qu'ils ajoutent entiérement foi à un homme qu'ils croient ſage: je les approuverois, ſi des novices & des ignorants pouvoient juger de la ſageſſe d'un homme. Car, ou je ſuis bien trompé, ou il faut être ſage pour décider qu'un homme l'eſt. Quand même ils le pourroient, ce ne ſeroit qu'après avoir tout écouté, & après s'être inſtruits des ſentiments des autres; & ils ont jugé ſur un ſeul diſcours, & ſe ſont fiés à l'autorité d'un ſeul. Mais je ne ſais comment la plupart des hommes aiment mieux ſe tromper, & défendre opiniâtrément le parti qu'ils ont embraſſé, que d'examiner ſans obſtination quelle eſt la doctrine la plus conſéquente.

Ces matieres ont fait ſouvent le ſujet de nos entretiens; & ſur-tout de celui que nous

Digitized by Google

eûmes à Baules, maiſon de campagne d'Hortenſius, un jour que je m'y rendis avec Lucullus & Catulus, après avoir paſſé le jour précédent chez le dernier. Nous allâmes trouver Hortenſius de bonne heure, parce que nous avions réſolu de nous tranſporter, ſi le vent le permettoit, Lucullus dans ſa campagne de Naples, & moi dans celle de Pompeii. Après quelques propos que nous tinmes dans l'allée, nous nous y aſſîmes.

CHAP. 4.

Exorde de Lucullus: de Philon, & d'Antiochus.

Alors Catulus dit: nous avons hier presque entiérement éclairci notre ſujet, en ſorte qu'il ſemble épuiſé; cependant, Lucullus, j'attends les réflexions d'Antiochus, que vous nous avez promiſes. En vérité, dit Hortenſius, j'ai été plus loin que je ne voudrois. J'aurois dû laiſſer cette tâche à Lucullus ſans y toucher; & peut-être, malgré mes diſcours, lui reſte-t-elle toute entiere. Je propoſai ſimplement ce qui s'offrit à mon eſprit; j'attends de Lucullus des penſées plus profondes.

Lucullus repliqua: Hortenſius, votre attente ne me fait point de peine; c'eſt cependant ce qu'il y a de moins favorable à quiconque veut plaire; mais je ne ſuis guere embarraſſé, parce que je ne me ſoucie pas de bien prouver ce que j'avance. Il n'eſt pas de moi; & s'il eſt faux (10), j'aime mieux être vaincu que vaincre. Cependant la cauſe qu'on plaide, ſur le pied qu'elle eſt, me ſem-

Digitized by Google

ble très-vraie, quoiqu'on l'ait hier vivement attaquée. Je parlerai donc comme Antiochus parloit. Je ſuis bien au fait; car pour vous donner encore meilleure opinion de moi que n'a fait Hortenſius, je vous dirai que j'ai entendu raiſonner Antiochus ſur le même ſujet pluſieurs fois, & toujours avec l'eſprit libre, & beaucoup d'attention.

Cet exorde réveilla la nôtre. Lucullus continua. Pendant que j'étois Queſteur à Alexandrie, j'eus chez moi Antiochus: j'avois auparavant gardé Héraclite de Tyr ſon ami, qui durant pluſieurs années avoit été diſciple de Clitomachus & de Philon. Héraclite étoit fort verſé & fort célebre dans cette Philoſophie qu'on avoit négligée, & qu'à préſent on remet en vogue. J'entendois ſouvent diſputer Antiochus & Héraclite, mais avec douceur. Les deux livres de Philon, dont Catulus parla hier, venoient d'arriver à Alexandrie, & étoient tombés pour la premiere fois entre les mains d'Antiochus. Ce Philoſophe, qui étoit naturellement très-doux, ſe mit en colere. J'en fus étonné; car auparavant je ne l'avois jamais vu animé. Antiochus, s'en rapportant au ſouvenir d'Héraclite, lui demandoit s'il lui ſembloit que Philon eût pu écrire cela, ou s'il avoit jamais entendu quelque choſe de pareil, ſoit de Philon, ſoit de quelque autre Académicien. Non, diſoit Héraclite: cependant il reconnoiſſoit la main de Philon, & on n'en pouvoit pas douter; nous avions avec nous Publius & Cajus Selius, & Tetrilius Rogus, tous mes amis & ſavants hommes, qui atteſtoient avoir entendu de la bouche de Philon les mêmes choſes à Rome,

Digitized by Google

& assuroient tenir de lui la copie de ces deux livres. Hier Catulus rapporta ce que son pere avoit dit à Philon: Antiochus en dit autant, & bien d'avantage: il ne put même s'empêcher de publier contre son maître un livre intitulé SOSUS. Alors donc j'écoutois attentivement Héraclite disputer contre Antiochus, & Antiochus contre les Académiciens; mais je donnois plus d'attention à ce dernier pour être instruit du fond de la question. Ainsi, en présence d'Héraclite & de plusieurs savants, parmi lesquels étoient Ariste frere d'Antiochus, & Ariston, & Dion, dont, après son frere, Antiochus faisoit le plus de cas, nous donnâmes beaucoup de temps à cette seule recherche. J'en omettrai ce qui est contre Philon; c'est un foible adversaire que celui qui affirme que les Académiciens n'ont jamais dit ce qu'on a soutenu hier. Il ment, & cependant n'est pas un adversaire redoutable. Venons à Arcésilas & à Carnéade.

CHAP. 5.

C'est envain que les Académiciens citent en leur faveur les anciens Physiciens.

Après ces paroles il reprit: lorsque vous nommez les anciens Physiciens, il me semble que vous faites (c'est à moi nommément qu'il s'adressoit) ce que font les citoyens séditieux, lorsque, pour insinuer qu'ils leur ressemblent, ils citent des anciens illustres qui ont favorisé le peuple (a): ils remontent jusqu'à P. Valerius qui fut Consul la premiere année après l'expulsion des Rois; ils passent à ceux, qui,

Digitized by Google

quoique Conſuls, ont fait les loix populaires de l'appel; enſuite ils viennent à des perſonnages plus connus; à Caius Flaminius, qui, étant Tribun du peuple quelques années avant la ſeconde guerre Punique, porta malgré le Sénat la loi agraire, & enſuite fut deux fois Conſul; à Lucius Caſſius; à Quintus Pompejus; ils vont jusqu'à mettre de ce nombre Scipion l'Africain. Ils avancent que Tiberius Graccus ne ſongea à ſes loix que par le conſeil de Publius Craſſus & de Publius Scevola, freres auſſi ſages qu'illuſtres, l'un desquels [Scevola] ſe déclara pour Graccus, & l'autre [Craſſus] le favoriſa ſourdement. Ils y ajoutent Caius Marius; & ils diſent vrai. Ayant étalé tant de noms fameux, ces brouillons vous diſent qu'ils ſuivent les traces de ces grands perſonnages. De même lorsque vous voulez bouleverſer la ſolide Philoſophie, comme ces ſéditieux veulent bouleverſer la République, vous citez Empédocle, Anaxagore, Démocrite, Parménide, Xénophane, & même Platon & Socrate. Mais, pour nommer notre ennemi, Saturninus ne reſſembla pas aux anciens Romains; & les chicanes d'Arcéſilas n'ont rien de commun avec la modeſtie de Démocrite. Cependant, ce n'eſt que rarement, & lorsqu'ils ſont embaraſſés, que ces Phyſiciens s'écrient comme des enthouſiaſtes (Empédocle même le fait quelquefois au point de paroître inſenſé), que tout eſt obſcur, que nous n'appercevons rien, ne voyons rien, qu'on ne peut découvrir le vrai en rien. Pour moi je trouve que ces Philoſophes le plus ſouvent affirment trop, & ſe donnent pour ſavoir plus qu'ils ne ſavent.

Digitized by Google

Si ces Phyſiciens, venus à la naiſſance de la Philoſophie, ont héſité comme des enfants, croyons-nous pour cela que tant de beaux génies, après tant de travaux continués durant tant de ſiecles, n'ayent rien découvert (b)? N'eſt-ce pas après l'établiſſement de quelques écoles philoſophiques très-reſpectables, que parut Arcéſilas qui, comme Graccus avoit bouleverſé notre excellente République, renverſa la Philoſophie reçue, & ſe cacha ſous l'autorité de ceux qui avoient ſoutenu qu'on ne pouvoit rien ſavoir ni comprendre? Il faut ôter de ce nombre Platon & Socrate; le premier parce qu'il a laiſſé une école parfaite, laquelle comprend les Péripatéticiens & les Académiciens, qui different dans les termes & s'accordent dans les choſes; les Stoïciens mêmes ne ſe ſont écartés de ces deux écoles que dans les expreſſions. Socrate ſe rabaiſſoit dans les diſputes, & exaltoit ceux qu'il vouloit réfuter. Comme donc il diſoit une choſe & en penſoit une autre, il faiſoit volontiers uſage de cette diſſimulation que les Grecs appellent ironie, & dont, au dire de Fannius, ſe ſervoit auſſi Scipion l'Africain: il ne faut pas blâmer ce dernier de ce qu'il avoit de commun avec Socrate.

CHAP. 6.

Hiſtoire de la Philoſophie Académique.

Mais, que les anciens n'ayent rien ſu (11), ſi vous voulez. Eſt-ce donc inutilement qu'on a fait des recherches depuis qu'Arcéſilas jaloux, à ce qu'on croit (c), de Zénon qui n'inventoit rien, mais qui, en changeant les

Digitized by Google

termes, perfectionnoit les anciennes découvertes, s'eſt efforcé, pour renverſer les définitions de ce Philoſophe, d'envelopper de ténebres les choſes les plus claires? Malgré la beauté du génie & l'agrément des expreſſions d'Arcéſilas, ſa doctrine ne fut pas fort goûtée d'abord; elle n'eut de partiſan que Lacyde, & fut perfectionnée par Carnéade, le quatrieme après Arcéſilas, puiſqu'il fut diſciple d'Hegeſinus, qui avoit étudié ſous Évandre diſciple de Lacyde, & que ce dernier avoit eu pour maître Arcéſilas. Carnéade garda long-temps la chaire, ayant vécu quatre-vingt-dix ans; ſes diſciples furent fort eſtimés. Parmi eux Clitomachus fut fort laborieux; le nombre de ſes ouvrages le montre: de plus (12) il eut autant de génie que Charmadas avoit d'éloquence, & Melanthius de Rhode de douceur. On trouvoit que Métrodore (13) de Stratonice poſſédoit bien ſon Carnéade. Votre Philon étudia long-temps ſous Clitomachus; & tant que Philon vécut, l'Académie ne manqua pas de défenſeur.

Quelques Philoſophes au deſſus du médiocre ont penſé qu'il ne falloit pas, comme nous allons l'entreprendre, diſputer contre les Académiciens; parce qu'il n'eſt pas poſſible de diſcuter un ſentiment avec des gens qui n'en adoptent aucun. Les Philoſophes dont je parle blâmoient le Stoïcien Antipater qui s'étoit beaucoup étendu ſur ce ſujet. Ils ajoutoient qu'il n'eſt pas néceſſaire de définir *la connoiſſance*, ou *la perception*, que les Grecs appellent catalepſie (14); & que ceux qui prétendoient prouver qu'il y a des choſes qu'on peut ſaiſir, n'agiſſoient pas raiſonna-

Digitized by Google

blement, parce qu'il n'eſt rien de plus clair que la clarté ou l'évidence (15). Ils croyoient donc qu'il n'y a point de raiſonnement plus clair que l'évidence, & qu'il ne faut pas définir ce qui eſt ſi clair. D'autres étoient d'avis qu'ils ne devoient pas être les premiers à parler en faveur de cette évidence; mais qu'il falloit répondre à ce qu'on alléguoit contre elle, afin que perſonne ne fût trompé. Pluſieurs ne déſaprouvoient pas qu'on définît même les choſes évidentes; & trouvoient que la queſtion valoit la peine d'être examinée, & que les Académiciens méritoient qu'on diſputât avec eux.

Mais Philon, imaginant quelques nouveautés, parce qu'il ne pouvoit pas ſupporter ce qu'on diſoit contre l'opiniâtreté des Académiciens, ment évidemment, comme le pere de Catulus le lui a reproché; &, comme Antiochus l'a fait voir, il ſe jette dans le précipice qu'il craignoit. Il avoit dit qu'on ne peut rien ſaiſir, ſi la perception cataleptique eſt, comme Zénon la définiſſoit, *celle qui vient de ce qui eſt, & qui eſt telle qu'elle ne peut pas venir de ce qui n'eſt point* (16). Nous diſons que la définition de Zénon eſt très-bonne: car, comment peut-on ſaiſir une perception, au point d'être ſûr qu'on la connoît & qu'on l'a ſaiſie, ſi elle peut être fauſſe? Philon, en minant & détruiſant cette marque, anéantit tous les moyens de diſtinguer le vrai du faux; d'où il réſulte qu'on ne peut rien ſaiſir. Ainſi, ſans s'en appercevoir, il retombe dans l'abyme qu'il vouloit éviter. C'eſt pourquoi, le but de tout ce que nous diſons contre les Académiciens, eſt de défendre la définition que

Digitized by Google

Philon a voulu renverſer: ſi nous n'en venons pas à bout, nous avouons qu'on ne peut rien ſaiſir.

CHAP. 7.

Les ſens & les notions annoncent la vérité.

Commençons donc par les ſens (c): leurs jugements ſont ſi clairs & ſi certains, que quand même nous aurions le choix, & qu'un Dieu nous demanderoit ſi nous ſommes contents de nos ſens (en les ſuppoſant ſains, & en bon état,) ou ſi nous ſouhaitons quelque choſe de mieux, je ne verrois pas ce que nous pourrions deſirer de plus. Qu'on ne s'attende pas que je parle ici de la rame briſée, ou du cou de la colombe. Je ne prétends pas que tout ſoit tel qu'il nous ſemble. Qu'Épicure (17) ſonge à cela, & à bien d'autres choſes. A mon avis, les ſens ne diſent la vérité que lorſqu'ils ſont ſains, & en bon état, & lorſqu'on a écarté tout ce qui peut donner lieu à l'illuſion. Ainſi nous voulons qu'on change ſouvent le jour & la ſituation des objets que nous regardons; nous augmentons ou diminuons les diſtances; nous prenons pluſieurs autres meſures, juſqu'à ce que la vue nous prouve la juſteſſe de ſon propre jugement. Nous faiſons uſage des mêmes précautions pour ce qui regarde le ſon, les odeurs, les ſaveurs; en ſorte qu'il n'y a perſonne parmi nous, qui (18) n'exige de ſes ſens, chacun dans ſon eſpece, le jugement le plus raffiné. Ne voit-on pas ce que peuvent les ſens fortifiés par l'art & par l'exercice, au point que les yeux ſoient épris de la peinture, &

Digitized by Google

les oreilles de la muſique? Combien de choſes qui nous échappent les Peintres ne voient-ils pas dans les ombres & dans les reliefs? Combien de choſes que nous ne ſaiſiſſons pas dans la muſique, n'entendent point ceux qui s'y ſont exercés, & qui, dès que le joueur de flûte entonne un air, ſavent dire: c'eſt Antiope ou Andromaque, pendant que nous ne le ſoupçonnons pas même. Il n'eſt pas beſoin de parler du goût & de l'odorat; ces deux ſens donnent des connoiſſances défectueuſes; ils en donnent pourtant.

Que dirons-nous du tact, & ſur-tout de celui que les Philoſophes nomment intérieur, qui nous annonce la douleur & le plaiſir, & qui ſeul, ſuivant les Cyrénaïques (19), eſt le juge de la vérité, parce qu'il ſe fait ſentir? Eſt-il quelqu'un qui puiſſe dire qu'il n'y a point de différence entre un homme qui ſouffre, & un homme qui jouit? Celui qui le diroit, ne diroit-il pas une extravagance manifeſte?

Telles ſont les choſes que, ſelon nous, on apperçoit par le moyens des ſens; telles ſont auſſi celles qui en réſultent, & qu'on dit n'être pas apperçues par les ſens, mais presque par les ſens; comme, c'eſt du blanc; c'eſt du doux; c'eſt du ſonore; c'eſt de l'odoriférant; c'eſt du rude (20). Nous avons ces choſes dans l'eſprit, nous ne les apperçevons pas par les ſens. Enſuite, ceci eſt un cheval, celà eſt un chien (21). Après vient la chaîne qui réunit des choſes plus importantes; comme les propoſitions qui embraſſent, pour ainſi dire, la connoiſſance complete des objets; par exemple: ſi c'eſt un homme, c'eſt un

Digitized by Google

un animal, mortel, & raiſonnable. C'eſt ainſi que ſe forment en nous les notions, ſans leſquelles on ne peut rien entendre, ni rien chercher ou examiner.

Si les notions étoient fauſſes (22), ou ſi elles provenoient de perceptions qu'on ne ſauroit diſtinguer des fauſſes, comment pourrions-nous en faire uſage (d)? Comment verrions-nous ce qui s'accorde avec une choſe & ce qui ne s'accorde pas? Aſſurément il n'y a plus lieu à la mémoire, de laquelle ſeule dépendent, non ſeulement la Philoſophie, mais encore ce qui regarde la vie commune & les arts. Peut-on ſe ſouvenir de ce qui eſt faux (e)? Ou de ce que l'eſprit n'a pas ſaiſi & retenu? Quel art peut exiſter ſans être le réſultat, non d'une ou de deux connoiſſances certaines, mais de pluſieurs (23)? Si vous les anéantiſſez, comment diſtinguerez-vous l'artiſte de celui qui ne l'eſt pas? Ce ne ſera pas au hazard, mais après avoir vu que l'un poſſede certaines connoiſſances, & que l'autre en eſt dépourvu, que nous dirons: l'un eſt artiſte, & l'autre ne l'eſt point. Il y a des arts qui ſe bornent à conſidérer les choſes; il y en a qui agiſſent (24): comment le Géometre pourra-t-il voir ce qui n'eſt point, ou ce qu'on ne ſauroit diſtinguer du faux? comment le Muſicien pourra-t-il trouver la mélodie & remplir les meſures? La même choſe arrivera à tous les arts ſemblables qui aboutiſſent à quelque action ou à quelqu'effet (25). Car que peut exécuter l'art, ſi celui qui l'exerce ne ſait pas pluſieurs choſes?

Digitized by Google

Chap. 8.

Les vertus, la ſageſſe, la raiſon, ſont autant de preuves qu'on ſait pluſieurs choſes.

La connoiſſance des vertus eſt une forte preuve qu'on peut ſaiſir pluſieurs choſes. C'eſt ſeulement dans les connoiſſances certaines que nous plaçons la ſcience; & nous penſons qu'elle conſiſte, non dans un ſimple ſavoir, mais dans un ſavoir ferme & immuable; & que la ſageſſe eſt l'art de bien vivre, art qui par-lui même eſt conſéquent & invariable. S'il n'y a rien de certain, je demande d'où & comment eſt née cette invariabilité? Je demande encore pourquoi l'homme integre qui a réſolu de ſouffrir tous les tourments, de ſe livrer aux maux les plus inſupportables, plutôt que de manquer à ſon devoir ou à ſa parole; je demande, dis-je, pourquoi cet homme s'eſt impoſé des loix ſi dures ſans y être porté par des raiſons claires, certaines, fixes, & aſſurées? Sans croire des choſes qui ne peuvent pas être fauſſes, il eſt impoſſible d'eſtimer la droiture & la bonne foi au point de ſouffrir toutes ſortes de ſupplices pour ne pas manquer à ces vertus.

La ſageſſe même, qui ſe méconnoît au point de ne pas ſavoir ſi elle eſt ſageſſe ou non, comment méritera-t-elle ce nom? De plus, comment oſera-t-elle former une entrepriſe, & l'exécuter avec confiance, ſi elle n'a pas un guide ſûr? Tandis qu'elle doute quel eſt le plus grand, le dernier des biens, comment peut-elle être ſageſſe, elle qui ne connoît pas le but de toutes ſes actions?

Digitized by Google

Il eſt également clair qu'il faut fixer le principe que la ſageſſe doit ſuivre en commencant à agir; & ce principe doit être conforme à notre nature. Autrement l'appétit (26) qui nous porte à agir, & à ſouhaiter ce que nous avons apperçu, ne peut pas être excité. Il faut d'abord appercevoir & adopter pleinement ce qui réveille l'appetit; & l'on ne ſauroit rien adopter ſi l'on ne peut pas diſcerner le vrai & le faux. Comment l'eſprit peut-il être porté à appéter, lorsqu'il ignore ſi ce qu'il apperçoit eſt conforme ou contraire à la nature? Pendant qu'il ne voit pas quel eſt ſon devoir, il ne fera rien, il ne ſe portera vers rien, il ne ſe remuera point. S'il doit agir, il faut qu'il tienne pour vrai ce qui ſe préſente à lui (f).

Ne voyez-vous pas que, ſi vos prétentions ſont fondées, c'en eſt fait de la raiſon qui eſt la lumiere (27) de la vie? Et cependant vous perſiſtez dans votre erreur? La raiſon donne le commencement aux recherches, & perfectionne la vertu qui n'eſt que la raiſon éclairée par les recherches. Toute recherche ſuppoſe un deſir de connoître, & ſon but eſt de trouver. On ne trouve pas le faux; & l'on ne peut pas dire qu'on a trouvé ce qui reſte incertain: on a trouvé lorsqu'on a, pour ainſi dire, développé ce qui étoit enveloppé. Ainſi (28) la raiſon contient le principe des recherches, & la fin des connoiſſances. C'eſt pourquoi l'on définit la démonſtration (29): la raiſon qui mene du connu à l'inconnu (30).

Digitized by Google

CHAP. 9.

Suite du chapitre précédent.

Si toutes les perceptions étoient telles que le disent les Académiciens; si elles pouvoient être fausses, & s'il n'y avoit pas moyen de distinguer les vraies de celles qui ne le sont pas, comment dirions-nous qu'on a donné une démonstration, ou fait une découverte? Comment se fier aux raisonnements? A quoi aboutira la Philosophie qui ne doit pas marcher sans raisonner? Que deviendra la sagesse, qui ne doit douter ni d'elle-même, ni de ses dogmes (31)? Cependant on n'en peut abandonner aucun sans crime. Ce seroit rejetter la regle du vrai & du juste: de cet abandon naissent les perfidies contre ses amis, & les trahisons contre l'état. On ne peut donc douter de la vérité d'aucun dogme; & il ne suffit pas au sage que le dogme soit vrai; il faut qu'il soit arrêté, fixe, & si bien enraciné qu'aucun raisonnement ne puisse l'ébranler. Les dogmes ne peuvent ni être ni paroître certains & indubitables, dans l'esprit de ceux qui soutiennent que les perceptions d'où ces dogmes naissent, ne different pas des fausses.

En conséquence Hortensius demandoit de vous l'aveu qu'au moins le sage sait certainement qu'on ne peut rien savoir de certain. Antipater faisoit la même demande, disant que, pour être conséquent, celui qui affirmoit qu'il n'y a aucune connoissance certaine, devoit avouer que la seule proposition, *il n'y a rien de certain*, étoit certaine. Carnéade répondoit avec subtilité: cet aveu, disoit-il, bien loin d'être conséquent est contradi-

Digitized by Google

ctoire. Celui qui ſoutient qu'on n'eſt ſûr de rien, n'excepte rien: donc la propoſition dont il s'agit, n'étant pas exceptée, n'eſt pas certaine.

Antiochus preſſoit d'avantage ce raiſonnement. Puisque les Académiciens, diſoit-il, ont pour dogme (32) qu'on ne peut rien ſavoir de certain, ils ne doivent pas héſiter au ſujet de leur dogme, comme ſur les autres choſes; ſur-tout puisque tout dépend de ce point. Toute la Philoſophie conſiſte à diſtinguer le vrai du faux, le connu de l'inconnu. Les Académiciens ſe chargent du role de Philoſophes; ils prétendent enſeigner ce que chacun doit rechercher ou rejeter; ils doivent donc être aſſurés d'une propoſition qui contient la meſure du vrai & du faux. Les deux principaux articles de la Philoſophie ſe réduiſent à ſavoir juger du vrai, & à connoître le plus grand bien. On ne peut pas être ſage tant qu'on ignore les principes de nos connoiſſances, & le but de tous nos devoirs, ou bien d'où l'on eſt parti, & où il faut arriver. Avoir des doutes, manquer de connoiſſances inébranlables ſur ces articles, eſt une choſe fort éloignée de la ſageſſe.

C'eſt donc plutôt ainſi qu'il falloit arracher aux Académiciens l'aveu qu'au moins il eſt certain qu'il n'y a rien de certain. Mais nous avons, je penſe, aſſez parlé de l'inconſéquence de cette doctrine, ſi tant eſt que l'on puiſſe avoir une doctrine lorsqu'on ne croit rien.

Digitized by Google

CHAP. IO.

L'homme eſt fait pour les connoiſſances, & ſans elles il n'y a ni arts, ni ſciences, ni vertus.

Suit une matiere riche, mais abſtruſe. Elle tient de la Phyſique; & je crains de donner trop beau champ à mon antagoniſte. Que ne fera pas dans des choſes difficiles & obſcures celui qui s'efforce de nous ravir la lumiere même? Néanmoins on pourroit détailler avec quel art, pour ainſi dire, la nature a bâti tous les animaux, & ſur-tout l'homme: quelle eſt la force des ſens; comment les perceptions nous frappent d'abord; comment enſuite vient l'appétit qu'elles éveillent; enfin comment nous tendons les ſens pour recevoir les perceptions. Car l'eſprit, qui eſt la ſource des ſens & un ſens lui même, a une certaine vigueur naturelle qu'il applique aux objets qui l'affectent. Ainſi il ſaiſit quelques perceptions pour en faire uſage d'abord; il en met d'autres en reſerve, d'où nait la mémoire. Il forme les autres ſur les reſſemblances: c'eſt l'origine des notions (33). Ajoutant à ces notions la raiſon, le raiſonnement, & une infinité de choſes, il en réſulte la connoiſſance de toutes; & par ces marches la raiſon perfectionnée s'éleve à la ſageſſe (g).

Puis donc que l'eſprit de l'homme eſt très-propre aux ſciences & à l'uniformité de la conduite, il chérit les connoiſſances, & il aime la certitude (34), tant pour l'utilité qu'il en retire, que pour elle-même; car il ne trouve rien de plus agréable que la lumiere de la vérité. C'eſt pourquoi il fait uſage des ſens;

Digitized by Google

il invente les arts qui ſont comme de nouveaux ſens; & il fortifie la Philoſophie même au point qu'elle produit la vertu, qui ſeule regle la conduite. Ainſi ceux qui diſent qu'il n'y a rien de certain, nous dérobent ces inſtruments & ces ornements de la vie; ou plutôt ils la renverſent de fond en comble, ils dépouillent l'animal de ſon eſprit; en ſorte qu'il eſt difficile de parler de leur témérité comme la choſe le mérite.

Je ne puis pas bien voir quel eſt leur but & ce qu'ils prétendent. Quand nous leur diſons: ſi les choſes dont il s'agit ne ſont pas vraies, tout eſt donc *incertain;* ils répondent quelquefois: que nous importe? Eſt-ce notre faute? Prenez-vous-en à la nature, qui a caché la vérité dans le fond d'un puits, comme dit Démocrite. D'autres répondent plus poliment; ils ſe plaignent même de ce que nous les accuſons de dire que tout eſt *incertain;* & s'efforcent de montrer combien *ce qui eſt incertain differe de ce qu'on ne peut point ſaiſir,* & tâchent de diſtinguer ces deux choſes. Diſputons donc avec ceux qui font cette diſtinction; & abandonnons comme des malades déſeſpérés, ceux qui diſent que tout eſt auſſi incertain qu'il l'eſt ſi le nombre des étoiles eſt pair ou impair. Les premiers prétendent, & j'ai vu que cette aſſertion vous frappe, qu'il y a des choſes probables, & pour ainſi dire vraiſemblables, qui leur ſervent de regle pour leur conduite, leurs recherches, & leurs diſputes.

Digitized by Google

CHAP. II.

Sans la certitude point de jugement: distinction entre le manifeste & le saisi: rien de probable sans la certitude.

Quelle est cette regle du vrai & du faux, si, ne pouvant pas les distinguer, nous n'avons aucune idée ni de l'un, ni de l'autre? Avons-nous cette regle? Il faut que le vrai differe du faux comme le droit du courbe. Cette différence est-elle nulle? Il n'y a point de regle; & celui qui voit le faux comme le vrai, ne peut ni former aucun jugement, ni avoir aucune marque de la vérité. Ils disent qu'ils accordent tout, hors un seul article; c'est qu'une chose puisse paroître d'une telle façon que le faux ne puisse pas paroître de la même maniere; mais cette défaite est puérile. Ils ôtent la base de tous les jugements, & ils disent qu'ils n'ôtent pas le reste: c'est comme si l'on crevoit les yeux à un homme, & qu'on dît qu'on ne l'a pas privé des choses visibles. Comme on apperçoit les objets avec les yeux, ainsi l'on apperçoit tout par les perceptions; mais à l'aide d'une marque qui est propre au vrai, non d'une qui convient au faux & au vrai. C'est pourquoi, soit que vous preniez pour guide la perception probable, ou, comme le vouloit Carnéade, celle qui est probable & non empêchée (35), il faut que vous en veniez à la perception dont il s'agit; & elle ne servira de rien pour juger, si elle a quelque chose de commun avec le faux: dans une marque commune à plusieurs objets, on ne peut pas assigner ce qui est propre à l'un d'entre eux. Si la percep-

Digitized by Google

tion dont il s'agit, n'a rien de commun avec le faux, j'ai ce que je voulois: je cherche uniquement des perceptions qui me paroiſſent tellement vraies, qu'elles ne puiſſent point me paroître fauſſes.

Les Académiciens ſe trompent également lorsque, convaincus & contraints par la force de la vérité, ils veulent diſtinguer ce qui eſt clair de ce qui eſt ſaiſi, & tâchent de montrer qu'il y a des choſes claires; que ces vérités ſont gravées dans l'eſprit & dans l'intellect, & que cependant on ne peut pas les ſaiſir. Comment direz-vous qu'un objet eſt manifeſtement blanc, lorsqu'il peut arriver que vous preniez le noir pour le blanc? Ou comment dirons-nous que les impreſſions ſont claires & exactes, lorsqu'on ignore ſi notre eſprit eſt réellement frappé par quelque objet ou non (36)? Ainſi, on ne nous laiſſe ni couleur, ni corps, ni vérité, ni indice, ni ſens, ni rien de manifeſte.

C'eſt pourquoi il arrive, que, quelque choſe que les Académiciens diſent, on leur demande: *vous ſaiſiſſez donc cela?* Mais ils ſe moquent de ceux qui font ces demandes, parce que ces derniers n'inſiſtent pas aſſez pour prouver qu'on ne peut ni diſcuter ni affirmer la moindre choſe, ſans quelque marque certaine & particuliere de ce que chacun dit qu'il approuve.

Quel eſt donc votre probable? Si c'eſt ce qui ſe préſente à chacun, & lui paroît probable, pour ainſi dire, à la premiere vue, y a-t-il rien de moins fondé? Diſent-ils qu'ils s'attachent à ce qu'ils apperçoivent après un examen & une conſidération exac-

Digitized by Google

te (37)? Ils ne se tirent pas pour cela du labyrinthe. D'abord, en posant que les perceptions ne different point entr'elles, on les rend toutes indignes de croyance. Ensuite, ils soutiennent qu'il peut arriver que le sage, après tous ses efforts, après l'examen le plus exact, tombe sur quelque chose qui lui paroît vraisemblable, & qui pourtant n'est rien moins que vraie. Comment donc peuvent-ils s'assurer de s'être approchés du vrai en grande partie, comme ils disent, ou aussi près qu'il est possible? Pour avoir cette assurance, il faut qu'ils connoissent la marque de la vérité; sans cette marque de quelle vérité croient-ils approcher? Peut-on dire une plus grande absurdité que celle-ci: ceci est un signe; un indice de cela; c'est pourquoi je le suis; cependant il se peut que la chose qu'il indique soit fausse, & même chimérique.

CHAP. 12.

De l'approbation ou de la croyance.

Mais c'en est assez au sujet de la certitude. Si quelqu'un attaque ce que je viens de dire, la vérité se défendra sans moi. Ce que je viens d'expliquer étant bien entendu, il est temps de passer à l'approbation, ou croyance (38): je n'en dirai qu'un mot; non que le sujet soit stérile, mais parce que nous venons d'établir les principes de ce qu'on pourroit dire à cet égard. En expliquant la force des sens, nous avons montré qu'ils saisissent bien de choses; & c'est ce qui ne peut arriver sans que nous y souscrivions. Ensuite, la plus grande différence qu'il y ait entre un être

Digitized by Google

animé & un être inanimé, consiste en ce que le dernier n'agit point, & que le premier agit; car on ne peut pas seulement imaginer un être animé qui n'agit point: il faut donc, ou lui ôter la faculté de sentir, ou lui rendre celle d'approuver qui ne dépend pas de lui (39). Mais vouloir qu'un être ne sente rien, & n'adhere à rien, c'est en quelque maniere lui ôter l'ame (h). Comme le plus grand poids fait nécessairement pencher la balance, ainsi l'évidence entraîne l'esprit. Comme un être animé ne peut qu'appéter ce qu'il trouve convenable à sa nature (40), ainsi il ne peut qu'acquiescer à ce qu'il apperçoit clairement.

Si ce que nous avons dit jusqu'ici est vrai, il est inutile de parler de l'acquiescement; car saisir une chose c'est y ajouter foi. Il s'ensuit aussi que sans acquiescement il n'y a ni mémoire (i), ni notions, ni arts: &, ce qui importe le plus, si nous sommes les maîtres de quelque chose, celui qui n'admet rien, ne l'est pas. Mais si rien ne dépend de nous, où est la vertu? Il seroit absurde qu'on fût libre pour les vices, qu'on ne fît point de fautes sans admettre quelque chose, & qu'il n'en fût pas de même de la vertu, qui n'est uniforme & stable que dans les choses qu'elle admet & approuve. Il faut absolument qu'avant d'agir, nous ayions quelque idée, & que nous y acquiescions. Celui qui ôte les idées & la croyance ôte toute action.

Chap. 13.

Exposition de la doctrine des Académiciens.

Voyons à présent ce qu'on nous objecte. Mais auparavant mettons sous vos yeux les

Digitized by Google

fondements de la Philoſophie Académique. D'abord ces Meſſieurs réduiſent, pour ainſi dire, en art les perceptions; ils en déterminent la force & les eſpeces; ils fixent la nature des notions qu'on peut ſaiſir: en tout cela ils s'accordent mot à mot avec les Stoïciens. Enſuite ils paſſent à deux articles qui renferment toute cette controverſe: premiérement, entre les choſes qui ont préciſément les mêmes apparences que d'autres peuvent avoir, il n'eſt pas poſſible de ſaiſir les unes & de ne pas ſaiſir les autres: ſecondement, il eſt indifférent que les choſes ſoient parfaitement ſemblables, ou qu'on ne puiſſe pas diſtinguer l'une de l'autre. Ces principes poſés, ils n'avancent qu'un argument en faveur de leur cauſe. Voici cet argument: il eſt des perceptions vraies; il en eſt de fauſſes: ce qui eſt faux ne peut pas être ſaiſi: le faux peut avoir toutes les apparences du vrai; parmi des perceptions qui ne different point, on ne ſauroit ſaiſir les unes, & ne pas ſaiſir les autres: donc il n'y a aucune perception qu'on puiſſe ſaiſir. Ils penſent que, puiſque perſonne ne s'y oppoſe, on leur accorde deux des propoſitions qu'ils avancent pour parvenir à leur concluſion; l'une eſt: *ce qui eſt faux ne peut pas être ſaiſi;* & l'autre: *entre des perceptions qui ne different point, on ne ſauroit ſaiſir les unes, & ne pas ſaiſir les autres.*

Ils alleguent des raiſons nombreuſes & variées pour prouver les autres propoſitions, qui ſont auſſi au nombre de deux; l'une eſt: *il y a des perceptions vraies, il y en a de fauſſes;* l'autre eſt: *le faux peut produire la même perception que le vrai.* Ils ne ſe bornent pas à effleu-

Digitized by Google

rer ces deux propoſitions; ils les approfondiſſent avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. Ils ont recours aux diviſions, d'abord en grandes parties, qui ſont les ſens, & ce qu'on tire des ſens & de l'expérience qu'ils veulent rabaiſſer; & enfin ils en viennent à ſoutenir qu'on ne peut rien ſaiſir, ni par raiſonnement, ni par conjecture.

Ils ſubdiviſent enſuite toutes ces diviſions; & comme vous l'avez vu hier, ils font du reſte ce qu'ils font des ſens; & à chaque moindre partie, ils prétendent conclure qu'en tout les perceptions vraies ſont entremêlées de fauſſes qui ne different point des vraies; &, les choſes étant ainſi, qu'on ne peut rien ſaiſir.

CHAP. 14.

L'exactitude des Académiciens eſt embaraſſante pour eux: ou ils ne peuvent pas raiſonner, ou ils ſe contrediſent.

Je trouve cette exactitude très-philoſophique, mais très-mal aſſortie à la cauſe de ceux qui en font uſage. Les définitions, les diviſions, les diſcours relevés par le jour qu'elles répandent, les ſimilitudes, les différences, & la diſtinction ſubtile & ingénieuſe de toutes ces choſes, conviennent à des hommes intimément perſuadés que ce qu'ils ſoutiennent, eſt vrai, aſſuré, & certain; non à des gens qui crient que cela n'eſt pas plus vrai que faux. Que feront-ils, lorſqu'après qu'ils ont donné une définition, on leur demande ſi l'on peut appliquer cette définition à un autre

Digitized by Google

ſujet quelconque? S'ils répondent qu'on le peut, qu'auront-ils à dire pour montrer que leur définition eſt bonne? S'ils diſent qu'on ne le peut pas, ils ſont contraints d'avouer que puiſque leur définition qui eſt bonne, ne peut pas être appliquée à un autre ſujet, celui auquel elle convient, peut être ſaiſi; & c'eſt ce qu'ils ne veulent pas.

On peut dire la même choſe des autres membres de leurs diviſions. S'ils diſent qu'ils voient clairement les choſes dont ils traitent, & qu'ils ne ſont empêchés par aucune notion commune au vrai & au faux, ils avoueront qu'on peut ſaiſir ces choſes. S'ils diſent qu'on ne peut pas diſtinguer le vrai du faux, comment pourront-ils aller plus loin? On les arrêtera comme on les a arrêtés. On ne peut conclure qu'après avoir tellement prouvé les prémiſſes qu'aucune d'elles ne puiſſe être fauſſe. Si l'on diſoit que la raiſon appuyée ſur des principes qu'elle a ſaiſis, démontre qu'on ne peut rien ſaiſir, ne tomberoit-on pas dans la plus grande contradiction du monde? Le but de tout raiſonnement étant eſſentiellement de mettre au jour ce qui étoit encore caché, & de faire, pour y parvenir plus aiſément, uſage des ſens & de principes clairs, quel raiſonnement peuvent former ceux qui ſoutiennent que tout paroît plutôt qu'il n'eſt.

Ce qui leur ferme ſur-tout la bouche, c'eſt qu'ils ne ſentent pas l'énorme contradiction de ces deux propoſitions; la premiere: *il eſt des perceptions fauſſes;* & poſer cette propoſition c'eſt avouer qu'il en eſt auſſi de vraies; la ſeconde: *les perceptions vraies ne different point des fauſſes.* Mais d'abord vous avez parlé

Digitized by Google

comme si les unes différoient des autres. Ainsi la premiere proposition ne s'accorde pas avec la derniere, ni la derniere avec la premiere (41).

Mais avançons; ne donnons pas lieu de croire que nous nous flattons, & n'oublions rien de ce que les Académiciens disent. D'abord l'évidence dont nous avons parlé, est si forte, qu'elle nous montre par elle-même le vrai tel qu'il est. Mais pour se tenir fortement attaché à ce qui est évident, il faut beaucoup d'art & de soin, de peur que des prestiges & des discours captieux ne vous écartent de ce qui est clair par lui-même. Car Épicure, en voulant nous garantir des erreurs qui paroissent renverser la connoissance de la vérité, & en disant que le sage devoit séparer l'évidence de l'opinion (42), n'avance en rien; il n'enleve point les erreurs de l'opinion.

Chap. 15.

On prend souvent le chimérique pour le réel: preuves.

L'évidence rencontre deux obstacles; il faut donc trouver deux moyens de les lever. Le premier obstacle est que les hommes ne considerent pas les choses évidentes avec assez d'attention pour appercevoir tout l'éclat de la lumiere qui les environne. Le second est que quelques-uns se laissant enlacer & séduire par des raisonnements captieux, ne savent pas en découvrir le faux, & abandonnent le parti de la vérité. Il faut donc avoir présent à l'esprit ce qu'on allegue en faveur

Digitized by Google

de l'évidence, & que nous avons rapporté; & être armé pour réſiſter à ces raiſonnements, & pour anéantir ces ſophiſmes: c'eſt à quoi je vais travailler.

J'expoſerai donc en général les arguments des Académiciens, d'autant plus qu'ils les préſentent avec aſſez de clarté. D'abord ils tâchent de montrer qu'on peut prendre pour réelles bien des choſes qui n'exiſtent point, notre eſprit étant frappé des chimeres tout comme il l'eſt des réalités. Vous ſoutenez, diſent-ils, que les Dieux nous envoient quelques perceptions, par exemple celles que nous avons en ſonge, celles que nous fourniſſent les oracles, les auſpices, les entrailles des victimes; car les Stoïciens contre leſquels ils diſputent, les admettent. Les Académiciens demandent donc, comment les Dieux peuvent rendre probables les perceptions fauſſes, ſans pouvoir les rendre très-vraiſemblables? S'ils le peuvent, pourquoi ne pourroient-ils pas nous envoyer des perceptions qu'on ne ſauroit reconnoître que très-difficilement? Et s'ils le peuvent, pourquoi pas des perceptions qui ne different point des vraies?

Enſuite, notre eſprit ſe forme à lui-même des perceptions; témoins les objets que notre imagination nous peint, & les phantomes que voient ceux qui ſont hors de ſens ou qui rêvent. N'eſt-il pas vraiſemblable, ajoutent-ils, que l'ame ſe forme des impreſſions telles que la différence entre les vraies & les fauſſes ſoit non ſeulement imperceptible, mais abſolument nulle? Comme ſi deux perſonnes trembloient & pâliſſoient; l'une à cauſe de quelque mouvement de l'eſprit; l'autre à cau-

Digitized by Google

cauſe d'un objet terrible qu'elle voit hors d'elle, en ſorte qu'il n'y eût aucun moyen de diſtinguer un tremblement & une pâleur de l'autre, & même en ſorte que l'effet produit par la cauſe interne ne différât point de celui qui eſt produit par la cauſe externe?

Enfin, ſi aucune perception fauſſe n'eſt probable, c'eſt autre choſe. Si quelques perceptions fauſſes ſont probables, pourquoi n'y en auroit-il pas qu'il fût difficile de diſtinguer des vraies? Pourquoi pas de celles qui n'en different point? Sur-tout, puiſque vous avouez que le Sage dans un accès de fureur ſuſpend ſon jugement, parce que ſes idées ſont fort confuſes.

CHAP. 16.

Les Sorites ſont vicieux: celui qu'on emploie contre la certitude, a des prémiſſes qu'on n'accorde pas. Les ſonges & autres viſions manquent d'évidence.

Antiochus employoit un jour entier à répondre à cette objection tirée des perceptions. Je [illegible] devoir ſuivre une autre route, & me [illegible] x chefs principaux. D'abord les A[illegible]ens ſont repréhenſibles en ce qu'ils [illegible] d'une maniere de raiſonner très [illegible], qu'on ne reçoit pas en [illegible]iſonnement par lequel on [illegible]e en détail & pas à pas, en [illegible]'ajoutant grain à grain, [illegible] une maniere de raiſe (k). Voici [illegible] Dieux préſument [illegible]

Digitized by Google

un homme endormi une perception probable, pourquoi n'en pourroient-ils pas préſenter une fort vraiſemblable? Pourquoi pas une difficile à diſtinguer d'une vraie? Pourquoi pas une qu'on ne puiſſe pas diſtinguer? Enfin, pourquoi pas une qui ne differe pas de la vraie? Si vous parvenez à cette conſéquence, parce que je vous accorde chaque prémiſſe, ce ſera ma faute; ce ſera la vôtre, ſi vous y arrivez de vous-même.

Qui vous accordera que Dieu peut tout, ou, s'il le peut, qu'il le ſera? Sur quel fondement avancez-vous d'abord que de ce que deux choſes ſont ſemblables, il s'enſuit qu'on ne peut les diſtinguer que difficilement; enſuite qu'on ne le peut point du tout; enfin qu'elles ſont les mêmes? De cette maniere, ſi les loups reſſemblent aux chiens, vous irez juſqu'à dire qu'un loup eſt un chien. Il y a des choſes honnêtes ſemblables à des choſes mal-honnêtes, de bonnes ſemblables à de mauvaiſes, & des chefs-d'œuvre de l'art ſemblables à des choſes faites ſans art. Pourquoi héſiterions-nous à dire qu'elles ne different point? N'appercevons-nous pas même les contradictions? Rien ne peut paſſer de ſon eſpece dans un autre. Si l'on faiſoit en ſorte qu'il n'y eût point de différence entre les perceptions d'eſpeces différentes, il s'en trouveroit qui ſeroient tout à la fois de leur eſpece & d'une autre. La choſe eſt-elle poſſible?

A tous les phantômes produits par l'imagination, ou formés pendant le ſommeil, l'ivreſſe, ou la folie, (& nous accordons qu'il y en a), il n'eſt qu'une réponſe: ces perceptions manquent de cette évidence à laquelle

Digitized by Google

nous devons nous tenir fortement attachés. Eſt-il quelqu'un qui, après s'être livré à ſon imagination, ne ſente pas, lorsqu'il s'eſt ſecoué & qu'il eſt rentré en lui-même, la différence qu'il y a entre l'évident & le chimérique? Il en eſt de même des ſonges. Penſez-vous qu'Ennius, après s'être promené dans le jardin avec Sergius Galba ſon voiſin, dît: il m'a paru que je me promenois avec Galba? Mais après avoir ſongé, il dit:

Il m'a ſemblé que le Poëte Homere ſe préſentoit à moi.

Et dans l'Épicharme;

J'ai ſongé que j'étois mort.

Ainſi, dès que nous ſommes éveillés, nous mépriſons ces viſions, & nous ne les mettons pas dans le même rang que ce que nous avons fait en public.

CHAP. 17.

Objection tirée des ſonges; réponſe. Autre objection: le Sage ſuſpend quelquefois ſon jugement; réponſe. Contradiction des Académiciens. Reſſemblance des choſes.

Mais pendant qu'on les voit ces chimeres, on a les mêmes apparences en ſonge que quand on eſt éveillé. Il s'en faut bien (44). Cependant n'en parlons pas; car nous diſons que la force & l'intégrité de l'eſprit & des ſens ne ſont pas les mêmes dans la veille, & dans le ſommeil. Un homme ivre n'agit pas avec la même aſſurance qu'un homme à jeun: le premier doute, héſite, ſe rétracte quelquefois; il n'adhere que foiblement à ce qui lui paſſe

Digitized by Google

dans l'esprit; & quand il a cuvé son vin, il apperçoit l'incohérence de ses pensées. La même chose arrive aux insensés; au commencement de leur accès, ils le sentent; ils disent qu'il leur semble voir ce qui n'est point: lorsque leur mal diminue, ils s'en apperçoivent & disent, comme Alcmeon:

Mon cœur n'est pas d'accord avec mes yeux (1).

Mais le Sage, durant la fureur, suspend son jugement afin de ne pas admettre le faux pour le vrai. Je réponds: il le suspend souvent dans d'autres occasions; quand ses organes sont appesantis ou émoussés; quand les objets qu'il voit, sont confus, ou qu'il n'a pas le temps de les bien envisager. Au reste, la suspension dont le Sage se sert quelquefois, parle contre vous; car, si les perceptions ne différoient point, il suspendroit toujours son jugement, ou il ne le suspendroit jamais. Tout cet article montre la futilité de ceux qui veulent tout confondre. On cherche quels sont les jugements des hommes posés, conséquents, fermes, sages; & l'on allegue les exemples des rêveurs, des insensés, des ivrognes. Dans ces matieres réfléchissons toujours combien nous sommes inconséquents. Si l'on y pensoit, on ne proposeroit pas les hommes pris de vin, plongés dans le sommeil, ou livrés au délire, pour dire, tantôt que les idées des hommes éveillés, sobres, sensés, different des perceptions de ceux qui sont dans un état opposé, tantôt qu'elles n'en different point.

Les Académiciens ne voient pas que, contre leur propre sentiment, ils rendent tout incertain (45). S'il n'y a point de différence

Digitized by Google

entre les idées d'un homme ſenſé & celles d'un inſenſé, qui peut être aſſuré de ſon bon ſens? Prétendre qu'on ne le peut pas, c'eſt une grande folie.

C'eſt une puérilité que d'aller chercher, comme ils le font, la reſſemblance des jumeaux, ou des empreintes du même cachet. Qui d'entre nous ſoutient qu'il n'y a pas de choſes ſemblables, quand on en voit un ſi grand nombre? Si pour nous priver de toute connoiſſance, il ſuffit que pluſieurs choſes ſe reſſemblent, que ne vous tenez-vous à ces reſſemblances dont nous tombons d'accord? Pourquoi prétendez-vous, contre la nature des choſes, que chaque être dans ſon eſpece n'eſt pas tel qu'il eſt? Que deux ou pluſieurs choſes ont des propriétés communes, qui ne different point entr'elles? Un œuf reſſemble parfaitement à un œuf, & une abeille à une abeille: ſoit. Que voulez-vous donc? Que prétendez-vous avec vos jumeaux? On vous accorde qu'ils ſe reſſemblent; vous pouviez vous contenter de cet aveu; vous voulez qu'ils ſoient, non ſemblables, mais les mêmes, ce qui eſt impoſſible (m).

Enſuite vous avez recours à ces Phyſiciens dont l'Académie ſe moque tant, & que bientôt vous n'épargnerez point. Démocrite, dites vous, avance qu'il y a un nombre infini de mondes; qu'une infinité de mondes & d'hommes ſont, non ſeulement ſemblables, mais en tout ſi parfaitement & ſi abſolument égaux, qu'ils ne different point (46). Ayant poſé que deux mondes ſont ſi égaux qu'il n'y a pas la moindre différence, vous demandez qu'on vous accorde que dans le nôtre auſſi il

Digitized by Google

y ait des choſes ſi égales qu'elles ne different abſolument point. Vous dites: puisque ces atomes, qui, ſelon Démocrite, donnent naiſſance à tout, ont pu former, & même ont formé dans ces mondes innombrables un nombre infini de Quintus Lutatius Catulus, pourquoi dans ce monde qui eſt ſi grand, ne peut-il pas exiſter un ſecond Catulus?

CHAP. 18.

Réponſe à l'Objection précédente. Académiciens myſtérieux: mauvaiſe excuſe.

D'abord vous me citez au tribunal de Démocrite, & je ne ſuis pas de ſon ſentiment. Je le réfuterai plutôt, fondé ſur la doctrine claire des meilleurs Phyſiciens, qui enſeignent que chaque individu a ſes propriétés particulieres. Suppoſez que ces anciens jumeaux, les Servilius, aient été auſſi ſemblables qu'on le dit; penſez-vous qu'ils fuſſent les mêmes? On ne les diſtinguoit pas en ville, mais on les diſtinguoit chez eux; les étrangers ne les diſcernoient pas, leurs parents les diſcernoient. Il eſt des perſonnes que nous croyons ne pouvoir jamais diſtinguer l'une de l'autre: ne nous arrive-t-il pas qu'avec de l'habitude nous les diſtinguons ſi bien, que nous ne les trouvons plus reſſemblantes?

Diſputez à ce ſujet tant que vous voudrez; je ne vous ferai pas la moindre objection. Je vous accorderai que quand le Sage, qui eſt l'unique ſujet de vos diſcours, trouvera des choſes ſemblables qu'il n'a pas différenciées auparavant, il ſuſpendra ſon jugement; qu'il n'admettra que les perceptions qui ne

Digitized by Google

peuvent jamais être fausses. Mais, pour ce qui ne se ressemble pas, le Sage a des méthodes qui l'aident à distinguer le vrai du faux; pour celles qui sont semblables, il faut de l'usage, de la pratique. Comme une mere distingue par l'usage un jumeau de l'autre, vous les distinguerez aussi, si vous les fréquentez. Voyez comme la ressemblance des œufs a passé en proverbe. Cependant, lorsque Délos florissoit, il y avoit, à ce que nous avons appris, nombre de personnes qui faisoient commerce de volaille; ils n'avoient qu'à regarder un œuf pour nommer la poule qui l'avoit pondu. D'ailleurs la ressemblance des œufs ne nous est pas contraire: d'abord on les distingue, c'est assez: de plus, qu'ils different ou qu'ils ne different pas, deux œufs n'en sont pas un: voilà ce qui est certain (47), & conforme à ma regle d'admettre pour vraies seulement les perceptions qui ne peuvent pas être fausses. Je ne puis m'écarter de cette regle de l'épaisseur d'un cheveu, comme on dit, pour ne pas tout confondre. Si le vrai ne differe point du faux, non seulement la connoissance en devient impossible, mais de plus leur essence est anéantie. Il est même absurde de dire, comme vous le dites quelquefois, que puisque les perceptions se gravent dans l'esprit, les impressions sont différentes, mais que leurs apparences ne le sont pas. Comme si l'on ne jugeoit pas des perceptions par les apparences, auxquelles on ne peut pas se fier sans le moyen de discerner le vrai du faux (48).

Vous tombez dans une absurdité plus grande lorsque vous dites que vous suivez la

Digitized by Google

probabilité, ſi rien ne vous en empêche. D'abord ne trouvez-vous pas un obſtacle inſurmontable dans la reſſemblance du vrai & du faux? En ſecond lieu, quelle eſt la marque du vrai ſi elle lui eſt commune avec le faux? De ces principes vient néceſſairement cette *époque*, c'eſt à dire, cette ſuſpenſion du jugement, par rapport à laquelle Arcéſilas eſt plus conſéquent que Carnéade, ſi ce que quelques Philoſophes penſent du dernier eſt vrai. Car, ſi l'on ne peut rien ſaiſir, comme le diſent Arcéſilas & Carnéade, il faut ſuſpendre ſon jugement. N'eſt-ce pas la choſe du monde la plus futile que d'approuver ce que l'on ne connoit point? Et hier même on nous diſoit que Carnéade ſe laiſſoit quelquefois aller juſqu'à dire que le Sage ſouſcriroit aux propoſitions incertaines, c'eſt à dire, feroit des fautes. Je ſuis ſûr qu'il y a des choſes qu'on peut comprendre, article que j'ai aſſez & trop débattu; mais je ſuis encore plus ſûr qu'un Sage n'admettra jamais une choſe fauſſe ou inconnue.

Il nous reſte à examiner la derniere prétention des Académiciens; c'eſt qu'afin de trouver la vérité, il faut en tout ſoutenir le pour & le contre. Je voudrois bien voir ce qu'ils ont trouvé. Nous n'avons pas coutume de le montrer, répondent-ils (49). Quels ſont ces myſteres? Pourquoi cachez-vous votre ſentiment, comme ſi c'étoit quelque choſe de honteux (50)? Afin, diſent-ils, que celui qui l'apprend, ſoit mené par la raiſon, non par l'autorité. Et s'il étoit mené par l'une & par l'autre; y auroit-il beaucoup de mal? Cependant le ſeul dogme que ces Philoſophes ne cachent point, eſt qu'on ne peut

Digitized by Google

rien saisir. Mais dans ce dogme l'autorité ne nuit-elle point? Infiniment à mon avis. Qui auroit embrassé des sentiments si manifestement erronés & faux, si Arcésilas n'eût eu une si grande abondance de pensées, & une éloquence si triomphante? Talents que Carnéade eut à un degré beaucoup plus haut.

Chap. 19.

Épilogue.

Voilà, à peu près, ce qu'Antiochus disoit à Alexandrie, & ce que plusieurs années après il répéta d'une maniere encore plus positive lorsqu'il étoit avec moi en Syrie, peu avant sa mort. Maintenant que j'ai prouvé ma these, je n'hésiterai pas à vous donner un avis, (c'est à moi qu'il adressoit la parole), à vous que j'aime particuliérement, & qui êtes plus jeune que moi de quelques années. Vous qui avez fait un si bel éloge de la Philosophie, vous qui avez ébranlé Hortensius qui étoit d'un sentiment contraire, vous, dis-je, vous embrassez une Philosophie qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte le jugement, qui nous prive de la liberté d'approuver, qui nous dépouille de tous nos sens? Les Cimmériens, à qui quelque Dieu, ou la nature, ou le climat ôtoit la vue du Soleil, avoient au moins le feu, & pouvoient se servir de sa lumiere. Les Philosophes que vous goûtez, après avoir répandu des ténebres si épaisses, ne nous ont pas laissé la moindre étincelle pour nous éclairer. Si nous les suivons, nous serons tellement gênés que nous ne pourrons pas bouger. Les Académiciens, en voulant

Digitized by Google

que nous n'acquiesçions à rien, ont anéanti toute volonté & toute action; ce qui n'est pas bien, ou plutôt ce qui est impossible. Examinez aussi si vous n'êtes pas le seul à qui il ne soit pas permis de soutenir ce sentiment. Vous, qui avez découvert & mis au grand jour des choses très-cachées, qui avez affirmé par serment que vous en étiez assuré; (je pouvois l'affirmer également, puisque je les avois appriſes de vous): vous, dis-je, vous soutiendriez qu'il n'y a rien qu'on puisse savoir, pénétrer, saisir? Prenez garde, je vous en conjure, de ne pas affoiblir vous-même le mérite de vos belles actions.

Après ces mots Lucullus se tut. Hortensius l'admira beaucoup; comme, pendant que Lucullus parloit, il l'avoit admiré au point de lever souvent les mains au ciel: je n'en suis pas étonné, car je ne pense pas qu'on ait jamais attaqué l'Académie avec plus de force. Hortensius donc m'exhorta à changer de sentiment: je ne pus pas distinguer, s'il parloit sérieusement ou s'il plaisantoit.

Catulus, en s'adressant à moi, dit: je n'ai rien à dire si vous vous rendez au discours que Lucullus vient de tenir avec tant de présence d'esprit, d'exactitude, & d'éloquence. Je ne crois pas devoir vous détourner de changer de sentiment, si vous le trouvez à propos. Mais je ne suis pas d'avis que vous cédiez à son autorité. Peu s'en faut, ajouta-t-il en souriant, qu'il ne vous ait averti de de prendre garde que quelque méchant tribun du peuple, dont il y aura toujours abondance, ne s'emparât de vous, & ne vous demandât en pleine assemblée comment vous

Digitized by Google

vous accordez avec vous-même, en disant d'un côté qu'on ne peut rien saisir de certain, & de l'autre que vous avez fait une découverte certaine. Que cela ne vous épouvante point, je vous en prie. Quant au fond de la question, je voudrois bien que vous ne fussiez pas du sentiment de Lucullus. Si vous vous rendez, je n'en serai pas fort étonné. Je me rappelle qu'Antiochus fut Académicien pendant long-temps, & changea de sentiment quand il le trouva bon. Après ces paroles de Catulus, tout le monde jeta les yeux sur moi.

CHAP. 20.

Ciceron commence sa réponse. Il justifie la préférence qu'il donne à l'Académie. Le Sage ne doit jamais acquiescer à ce qui est douteux.

Alors, ému autant que je le suis dans les causes les plus importantes, je parlai en ces termes. Catulus, je suis frappé du discours de Lucullus par le savoir & par l'éloquence qu'il a montrés: il n'a rien oublié de ce qu'on pouvoit dire en faveur de son sentiment; je ne désespere pourtant pas de lui répondre. Sa grande autorité auroit fait impression, si vous n'y aviez opposé la vôtre, qui n'est pas moindre. Je passerai donc à la question, après avoir, pour ainsi dire, défendu en peu de mots ma réputation.

Si j'ai préféré la Philosophie Académicienne par ostentation, ou par amour pour la dispute, je ne disconviens pas que ma folie,

Digitized by Google

cord avec eux. Ils prétendent que le Sage peut distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux, & ce qu'on peut de ce qu'on ne peut saisir. D'abord, quand même on pourroit saisir quelque chose, je trouve que l'habitude de se rendre est dangereuse & glissante.

Puisque l'on convient que c'est fort mal fait d'ajouter foi à ce qui est faux ou inconnu, il faut toujours suspendre son jugement plutôt que de risquer une chûte en avançant inconsidérément. Le faux s'approche tant du vrai, & ce qu'on peut de ce qu'on ne peut saisir (si l'on peut saisir quelque chose, ce que nous verrons tout à l'heure), que le Sage ne doit pas se hazarder dans un défilé si dangereux. Si je prends pour accordé qu'on ne peut rien saisir; si j'adopte ce que vous m'accordez, que le Sage n'acquiesce point à ce qui est incertain; j'aurai prouvé que le Sage doit toujours suspendre son jugement; il ne vous restera qu'à opter entre ma conclusion, & la permission donnée au Sage d'admettre ce qui est incertain. Je ne choisirai ni l'un ni l'autre, direz-vous. Tâchons donc de prouver qu'on ne peut rien saisir; c'est le nœud de la question.

CHAP. 22.

Légéreté d'Antiochus.

Mais auparavant je dirai deux mots d'Antiochus. Ce Philosophe étudia sous Philon, plus long-temps que tout autre, la doctrine que je soutiens; il écrivit en sa faveur avec beaucoup de pénétration; & dans sa vieillesse il ne l'attaqua pas avec moins de force. Il

Digitized by Google

ne manquoit sûrement pas de génie; mais sa légéreté diminue son autorité. Quelle lumiere lui a donc montré cette marque distinctive du vrai & du faux, qu'il avoit niée durant tant d'années? A-t-il fait quelque découverte? Il ne dit que ce que les Stoïciens disent. Se répentoit-il d'avoir pensé comme les Académiciens? Pourquoi n'a-t-il pas embrassé une autre secte, sur-tout la Stoïque, dont le rapprochoit son désaveu? Rougissoit-il de suivre Mnésarque ou Dardanus qui étoient alors à Athenes les Chefs des Stoïciens? Il n'abandonna Philon que lorsqu'il commença à avoir des auditeurs.

D'où a-t-il tout d'un coup rappellé l'ancienne Académie? Il me semble que s'en étant écarté pour le fond de la chose, il en a voulu garder le nom respectable. On l'accusoit d'avoir tenu cette conduite par ambition, dans l'espérance que ses disciples seroient appellés *Antiochiens*. Je crois plutôt qu'il redouta la réunion de tous les philosophes; car les autres ont tous quelque chose de commun; mais il n'en est aucun qui ne rejette la doctrine des Académiciens. Antiochus céda donc; &, comme ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil que couvert d'un nuage, Antiochus (52) se retira sous l'ombre des anciens Académiciens, comme sous un abri.

Pendant qu'Antiochus soutenoit que nous ne pouvons rien saisir, il demandoit lequel des deux dogmes Dénis d'Héraclée avoit saisi au moyen de cette marque à laquelle il faut se rendre, selon vous; si c'est que l'honnête est le seul bien, dogme qu'il avoit reçu de son maître Zénon, & qu'il avoit défendu pen-

Digitized by Google

dant pluſieurs années; ou bien que l'honnête eſt un vain nom, & que le plaiſir eſt le plus grand des biens, dogme que le même Dénis adopta dans la ſuite. Par le changement de ce Philoſophe, Antiochus vouloit montrer que la fauſſeté peut toujours produire dans notre eſprit les mêmes impreſſions que la vérité. Antiochus fournit aux autres le raiſonnement que Dénis lui avoit fourni.

CHAP. 23.

Lucullus avoit (Chap. 5. pag. 9. 10.) reproché aux Académiciens de citer en leur faveur les anciens Philoſophes, & de les citer à tort. Ciceron en réponſe avoue la premiere choſe & nie la ſeconde.

Mais nous nous entretiendrons ailleurs plus longuement d'Antiochus. Venons, Lucullus, à votre diſcours. Et d'abord examinons ce que vous avez dit, que nous les anciens Philoſophes, comme nos c[illegible] ſéditieux nomment quelques homm[illegible] tres, mais populaires (n). Les féd[illegible] eux en tramant de mauvaiſes choſes, veule[illegible] tre ſemblables aux gens de bien. E[illegible] ſons que nous penſons ce que, de[illegible] ont penſé les Philoſophes les [illegible] Anaxagore enſeigna que la n[illegible] ebres. Me ſouffririez-v[illegible] je diſo[illegible] noire. ſe? Vous ne me[illegible] iez pa[illegible] me cho- Qui étoit cet[illegible] ore? le doute. phiſte? On [illegible] ain[illegible] ce un So- phoient pa[illegible] ion [illegible] philoſo- arice. Non; il

il fut fort estimé à cause de son génie & de sa conduite irréprochable.

Que dirai-je de Démocrite? Qui pouvons-nous lui comparer, non seulement pour la force du génie, mais aussi pour la grandeur d'ame? Démocrite a osé dire au commencement de ses ouvrages: *voici ce que je dis de tout.* Il n'excepte rien; car que peut-on trouver au delà du *tout?* Est-il quelqu'un qui ne préfere ce Philosophe à Cléanthe, à Chrysippe, & aux autres plus modernes? Comparés à Démocrite, ils me semblent de la derniere classe (53). Démocrite ne dit pas, comme nous, qu'il y a des vérités, mais que nous ne pouvons pas les saisir; il dit qu'il n'y a rien de vrai; que nous avons des sens, mais sombres & obscurs; c'est le nom que leur donne Métrodore de Chios, grand admirateur de Démocrite, au commencement de son livre intitulé de la Nature. Il dit: *je nie que nous sachions si nous savons quelque chose ou si nous ne savons rien; & même que nous sachions si nous savons ou ne savons pas que nous ne savons rien: je nie que nous sachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien.* Empédocle, à votre avis, est un insensé; je pense qu'il parle très-dignement de ce qu'il traite. Nous aveugle-t-il, nous prive-t-il de nos sens, en les trouvant trop foibles pour juger de leurs objets? Parménide, Xénophane, dans leurs vers, quelques médiocres qu'ils soient, réprimandent avec indignation l'arrogance de ceux qui, quoiqu'on ne puisse rien savoir, osent dire qu'ils savent. Vous prétendez qu'il ne faut pas compter Socrate & Platon parmi ceux qui soutiennent que nous ne savons rien. Pour-

Digitized by Google

quoi? De qui puis-je parler avec plus d'assurance que de ces deux Philosophes? Il me semble avoir vécu avec eux; tant est grand le nombre des discours qu'ils nous ont laissés, & qui ne nous permettent pas de douter que, selon Socrate, nous ne pouvons rien savoir; la seule exception qu'il fait, est que, pour lui, *il sait qu'il ne sait rien* (54). Que dirai-je de Platon? Il n'auroit pas exposé ce sentiment en tant de livres, s'il ne l'eût approuvé. Il n'avoit aucune raison de suivre jusqu'au bout l'ironie d'un autre.

CHAP. 24.

Autres autorités en faveur du doute universel. Histoire d'Arcésilas & de Zénon.

Ne trouvez-vous pas que, peu content de nommer, comme Saturninus, de grands personnages, j'imite les plus illustres? J'en avois pourtant d'autres qui sont contre vous; mais ils sont de moindre importance: un Stilpon, un Diodore, un Alexinus, qui nous ont laissé quelques sophismes entortillés & pointilleux (55). Mais pourquoi irois-je chercher ces Philosophes, pendant que j'ai Chrysippe qui passe pour être la colonne du Portique? Combien de raisons n'allegue-t-il pas contre les sens, & contre tous nos jugements ordinaires (56)? Mais il a réfuté ces raisons. Je ne le trouve pas; cependant posons qu'il les ait réfutées; certainement il n'auroit pas ramassé tant d'erreurs que les sens nous présentent avec tous les dehors de la vérité, s'il n'eût vu qu'il est difficile de résister à ces apparences.

Digitized by Google

Que penſez-vous des Cyrénaïques? Ces Philoſophes qui ne ſont pas à mépriſer, affirment qu'il n'y a rien d'extérieur qu'on puiſſe ſaiſir; qu'ils ne ſaiſiſſent que ce qu'ils ſentent par le tact intérieur, c'eſt à dire le plaiſir & la douleur; enfin qu'ils ignorent quelle eſt la couleur ou quel eſt le ſon d'un objet, mais qu'ils ſentent qu'ils en ſont affectés d'une certaine maniere.

C'eſt aſſez pour ce qui regarde les autorités. Vous m'avez demandé (o), ſi après les anciens, avec tant de travaux, durant tant de ſiecles, on n'a rien découvert? J'examinerai bientôt les découvertes qu'on a faites, & je m'en rapporterai à votre jugement. En attendant voici ce qui montre qu'Arcéſilas n'a pas attaqué Zénon par jalouſie (p), mais qu'il a cherché la vérité.

Les anciens, bien loin d'avoir enſeigné expreſſément qu'on peut ſe refuſer aux choſes incertaines, & que le Sage, non ſeulement le peut, mais le doit, ne l'avoient pas même dit. Arcéſilas trouva cette propoſition vraie, bienſéante, & digne du Sage. Il demanda, peut-être, à Zénon, ce qui arriveroit ſi le Sage, qui ne devoit pas admettre l'incertain, ne pouvoit être certain de rien; Zénon répondit, je penſe: il n'admettra pas l'incertain, parce qu'il y a des choſes dont il peut être certain. Et quoi? dit Arcéſilas. Zénon répondit, à ce que je crois: la perception. Mais quelle *perception?* Alors Zénon dit: *celle qui vient de ce qui eſt, & le repréſente tel qu'il eſt.* On inſiſta: la perception ſeroit-elle certaine, ſi la perception vraie étoit telle qu'eſt la fauſſe? Zénon vit bien qu'on ne pourroit être ſûr

Digitized by Google

d'aucune perception, ſi ce qui n'eſt point pouvoit en produire une entiérement ſemblable à celle qui vient de ce qui eſt. Arcéſilas avoua que l'addition qu'on venoit de faire à la définition, étoit juſte; car on ne peut être aſſuré, ni de ce qui eſt faux, ni du vrai, s'il reſſemble au faux.

Il s'attacha donc à prouver que la vérité ne peut pas produire une perception différente de celle que produit le faux. C'eſt le ſeul ſujet de diſpute. La propoſition: le Sage n'ajoutera jamais foi à rien, ne regardoit pas cette controverſe; car il étoit permis de n'être ſûr de rien & d'avoir des opinions, choſe dont, à ce qu'on dit, Carnéade tomboit d'accord. Pour moi, qui me fie plus à Clitomachus qu'à Philon ou à Métrodore, je penſe que Carnéade ſoutenoit cette propoſition dans la diſpute, ſans l'approuver.

CHAP. 25.

Les ſens ſont imparfaits & trompeurs.

Mais abandonnons cela. De ce qu'on ne doit pas croire, il s'enſuit certainement qu'il faut toujours ſuſpendre ſon jugement; en ſorte que ſi je prouve qu'on ne peut rien ſaiſir, vous êtes forcé d'avouer que vous ne devez jamais rien croire. Que peut-on ſaiſir, ſi les ſens mêmes ne nous annoncent pas la vérité? Pour les défendre vous avez recours aux lieux communs (q). C'étoit préciſément pour vous en empêcher que hier, ſans néceſſité, je parlai ſi long-temps contre les ſens. Vous dites que la rame briſée & le cou de la colombe ne font aucune impreſſion ſur votre eſprit.

Digitized by Google

Pourquoi? Je ſai bien que la rame n'eſt pas telle qu'elle paroît, & que le cou de la colombe eſt d'une ſeule couleur, quoique j'en voie pluſieurs. Et n'ai-je dit rien de plus? Si ce que j'ai ajouté, ſubſiſte, votre cauſe eſt perdue. Épicure dit que ſes ſens lui annoncent la vérité (57). Vous avez un garant qui risque beaucoup. Car Épicure va jusqu'à dire que ſi un ſeul ſens a menti une ſeule fois dans la vie, il ne faut croire à aucun. Voilà ce qui s'appelle être franc, ſe fier à ſes témoins, & pouſſer la choſe jusqu'au bout. Auſſi Timagoras Épicurien aſſure que jamais, en preſſant le coin l'œil, il n'a vu deux petites flammes à la même lampe; que ſi l'on croit les voir, c'eſt notre opinion qui nous trompe, ce ne ſont pas nos yeux. Comme ſi l'on cherchoit, non ce qui paroît, mais ce qui eſt. Mais Timagoras reſſemble à ſes prédéceſſeurs (58).

Et vous, qui dites que les ſens nous fourniſſent tantôt des perceptions vraies & tantôt des perceptions fauſſes, comment diſtinguez-vous les unes des autres? Faites-nous, je vous en prie, grace des lieux communs; nous les connoiſſons depuis long-temps. Que répondriez-vous à un Dieu qui vous demanderoit ſi vous ſouhaitez quelque choſe de plus que l'intégrité & le bon état de vos ſens (r)? Je voudrois bien que quelque Dieu me fit cette queſtion, il apprendroit combien nous ſommes mal-partagés. Quand notre vue nous annonceroit la vérité, combien eſt elle longue? Je vois d'ici la maiſon de campagne que Catulus a près de Cume; je ne vois pas celle qui eſt près de Pompeii: cependant il

Digitized by Google

n'y a rien entre deux qui borne la vue; mais elle ne s'étend pas si loin. Oh la belle perspective! Nous voyons Puzzoles; mais nous ne voyons pas notre ami Avianus qui, peut-être, se promene dans le portique de Neptune. Un homme qu'on nomme dans les écoles discernoit les objets éloignés de mille quatre-vingts stades (59): il y a des oiseaux qui ont la vue encore plus longue. Je répondrai donc hardiment à votre Dieu que je ne suis pas content de mes yeux. Il repliquera que ma vue est meilleure, peut-être, que celle des poissons, qui ne peuvent pas nous voir, & que nous ne voyons point, quoiqu'ils soient sous nos yeux. Ils sont environnés d'eau, & nous le sommes d'un air épais. Mais nous ne souhaitons rien de mieux. Croyez-vous donc qu'une taupe souhaite de voir clair? Au reste la plus grande plainte que je ferois à ce Dieu, ce ne seroit point que notre vue est courte; ce seroit que nous voyons faux (60). Voyez-vous ce vaisseau? Il nous semble immobile, & à ceux qui sont dedans cette maison semble en mouvement (†). Cherchez la raison de ces fausses apparences; quand vous l'aurez trouvée (& il se peut que vous la trouviez), vous aurez montré, non que votre témoin est véridique, mais que ce n'est pas sans raison qu'il rend un faux témoignage.

CHAP. 26.

Suite des erreurs des sens. Inconséquence d'Épicure. Ressemblance de diverses choses.

Mais que parlé-je de vaisseau, à vous qui mépriſez la rame! Vous voulez sans dou-

Digitized by Google

te des objets plus considérables. Y en a-t-il de plus grands que le Soleil? Les Mathématiciens prouvent qu'il est dix-huit fois & d'avantage plus grand que la terre. Qu'il nous paroît petit! Il me semble qu'il n'a qu'un pied. Épicure pense qu'il peut être plus petit ou plus grand qu'il ne semble, mais pas de beaucoup, ou qu'il est aussi grand qu'il le paroît, en sorte que nos yeux ne nous trompent point, ou ne nous trompent guere. Où est donc son *une seule fois?* Mais quitons cet homme crédule qui pense que les sens ne trompent jamais, & qui ne fait pas même attention que le Soleil nous semble immobile, tandis qu'il se meut avec une vîtesse qui passe l'imagination.

Mais pour abréger la controverse, voyez à combien peu de chose vous vous arrêtez (61). La proposition sur laquelle roule toute la dispute, est qu'on ne peut rien savoir de certain; pour la prouver on se fonde sur quatre principes. Le premier est qu'il y a des perceptions fausses: le second, qu'on ne peut pas les saisir: le troisieme, que de deux perceptions qui ne different point, on ne sauroit saisir l'une sans saisir l'autre: le quatrieme, que les sens ne nous fournissent aucune perception vraie sans une fausse qui ne differe point de la vraie, & qui ne peut être saisie.

Tout le monde accorde le second & le troisieme principe. Épicure nie le premier. Vous à qui j'ai à faire, vous l'accordez; on ne dispute que sur le dernier.

Celui qui voyoit Publius Servilius Geminus & croyoit voir Quintus, tomboit dans

Digitized by Google

une perception dont il ne pouvoit pas s'assurer, parce qu'il n'y avoit aucune marque par laquelle on pût discerner le vrai du faux; & si l'on ne peut discerner l'un de l'autre, quelle marque infaillible pour distinguer un frere de l'autre, pouvoit avoir Cotta qui fut deux fois Consul avec Publius? Vous dites qu'on ne trouve pas dans la nature une si grande ressemblance. Vous vous battez avec un adversaire facile. Et bien; que cette ressemblance ne soit pas réelle, elle peut être apparente: elle trompera les sens; & une seule ressemblance qui trompe, rend tout douteux (s). Car, sans le guide qui devoit assurer votre jugement, quoique celui que vous voyez soit effectivement celui que vous pensez, cependant vous n'aurez pas suivi en jugeant une marque infaillible, comme vous dites qu'il le faut. Et puisque vous pouvez prendre Publius Geminus pour son frere Quintus, sur quel fondement prétendez-vous que vous ne pouvez pas prendre un autre pour Cotta? Il y a des choses qui semblent ce qu'elles ne sont pas.

Vous dites que chaque chose est ce qu'elle est, que rien ne peut à la fois être & ne pas être ce qu'il est. C'est une maxime Stoïcienne, mais peu croyable, qu'il n'y a pas un poil, un grain entiérement semblable à un autre. On peut la réfuter; mais je ne veux pas l'entreprendre, parce que, pour notre sujet, soit que deux choses ne different absolument point, soit qu'on ne puisse pas distinguer l'une de l'autre, quoiqu'elles different, c'est la même chose. Mais si la ressemblance des hommes ne peut pas être si parfaite, celle des sta-

Digitized by Google

tues ne le peut-elle pas? Dites-moi; Lyſippe, avec le même bronze, le même alliage, la même température d'air, la même eau, & tout le reſte, ne pourroit-il pas faire cent Alexandres entiérement ſemblables? Si je fais ſur la même cire cent empreintes avec ce cachet, à quelle marque pourra-t-on diſtinguer l'une de l'autre? Irez-vous chercher un graveur, puiſque vous avez trouvé le Poulailler de Délos qui connoiſſoit les œufs?

CHAP. 27.

L'art qu'il faut appeller aux ſecours des ſens, parle en faveur des Académiciens. Des ſonges.

Vous appellez l'art au ſecours des ſens. Un peintre voit des choſes que nous ne voyons point; & à la premiere note que le joueur de flûte entonne, un connoiſſeur diſtingue la piece qu'on va donner (t). Ainſi nous ne pouvons ni voir ni entendre ſans beaucoup d'art, auquel très-peu de perſonnes de notre rang atteignent; ne trouvez-vous pas que cela même eſt contre vous? Suivent les excellentes choſes que vous avez dites ſur l'artifice admirable avec lequel la nature à fabriqué les ſens, l'entendement, & toute notre machine; & moi, créature ſi noble, je ne redouterai pas la légéreté qu'il y a à prendre l'incertain pour le certain (u)? Pouvez-vous, Lucullus, aſſurer que c'eſt un pouvoir doué de connoiſſance & de ſageſſe qui a formé ou, pour me ſervir de votre expreſſion, qui a bâti l'homme? Qu'eſt-ce que

Digitized by Google

cette bâtisse? Où l'a-t-on faite? Quand? Pourquoi? Comment? Ce sont des choses qu'on manie avec esprit; qu'on discute même avec élégance: qu'on les approuve, si l'on veut, pourvu qu'on ne les assûre point. Mais nous parlerons de Physique bientôt; & nous en parlerons pour ne pas vous démentir, vous qui avez dit, il n'y a pas long-temps, que j'en parlerois (x). Mais pour venir à des choses plus claires, je parcourrai en gros tous ces articles qui rempliſſent tant de volumes, composés non seulement par les nôtres, mais aussi par Chrysippe, dont les Stoïciens se plaignent; ils disent que, pendant qu'il cherche soigneusement tout ce qu'on peut objecter contre les sens, contre la certitude, contre l'habitude, & contre la raison, il est dans ses réponses au dessous de lui-même; & qu'ainsi il fournit des armes à Carnéade.

Dans un discours fort exact, vous avez dit que les perceptions des hommes endormis, ou pris de vin, ou maniaques, sont plus foibles que celles des hommes éveillés, sobres, sensés: comment? Parce qu'Ennius, après s'être éveillé, diroit, non qu'il a vu Homere, mais qu'il lui a semblé de le voir; parce qu'Alcméon dit:

Mon cœur n'est pas d'accord avec mes yeux (y).

& la même chose des hommes ivres. Comme si l'on soutenoit que l'homme qui s'est éveillé, ne s'apperçoit pas qu'il a songé, & que le maniaque revenu à lui, regarde comme vrai ce qu'il a vu durant son accès. Ce n'est pas de quoi il s'agit; on demande comment on voit ces rêves, ces phantômes, pendant

Digitized by Google

qu'on les voit. Nous croyons sans doute qu'Ennius (si cependant il l'a songé) entendit toute cette tirade.

O piété! &c.

comme il l'auroit entendue en veillant. Après s'être éveillé, il a pu croire que tout cela avoit été un songe; mais, pendant qu'on dort, on se rend à ce qu'on voit en songe, comme, lorsqu'on est éveillé, à ce qu'on voit pendant la veille. Et Ilione dans ce songe,

Ma mere à mon secours. &c.

ne croit-elle pas si fortement entendre la voix de son éleve, qu'elle le croit même après s'être réveillée? Autrement pourquoi diroit-elle:

Arrête, montre-toi, écoute, répete ce que tu viens de dire.

Vous semble-t-il qu'elle ajoute à son rêve moins de foi, qu'une personne éveillée n'ajouteroit à ce qu'elle voit (62)?

CHAP. 28.

Les maniaques croient vraies leurs visions. La raison ne saisit rien. La Logique se borne à elle-même, & ne sert de rien dans les autres sciences: elle mene aux sorites.

Que dirai-je des maniaques, tels que fut Tuditanus votre allié, ô Catulus! Un homme, quelque sensé qu'il soit, peut-il croire les choses qu'il voit plus certaines, que ne croyoit Tuditanus les choses qu'il lui sembloit voir? Et cet autre qui crie:

Ulysse, je te vois, je te vois en vie.

Digitized by Google

ne dit-il pas deux fois qu'il le voit, pendant qu'il ne voit rien? Lorsque Hercule, dans Euripide, perçe à coups de flèches ſes propres enfants, comme s'ils étoient ceux d'Eurysthée; lorsqu'il tue ſon épouſe; lorsqu'il tâche de donner la mort à ſon pere, n'eſt-il pas auſſi vivement frappé par de fauſſes apparences qu'il le ſeroit par des objets réels? Votre Alcméon même, cet Alcméon qui dit que ſon cœur n'eſt pas d'accord avec ſes yeux (z), ne s'écrie-t-il pas (63), quand ſon accès eſt devenu plus violent:

D'ou ſort cette flamme?

& enſuite:

Marche, marche: les voilà, les voilà; c'eſt à moi qu'ils en veulent.

& quand il implore le ſecours d'une vierge:

Secourez-moi, éloignez de moi cette peſte,
Ce feu dévorant qui me tourmente.
Elles ſont bleues; elles marchent environnées de flammes.
Elles m'entourent avec leurs flambeaux allumés.

Doutez-vous qu'il lui ſemble voir ces choſes? Et après:

Apollon avec ſa longue chevelure
Tend ſon arc doré (64):
A gauche Diane lance un flambeau.

Si ces objets exiſtoient, pourroit-il y croire plus qu'il n'y croit lorsqu'ils ne ſont qu'apparents? Il eſt clair qu'à préſent ſon cœur eſt d'accord avec ſes yeux. On allegue tous ces exemples pour prouver la choſe la plus certaine du monde; c'eſt que, pour ce qui regarde l'adhéſion de l'eſprit, les perceptions vraies ne different point des fauſ-

Digitized by Google

ſes. C'eſt envain que pour réfuter les perceptions fauſſes des foux ou des rêveurs, vous en appellez à leur ſouvenir. Il n'eſt pas queſtion du ſouvenir de ceux qui ſont éveillés, ou de ceux qui ſont guéris de leur folie: il s'agit de ſavoir quelles étoient les perceptions qui les frappoient pendant qu'ils extravaguoient ou rêvoient. Mais quittons les ſens.

Que peut-on ſaiſir par la raiſon? Vous dites qu'on a inventé la Logique, qui eſt, pour ainſi dire, l'arbitre & le juge du vrai & du faux. De quel vrai? De quel faux? En quel ſujet? Un Logicien jugera-t-il du vrai & du faux en Géométrie, en Littérature, en Muſique? Mais il ne ſait pas ces ſciences. En jugera-t-il en Philoſophie? La grandeur du Soleil eſt-elle de ſon reſſort? Sur quel fondement pourra-t-il juger en quoi conſiſte le ſouverain bien? De quoi donc jugera-t-il? Des diverſes ſortes de propoſitions, & des conſéquences qu'on en peut tirer? Si la Logique juge de ces choſes & d'autres ſemblables, elle juge d'elle-même. Elle promettoit d'avantage. Juger de ces choſes ne ſuffit pas pour réſoudre les nombreuſes & grandes queſtions qu'on rencontre dans la Philoſophie. Mais, puiſque vous lui attribuez tant de force, prenez garde qu'elle ne ſoit faite pour vous confondre. D'abord elle explique agréablement les éléments du raiſonnement, elle développe les équivoques, elle montre la force des conſéquences, mais bientôt elle vient aux ſorites; c'eſt un article gliſſant & dangereux ſans doute; vous avez déclaré, il n'y a qu'un moment, que c'eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner (a a).

Digitized by Google

Chap. 29.

On ne peut se tirer des sorites. Les principes de la Logique ne sont pas sûrs.

Sommes-nous donc la cause de ce défaut? La nature nous a refusé la connoissance des bornes; nous ne pouvons jamais dire jusqu'où l'on doit aller; & cela non seulement dans un tas de bled, qui a donné le nom à cette maniere de raisonner, mais dans toutes les autres choses où l'on avance pas à pas: est-il riche, est-il pauvre; est-il illustre, est-il obscur; un nombre est-il grand, est-il petit; sont-ils grands, sont-ils petits; longs ou courts; larges ou étroits? Dans de pareilles questions nous n'avons rien de fixe à dire sur la quantité qu'il faut ajouter ou retrancher.

Mais les sorites sont défectueux. Brisez donc leur pointe, si vous pouvez, afin qu'ils ne vous blessent pas; & ils vous blesseront, si vous n'êtes pas sur vos gardes. On répond: on y a pourvu. Chrysippe veut, que quand on interroge en détail, par exemple: le nombre est-il grand ou petit? Il veut, dis-je, qu'un peu avant d'arriver au grand, on se repose (65). Vous pouvez non seulement vous reposer, mais ronfler, dit Carnéade. Mais à quoi ce repos vous sert-il? On vous éveillera en vous demandant: si j'ajoute l'unité au nombre où vous vous êtes arrêté, le nombre deviendra-t-il grand? Vous continuerez tant qu'il vous plaira. Mais pourquoi tant de paroles? Vous avouez que vous ne pouvez fixer, ni la fin du petit nombre, ni le commencement du grand. Cette sorte d'erreurs s'étend si loin, que je ne vois rien où elle ne puisse aller.

Digitized by Google

N'importe, dites vous. Comme un bon cocher, j'arrêterai les chevaux avant d'arriver à la borne, & sur-tout si le chemin est en pente: je m'arrêterai à temps, & je ne répondrai plus à des questions captieuses. Ne pas répondre quand on a quelque chose de certain à dire, c'est orgueil; n'avoir rien de certain à dire, c'est avouer qu'on est dans l'ignorance.

Passe, si vous ne répondez pas parce que les choses sont obscures; mais vous dites que vous n'irez pas jusques aux choses obscures: vous vous arrêtez donc à ce qui est clair. Si vous vous taisez seulement pour vous taire, vous ne gagnez rien. Qu'importe à celui qui veut vous surprendre, que vous vous laissiez enlacer en parlant ou en gardant le silence? Si vous répondez jusqu'à neuf, par exemple, que le nombre est petit, & que vous vous arrêtiez à dix, vous suspendez votre jugement dans une chose claire: & vous ne me permettez pas de suspendre le mien dans les choses obscures! Vous ne trouvez donc aucun secours contre les sorites dans un art qui ne vous montre point quel est le commencement & quelle est la fin quand on augmente & quand on diminue.

Bien plus. La Logique, comme Pénélope qui défaisoit sa toile, détruit à la fin ce qu'elle avoit posé au commencement. Est-ce votre faute ou la nôtre? Le fondement de la Logique est que toute proposition est vraie ou fausse (66). Mais ces propositions: *si vous dites que vous mentez, & que vous disiez la vérité, vous mentez & vous dites la vérité;* ces propositions, dis-je, sont elles vraies ou fausses?

Digitized by Google

Vous dites que ces propoſitions ſont inexplicables; ce qui eſt plus odieux que de dire, avec nous, qu'il y a des choſes qu'on ne peut pas ſaiſir.

CHAP. 30.

Incertitude prétendue de la Logique. Arguments inexplicables.

Mais laiſſons cela. S'il eſt des propoſitions telles qu'on ne puiſſe ni les développer, ni juger ſi elles ſont vraies ou fauſſes, je demande où eſt votre définition: *une propoſition eſt ce qui eſt vrai ou faux?* J'ajoute: certaines choſes étant poſées, il faut embraſſer les unes & rejeter celles qui ſont oppoſées aux premieres. Que dites-vous de ce ſyllogiſme? Si vous dites qu'il fait jour à préſent & que vous diſiez la vérité, il fait jour: mais vous dites qu'il fait jour, & vous dites la vérité; donc il fait jour. Vous approuvez cette maniere de raiſonner, & vous avouez que la concluſion eſt bonne; c'eſt pourquoi, dans vos inſtructions, vous donnez la premiere place à cette forme de ſyllogiſme. Donc, ou vous devez approuver toute concluſion déduite de cette maniere, ou la Logique eſt nulle. Voyez donc ſi vous approuverez cette concluſion. Si vous dites que vous mentez, & que vous diſiez la vérité, vous mentez: or vous dites que vous mentez, & vous dites la vérité; donc vous mentez. Comment pouvez-vous vous refuſer à ce ſyllogiſme, après avoir admis le premier qui eſt de la même eſpece?

Ce ſont des ſubtilités de Chryſippe, qu'il n'a pas réſolues lui-même. Que feroit-il à ce

Digitized by Google

ce syllogisme: *S'il fait jour, il fait jour; or il fait jour; donc il fait jour?* Il se rendroit. La connexion même des propositions force, quand on a accordé ce qui précede, à accorder ce qui suit. En quoi differe le syllogisme précédent de celui-ci: *si vous mentez, vous mentez; or vous mentez; donc vous mentez?* Vous dites que vous ne pouvez ni admettre ni rejeter ce dernier. Comment pouvez-vous admettre plutôt l'autre? Si l'art, si la maniere, si la force du raisonnement ont quelque pouvoir, elles sont les mêmes dans les deux (67).

En derniere ressource ils demandent qu'on excepte ces raisonnements inexplicables. Je suis d'avis qu'ils aient recours à quelque tribun (**): pour moi, je ne leur accorderai jamais cette exception. Épicure qui se moque de toute la Logique & la mépriſe, ne leur accorde point que cette proposition: Hermachus vivra demain, ou il ne vivra point, soit vraie, pendant que les Logiciens enseignent que toute proposition disjonctive, comme ou oui ou non, ou qui renferme une affirmation & une négation, est vraie, & même nécessaire. Admirez la prudence de cet Épicure que les autres Philosophes regardent comme stupide. Si j'accorde, dit-il, qu'une de ces deux propositions soit nécessaire, il sera nécessaire qu'Hermachus vive demain, ou qu'il ait cessé de vivre; & la nature des choses ne comporte pas cette nécessité (68). Que les Logiciens, c'est à dire Antiochus & les Stoïciens se battent donc avec Épicure qui renverse toute la Logique. Car si une proposition disjonctive, dont les membres sont

Digitized by Google

opposés, je veux dire dont l'un affirme & l'autre nie, si, dis-je, une proposition disjonctive de cette espece peut être fausse, il n'y a aucune proposition qui soit vraie. Je le répete, que les Logiciens se battent avec Épicure: qu'ont-ils à me disputer, à moi qui souscris à leur enseignement?

Lorsqu'il arrivoit quelque chose de semblable, Carnéade avoit coutume de dire en badinant: *si j'ai bien raisonné, j'ai prouvé ma proposition; si j'ai mal raisonné, Diogene n'a qu'à me rendre ma mine.* Carnéade avoit appris la Logique de Diogene Stoïcien; & une mine étoit l'honoraire qu'on donnoit à un Logicien. Je suis donc le chemin qu'Antiochus m'a montré; & parce que j'ai appris que tout ce qui est lié par lui-même, est vrai, je ne vois pas comment décider que le raisonnement: *s'il fait jour, il fait jour,* étant vrai, cet autre: *si vous mentez vous mentez,* n'est pas lié de la même maniere. C'est pourquoi je tiendrai pour vrai l'un & l'autre; ou si je ne tiens pas pour vrai l'un, je ne tiendrai pas non plus pour vrai l'autre.

CHAP. 31.

L'Académicien admet les probabilités; elles suffisent pour la conduite de la vie, & le Sage Stoïcien est souvent forcé de s'en contenter.

Mais, pour quitter toutes ces épines & cette maniere embrouillée de disputer, & pour nous montrer tels que nous sommes, il suffit d'expliquer les sentiments de Carnéade, & toute la doctrine d'Antiochus tombera. On

Digitized by Google

ne pourra pas me ſoupçonner d'inventer la moindre choſe; je ne parlerai que d'après Clitomachus qui vieillit avec Carnéade, & qui joignit à la ſagacité de ſa nation, car il étoit Carthaginois, beaucoup d'attachement aux études & de diligence. Nous avons de lui quatre livres de la ſuſpenſion du jugement: j'ai tiré du premier ce que je vais dire. Carnéade veut qu'il y ait deux ſortes de perceptions; que dans une ſorte ſe trouve cette diviſion [Stoïcienne]: il y a des perceptions certaines; il y en a d'incertaines; & que dans l'autre ſoit la diviſion: il y a des perceptions probables; il y a des perceptions improbables; que tout ce qu'on dit contre les ſens & contre l'évidence, regarde la premiere diviſion, & qu'on ne diſe rien contre la ſeconde: donc, à ſon avis, il n'y a aucune perception ſuivie de la certitude; & il y en a pluſieurs accompagnées de la probabilité. Car il ſeroit contre la nature que rien ne fût probable. Et il s'enſuivroit, comme vous l'avez dit, ô Lucullus, que la vie ſeroit renverſée. C'eſt pourquoi il faut ſouvent ſe fier aux ſens, pourvu qu'on ſache qu'ils ne préſentent rien qui ne puiſſe être faux & totalement ſemblable au vrai. Ainſi le Sage ſe ſervira de tout ce qui lui paroît probable, s'il n'y a rien de contraire à cette probabilité: de cette maniere chacun réglera ſa conduite. Le Sage que vous mettez ſur la ſcene, ſe livre lui-même à pluſieurs probabilités qu'il n'a pas ſaiſies, qu'il ne regarde pas comme certaines & démontrées, mais comme vraiſemblables: on ne ſauroit vivre autrement (bb).

Digitized by Google

En effet, quand le Sage s'embarque, eſt-il aſſuré & convaincu que ſa navigation réuſſira à ſouhait? Comment peut-il s'en aſſurer? Mais ſuppoſons qu'il parte d'ici pour ſe rendre à Puzzoles qui n'eſt éloigné que de trente ſtades, qu'il ait un bon vaiſſeau, un bon pilote, que le temps ſoit auſſi calme qu'il l'eſt à préſent; il ſemble probable qu'il arrivera à bon port. Il ſe réglera donc ſur ces apparences pour agir ou ne pas agir; il trouvera la neige blanche, ſans être auſſi difficile qu'Anaxagore, qui le nioit, & qui de plus ſoutenoit qu'elle ne lui paroiſſoit pas blanche, parce qu'il ſavoit que l'eau, dont elle eſt formée, eſt noire. Notre Sage ſe livrera à toutes les perceptions qu'il jugera probables & non empêchées. Il n'eſt pas de pierre ou de bois. Il a un corps, il a une ame: il ſent les impulſions de l'eſprit, & les impreſſions des ſens: pluſieurs choſes lui paroiſſent vraies, quoiqu'elles n'aient pas cette marque frappante & diſtinctive qui eſt néceſſaire pour ſaiſir: le Sage ne ſuſpend ſon jugement que parce qu'il peut y avoir des fauſſetés qu'on ne peut pas diſcerner des vérités. Ce que nous alléguons contre les ſens, ne differe point de ce qu'en diſent les Stoïciens, qui aſſurent que bien des choſes ſont fauſſes, & fort différentes de ce qu'elles paroiſſent aux ſens.

CHAP. 32.

On ne peut être certain de rien. Explication de Clitomachus.

Si les ſens nous trompent une ſeule fois, il y a un Philoſophe qui ſoutient que leur té-

Digitized by Google

moignage eſt toujours faux. Ainſi un principe d'Épicure, & un des vôtres, anéantiſſent toute certitude, ſans que nous parlions. Quel eſt le principe d'Épicure? Si une des perceptions qui nous viennent par les ſens, ſe trouve fauſſe, tout eſt incertain. Quelle eſt la vôtre? Les ſens nous donnent des perceptions fauſſes. Que s'enſuit-il? Quand même je ne dirois rien, le ſyllogiſme parle de lui-même: il n'y a rien de certain. Vous ne penſez pas, dites-vous, comme Épicure. Diſputez donc avec lui qui eſt d'un ſentiment oppoſé au vôtre, non avec moi qui ſuis d'accord avec vous, du moins en reconnoiſſant que les ſens nous trompent quelquefois.

Je trouve fort étonnant que quelqu'un tienne de pareils diſcours, ſur-tout Antiochus qui connoiſſoit à fond tout ce que je viens d'avancer. Chacun peut, à ſa volonté, nous blâmer de ce que nous ſoutenons qu'on ne peut rien ſaiſir. Ce reproche n'eſt pas bien grave. Nous avouons qu'il y a des choſes probables; & cet aveu ne vous ſuffit pas. Nous devons éviter ces reproches ſur leſquels vous inſiſtez ſi vivement: *ne voyez-vous donc rien? N'entendez-vous rien? Rien n'eſt-il clair pour vous?* Je viens de rapporter, en prenant Clitomachus pour guide, comment s'expliquoit Carnéade: écoutez comment parle Clitomachus dans le livre qu'il adreſſa au poëte Lucilius, après en avoir adreſſé un ſur le même ſujet à Lucius Cenſorinus qui fut conſul avec Marcus Manilius. Clitomachus dit donc preſque mot à mot, car je poſſede ces choſes parce que ce livre contient les éléments de la doctrine que nous diſcutons (69), il dit donc: le ſen-

Digitized by Google

timent des Académiciens étoit que les choſes différoient en ce que les unes paroiſſoient probables & les autres improbables; cependant cela n'autoriſoit point à dire que les unes étoient certaines & les autres incertaines; parce que pluſieurs choſes fauſſes ſont probables, & que l'on ne ſauroit être certain d'une choſe fauſſe. C'étoit une grande erreur de dire que les Académiciens anéantiſſoient les ſens, puiſque ces Philoſophes n'ont jamais prétendu qu'il n'y eût ni couleur, ni ſaveur, ni ſon; ils ont ſeulement affirmé qu'on n'y trouvoit pas une marque de la vérité qui ne ſe trouvât point ailleurs. Après cette expoſition [Clitomachus] ajoute: la propoſition, *le Sage ſuſpend ſon jugement*, a deux ſens. Suivant le premier on veut dire qu'il n'ajoute foi à rien; ſuivant le ſecond on entend que, ſoit qu'il approuve, ſoit qu'il reprouve quelque choſe, il ménage ſa réponſe en ſorte qu'il ne nie ni n'affirme. La choſe étant ainſi, Carnéade veut que le Sage ne donne croyance à rien; mais, pour la ſeconde choſe, que ſe réglant ſur la probabilité, il puiſſe répondre oui ou non, ſuivant qu'elle ſe préſente, ou ne ſe préſente pas. Carnéade, approuvant que celui qui en tout ſuſpend ſon jugement, ſe meuve & agiſſe, nous laiſſa les perceptions qui nous portent à agir, auſſi bien que celles dont nous pouvons nous ſervir en répondant oui ou non, pour ou contre, nous réglant ſur ce que nous trouvons probable, pourvu que nous n'y ajoutions pas foi: cependant il ne faut pas approuver toutes les perceptions probables, mais celles qui ne ſont point contrariées (cc). Si nous ne pouvons pas vous

Digitized by Google

faire goûter ces penſées, au moins elles ne ſont pas odieuſes. Nous ne vous crevons pas les yeux (dd): ce que vous dites que vous ſaiſiſſez, que vous ſavez, nous diſons qu'il nous paroît, lorsqu'il eſt probable.

CHAP. 33.

La probabilité ſuffit. Il n'eſt pas vrai que la mémoire & les arts ſuppoſent la certitude. On peut douter de tout.

Ayant ainſi propoſé & établi la probabilité, j'entends la probabilité dégagée, débaraſſée, libre, exempte de tout obſtacle, vous voyez bien, Lucullus, que votre plaidoyer pour l'évidence, eſt inutile. Le Sage dont je parle, & le vôtre, verront le ciel, la terre, la mer des mêmes yeux; ils ſeront frappés de la même maniere par tous les objets qui tombent ſous les ſens. Cette mer, qui à préſent que le zéphyr ſe leve, nous paroît couleur de pourpre, paroîtra de même à notre Sage; cependant il ne croira pas qu'elle le ſoit, puiſque nous-mêmes nous la voyions tantôt bleue, & ce matin jaunâtre, & qu'à préſent même la partie qui eſt éclairée du ſoleil, tire ſur le blanc, & étincelle & differe de la partie qui la touche. Quand même vous pourriez expliquer tous ces phénomenes, vous ne pourriez pas ſoutenir la réalité de ce qui paroiſſoit à vos yeux.

D'où vient la mémoire, demandiez-vous (ee), ſi l'on ne peut rien ſaiſir, puiſque nous ne pouvons nous rappeller que les perceptions que nous avons ſaiſies? Com-

Digitized by Google

ment donc? Eſt-ce que Polyenus, qui étoit, à ce qu'on dit, un grand Mathématicien, oublia ce qu'il ſavoit, quand, entrant dans les idées d'Épicure, il crut que toute la Géométrie étoit fauſſe? Cependant on ne peut pas ſaiſir le faux, ſelon vous-mêmes (70). S'il n'y a de ſouvenir que celui des choſes qu'on a ſaiſies, chacun a ſaiſi les choſes qu'il ſe rappelle. On ne peut pas ſaiſir le faux; Scyron ſait par cœur tous les dogmes d'Épicure; donc tous ces dogmes ſont vrais. Je ne m'y oppoſe point; mais il faut ou que vous reconnoiſſiez la vérité de ces dogmes, & ce n'eſt pas votre avis, ou que vous m'abandonniez la mémoire & avouiez qu'elle peut aiſément avoir lieu, quoiqu'on ne ſaiſiſſe rien, & qu'il n'y ait point de certitude.

Que ferons-nous des arts? De quels arts? Parlez-vous de ceux qui font profeſſion d'employer plus la conjecture que la ſcience? Ou de ceux qui ſuivent les apparences, & n'ont pas le talent que vous avez de diſtinguer le vrai du faux? Voici vos deux moyens principaux.

Premiérement vous dites qu'il eſt impoſſible de ne pas ajouter foi à quelque choſe. Cela eſt clair, puiſque Panetius, qui, à mon avis, eſt presque le prince des Stoïciens, avoue qu'il doute de la vérité des auſpices, des oracles, des ſonges, des divinations, & qu'il ſuſpend ſon jugement à cet égard; cependant cette vérité paſſe pour indubitable chez tous les autres Stoïciens. Ce que Panetius a pu faire par rapport à des choſes que ſes précepteurs ont tenues pour certaines, pourquoi le Sage ne pourra-t-il pas le faire pour

Digitized by Google

les autres choſes? Il peut approuver ou improuver ce qu'on lui propoſe, & il ne pourra pas en douter? Dans les ſorites vous le pouvez quand vous voulez: & le Sage ne pourra pas dans les autres choſes s'arrêter de la même maniere, ſur-tout pouvant ſuivre une vraiſemblance non empêchée ſans y acquieſcer?

En ſecond lieu vous dites que celui qui n'approuve pas une choſe par ſon acquieſcement, ne peut point agir (ff); parce que d'abord il faut avoir des perceptions, qui traînent avec elles la croyance, puisque les Stoïciens diſent que ſentir c'eſt croire; l'appétit ſuit la ſenſation, d'où réſulte l'action, & on ôte tout, ſi l'on ôte les perceptions.

CHAP. 34.

On peut agir, & tout le monde agit ſur de ſimples probabilités. Il eſt incertain que tout ſoit incertain. Toute incertitude n'exclut point la probabilité.

A ce ſujet on a dit & écrit bien des choſes de part & d'autre; mais on peut décider la queſtion en peu de mots. Je penſe que la plus grande de toutes les actions eſt de réſiſter aux apparences, de ſe roidir contre les opinions, de ſuſpendre ſon jugement, & je ſuis de l'avis de Clitomachus qui écrit que Carnéade eſt venu à bout d'un exploit digne d'Hercule, en arrachant de nos ames, pour ainſi dire, une bête féroce & cruelle, la croyance, c'eſt à dire la crédulité & la témérité. Cependant quand j'abandonne ce moyen de

Digitized by Google

défenſe & que je demande qui empêche d'agir un homme qui ſuit la probabilité non contrariée? Vous dites: ce qui l'empêchera c'eſt préciſément d'être perſuadé, qu'il ne peut pas être certain de ce qu'il approuve. La même choſe vous empêchera donc de vous embarquer, de ſemer, de vous marier, d'avoir des enfants, & de faire pluſieurs autres actions dans leſquelles vous ne pouvez être guidé que par la probabilité.

Néanmoins vous renouvellez cette objection uſée, & ſouvent réfutée, & vous la renouvellez, non comme Antipater, mais, à ce que vous dites, d'une maniere plus preſſante. Car Antipater fut repris (gg) d'avoir dit qu'il convenoit à celui qui affirmoit qu'on ne peut rien ſaiſir, de dire qu'on pouvoit au moins ſaiſir ce dogme. Antiochus trouvoit cette penſée ſotte & contradictoire; car il n'eſt pas conſéquent de dire qu'on ne peut rien ſaiſir, ſi l'on peut ſaiſir cette propoſition. Il trouvoit donc qu'on devoit plutôt preſſer Carnéade en diſant qu'un Sage ne peut avoir de dogme qu'il ne l'ait compris, connu, ſaiſi; que par conſéquent ce dogme du Sage, qu'on ne peut rien ſaiſir, étoit ſaiſi (hh). Comme ſi le Sage n'avoit point d'autre dogme, & pouvoit vivre ſans dogmes.

Mais comme le Sage tient les autres dogmes pour probables, non pour certains, il met dans le même rang le dogme qu'il n'y a rien de certain. S'il avoit une marque diſtinctive de la vérité pour celui-ci, il feroit uſage de la même marque pour les autres; ne l'ayant pas, il ſe contente des probabilités; & il ne craint pas de paſſer pour un homme

Digitized by Google

qui confond tout & qui rend tout incertain (ii). Si on le queſtionne ſur les devoirs de l'homme, ou ſur d'autres matieres dans leſquelles il eſt verſé & bien inſtruit, il ne répond pas qu'il les ignore, comme il répondroit à la demande ſi le nombre des étoiles eſt pair ou impair. Dans les choſes incertaines il n'y a rien de probable; & dans celles où il y a du probable, le Sage ſait ce qu'il doit faire ou répondre (71).

Vous n'avez pas oublié non plus l'objection que faiſoit Antiochus, en diſant qu'elle embaraſſoit fort Philon: je ne ſuis pas étonné que vous l'ayez rapportée; elle eſt très-conſidérable. Antiochus diſoit que les Académiciens avancent deux propoſitions (kk). Car ici on poſe d'abord qu'il y a des perceptions fauſſes; enſuite que les fauſſes ne different point des vraies; & l'on ne fait pas attention qu'on a accordé la premiere propoſition, préciſément parce qu'on trouvoit quelque différence entre les diverſes perceptions; on anéantit cette différence en poſant que les perceptions vraies ne different point des fauſſes: il n'y a point de contradiction plus grande. La choſe ſeroit ainſi ſi nous ſoutenions qu'il n'y a rien de vrai. C'eſt ce que nous ne faiſons point. Nous voyons également le vrai & le faux. Mais nous avons l'apparence de la probabilité; nous n'avons aucune marque de la certitude.

CHAP. 35.

Les Académiciens ne s'accordent pas toujours.

Mais je trouve que mon diſcours eſt encore trop ſec. Quand on a un champ vaſte

Digitized by Google

pour s'étendre, pourquoi se renfermer dans les sentiers & dans les broussailles des Stoïciens (11)? Si j'avois à faire avec un Péripatéticien qui dit: *ce qu'on peut saisir est l'impression qui vient du vrai*, sans la grande addition, *& qui est telle qu'elle ne peut pas venir du faux*, j'en agirois simplement avec cet homme simple, & je ne disputerois pas beaucoup. Même, si, lorsque j'avance qu'on ne peut rien saisir, on accordoit que le Sage donne quelquefois croyance aux choses douteuses, je ne m'y opposerois pas; d'autant plus que Carnéade lui-même ne s'oppose guere à la derniere proposition. Mais à présent que dois-je faire?

Je demande: qu'est ce qu'on peut saisir? On me répond, & ce n'est pas d'Aristote, ou de Théophraste, ni même de Xénocrate ou de Polémon, mais d'un Philosophe qui leur est inférieur que vient cette réponse; on me répond, dis-je: ce qu'on peut saisir est ce qui est vrai & ne peut être faux. Je ne trouve rien de semblable; j'ajouterai donc foi à ce qui est douteux. Les Péripatéticiens & les anciens Académiciens me le permettent; vous me le refusez; & sur-tout Antiochus, & il fait beaucoup d'impression sur mon esprit, soit à cause de notre amitié reciproque, soit parce qu'à mon avis, il a été le plus subtil & le plus élégant Philosophe de notre temps. D'abord je lui demande de quelle espece est cette Académie qu'il fait profession de suivre? Pour ne rien dire du reste, quel ancien Académicien ou quel Péripatéticien a jamais avancé les deux propositions dont il s'agit, & qui sont, qu'on peut seulement saisir ce qui est tellement vrai qu'il ne peut jamais être

Digitized by Google

faux; & que le Sage ne ſe livre jamais aux opinions? Perſonne aſſurément. Avant Zénon on n'a pas fait de grands efforts, ni en faveur de l'une, ni en faveur de l'autre. Cependant je les crois vraies toutes deux: je ne parle pas ainſi parce que les circonſtances le demandent; c'eſt mon ſentiment.

CHAP. 36.

Chacun veut que les autres penſent comme lui. Incertitude de la Phyſique, & même des Mathématiques.

Voici ce que je ne ſaurois ſouffrir. Vous qui me défendez d'admettre pour vrai ce que je ne connois pas; qui dites que ce ſeroit une grande honte & une extrême légéreté de croire ainſi: vous oſez expliquer les principes de la ſageſſe, développer la nature de toutes les choſes, former les mœurs, fixer le ſouverain bien, détailler nos devoirs, déterminer le genre de vie que je dois embraſſer: vous promettez même de m'enſeigner la regle & l'art de diſputer & de penſer? Et vous prétendez faire enſorte que, pendant que j'embraſſe ce nombre prodigieux de choſes, je ne gliſſe jamais, je n'admette jamais pour vrai ce qui eſt incertain? Si vous m'arrachez à la ſecte que je ſuis, à laquelle me conduirez-vous? Si vous dites que c'eſt à la vôtre, je crains que vous ne montriez de la préſomption: cependant il faut que vous le diſiez: vous ne ſerez pas le ſeul; chacun m'entraînera du côté de la ſienne.

Réſiſterai-je aux Péripatéticiens, qui ſe diſent alliés des orateurs, qui aſſurent que des

Digitized by Google

hommes illuſtres ſortis de leur école ont ſouvent gouverné l'état? Me refuſerai-je aux Épicuriens, parmi leſquels ſont tant de mes amis, tant de perſonnes vertueuſes qui s'aiment réciproquement? Que ferai-je du Stoïcien Diodote, qui a été le précepteur de mon enfance, qui a vécu tant d'années avec moi, qui demeure chez moi, que j'admire, que j'aime, & qui mépriſe toute la doctrine d'Antiochus?

Vous direz: notre Philoſophie eſt la ſeule vraie. Certainement ſi elle eſt vraie, c'eſt la ſeule; la vérité eſt unique. Faut-il dire que nous ſommes imprudents, nous, qui ne voulons pas tomber dans l'erreur; ou faut-il accuſer d'arrogance ces Philoſophes qui ſe flattent d'être les ſeuls qui ſavent tout? On répond: je ne dis pas que ce ſoit moi qui ſait tout; je dis que c'eſt le Sage. Fort bien; il ſait ce qui eſt dans votre ſyſtême. D'abord quel nom donner à un homme qui n'étant pas Sage, enſeigne la ſageſſe? Mais ne parlons plus de nous, parlons du Sage, il n'eſt ici queſtion que de lui (72).

Nous avons, avec la plupart des auteurs, diviſé la Philoſophie en trois parties. D'abord donc, s'il vous plait, examinons les recherches qu'on a faites ſur la nature des choſes. Pour commencer: eſt-il quelqu'un aſſez aveugle pour croire qu'il la connoît? Je ne parle point des conjectures que chacun tire de ſon côté dans la diſpute, & qui ne convainquent point. C'eſt aux Géometres, qui prétendent forcer, non perſuader, & qui démontrent tout ce qu'ils avancent, à prendre garde à eux. Je ne les attaque pas ſur les principes des Mathématiciens, ſans leſquels ils ne peu-

Digitized by Google

vent faire un pas: que le *point* eſt ce qui n'a aucune grandeur; que la *ſurface* eſt ce qui n'a aucune épaiſſeur; & que la *ligne* eſt une longueur ſans largeur. Quand même j'accorderois ces définitions, ſi j'en venois au ſerment, croyez-vous que le Sage jureroit que le Soleil eſt pluſieurs fois plus grand que la terre (73), après avoir vu les démonſtrations qu'en donne Archimede? S'il le jure, il mépriſe le Soleil qu'il regarde comme un Dieu.

Si le Sage n'ajoute pas pleinement foi aux démonſtrations géométriques, qui, à ce que vous dites, forcent l'entendement, il ſera bien éloigné de croire aux raiſonnements des Philoſophes: & s'il y croit, à quels Philoſophes ajoutera-t-il foi? Je pourrois vous mettre devant les yeux tous les divers ſyſtêmes de Phyſique; mais l'entrepriſe eſt longue. Je demande quel ſyſtême il embraſſera. Suppoſons un homme qui n'eſt pas encore Sage, mais qui eſt en chemin de le devenir; ſur quel fondement fera-t-il un bon choix? Quelque doctrine qu'il adopte, il l'adoptera pendant qu'il n'eſt pas encore Sage. Mais, eût-il un entendement divin, quel ſera le ſeul phyſicien qu'il choiſira; il n'en peut choiſir qu'un. Je ne m'étendrai pas ſur des queſtions qui vont à l'infini. Voyons ſeulement quel ſyſtême il adoptera ſur les principes ou éléments dont tout eſt formé; c'eſt un point fort controverſé parmi les grands hommes.

CHAP. 37.

Divers ſentiments ſur les éléments (74).

D'abord Thalès, un des ſept Sages, avec lequel on dit que les autres ſix s'accorderent

Digitized by Google

les premiers (75), donne l'eau pour principe de tout (76). C'eſt pourtant ce qu'il ne perſuada point à Anaximandre, ſon ami & ſon concitoyen, qui prétendit que ce principe étoit l'infinité de la nature (77). Enſuite Anaximene, diſciple de ce dernier, enſeigna que l'immenſité de l'air étoit ce principe; mais que les choſes qui en réſultoient, étoient finies, & qu'il en naiſſoit la terre, l'eau & le feu, qui produiſent tout (78). Selon Anaxagore c'étoit la matiere infinie, compoſée de parties très-petites, ſemblables entr'elles, & infinies en nombre; ces parties étoient d'abord pêle-mêle, & enſuite l'intelligence divine les mit en ordre. Xénophane, qui étoit un peu plus ancien, prétendit que tout eſt un, immuable, & Dieu (79); qu'il n'eſt point né, qu'il eſt éternel, & de figure ſphérique. Parménide dit que c'eſt le feu; qu'il meut la terre, & qu'il l'a formée. Leucippe, que c'eſt le plein & le vuide. Démocrite eſt en cela du même avis; il s'étend d'avantage ſur le reſte. Empédocle veut que ce ſoient les quatre éléments vulgaires & connus. Héraclite dit que c'eſt le feu. Meliſſus que ce qui exiſte eſt infini, immuable, a toujours exiſté, & exiſtera toujours. Platon penſe que Dieu a fait le monde, qui eſt éternel, d'une matiere capable de tout recevoir. Les Pythagoriciens veulent que tout vienne des nombres & des éléments des Mathématiciens. Entre tous ces Philoſophes, votre Sage, je penſe, en choiſira un ſeul pour ſon guide; & les autres, qui ſont de ſi grands hommes & en ſi grand nombre, s'en iront rejetés & condamnés.

Quel-

Digitized by Google

Quelque ſentiment qu'il embraſſe, il en ſera auſſi ſûr que de ce qui tombe ſous ſes ſens: il ne croira pas plus qu'il fait jour à préſent, qu'il ne croira, puiſqu'il eſt Stoïcien, que ce monde eſt ſage, & doué d'une intelligence qui l'a fait, qui s'eſt faite elle-même, & qui regle & dirige tout (80). Il ſera également convaincu que le ſoleil, la lune, toutes les étoiles, la terre, la mer, ſont autant de Dieux, parce qu'une certaine intelligence animale les pénetre, & que cependant un jour ce monde périra par un incendie.

CHAP. 38.

Incertitude ſur la formation du monde.

Que toutes ces propoſitions ſoient vraies, (vous voyez que j'avoue qu'il y a des vérités): cependant je dis qu'on ne peut point en être certain. Car, après que votre Sage Stoïcien vous aura dit toutes ces belles choſes, article par article, viendra Ariſtote, qui, répandant un fleuve d'éloquence (81), dira que ce Sage extravague: que le monde n'a point eu de commencement, puiſqu'il auroit fallu changer d'avis pour commencer un ſi bel ouvrage; & qu'il eſt en tout & par-tout ſi bien arrangé, qu'il n'y a ni de force qui puiſſe produire les terribles mouvements & changements dont vous parlez, ni de vieilleſſe capable à la longue de faire périr cet univers. Vous ſerez forcé de rejeter ce dernier ſyſtême, & de défendre le premier, comme vous défendriez votre tête & votre honneur: & il ne me ſera pas ſeulement permis de douter?

Digitized by Google

Pour ne pas parler de la légéreté des perſonnes crédules, combien ne faut-il pas eſtimer une liberté qui me délivre d'une néceſſité à laquelle vous êtes aſſujetti? Si Dieu a tout fait pour nous (c'eſt un de vos dogmes), pourquoi a-t-il fait tant de ſerpents & de viperes? Pourquoi a-t-il répandu ſur la terre & ſur la mer tant de ſubſtances dangereuſes? Vous dites que ce qui exiſte n'a pas pu être fait avec tant d'art & d'adreſſe ſans l'induſtrie d'un Dieu, dont vous rabaiſſez la majeſté juſqu'à lui faire fabriquer les abeilles & les fourmis. Il y a donc parmi les Dieux un Myrmécide (82) qui fait les ouvrages les plus menus.

Vous dites que ſans un Dieu rien ne peut exiſter. Voilà Straton de Lampſaque qui vient à la traverſe, & qui décharge la divinité d'un ſi grand travail. Si les prêtres des Dieux ſont exempts de toute charge, n'eſt-il pas infiniment plus juſte que les Dieux le ſoient (83)? Straton dit qu'il ſe paſſe de leur ſecours pour bâtir l'Univers. Il enſeigne que la nature a fait tout ce qui exiſte, non, comme le prétend un autre Philoſophe, avec des corpuſcules raboteux, polis, crochus, faits en guiſe de chaînons, qui nagent dans le vuide. Straton regarde ces corpuſcules comme des rêves de Démocrite, qui, au lieu de ſuivre ſa raiſon, ſe livre à ſon imagination (84). Pour lui, conſidérant en détail toutes les parties du monde, il montre que tout ce qui eſt ou ſe forme, eſt l'effet des poids & des mouvements naturels (85). C'eſt ainſi que Straton débaraſſe Dieu d'un grand travail (86), & me délivre d'une grande crainte. Car, peut-on croire que Dieu veille ſur

Digitized by Google

nous, & ne pas être jour & nuit effrayé de la puissance divine? Et s'il nous arrive quelque malheur (& à qui n'en arrive-t-il point), ne pas craindre de l'avoir mérité (87)?

Cependant je n'adopte ni le sentiment de Straton, ni le vôtre. Tantôt c'est l'un qui me paroît plus probable, & tantôt c'est l'autre.

Chap. 39.

Autres incertitudes de la Physique.

O Lucullus, toutes ces choses sont environnées de ténebres épaisses: il n'est aucune sagacité humaine assez grande pour pénétrer le ciel & sonder la terre. Nous ne connoissons pas nos corps; nous ignorons la situation & l'effet de leurs parties. C'est pourquoi les médecins qui avoient intérêt à les connoître, ont eu recours à l'anatomie. Cependant les empiriques disent qu'elles ne nous en sont pas mieux connues; parce qu'il se peut qu'elle souffrent quelque changement pendant qu'on les découvre & qu'on les expose au jour. Mais pouvons-nous disséquer, ouvrir, anatomiser la nature des choses pour voir si la terre est fixe & comme enracinée, ou si elle est suspendue au milieu de l'espace?

Xénophane a dit que la lune est habitée, & que c'est une terre remplie de villes & de montagnes (88). Ces assertions semblent des paradoxes; ni celui qui les a avancées, ni moi, nous ne pouvons pas assurer sous serment que la chose soit ainsi. Ne dites-vous pas que, vis-à-vis de nous, dans les parties opposées de la terre, il y a des hommes que

Digitized by Google

vous nommez antipodes & qui ont leurs pieds contre les nôtres? Pourquoi vous mettez-vous plus en colere contre moi qui ne mépriſe point ces propoſitions, que contre ceux qui, quand ils les entendent, penſent que vous extravaguez? Hicetas de Syracuſe, à ce que dit Théophraſte, croit que le ciel, le ſoleil, la lune, les étoiles, en un mot toutes les choſes qui ſont au deſſus de nous, ſont immobiles, & que dans le monde il n'y a que la terre qui ſoit en mouvement; qu'elle tourne ſur ſon axe avec une extrême vîteſſe, & occaſionne les mêmes phénomenes qui auroient lieu ſi la terre étoit immobile & le ciel en mouvement. Quelques Philoſophes trouvent que Platon dans le Timée ſoutient le même ſentiment, mais avec quelque obſcurité. Et vous, Épicure, que penſez-vous? Parlez. Croyez-vous que le ſoleil ſoit auſſi petit qu'il le paroît? Moi? Sans doute (89). Il ſe moque de vous, & vous à votre tour, vous riez de lui. Socrate & Ariſton de Chios ſont à l'abri de ces railleries; ils penſent qu'on ne peut rien ſavoir de ſemblable.

Mais revenons à notre ame & à notre corps. Connoiſſons-nous aſſez la nature des nerfs & des veines? Savons-nous ce qu'eſt notre ame? Où elle eſt? Et même, ſi nous avons une ame? Ou ſi, comme Dicéarque l'a cru, nous n'en avons point? En cas que l'ame exiſte, ſavons-nous ſi elle a trois parties, comme l'a penſé Platon, la raiſon, la colere, le deſir; ou ſi elle eſt ſimple & ſans parties (90)? Si elle eſt ſimple, eſt-elle un feu, un ſouffle, ou du ſang? Eſt-elle, comme l'a dit Xénocrate, un eſprit ſans corps? On a bien

Digitized by Google

de la peine à ſe faire une idée d'un eſprit ſans corps. Mais, quelle qu'elle ſoit, eſt-elle mortelle ou immortelle? On allegue bien des raiſons en faveur de chacune de ces deux propoſitions.

CHAP. 40.

Syſtêmes différents: difficulté de choiſir.

Votre Sage tient pour certain quelqu'un de ces ſentiments; le nôtre ne voit pas ſeulement lequel eſt le plus probable, tant les raiſons oppoſées ſont également fortes.

Si vous agiſſez plus modeſtement en me reprenant, non de ce que je me refuſe à vos raiſonnements, mais de ce que je ne me rends à aucun, je me ſurmonterai, & je choiſirai un Philoſophe que je ſuivrai. Mais lequel préférerai-je? Lequel? Eſt-ce Démocrite? Car, comme vous le ſavez, j'ai toujours été partiſan de la célébrité. Vous vous réunirez tous pour vous écrier: comment! Vous ſouſcrirez au vuide, pendant que tout eſt ſi plein & ſi ſerré que chaque corps qui ſe meut, fait de la place: & par-tout où il y a de la place, un autre corps s'y jette d'abord? Vous admettrez des atomes qui forment des choſes qui ne leur reſſemblent point? Vous penſerez que les choſes les plus belles peuvent exiſter ſans une intelligence qui les ait faites? Ce monde ſeul eſt admirable, & vous croirez qu'il y en a une infinité d'autres au deſſus, au deſſous; à droite, à gauche; devant, derriere; dont les uns ſont fort différents du nôtre, & d'autres lui reſſemblent parfaitement? Que, comme nous ſommes préſentement à Baules

Digitized by Google

& que nous voyons Puzzoles, de même, dans d'autres endroits, il y a une infinité d'hommes qui portent les mêmes noms que nous, qui ont joui des mêmes dignités, qui ont fait les mêmes actions, qui ont le même tour d'esprit, la même figure, le même âge, & qui disputent sur le même sujet? Vous penserez que quand nous voyons quelque chose, ou qu'en dormant nous croyons la voir, les images nous viennent du dehors & traversent nos corps pour arriver à nos esprits?

Vous vous garderez bien d'adopter ces rêveries & de croire à ces chimeres. Il vaut mieux se refuser à tout que d'admettre des sentiments si étranges. Il n'est donc pas question de me faire donner mon suffrage à quelque système. C'est pourtant ce que vous demandez; mais prenez garde que votre demande ne soit accompagnée de présomption, & même d'indiscrétion; sur-tout par rapport à moi qui ne trouve pas seulement probables vos dogmes. Vous admettez la divination, & je pense que cet art est nul; vous croyez à la destinée qui regle tout, & je la méprise. Je ne crois pas même que ce monde ait été formé par la Sagesse divine; cependant j'ignore si la chose n'est pas ainsi.

CHAP. 41.

Autres incertitudes: éloge de la Physique; les Académiciens l'étudient; comment: imprudence de quelques Physiciens,

Mais enfin pourquoi me blâmer tant? Ne voulez-vous pas me permettre d'ignorer ce que j'ignore? Les Stoïciens pourront dis-

Digitized by Google

puter entr'eux, & je ne pourrai pas disputer avec eux? Zénon & presque tous les autres Stoïciens disent que l'éther est le grand Dieu, qu'il est intelligent, & qu'il gouverne tout. Cléanthe, Stoïcien du premier ordre & disciple de Zénon, veut que ce soit le Soleil qui domine & qui est le maître de tout. Ainsi la dissention des Sages nous force à ne pas connoître notre souverain, puisque nous ignorons si nous devons servir le Soleil ou l'éther. La grandeur du Soleil, (car il répand ici ses rayons & semble me regarder), la grandeur, dis-je, du Soleil m'engage à faire souvent mention de lui. Vous déterminez cette grandeur, comme si vous l'aviez mesurée à la toise. Je dis que je ne crois ni à votre mesure, ni à vous que je regarde comme de mauvais architectes. Lequel de nous est plus réservé? Car je veux adoucir mes expressions.

Cependant je ne suis pas d'avis qu'on abandonne ces questions de Physique. L'examen & la méditation de la nature sont, pour ainsi dire, les aliments naturels de notre ame & de notre entendement. Ces idées nous élevent; elles semblent nous donner une noble fierté; elles nous enseignent à contempler le ciel, & à mépriser la terre, comme un objet petit & peu considérable. La recherche de ce qui est grand ou difficile à découvrir, est amusante; & si notre esprit trouve quelque chose qui lui paroisse vraisemblable, il l'adopte avec un plaisir aussi pur que sensible.

Ainsi notre Sage s'attachera à ces recherches aussi bien que le vôtre. Mais le vôtre ira jusqu'à approuver, croire, affirmer: le

Digitized by Google

nôtre ſe bornera à éviter les opinions inconſidérées, & ſe croira heureux de trouver, dans de ſemblables ſujets, quelque choſe de vraiſemblable. Paſſons à la connoiſſance des biens & des maux: mais auparavant j'ajouterai quelques mots à ce que je viens de dire. Je trouve que les phyſiciens ne font pas attention, qu'en affirmant hardiment de pareilles choſes, ils rendent ſuſpectes celles qui paroiſſent plus évidentes. Car ils ne croient pas plus fermement qu'il fait jour à préſent, qu'ils ne croient que le chant de la corneille ordonne ou défend quelque entrepriſe: ils affirment que le Soleil qu'ils ne peuvent point meſurer, eſt dix-huit fois, & au delà, plus grand que la terre, auſſi poſitivement qu'ils diſent qu'une ſtatue qu'ils ont meſurée, a ſix pieds de hauteur. Il en réſulte ce ſyllogiſme: ſi l'on ne peut pas connoître ſûrement la grandeur du Soleil, celui qui parle des autres choſes comme de la grandeur du Soleil, n'eſt certain de rien: on ne peut pas s'aſſurer de la grandeur du Soleil; donc celui qui l'admet, comme s'il en étoit aſſuré, n'eſt certain de rien. S'ils répondent qu'on peut fixer ſûrement la grandeur du Soleil, je ne m'y oppoſerai pas, pourvu qu'ils avouent que l'on connoît les autres choſes de la même maniere. Ils ne peuvent pas dire qu'une choſe eſt plus ou moins certaine qu'une autre. La certitude eſt la même pour tout; elle n'a point de degrés.

Digitized by Google

CHAP. 42.

Les Philoſophes ne s'accordent point ſur le ſouverain bien.

Mais revenons: qu'avons-nous de ſûr par rapport aux biens & aux maux? Il faut déterminer quel eſt le dernier bien & le dernier mal, auxquels les autres ſe rapportent. Y a-t-il un ſujet ſur lequel les plus grands hommes aient de plus grandes diſputes? Je ne parle pas des ſentiments qui déjà ſemblent abandonnés: je paſſe ſous ſilence Herillus qui met le ſouverain bien dans le ſavoir & dans les connoiſſances. Herillus fut diſciple de Zénon, & vous voyez combien il s'écarte de ſon maître, & combien il ſe rapproche de Platon.

La ſecte des Mégariens a été célebre. Selon le rapport des auteurs, ce Xénophane dont j'ai parlé, en fut le fondateur; après vinrent Parménide & Zénon, tous deux d'Élée, qui donnerent à cette ſecte le nom d'Éléatique, comme enſuite elle prit celui de Mégarienne, d'Euclide qui étoit de Mégare, & qui fut diſciple de Socrate. Ces Philoſophes diſoient que le ſouverain bien étoit ce qui eſt un, toujours ſemblable à lui-même, & toujours le même. Ils empruntoient beaucoup de Platon. Enfin ils furent appellés Érétriens, de Ménédeme qui étoit d'Érétrie: & ils plaçoient tout le bien dans l'eſprit & dans cette pénétration qui apperçoit la vérité. A mon avis, ils diſoient la même choſe que les Mégariens, mais ils s'expliquoient avec plus de clarté & d'élégance.

Digitized by Google

Si nous eſtimons peu ces Philoſophes, & ſi nous les regardons comme oubliés, il en eſt que nous ne devons pas mépriſer: tel eſt Ariſton, qui fut diſciple de Zénon, & montra par ſa conduite qu'il étoit convaincu de ce que Zénon n'avoit fait qu'enſeigner: que la vertu étoit le ſeul bien, & ce qui eſt contraire à la vertu, le ſeul mal. Il ne trouva pas dans les choſes moyennes ce pouvoir que Zénon leur attribuoit, & il plaça le ſouverain bien à n'en être affecté ni agréablement ni douloureuſement, diſpoſition qu'il nomma *indifférence*. Tel eſt auſſi Pyrrhon, qui voulut que le Sage ne ſentît pas même l'effet de ces choſes moyennes; il donna à cette diſpoſition le nom d'*indolence* ou d'*impaſſibilité*. Mais, pour paſſer ſous ſilence tous ces ſentiments, qui ne ſont pas en petit nombre, examinons ceux qu'on a ſoutenus long-temps & avec beaucoup de force.

Le plaiſir eſt le ſouverain bien, ſelon quelques Philoſophes, à la tête desquels fut d'abord Ariſtippe diſciple de Socrate, d'où ſont venus les Cyrénaïques; enſuite Épicure, dont la doctrine eſt à préſent plus connue que celle des Cyrénaïques, avec leſquels pourtant il ne s'accorde pas même au ſujet du plaiſir. Calliphon plaça le ſouverain bien dans le plaiſir joint à l'honnête; Hieronymus dans l'abſence de tout ce qui eſt fâcheux; à quoi Diodore aſſocia l'honnête. Ces deux derniers étoient Péripatéticiens. Que le ſouverain bien conſiſte dans une vie honnête & dans la jouiſſance des choſes qui naturellement ſont de premiere néceſſité, ç'a été le ſentiment de l'ancienne Académie, comme le montrent les

Digitized by Google

écrits de Polémon qu'Antiochus goûtoit extrêmement; Ariſtote & ſes Sectateurs paroiſſent encore s'approcher fort de ce ſentiment. Carnéade diſoit que jouir des premieres néceſſités étoit le ſouverain bien, opinion qu'il n'approuvoit pas, mais qu'il avançoit pour contredire les Stoïciens. Zénon, qui fut le fondateur & le Chef des Stoïciens, plaçoit le ſouverain bien dans l'honnête qui s'accorde avec la nature (91).

CHAP. 43.

Il eſt difficile de choiſir, & prudent de ſuſpendre ſon jugement. Suite des ſentiments différents ſur le ſouverain bien, & ſur les diſpoſitions du Sage.

Il eſt évident que les derniers des maux ſont oppoſés à tous ces ſouverains biens que je viens de décrire: à préſent, lequel de ces Philoſophes ſuivrai-je? Je m'en rapporte à vous. On ne me fera pas j'eſpere, cette réponſe groſſiere & abſurde: *celui qu'il vous plaira, pourvu que vous en ſuiviez un.* On ne peut rien avancer de plus inconſidéré. Je voudrois ſuivre les Stoïciens. Antiochus (pour ne pas parler d'Ariſtote, Philoſophe excellent, à mon avis), Antiochus même me le permettra-t-il? lui qui paſſoit pour Académicien, & qui réellement étoit, à très-peu de choſe près, un vrai Stoïcien. Voilà déjà l'affaire douteuſe. Où l'on fera un Sage Stoïcien, ou un Sage ſelon l'ancienne Académie. On ne peut pas être l'un & l'autre à la fois. Ces deux ſectes ſont en diſpute, non au ſujet des

Digitized by Google

limites, mais au ſujet de la poſſeſſion entiere. Toute la conduite dépend de ce qu'on prend pour le ſouverain bien; ceux qui ne s'accordent pas en cela, ne s'accordent pas ſur la maniere de vivre. Il eſt donc impoſſible que tant le Stoïcien que l'Académicien ſoient Sages; leurs ſentiments different trop. Il faut que l'un des deux le ſoit. Si c'eſt le diſciple de Polémon, le Stoïcien eſt en faute parce qu'il prend le faux pour vrai; ce qui ſelon vous, ne convient point au Sage. Si le ſentiment de Zénon eſt vrai, il faut dire des anciens Académiciens & des Péripatéticiens ce qu'on vient de dire des Stoïciens. Un tiers n'adopte ni un ſentiment ni l'autre: lequel des trois eſt le plus prudent?

Il y a bien plus; Antiochus ne s'accorde pas en tout avec les Stoïciens ſes favoris: n'indique-t-il point par-là que le Sage ne ſauroit approuver ce qu'Antiochus rejette? Les Stoïciens veulent que toutes les fautes ſoient égales: Antiochus déſapprouve fort cette propoſition. Qu'il me ſoit permis d'examiner quel parti je dois prendre. Décidez-vous, dit-on, & déterminez-vous une fois pour quelque choſe. Comment? Ce qu'on dit de part & d'autre me paroît également ingénieux & fort; ne dois-je pas prendre garde à m'épargner un grand crime? Car, vous diſiez, Lucullus, que c'eſt un crime que de trahir les dogmes. Je ſuſpends donc mon jugement pour ne pas acquieſcer à ce que je ne connois point; dogme que j'ai de commun avec vous.

Voici une différence beaucoup plus grande. Zénon penſe que la vie heureuſe conſiſte

Digitized by Google

uniquement dans la vertu. Que dit Antiochus? Oui, dit-il, la vie heureuſe, mais non pas la vie la plus heureuſe. Zénon qui penſe qu'avec la vertu on a tout, eſt un Dieu. Antiochus qui croit, qu'outre la vertu, pluſieurs choſes nous ſont ou cheres ou néceſſaires, eſt un homme foible & mépriſable. Mais je crains que Zénon n'attribue à la vertu plus de pouvoir que la nature n'en comporte, ſurtout puiſque Théophraſte à combattu ce ſentiment avec beaucoup de force & d'éloquence. J'ai auſſi peur que Théophraſte ne ſe contrediſe, en avouant qu'il y a des maux de corps & de fortune, & ſoutenant néanmoins que celui qui les ſouffre, eſt heureux s'il eſt Sage. J'héſite; tantôt je trouve vrai l'un de ces deux ſentiments, & tantôt l'autre: & cependant je crois que ſi ni l'un ni l'autre n'eſt vrai, la vertu eſt anéantie.

Les Philoſophes ne ſont pas d'accord ſur ces points. Pouvons-nous admettre pour vrai tous ceux dans leſquels ils s'accordent? comme, par exemple, que l'ame du Sage n'eſt jamais agitée par les deſirs, ni tranſportée de joie.

CHAP. 44.

Propoſitions improbables. Paradoxes des Stoïciens.

Suppoſons que ces propoſitions ſoient probables; ces autres: que le Sage ne craint rien; qu'il ne s'attriſte jamais, le ſont elles? Comment? Le Sage ne craint rien? Il ne s'attriſte jamais, pas même en voyant la deſtruction de ſa patrie? La choſe eſt aſſez dure,

Digitized by Google

mais inévitable pour Zénon qui ne met au rang des biens que l'honnête: elle ne l'eſt pas pour vous, Antiochus, qui reconnoiſſez pluſieurs biens, outre l'honnête, & outre le deshonnête pluſieurs maux que le Sage doit craindre quand ils viennent, & recevoir avec triſteſſe quand ils ſont arrivés. Mais je demande quand l'ancienne Académie a-t-elle ſtatué que l'eſprit du Sage n'eſt ni ému ni troublé? Les anciens Académiciens approuvoient la modération, & ils vouloient que chaque paſſion fut retenue dans de certaines bornes marquées par la nature. Nous avons lu le traité *de l'affliction* compoſé par Crantor qui étoit de l'ancienne Académie; c'eſt un petit livre d'or, & qui mérite d'être appris par cœur, comme Panetius le conſeilloit à Tubéron. Les anciens Académiciens alloient même jusqu'à dire que la nature a aſſujetti nos ames à ces paſſions pour notre avantage; que la crainte nous fait tenir ſur nos gardes; que la compaſſion & le mal-aiſe nous portent à la clémence; que la colere même ſert, pour ainſi dire, à aiguiſer le courage. Avoient-ils raiſon ou tort? C'eſt ce que nous examinerons ailleurs; mais je ne ſais comment votre dureté s'eſt gliſſée dans la vieille Académie.

Je ne puis ſouffrir les paradoxes des Stoïciens: ce n'eſt pas qu'ils me déplaiſent; ils ſont, pour la plûpart de Socrate: mais où Xénocrate & Ariſtote en ont-ils dit un mot? Car vous voulez que ces deux Philoſophes s'accordent. Auroient-ils jamais dit que les ſeuls Sages ſont rois, riches, beaux? Que tout ce qui exiſte appartient au Sage? Qu'il n'y a de conſul, de préteur, de général, peut

Digitized by Google

être même de petit magistrat, que le Sage? Enfin qu'il est le seul citoyen, le seul homme libre? Que tous ceux qui ne sont pas des Sages, sont des étrangers, des exilés, des esclaves, des maniaques? Que les écrits de Lycurgue, de Solon, que nos douze tables, ne sont pas des loix? Qu'il n'y a ni villes, ni communautés que celles qui sont composées de Sages? Lucullus, si vous adoptez le sentiment d'Antiochus votre ami, vous devez défendre ces paradoxes, comme vous défendriez votre patrie: pour moi, je ne suis obligé à les soutenir que de la bonne maniere; autant que je le trouverai à propos.

CHAP. 45.

Paradoxe Stoïcien. Difficulté de fixer le souverain bien.

J'ai lu dans Clitomachus que lorsque Carnéade & le Stoïcien Diogene étoient au Capitole, en attendant que le Sénat leur donnât audience, Aulus Albinus, qui étoit alors préteur sous le Consulat de Publius Scipion & de Marc Marcellus; cet Albinus qui ensuite fut Consul avec votre aïeul, ô Lucullus, & qui étoit savant, comme le montre l'histoire qu'il a écrite en Grec; j'ai lu dis-je, qu'Albinus dit en riant à Carnéade: *vous ne me regardez pas comme préteur, parce que je ne suis pas un Sage; Rome ne vous semble pas une ville, & vous ne croyez pas qu'elle renferme une communauté.* Carnéade répondit: *c'est le sentiment de ce Stoïcien.* Ni Aristote, ni Xénocrate, qu'Antiochus prétendoit suivre, n'auroient douté qu'Albinus fût préteur, que Rome fût une ville;

Digitized by Google

& qu'elle fût le siege d'une République. Mais notre Antiochus est, comme je l'ai déjà dit, un Stoïcien à quelques changements près qu'il balbutioit.

Vous êtes en peine pour moi; vous craignez que je ne me livre à quelque opinion, & que je n'approuve & que je n'adopte quelque chose d'inconnu; ce que vous ne voulez pas. Quel conseil me donnez-vous? Chrysippe assure souvent au sujet du souverain bien, qu'il n'y a que trois sentiments qu'on puisse défendre. Il coupe court, & élague le grand nombre. Il dit que c'est ou l'honnête, ou l'agréable, ou l'un & l'autre. Que ceux qui font consister le souverain bien à être à l'abri de tout accident fâcheux, évitent le nom odieux de plaisir, & ne s'éloignent pas de la chose, non plus que ceux qui réunissent l'honnête & l'agréable, ou que ceux qui joignent à l'honnête les premieres commodités de la vie. Ainsi il laissa trois sentiments qu'il croyoit qu'on pouvoit défendre avec quelque probabilité. Soit. Quoique j'aie de la peine à me détacher du souverain bien de Polémon, des Péripatéticiens, & d'Antiochus, & que jusqu'à présent je n'aie rien trouvé de plus probable, cependant je vois que le plaisir flatte agréablement nos sens. Je penche pour l'avis d'Épicure ou d'Aristippe. La vertu me rappelle, ou plutôt elle me retire par la main; elle me dit que ces mouvements ne conviennent qu'aux bêtes; elle rapproche l'homme des Dieux. Je puis garder le milieu; & puisqu'Aristippe n'a soin que du corps, comme si nous n'avions point d'ame; & que Zénon s'attache à l'ame, comme si nous n'avions point de

Digitized by Google

de corps, je puis être de l'avis de Calliphon que Carnéade défendoit avec tant d'attachement qu'il ſembloit l'approuver. Cependant Clitomachus aſſuroit qu'il n'avoit jamais pu déméler ce que Carnéade approuvoit. Mais ſi je voulois embraſſer le ſouverain bien de Calliphon, la vérité, & la ſévere & droite raiſon ne s'y oppoſeroient-elles point? L'honnête conſiſte à mépriſer le plaiſir; & vous joindrez l'honnête au plaiſir? C'eſt accoupler l'homme avec la bête.

CHAP. 46.

Continuation de l'examen de la nature du ſouverain bien. Différence entre les Académiciens & les Dogmatiques. Doutes ſur le criterium de la vérité.

Il ne reſte donc ſur l'arene qu'une paire de combattants, le plaiſir & l'honnête. Chryſippe, à mon avis, n'eut pas beaucoup d'efforts à faire à ce ſujet. Si vous ſuivez l'un, bien des choſes ſont anéanties, ſur-tout la ſociété, la bienveillance, l'amitié, la juſtice, & les autres vertus, dont nulle ne peut ſubſiſter ſans être déſintéreſſée. Ce n'eſt pas l'homme vertueux, c'eſt l'hypocrite qui remplit ſon devoir en vue du plaiſir comme d'une récompenſe. Prêtez maintenant l'oreille à ceux qui diſent qu'ils ne ſavent pas ſeulement ce que ſignifie le nom d'honnête, à moins que nous n'entendions par-là ce qui fait du bruit parmi le peuple; qui ſoutiennent que le corps eſt la ſource de tous les biens; que c'eſt-là la regle & le cri de la nature; que qui s'en

Digitized by Google

écarte, n'a point de fil pour ſe conduire dans la vie.

Penſez-vous donc que ces diſcours, & une infinité d'autres, ne faſſent aucune impreſſion ſur moi? Ils en font autant que ſur vous, Lucullus; ne me croyez pas moins homme que vous. Nous différons ſeulement en ce que, quand vous êtes frappé, vous acquieſcez, vous croyez, vous approuvez; vous prétendez que c'eſt une choſe certaine, ſaiſie, bien compriſe, arrêtée, ferme, & fixe; & qu'ainſi aucune raiſon ne peut vous faire changer, ni même vous ébranler: tandis que je penſe qu'en toute occaſion, ſi je ſouſcris à un ſentiment, je puis tomber dans l'erreur, parce que le vrai ne diffère point du faux, ſur-tout les regles de la Logique étant nulles.

Je viens enfin à la troiſieme partie de la Philoſophie. Protagoras prétend que ce que chacun trouve vrai, l'eſt pour lui. Les Cyrénaïques ſont d'un autre ſentiment; ils veulent que, hors les mouvements intérieurs, il ne ſoit aucune vérité dont on puiſſe être ſûr. Épicure en adopte un autre; il ſoutient que les ſens, les notions, & le plaiſir, ſont la pierre de touche de la vérité (92). Platon attribue à la penſée & à l'intellect toute connoiſſance du vrai, & veut que la vérité même ſoit ſéparée de l'incertitude & des ſens. Notre Antiochus goûte-t-il quelqu'un de ces ſentiments? Pas même ceux de ſes prédéceſſeurs. Où ſuit-il Xénocrate, de qui nous avons ſur le diſcours des traités en grand nombre & fort eſtimés? Où ſuit-il Ariſtote, qui eſt le plus ingénieux & le plus élégant des Philoſophes? Antiochus n'abandonne jamais Chryſippe.

Digitized by Google

CHAP. 47.

Nouvelles incertitudes. La probabilité suffit pour les arts & pour la conduite.

Pourquoi donc portons-nous le nom d'Académiciens? Abusons-nous de l'honneur de ce titre? Pourquoi sommes-nous forcés à suivre des Philosophes qui ne sont pas d'accord entr'eux? Combien de disputes sur ce seul article que les Logiciens traitent dans leurs éléments; c'est comment il faut juger de la vérité ou de la fausseté d'un raisonnement lié comme celui-ci: *s'il fait jour il fait clair.* Diodore est d'un sentiment, Philon d'un autre, & Chrysippe encore d'un autre. En combien de choses Chrysippe ne contredit-il pas Cléanthe son maître? Les deux principaux Logiciens, Antipater & Archidamus, deux hommes farcis d'opinions, ne se contredisent-ils pas sur plusieurs articles?

Pourquoi donc, Lucullus, tâchez-vous de me rendre odieux, & me citez-vous presque devant l'assemblée du peuple? Vous ordonnez même, à l'exemple des tribuns séditieux, qu'on ferme les boutiques. A quoi, si ce n'est à soulever les artisans, aboutissent les plaintes que vous faites contre nous, en disant que nous détruisons tous les métiers. Si tous ces gens-là s'assembloient, il seroit facile de les irriter contre vous. D'abord je mettrois au jour ce que vous avancez d'odieux: que tous les membres de cette assemblée sont des bannis, des esclaves, des insensés; ensuite je parlerois de ce qui ne regarde pas la populace, mais de ce qui vous touche, vous qui m'écoutez. Car Zénon & Antiochus as-

Digitized by Google

ſurent que vous ne ſavez rien. Comment! dites-vous: nous ſoutenons que même ceux qui ne ſont pas des Sages ſaiſiſſent nombre de choſes.

Mais vous dites que perſonne ne ſait rien hors le Sage. C'eſt ce que Zénon exprimoit par des geſtes; car il montroit, du côté de la paume, la main étendue, & diſoit: *ainſi eſt la perception.* Enſuite il plioit un peu les doigts, & continuoit: *ainſi eſt l'adhéſion ou l'acquieſcement.* Après il fermoit la main ou le poing, en ajoutant: *voilà la catalepſie;* & c'eſt de cette image que Zénon tira le nom qu'il donna à cette opération de l'ame, nom qu'elle n'avoit pas auparavant. Enfin Zénon mettoit la main gauche ſur la droite, & ſerroit fortement ſon poing, en diſant: *voilà la ſcience,* que le Sage ſeul peut acquérir. Mais les Stoïciens même ne diſent point quel eſt l'homme qui poſſede ou a poſſédé la ſageſſe. Ainſi vous, Catulus, vous ne ſavez pas qu'il fait jour à préſent; ni vous, Hortenſius, que nous ſommes dans votre maiſon de campagne. Ce diſcours eſt-il moins propre à rendre votre doctrine odieuſe? Cependant il n'eſt pas trop élégant: le vôtre eſt plus ingénieux.

Mais, comme vous diſiez que ſi l'on ne peut rien ſaiſir, tous les arts tombent; comme vous ne m'accordiez pas que la probabilité fût ſuffiſante pour les métiers, de même je vous dis à mon tour que les arts ne peuvent pas ſubſiſter ſans la ſcience. Zeuxis, Phidias, Polyclete, qui avoient tant de talent, ſouffriroient-ils qu'on dît qu'ils ne ſavoient rien? Mais ſi quelqu'un leur faiſoit ſentir toute la force qu'on attribue au mot

Digitized by Google

ſcience, ils s'appaiſeroient: de même ils ſe réconcilieroient avec nous, s'ils apprenoient que nous leur ôtons ce qui n'exiſte nulle part, & que nous leur laiſſons ce qui leur ſuffit. On doit auſſi regarder comme favorable à notre méthode la prudence de nos ancêtres, qui d'abord voulurent que chacun prêtât ſerment *ſuivant ſon ſentiment*; enſuite, qu'on ne fût coupable *qu'en cas qu'on trompât de propos délibéré*, parce que nous ſommes ſujets à beaucoup d'ignorance; de plus, que celui qui rend un témoignage, dît *qu'il croit*, même dans les choſes dont il eſt témoin oculaire; & que les juges aſſermentés prononçaſſent dans les procès qu'ils avoient examinés, non que les choſes *étoient*, mais qu'elles *paroiſſoient* telles.

CHAP. 48.

Concluſion.

Mais, Lucullus, puiſque le pilote nous fait ſigne, & que le zéphyr par ſon doux murmure nous avertit qu'il eſt temps de nous embarquer; & puiſque j'en ai aſſez dit, il convient que je termine mon diſcours. Cependant, lorſque dans la ſuite nous nous livrerons à de ſemblables recherches, parlons des violentes diſſenſions qui diviſent les plus grands hommes, de l'obſcurité de la nature, & de la faute que font tant de Philoſophes en ne s'accordant pas au ſujet des biens & des maux, enſorte que, puiſque le vrai eſt unique, il eſt néceſſaire que les plus belles connoiſſances reſtent imparfaites; parlons, dis-je de ces matieres, plutôt que des ſurpriſes des yeux & des autres ſens, du ſorite, ou de l'ar-

Digitized by Google

gument appellé le *menteur*, filets que les Stoïciens se sont tendus à eux-mêmes.

Lucullus répondit: je ne suis pas fâché que nous ayons eu ces entretiens. Lorsque nous nous trouverons ensemble, sur-tout dans nos terres de Tusculum, nous discuterons souvent les questions que nous jugerons à propos. Fort bien repliquai-je; mais que pense Catulus? que pense Hortensius? Catulus reprit: ce que je pense? Je suis de l'avis de mon pere qui disoit que cet avis étoit celui de Carnéade; je pense qu'on ne peut être assuré de rien; & que le Sage peut ajouter foi à des choses dont il n'est pas sûr, c'est à dire, avoir des opinions; pourvu, qu'il sache que ce sont des opinions, & qu'il n'y a rien de certain; &, sans approuver une totale suspension de jugement, je souscris de tout mon cœur au sentiment qui nous refuse toute certitude.

Je répondis: je comprends votre avis, & je n'en suis pas fort éloigné. Mais quel est le vôtre Hortensius? Il reprit en souriant: qu'il faut surseoir (93). Je repliquai: je vous tiens; c'est précisément l'avis de l'Académie. Ici finit l'entretien; Catulus resta, & nous nous rendîmes à nos bateaux.

Fin des Livres Académiques.

Digitized by Google

NOTES
sur la Lettre de Ciceron à Varron.

Cette lettre a certainement été écrite à l'occasion des livres Académiques que Ciceron envoyoit à Varron. Cependant il ne faut pas la regarder comme une dédicace. Ciceron n'en connoissoit pas l'usage. Cet Orateur Philosophe composa nombre d'ouvrages; il les adressa tous à ses amis: plusieurs de ces ouvrages sont heureusement parvenus jusqu'à nous, ainsi qu'un recueil assez considérable de ses lettres; & celle-ci est la seule, qui ait quelque apparence de dédicace. Par quel privilege les livres Académiques en auroient-ils une; ou quel mérite particulier avoit Varron pour s'attirer une distinction si flatteuse?

D'ailleurs, quand Ciceron parle de son ouvrage dans cette lettre, il se sert toujours du temps passé (*j'ai envoyé; j'ai donné commission; j'ai feint; je vous ai fait soutenir*): on peut conclure de ce tour que la lettre dont il s'agit, a été envoyée quelque temps après le livre; il paroît pourtant qu'elle l'a suivi de près, parce que Ciceron fait connoître qu'à la date de cette Lettre, Varron ne pouvoit pas avoir lu les livres Académiques. Je pense, dit-il, que quand vous aurez lu cette piece &c.

De plus cette lettre finit par un compliment sur un achat & sur un changement de demeure; de pareils compliments ne semblent pas trop bien placés à la fin d'une épître dédicatoire. Voici, selon ma conjecture, l'histoire de cette lettre.

Digitized by Google

Ciceron doutoit s'il devoit donner ſes livres Académiques à Varron ou à quelque autre. Il avoit remis au jugement d'Atticus la déciſion de cette importante affaire. Atticus pouvoit bien la décider en faveur de Varron; & dans ce cas, à cauſe des circonſtances, c'étoit Atticus qui devoit remettre les livres à Varron. Il convenoit que Varron fût aſſuré que ce préſent lui venoit de la part de Ciceron, qui d'ailleurs ſouhaitoit ardemment de voir ſon nom à la tête de quelque ouvrage du plus ſavant des Romains. Pour ſatisfaire à la bienſéance & à ſes deſirs, l'Orateur Philoſophe écrivit la lettre dont il s'agit, & la fit tenir à ſon ami Atticus afin qu'il la remit à Varron, s'il prenoit le parti de lui donner les Académiques. Effectivement Ciceron (dans la lettre 25 du livre XIII. à Atticus) queſtionne Atticus en ces termes. „Mais dites-moi, avez-vous été bien content „de la lettre que j'écris à Varron? Que je puiſſe mou„rir ſi j'ai jamais rien travaillé avec tant de ſoin.“ (Traduct. de l'Abbé Mongault). Ce paſſage ne peut regarder que la lettre en queſtion. Il ſuffit de lire les autres lettres de Ciceron à Varron pour s'en convaincre.

Les anciens Éditeurs, & parmi les Modernes l'Abbé d'Olivet, ont laiſſé cette lettre à ſa place, dans le livre IX. des lettres de Ciceron à diverſes perſonnes, parce que ce n'eſt pas une dédicace. Pluſieurs Éditeurs l'ont répétée à la tête des livres Académiques, parce qu'elle les regarde; & j'ai cru devoir me conformer à leur uſage.

(2) L'Abbé Prévôt, dans ſa traduction des lettres de Ciceron à diverſes perſonnes, rend ainſi ce paſſage. „Le ſort de la République fera notre apo„logie, pour l'uſage que nous avons fait du temps „paſſé; mais nous lui ſommes redevables à préſent de „notre travail.“ Ce Traducteur conſtruit, *Fortuna*

Digitized by Google

Reipublicæ ſuſtineat cauſſam ſuperiorum temporum; & Ciceron dit: *ſed ſuperiorum temporum fortuna reipublicæ cauſſam ſuſtineat.* La conſtruction de cet Abbé me ſemble forcée. Elle ſuppoſe une maniere d'écrire peu conforme au génie de la Langue Latine, & contraire au goût de Ciceron. D'ailleurs ce Traducteur a omis la phraſe: *Sero fortaſſe.*

A mon avis, Ciceron dit: „nos entretiens philoſophiques n'auront, peut-être, pas lieu de long-„temps, à cauſe des circonſtances malheureuſes où „ſe trouve la République: mais c'eſt à la fortune qui „l'a ſecondée par le paſſé, à la tirer de ces circonſtan-„ces fâcheuſes: tout ce que nous pouvons faire, c'eſt „de travailler à l'illuſtrer par nos écrits." Ciceron en pluſieurs endroits répete cette derniere penſée. Il dit, au premier livre de la Nature des Dieux, chap. 4: „l'état de la République étant tel qu'il fal-„loit qu'un ſeul la gouvernât par ſa prudence & par „ſes ſoins, j'ai cru que, pour l'avantage même de la „République, je devois expliquer la Philoſophie à „nos concitoyens, regardant comme fort honorable „pour elle, que des matieres auſſi graves & auſſi eſti-„mables que celles-ci, fuſſent traitées en notre lan-„gue." Voyez auſſi de Finib. Lib. I. cap. 4. Tuſcul. Lib. I. cap. 3. Lib. II. cap. 1. & 2. de Divin. Lib. II. cap. 2.

Enſuite Ciceron dit: *Sed ſuperiorum temporum fortuna Reipublicæ cauſam ſuſtineat: hæc ipſi præſtare debemus.* Davifius explique ainſi la derniere phraſe: *hæc* tempora *nobis ſunt imputanda; nec, ſi aliter quam par eſt, ea collocemus, in alios culpa transferri, ſed in nosmet ipſos recipi debet.* Il me ſemble plus naturel de paraphraſer *hæc* ſtudia, que *hæc tempora.* Les ſavants en jugeront.

Digitized by Google

NOTES
sur les Académiques à Varron.

(1) C'est l'interprétation de Turnebe: elle me semble bonne.

(2) Scriberius Libon, savant fort attaché à Varron qui lui dédia un livre.

(3) J'ai suivi la plupart des éditions, dans lesquelles on lit: *Vides autem eadem ipse.* Didicisti enim *non posse nos* &c. Davisius corrige: *Vides autem* (eadem enim didicisti) *non posse nos* &c. Si l'on adoptoit cette correction, il faudroit traduire: „Vous voyez (car vous avez été à la même école que „moi) que nous ne pouvons pas " &c.

(4) Ciceron se sert ici du mot *interrogatio,* qui dans cette occasion & autres pareilles, signifie raisonnement. Voyez Tom. I, note (p) au discours préliminaire, pag. 102.

Ici, comme ailleurs (Voyez discours prélimin. Art. II, note 9 & 10, pag. 81 du Tom. I.), Ciceron blâme les Epicuriens, non seulement de ce qu'ils ne sont pas méthodiques, mais aussi de ce qu'ils manquent d'éloquence, & même d'élégance. Cependant il dit ailleurs (De Finib. bon. & mal. Lib. I. cap. 5.): „le style de ce Philosophe [d'Epicure] ne me choque „point: il dit ce qu'il veut dire, & il parle assez clai„rement pour que je l'entende. D'ailleurs, si un Phi„losophe a de l'éloquence, je n'en suis pas fâché: s'il „n'en a pas, je ne l'exige pas avec beaucoup d'em„pressement."

(5) Chez les Anciens le mot *virtus* avoit une signification plus étendue que chez nous. Selon eux, „les sciences & les arts étoient des vertus (Stob.).

Digitized by Google

„Les vertus les plus générales ſont la Phyſique, la „Morale, & la Logique (dit Plut. du ſent. des Philoſ. „Livr. I. préfac. p. 874. E.). Aux autres vertus [mo„rales] ils joignoient la Dialectique & la Phyſique.“ (Cat. dans Cic. de fin. bon. & mal. Lib. III. cap. 21.). En un mot la vertu conſiſtoit en trois articles: „le „premier étoit de connoître ce que chaque choſe a „de vrai & de réel; ce qui s'accorde avec elle; ce „qui s'enſuit; quel eſt l'effet & la cauſe de chaque „choſe. Le ſecond article conſiſtoit à réprimer les „agitations violentes de l'ame, que les Grecs nom„ment *paté*, & à ſoumettre à la raiſon les appétits „qu'ils appellent *ormàs*. Le troiſieme étoit de ſe ſer„vir avec modération & convenablement de ceux „avec qui nous vivons en ſociété; en ſorte que par „leurs ſoins nous ayons les moyens de ſatisfaire plei„nement aux demandes de la nature, de repouſſer les „maux que les autres hommes peuvent nous faire, de „nous venger de ceux qui ont tâché de nous nuire, & „de les punir autant que le permettent l'équité & l'hu„manité“ (Cic. de Offic. Lib. II. cap. 5. à la fin.).

Nous ne comprenons pas ſous le nom de vertu le premier de ces trois articles; & nous ſommes bien éloignés de mettre de ce nombre la derniere partie du troiſieme. Éclairés par les lumieres de la Révélation, nous ſavons que, s'il eſt permis d'empêcher notre prochain de nous nuire à tort, tout ce qui eſt permis n'eſt pas vertu; que la néceſſité de nous défendre peut excuſer le mal que nous faiſons à un injuſte aggreſſeur; mais que la vengeance eſt toujours un crime.

Quant au premier article, nous le mettons au rang des choſes louables, & nous l'excluons du nombre des vertus, parce que nous ne regardons comme digne de ce beau nom que ce qui regle la volonté. Les Anciens l'étendoient à tout ce qui perfectionne l'eſprit; „ils ajoutoient au nombre des vertus la Dia-

Digitized by Google

„lectique & la Physique, & donnoient à ces deux „sciences le nom de vertus (Cic. de Finib. bon. & „mal. Lib. III. cap. 21.). L'éloquence aussi - - - est „une vertu, parce qu'elle consiste dans la science de „bien parler" (Cic. de Orat. Lib. I. cap. 18.). Ciceron veut même que „l'éloquence soit une des plus „grandes vertus", & il nous enseigne que „les Grecs „la nommoient Sagesse" (Cic. de Orat. Lib. III. cap. 18.). Aussi Xénophon fait usage du mot *sophia*, qui signifie *sagesse*, en parlant de Marsyas qui avoit osé entrer en concurence de *talents* avec Apollon, comme l'observe Mr. Larcher, Traducteur de l'expédition de Cyrus & de la retraite des dix-mille. Au sujet des vertus voyez aussi Quintil. instit. Orat. L. II. cap. 20., & Silv. philolog. J. Clerici, cap. II. §. 2.

(6) Il me semble qu'ici le discours n'a point de suite: ce ne sont pas les *mots nouveaux* que, selon Varron, les savants aiment mieux puiser dans les sources Grecques, & que les ignorants ne veulent pas même recevoir des Latins: ces sont les *choses;* c'est la Philosophie. Je pense qu'il y a ici une faute de copiste, & que Ciceron avoit écrit, *verbis nonnumquam novis cogimur uti, ut ea doceamus quæ* &c. La ressemblance d'*uti* & d'*ut* a induit en erreur les Copistes qui ont omis les mots *ut ea doceamus.* C'est une conjecture que j'abandonne au jugement des savants.

(7) *Quand on a rejeté toute cause efficiente.* Ciceron dit: *causas rerum efficientium.* On a trouvé de l'obscurité dans ce texte. Pour l'éclaircir, quelques interprêtes le changent, & lisent: *causas rerum efficientes*, & même *causas efficientes.* D'autres se contentent de l'expliquer, & veulent que le mot *causas* signifie ce que nous nommons *causes finales*, & que les termes *rerum efficientium* se rapportent à ce que nous appellons *causes efficientes.* Selon ces

Digitized by Google

interprètes, Varron dit: *quand on a écarté les causes finales des causes efficientes;* c'eſt à dire: quand on a ſuppoſé des cauſes efficientes qui agiſſent aveuglément & ſans deſſein.

J'avoue que cette interprétation donne au texte une ſuite frappante. Varron oppoſe le *deſſein* au hazard, & dit: quand on a ſuppoſé des cauſes efficientes qui agiſſent ſans deſſein, eſt-il difficile de parler d'atomes qui ſe rencontrent au hazard?

Cependant je ne crois pas que ce ſoit la penſée de Varron, ou plutôt de Ciceron qui le fait parler. L'Orateur Romain combat la Phyſique d'Épicure en pluſieurs endroits; & toujours il lui reproche de ſuppoſer des effets qui n'ont aucune *cauſe efficiente.* „Épicure (dit Cic. de Fato cap. 9.) craint la fata„lité; c'eſt pourquoi il a recours aux atomes; il les „fait décliner, & ſe jette dans deux difficultés inſur„montables: l'une eſt que quelque choſe arrive *ſans „une cauſe qui le faſſe exiſter; en ſorte que quel„que choſe ſe fait de rien;*... l'autre eſt que de deux „atomes qui ſe meuvent dans le vuide, l'un ſuit la „ligne perpendiculaire, & l'autre décline. - - - Il y „a de la différence entre les cauſes qui par hazard pré„cedent un effet, & celles qui ſont naturellement ef„ficaces.“ Et (Ch. 10.): „Épicure eſt forcé d'avouer, „ſi ce n'eſt en paroles au moins en effet, que ſes ato„mes déclinent ſans *cauſe;* puiſque l'un ne décline „pas parce qu'un autre le frappe; car, comment ſe „peut-il que l'un frappe l'autre, ſi, par leur peſan„teur, ils tombent tous perpendiculairement en „ligne droite, comme le veut Épicure? Il s'enſuit „que s'il y a des atomes, & s'ils déclinent, ils décli„nent *ſans cauſe.*“ Et plus bas (Chap. 20.): „Eſt„il ſurvenu dans la nature une nouvelle *cauſe* qui faſſe „décliner les atomes?“

Digitized by Google

Et (de Finib. bon. & mal. Lib. I. cap. 6.): „Démocrite „pense que ce qu'il appelle atomes, c'est à „dire, des corps indivisibles à cause de leur solidité, „errent dans un vuide infini, où il n'y a ni haut, ni „bas, ni milieu, ni terme, ni extrémité; qu'ils se „meuvent en sorte qu'ils se rencontrent & s'unissent; „& que de cette maniere se forme tout ce qui existe „& que nous voyons: que le mouvement des atomes „n'a point eu de commencement, mais qu'on doit „le regarder comme éternel. En tant qu'Épicure suit „Démocrite, il ne se trompe guere. Cependant l'un „& l'autre ont bien des articles que je n'approuve pas; „& sur-tout ce que je vais dire. Dans la Physique „il faut chercher deux choses; d'abord de quelle ma„niere chaque chose est faite; ensuite quelle est la for„ce qui fait chaque chose. Ces Philosophes ont par„lé de la matiere; ils ont passé sous silence la force „& la cause efficiente. Mais ce défaut leur est com„mun. Voici les erreurs capitales qui sont particu„lieres à Épicure. Il prétend que ces corps indivisi„bles & solides sont, par leur propre poids, portés per„pendiculairement en bas; & que ce mouvement est „naturel à tous les corps. Ensuite cet homme subtil „s'apperçut que, si tous les atomes descendoient paral„lelement, &, comme je viens de le dire, en ligne „perpendiculaire, ils ne pouvoient jamais se rencon„trer: il imagina donc une ressource chimérique: il „dit que l'atome déclinoit un peu, mais si peu qu'il „ne pouvoit pas décliner moins: que de cette manie„re les atomes s'approchoient, se joignoient, s'unis„soient, & formoient le monde, ses parties, & tout „ce qu'il renferme. Cet expédient est puéril, & ne „produit pas l'effet que son inventeur en attendoit. „Car, cette déclinaison est imaginée *à plaisir*, puis„que Épicure dit que l'atome décline sans *cause*: & „il n'y a rien de plus honteux pour un Physicien que

Digitized by Google

„de dire qu'un effet arrive sans *cause*. C'est aussi „sans *cause* qu'Epicure prive l'atome du mouvement „naturel qu'il a établi lui-même; & par lequel tous „les corps vont directement en bas. Cependant ce „Philosophe n'obtient pas le but pour lequel il avoit „imaginé cet expédient. Car, si tous les atomes dé„clinent, ils ne se rencontreront jamais. Si les uns „déclinent pendant que les autres descendent en ligne „perpendiculaire, premièrement c'est distribuer aux „atomes, pour ainsi dire, les rôles qu'ils doivent „jouer, en suivant les uns la ligne perpendiculaire, „& les autres la ligne oblique: ensuite le concours „turbulent des atomes ne pourra jamais former un „monde aussi beau que celui que nous voyons. Cet„te objection regarde aussi Démocrite."

Dans ces deux passages Ciceron parle manifestement de la cause *efficiente*, & non de la *cause finale*. Ce seroit une entreprise aussi facile que longue de montrer, par des passages clairs, que Ciceron emploie souvent le mot *causſa* dans le sens de *cause efficiente*. Ainsi l'Anonyme, auteur de la note qu'on lit dans l'édition de d'Olivet sur ce passage, se trompe, s'il a dit en général que par *res efficientes* Ciceron entend *toujours* les *causes efficientes*, & que par le mot *causſa* il indique *toujours* les *causes finales*. Je crois qu'il se trompe aussi s'il a voulu borner cette explication au passage que nous considérons. Ciceron, dans le dernier morceau que je viens de citer, dit dans la langue: *Cum in rerum natura duo quærenda sint; unum quæ* materia *sit ex qua quæque res efficiatur; alterum quæ* vis *sit quæ quidque efficiat, de materia disseruerunt;* vim & causſam efficiendi *reliquerunt*. Il est évident que Ciceron prend ici pour parfaitement synonymes les termes *vim* & *causſam*: autrement il poseroit en fait qu'en Physique on cherche deux choses (*duo quærenda*), qui sont la matière &

Digitized by Google

la cauſe efficiente (*materia - - & vis*); & immédiatement après il en exigeroit trois: la matiere, (*de materia diſſeruerunt*), la cauſe efficiente (*vim*), & la cauſe finale (*cauſſam efficiendi*). Ainſi, dans le paſſage qui a donné lieu à cette note, par *cauſſas rerum efficientium* il entend la même choſe qu'ailleurs par *vim efficiendi*. Ce qui paroît encore par la phraſe qui ſuit: *Noſtra tu phyſica noſti quæ contineantur ex* effectione, *& ex* materia *ea quam fingit & format* effectio. Et plus bas (Chap. 6.); *De natura - - - ita dicebant, ut eam dividerent in res duas; quarum altera eſſet* efficiens, *altera autem, quaſi huic ſe præbens, ea quæ efficeretur aliquid.* Dans ces paſſages ſûrement l'*effectio* & l'*efficiens* ſont les *cauſſæ rerum efficientium* qu'Épicure méconnoiſſoit.

On ne dira pas que dans le ſyſtême d'Épicure la cauſe efficiente étoit le mouvement par lequel „les „atomes s'approchoient, ſe joignoient, s'uniſſoient, „& formoient le monde.“ Car, „il y a de la différence entre les cauſes qui par hazard précedent un „effet, & celles qui ſont naturellement efficaces.“ Les dernieres ſeules ſont vraiement cauſes; &, ſelon Épicure, „le monde étoit fait par des atomes deſtitués „de couleur, de qualité, & de ſentiment, qui ſe rencontroient au hazard.“ (Cic. de la nat. des Dieux, Liv. II. chap. 37.).

Ariſtote dans ſa Métaphyſique, (Liv. I. chap. 3. Tom. II.) après avoir parlé des cauſes efficiente, matérielle, finale, & formelle, reproche à „la plupart „des anciens Philoſophes d'avoir cru que les ſeuls „principes de tout étoient les cauſes matérielles. „(pag. 842. C. & 843. B.) Mais, continue-t-il „(pag. 842. B. & C.) la choſe même força ces Philo„ſophes à faire des recherches ultérieures. Car que „le ſujet de toute corruption & génération ſoit un, „ou qu'il y en ait pluſieurs, pourquoi cela arrive-t-il,

„&

Digitized by Google

„& quelle en eſt la *cauſe?* Le ſujet ne ſe change pas „de lui-même; par exemple le bois ne ſe fait pas lit, „ni le bronze ſtatue: il y a une autre *cauſe* de ces „changements. "

Ce paſſage d'Ariſtote confirme l'explication que je donne du paſſage de Ciceron dont il s'agit.

Ciceron fait, ſans doute, ici alluſion à l'expreſſion de Platon ſon héros, qui donne à la cauſe efficiente le nom de *force effectrice*, & dit: (Sophiſte p. 155. C. & B.) „que c'eſt celle qui fait que ce qui „n'exiſtoit pas auparavant, exiſte après." Il la diviſe en Divine & humaine.

(8) Les Interprêtes conviennent que ce paſſage eſt fort corrompu. Je penſe qu'il y a une lacune. Voici le fondement de ma conjecture. Varron avoit dit que s'il compoſoit des écrits philoſophiques, on ne pourroit pas les entendre ſans littérature Grecque; & il avoit ajouté qu'il falloit abſolument ſe ſervir de mots nouveaux. Pour prouver ſes aſſertions, il examine la Phyſique, &, à peine a-t-il commencé à montrer la difficulté de l'expliquer en Latin, qu'il paſſe à la Morale ſi brusquement, que le texte, tel qu'il eſt, ſe trouve incohérent & inintelligible. N'eſt-il pas vraiſemblable que Varron avoit achevé ſon diſcours ſur la Phyſique, & qu'il étoit paſſé à la Morale d'une maniere naturelle?

Ce qui a donné lieu à cette lacune eſt, peut-être, ceci. Varron, voulant montrer la néceſſité de la Géométrie dans la Phyſique, avoit commencé ſon raiſonnement par *quoniam*. Après s'être expliqué ſur la Géométrie & la Phyſique, il avoit dit qu'il n'étoit pas plus facile de traiter la Morale, *quoniam quibusnam* &c. Les Copiſtes ont omis tout ce qui étoit entre un *quoniam* & l'autre.

Au reſte Ciceron explique ailleurs (de fin. bon. & mal. Lib. I. cap. 6.) ce que Varron touche ici en

Digitized by Google

paſſant. „Dans la Phyſique," dit-il, „il faut cher-„cher deux choſes; de quelle matiere chaque choſe „eſt faite; & quelle eſt la force qui la fait." C'eſt ce que nous appellons la cauſe matérielle & la cauſe efficiente. Dans la Philoſophie de Varron la cauſe efficiente étoit la forme, comme nous le verrons au chap. 7.

(9) C'eſt à dire, qui conſiſte dans la ſeule vertu. „Le ſeul ſentiment ſimple [ſur le bien ſuprême] „eſt celui de Zénon qui le place dans la bienſéance, „c'eſt à dire dans l'honnête." (Cic. de Fin. bon. & mal. Lib. II. cap. 11.).

(10) Lucius Elius, dit Ciceron dans ſon Brutus (chap. 56.), „fut un excellent homme, chevalier „Romain très-eſtimable, fort ſavant dans la Littéra-„ture Grecque & Latine, & inſtruit des découvertes „& des actions de nos ancêtres & de nos anciens au-„teurs. Ce ſont ces connoiſſances que notre ami Var-„ron a tirées d'Elius, qu'il a augmentées, & qu'en „homme de génie & de ſavoir, il a expliquées dans „des ouvrages qui ſurpaſſent en nombre & en mérite „ceux d'Elius," qu'il corrige quelquefois; voyez Aul. Gell. Lib. I. cap. 18. Que Lucius Elius fût maître de Varron, Aulu-Gelle le répete Lib. XVI. cap. 8.

Ce ſavant maître du plus ſavant des Romains, que Ciceron dans ſa jeuneſſe fréquentoit & écoutoit attentivement (Brut. chap. 56.), s'appelloit Lucius Elius Stilo ou Scilo. Il eut le ſurnom de Præconinus, parce qu'il étoit fils d'un crieur public, comme nous l'apprend Pline (Hiſt. natur. Lib. XXXIII. cap. 1. à la fin.).

(11) Varron avoit écrit des Satyres „que les „uns appellent Cyniques, & les autres Menippées" (Aul. Gell. Lib. XIII. cap. 30.). Les Satyres de Varron étoient ſans doute d'un tout autre prix que celle de Menippus „qui n'écrivit rien de bien important,

Digitized by Google

„mais qui composa des livres pleins de plaisanteries.“ (Diog. Laërc. Liv. VI. Sect. 99.).

(12) C'étoient des oraisons funebres, selon Davisius. Je pense que c'étoient des éloges, comme ceux qu'on écrit à la louange des grands hommes morts.

(13) Flavius Sosipater Charisius (Inst. Gram. mat. Lib. I. col. 117.) au mot *Tanaidis*, cite le XIII. Livre des antiquités humaines de Varron. Il en avoit écrits XLI, qui probablement contenoient les antiquités profanes & sacrées. La chose est d'autant plus probable que Ciceron va dire dans un moment que Varron avoit expliqué les noms, les especes, les fonctions, & les causes de toutes les choses tant divines qu'humaines.

(14) Le texte dit: *sedem regionum, locorum.* Je crois qu'un de ces mots est la glose de l'autre; qu'on l'avoit écrit en marge par forme d'explication, & que les Copistes l'ont introduit dans le texte.

Je traduis *regionum* par *quartiers*, parce que, comme Turnebe le remarque, Rome étoit divisée en quartiers; il y en avoit quatorze. *Quippe in regiones XIV. Roma dividitur.* (Tacit. Annal. Lib. XV. cap. 40. pag. 1063.).

(15) *Les brigues;* c'est à dire, le soin de briguer les emplois; soin qui étoit indispensable à Rome, si l'on vouloit s'avancer.

(16) Observons que Ciceron dit: *Reipublicæ non solum* cura, *sed quædam etiam* procuratio; qu'il met de la différence entre *cura* & *procuratio;* & qu'il regarde le second terme comme disant beaucoup plus que le premier.

(17) Je lis, avec Davisius: *nihil ut iisdem de rebus Græcia desideretur,* ou, avec Turnebe: *a Græcia desideres.* Ceux qui préferent la leçon ordinaire, auront la bonté de lire dans ma traduction: de

Digitized by Google

maniere que la Grece même n'y trouve rien à deſirer.

(18) Pour ce qui regarde Antiochus voyez la note 7 ſur le Lucullus, & Tom. I. pag. 251-257.

(19) Varron avoit alors ſoixante & dix ans, & il étoit fatigué du voyage, comme il le dit.

Au reſte Varron dans la ſuite écrivit ſur la Philoſophie; & parmi les quatre-cent-quatre-vingt-dix livres qu'il compoſa (Aul. Gell. Lib. III. cap. 10. à la fin), „il en fit quelques-uns par leſquels, graces „à ſon érudition & à ſon induſtrie, [la Logique] Do„rienne de nation, ceſſa de paroître agreſte & barbare „chez les Romains. Car après l'éloquence de Platon, „& le génie d'Ariſtote, Mr. Terentius [Varron] a été „le premier qui m'ait enſeigné à parler Latin." (Mart. Capella de nupt. Phil. & Lib. IV. cap. 1. pag. 96.).

(20) Ajoutez: & à ſavoir qu'on ſait ce qu'on ſait. *Ubi ergo ſapientia eſt? Ut neque te omnia ſcire putes, quod Dei eſt, neque omnia neſcire, quod pecudis.* (Lactant. Divin. inſtit. Lib. III. cap. 6.)

(21) Daviſius remarque que dans les dialogues de Platon, Socrate parle Phyſique, Muſique, Géométrie. C'eſt pourquoi ce Critique penſe que dans ce paſſage de Ciceron il faut lire, non Platon, mais Xénophon, qui aſſure que „Socrate ne prit jamais „pour ſujet de ſes entretiens les phénomenes du ciel „& de la nature, ni leurs cauſes: qu'il n'étudia ni „n'approuva les autres ſciences que les Grecs appel„lent Mathématiques, & qui ne nous menent point „à la vertu & au bonheur; & que par conſéquent „ceux qui attribuoient de pareils diſcours à Socrate, „mentoient impudemment" (Aul. Gell. Lib. XIV. cap. 3.). C'eſt effectivement ce que Xénophon dit dans les choſes mémorables de Socrate (Livr. I. pas loin du commencement). Auſſi l'Auteur des lettres Socratiques introduit-il Xénophon qui écrit à Eſchi-

Digitized by Google

ne: „quand a-t-on, ô Eſchine, entendu Socrate „diſſerter ſur l'Aſtronomie, ou exhorter les hommes „à étudier les lignes & les figures, pour corriger leurs „mœurs?“ (Stobée, choix de Morale diſc. 78, des Dieux & de la phyſiologie du ciel & du monde, pag. 467. lig. 22. 23. Stanley Hiſt. Phil. Part. III. cap. 8. pag. 221. 222.). Certainement on n'étudie pas la Géométrie pour devenir meilleur: dans cette vue on s'attache à la Morale. Mais on peut s'appliquer à l'Aſtronomie & aux autres parties des Mathématiques par des motifs que la Morale la plus ſévere eſt contrainte d'approuver.

J'ai dit: l'Auteur des lettres Socratiques, parce que celles que nous avons ſous ce titre, & que Léon Allatius a publiées, ſont fort ſuſpectes, comme le prouvent Bruker (Hiſt. Phil. Part. II. Lib. II. cap. 2. pag. 555.) & Olearius (dans une diſſertation qui ſe trouve dans Stanley Hiſt. Phil. Part. III. cap. 8. pag. 194.).

Nous verrons bientôt ſi Socrate condamnoit abſolument toutes les Sciences, à la réſerve de la Morale. Quand cela ſeroit, je ne crois pas recevable la correction propoſée par Daviſius. Ciceron parle de Xénophon en pluſieurs endroits; il le loue; il le nomme diſciple de Socrate: mais ce n'eſt pas de Xénophon, c'eſt de Platon que l'Orateur Romain dit que „par ſes écrits il a transmis à l'immortalité le gé„nie & les divers diſcours de Socrate qui n'a rien „écrit.“ (de Orat. Lib. III. cap. 16.); que „ſes livres „nous repréſentent, pour ainſi dire, Socrate au na„turel“ (*in quibus omnibus fere Socrates exprimitur:* de Orat. Lib. III. cap. 4.); que „ſes écrits ont „conſacré les différentes manieres de diſputer que So„crate employoit, *la variété des ſujets qu'il traitoit,* „& la grandeur du génie qu'il déployoit“ (Tuſcul. Lib. V. cap. 4.). Ainſi Ciceron enſeigne expreſſé-

Digitized by Google

ment que Socrate traitoit divers ſujets dans ſes entretiens, comme dans les Dialogues de Platon. S'il dit ici par la bouche de Varron, comme Xénophon, que Socrate „ne parloit que pour faire l'éloge de la „vertu, & pour exhorter le hommes à l'aimer," il eſt facile de concilier Ciceron avec lui-même, de juſtifier Xénophon, & de conſerver le nom de Platon: il ſuffit de conſidérer que Socrate parloit ordinairement de Morale & ne touchoit aux autres ſciences que par occaſion, & que Platon lui fait tenir la même conduite. On ſait que les Philoſophes, „depuis le berceau de la Philoſophie jusqu'à Socrate, „traitoient des nombres & des mouvements; qu'ils „cherchoient de quoi tout étoit fait, & en quoi tout „ſe réſolvoit; qu'ils s'efforçoient de connoître la „grandeur, la diſtance, & le mouvement des aſtres" (Tuſc. Lib. V. cap. 4. au commencement): en un mot, qu'ils donnoient toute leur attention à la Phyſique. Il eſt vrai qu'ils louoient la vertu, qu'ils exhortoient les hommes à la pratiquer, & que par occaſion ils débitoient quelque maxime de Morale. Mais ils n'avoient pas ſongé à former un corps ſuivi de cette belle partie de la Philoſophie, & ils n'en faiſoient pas leur principale occupation. Socrate trouvoit, & il n'avoit pas tort, qu'en agiſſant ainſi, les Philoſophes dégradoient la Morale; mais il ne rejetoit pas les autres ſciences. Il avoit étudié la Philoſophie quelque temps ſous Anaxagore, & long-temps ſous Archelaüs (Tuſcul. Lib. V. cap. 4. au commencement). Ces Philoſophes étoient Phyſiciens; Socrate donc s'étoit attaché à la Phyſique. Il avoit appris „de Théodore & d'autres perſonnes inſtruites la Géométrie, „l'Aſtronomie, la Muſique, & la Dialectique" (Plat. Théétete pag. 108. C.): c'eſt à dire, la Muſique de Damon, l'Éloquence de Prodicus, la Géométrie de Théodore, la Poétique d'Evenus, tous maîtres célé-

Digitized by Google

bres. Il avoit donc étudié ces sciences que les Grecs nomment Mathématiques; & il y avoit fait tant de progrès que, „de l'aveu de tous les Savants, & au „jugement de toute la Grece, quelque sujet qu'il trai„tât, il surpassoit les autres, non seulement en pru„dence, en sagacité, en élégance, & en pénétration, „mais aussi en éloquence" (Cic. de Orat. Lib. III. cap. 16.). Xénophon même avoue ailleurs que Socrate n'étoit rien moins qu'ennemi des sciences; puisqu'il disoit (Xénophon choses mémor. de Socr. Liv. IV. pag. 814. B. D. & 815. C. ou trad. de Charpentier pag. 221.) que „pour la Géométrie, il en fal„loit [dès l'enfance apprendre] assez pour vendre ou „acheter des terres, sans s'abuser à la mesure; pour „partager un héritage en plusieurs portions; pour „mesurer le travail d'un ouvrier. - - - Pareillement „il étoit d'avis qu'on employât quelque temps à l'As„tronomie, afin de pouvoir connoître quelle heure il „étoit aux étoiles; en quel jour du mois, & en quel„le saison on est; pour savoir quand il faut relever „une sentinelle pendant la nuit; quand il est à propos „de se mettre sur mer, ou de faire un voyage. - - - „Il vouloit encore qu'on apprît l'Arithmétique." Voilà ce qu'„il croyoit que devoit savoir un homme „bien élevé; ce qu'il enseignoit avec zele, quand il „le savoit; & quand il n'y étoit pas bien versé, il in„diquoit de bons maîtres" (Xénoph. même livre, p. 814. B.). Pour lui, „il n'étoit rien moins qu'igno„rant," même dans ce que ces sciences ont de sublime (Xénoph. même livre pag. 814. C. & 815. A.).

Puisque Socrate étoit versé dans toutes ces sciences; puisqu'il vouloit qu'on les étudiât, du moins jusqu'à un certain point, il n'est pas vrai qu'il les désapprouvât totalement, & il pouvoit en parler quelquefois. Que dis-je? Il est sûr qu'il en parloit, puisque, selon Aristocle (Euseb. Prép. Evang. Liv. XI.

Digitized by Google

chap. 3. pag. 510. D.), „il pouvoit entamer avec pé-„nétration & gravité, des recherches sur quelque su-„jet que ce fût - - -, & même qu'il fut le premier „qui parlât des idées;" & puisqu'il enseignoit avec zele ce qu'il savoit, & qu'il savoit la Musique, la Dialectique, la Physique, l'Astronomie, l'Arithmétique, & la Géométrie. Si le vrai Socrate n'eût jamais entretenu ses auditeurs de ces sciences, celui d'Aristophane n'auroit pas mesuré le saut d'une puce (Nuées, Act. I. scen. 2. v. 145-152.); décidé par quelle ouverture bourdonnent les cousins (v. 156-165.); volé un habit en amusant son monde avec des figures de Géométrie (v. 177-179.); gardé chez lui des instruments d'Astronomie & de Géométrie, aussi bien que des cartes Géographiques (v. 201-206.); & il n'auroit pas été sali par un lézard pendant qu'il observoit le cours de la Lune (v. 170-174.).

Ainsi Platon, en lui faisant tenir de semblables discours, ne change pas le caractere de son Maître en sorte qu'on ait raison de soupçonner ici un déplacement de noms.

Socrate n'avoit pas un penchant exclusif pour la Morale. „Il travailloit d'abord à régler la volonté „de ses amis, à les accoutumer à se tenir dans de „justes bornes: ensuite il s'efforçoit de les rendre élo-„quents, actifs, industrieux" (Xénoph. chos. mém. de Socr. Liv. IV. pag. 800. A.). Il ne blâmoit que l'excès dans l'étude des autres sciences. „De s'enfoncer „dans la Géométrie, & de s'embarasser l'esprit de je „ne sais quelles figures, c'est ce qu'il ne pouvoit pas „approuver; car il ne voyoit point, disoit-il, à quoi „tendoient toutes ces subtilités, qui cependant em-„portent la vie d'un homme, & le détournent d'au-„tres études plus nécessaires. - - - De vouloir péné-„trer plus avant [dans l'Astronomie], jusqu'à con-„noître quels astres ne sont pas en même déclinaison;

Digitized by Google

„de vouloir expliquer les différents mouvements des „planetes, & savoir de combien elles sont éloignées „de la terre, en combien de temps elles font leurs ré„volutions, & quelles sont leurs influences; c'est de „quoi il dissuadoit fortement; car ces sciences lui „sembloient entiérement inutiles; non pas qu'il en „fût ignorant; mais parce qu'elles demandent un „homme tout entier, & le divertissent de plusieurs „autres bonnes occupations. -- Il vouloit aussi qu'on „bannît les vaines curiosités de l'Arithmétique.“ (Xénoph. chos. mémor. de Socrate Liv. IV. p. 221, trad. de Charpentier, ou dans le texte, pag. 814. C. & E. 815. A. & C. à la fin.).

Socrate ne s'amusoit pas „à traiter des secrets „de la nature, ni à rechercher comment a été fait ce „que les Sophistes appellent le monde, ni quel puis„sant ressort gouverne toutes les choses célestes: au „contraire il montroit la folie de ceux qui s'adonnent „à ces contemplations; & il demandoit si c'étoit après „avoir acquis une parfaite connoissance des choses „humaines, qu'ils entreprenoient les recherches des „divines; ou s'ils croyoient être fort sages de négli„ger ce qui les touche, pour s'occuper de ce qui est „au dessus d'eux?“ Remarquons en passant que Socrate par *choses divines*, n'entend pas ce qui regarde la Religion; il parle de la maniere dont Dieu a formé & conserve l'univers, „des choses invisibles“ (Joan. Damasc. Dialec. ch. 3.) ou plutôt des choses qui existent réellement, comme dit Platon. C'est dans ce sens qu'il faut prendre la définition que Ciceron donne de la Philosophie (de Offic. Lib. II. cap. 2.); „c'est,“ dit-il, „selon la définition des anciens Phi„losophes, la connoissance des choses divines & hu„maines, & de leurs causes.“

Le même Philosophe „s'étonnoit encore com„ment ils ne voient pas qu'il est impossible aux hom-

Digitized by Google

„mes de rien comprendre à toutes ces merveilles, „puisque ceux qui ont la réputation d'y être les plus „ſavants, ont des opinions toutes contraires. - - - Et „quant à la ſcience des choſes naturelles, les uns „n'ont reconnu qu'un ſeul être, les autres en ont ad„mis un nombre infini" [voyez l'explication de cela à la note 73. ſur le Luc.]; „les uns ont voulu que toutes „choſes fuſſent dans un perpétuel mouvement, les au„tres ont cru que rien ne ſe meut; les uns que le „monde eſt plein de continuelles générations & cor„ruptions, & les autres aſſurent que rien ne s'engen„dre ni ne ſe détruit." Socrate n'eſt pas le ſeul que les diſſentions perpétuelles des Philoſophes aient choqué. Sans parler de Ciceron, qui les allegue dans le Lucullus pour appuyer ſa theſe, Juſtin Martyr (Exhort. aux Grecs pag. 6. 7. 8.), Théophile (à Autolicus Liv. III. pag. 118. B.), Hermias (Dériſion des Phil. gentils pag. 175-180.), Euſebe en divers endroits de ſa Prépar. Evang.) les font bien valoir; & Sextus Empiricus ne les oublie pas (Hypot. Lib. I. chap. 24. Sect. 151. pag. 38.).

Socrate „diſoit encore qu'il eût bien voulu ſa„voir de ces gens-là s'ils avoient eſpérance de mettre „quelque jour en pratique ce qu'ils apprennent, com„me ceux qui ſavent un art peuvent l'exercer quand il „leur plait, ſoit pour leur utilité particuliere, ſoit „pour le ſervice de leurs amis; & s'ils s'imaginoient „auſſi, après avoir trouvé la cauſe de tout ce qui ſe „fait, pouvoir donner les vents & les pluies, & diſ„poſer les temps & les ſaiſons ſelon leur beſoin, ou „s'il ſe contentoient de leur ſimple connoiſſance, ſans „en attendre jamais d'autre utilité" (Xénoph. choſes mémor. de Socr. Liv. I. pag. 5. 6. trad. de Charp. & dans le texte, pag. 710. A. B. C. D.).

Si donc Socrate n'approuvoit pas qu'on s'occupât entiérement de la Phyſique, de l'Aſtronomie, de

Digitized by Google

la Géométrie, c'étoit parce qu'il trouvoit déraisonnable que l'homme négligeât les connoissances qui le touchent de près pour se livrer à des spéculations qui ne peuvent pas contribuer à son bonheur: & ces connoissances ne peuvent pas y contribuer, selon Socrate, parce que ces recherches sont au dessus de ses forces, puisqu'il ne peut pas découvrir les secrets de la nature; & parce que, quand même il parviendroit à dévoiler la nature, & à connoître la cause de tous ses phénomenes, il ne pourroit pas mettre ces connoissances en pratique, & disposer à son gré des vents, de la pluie, des orages, & du beau temps.

Ces raisons se fondent sur ces maximes générales.

1°. On ne doit point s'attacher à des recherches qui sont ou inutiles, ou au dessus de nos forces.

2°. Parmi les recherches utiles on doit préférer celles qui le sont le plus.

Ces maximes sont vraies; & la conclusion que Socrate en tiroit, étoit juste pour la Physique de son temps. Il ne mépriſoit pas l'étude de la nature en elle-même: il savoit bien que „celui qui connoît les „qualités & l'ordre des choses, l'auteur, & les rai„sons de l'arrangement qui existe, rend graces à l'Ou„vrier [au Démiourgos], comme à un tendre pere, „à un bon nourricier, à un fidele administrateur: que „celui qui rend ainsi graces, est pieux, & sait où il „est, & quelle est la vérité, & devient encore plus „pieux“ (Hermès à Tatius dans Stobée, choix de Physique Liv. I. pag. 78. lign. 47. & suivantes). Socrate le savoit, comme le prouve son entretien avec Euthydeme (Xénoph. choses mémor. de Socr. Liv. IV. pag. 800. C. & suiv.), où il l'exhorte à considérer les œuvres des Dieux, & à les honorer & vénérer (pag. 802. C.). Il ne mépriſoit donc pas l'étude de la nature. Mais il n'avoit sous les yeux que de fort

Digitized by Google

mauvais Phyſiciens, ou plutôt des Sophiſtes, gens qui, comme dit Lucien (Dial. des morts X. p. 369. 370. du Tom. I.), avoient „ſous le manteau, l'oſten„tation, l'ignorance, le penchant pour la chicane, la „vanité, les queſtions équivoques, les diſputes en„tortillées, les notions embaraſſées, beaucoup de tra„vail inutile, de bagatelles, & de diſſertations mi„nutieuſes, l'avarice, le goût pour les plaiſirs, l'im„pudence, l'emportement, le luxe, la molleſſe - - - „le menſonge, l'arrogance, - - - (pag. 372) la flatte„rie, - - - (pag. 374.) la gourmandiſe, la luxure, & „la condamnable adreſſe de tromper les jeunes gens „ſous prétexte de Sageſſe, & de leur extorquer leur „argent."

Si Socrate avoit vu les Phyſiciens de ſon temps occupés de bonne foi à tâcher, non de deviner, mais de découvrir les reſſorts de la Nature, & attentifs à l'interroger avec aſſez d'art & de patience, pour en arracher des réponſes préciſes, il n'auroit pas dit qu'il eſt impoſſible à l'homme de pénétrer ſes merveilles. S'il avoit ſu qu'un phénomene bien obſervé, celui de la polarité de l'aimant, ſuffiſoit pour découvrir aux hommes un nouveau monde; que pour aſſurer la navigation, il falloit connoître la vraie figure de la Terre, & perfectionner l'Aſtronomie: qu'on ne pouvoit ni perfectionner l'Aſtronomie, ni connoître la vraie figure de la Terre, ſans la Géométrie la plus ſublime, ſans les calculs les plus pénibles, & ſans les méthodes les plus recherchées, il auroit, ou ſoutenu que les longues navigations ſont nuiſibles au genre humain, ou avoué qu'il ne faut pas mettre des bornes aux connoiſſances mathématiques. S'il avoit appris qu'on peut forcer le vent à moudre le bled, à polir le marbre, à ſcier le bois, à élever l'eau; qu'il y a moyen de meſurer la ſalubrité de l'air, & de rendre celui d'un appartement auſſi ſain qu'on ſouhaite;

Digitized by Google

de garantir de la foudre les lieux qui en étoient le plus souvent frappés, il auroit reconnu qu'on peut disposer des éléments, & qu'après s'être fait une bonne morale, l'homme sage peut s'attacher à l'étude de la nature.

(22) Ciceron justifie ici Porphyre qui, selon Suidas, avoit composé un livre intitulé: *que les sectes de Platon & d'Aristote ne sont qu'une;* Ammonius qui dit la même chose (vie d'Aristote à la tête des categ. d'Arist. p. 74. lig. 59.); Pic de la Mirandole qui assure „qu'il n'y a aucune question naturelle ou „divine, où Aristote & Platon ne soient réellement „d'accord, quoiqu'ils semblent différer dans les ter„mes" (Oper. Tom. I. pag. 56, concl. parad. I.); & tous les Philosophes du quinzieme siecle qui ont pensé de même.

(23) Speusippus succéda à Platon dans l'Académie, & Xénocrate à Speusippus. Aristote, après avoir instruit Alexandre, retourna à Athenes, & ouvrit son école dans le Lycée. Cependant, s'il en faut croire Numenius (dans Euseb. Prép. Evang. Liv. XIV. chap. 5. pag. 727. C.), „Xénocrate & son successeur „Polémon ne conserverent pas la doctrine de Platon „dans toute sa pureté; mais dès le commencement & „dans la suite, ils se partagarent en plusieurs sectes, soit „de dessein prémédité, soit sans dessein, soit par quel„qu'autre cause. --- Je suis fâché que ces Philoso„phes n'aient pas fait tous leurs efforts pour être plei„nement & entiérement d'accord avec Platon."

(24) Le texte ajoute: *quod est alterum gymnasium,* „qui est un autre lieu d'exercice." J'ai omis cette phrase qui embarassoit la traduction, & que je crois une glose.

(25) Varron dit ici deux choses: premiérement que Socrate raisonnoit sans rien affirmer: secondement qu'il avoit adopté le doute universel. Socrate

Digitized by Google

eſt un perſonnage trop intéreſſant, & les deux articles dont il s'agit, ſont trop importants, pour paſſer légérement les deux aſſertions de Varron. Il convient d'en rechercher la vérité, & d'approfondir les raiſons de la conduite de Socrate.

Nous l'avons déjà dit (Note 21, pag. 156.): du temps de Socrate la Philoſophie étoit en proie aux Sophiſtes, hommes vains, qui parloient déciſivement de tout, & qui „tirant beaucoup d'argent des jeunes „gens, les rempliſſoient d'arrogance, d'opinion de „ſavoir, & de goût pour la diſpute. Ils perdoient „leur temps à des controverſes & conteſtations infructueuſes: ils n'avoient rien de bon ni d'utile" (Plut. Queſt. Platon. près du commenc.); & par leur babil ils avoient corrompu toutes les ſciences, & même la Morale. Socrate vouloit s'oppoſer à ce déſordre. Il ſentit qu'il tacheroit envain de ramener les Sophiſtes dans le bon chemin; que s'il oppoſoit ſon éloquence à la leur, ſes auditeurs le mettroient lui-même au nombre des Sophiſtes, & s'amuſeroient à écouter les deux parties, ſans tirer aucun avantage des diſcours du Philoſophe; que s'il tentoit de fermer la bouche aux Sophiſtes par ſes raiſonnements, ils ſe tireroient d'affaire, d'abord par des ſaillies, enſuite par des calomnies: car les Sophiſtes ont toujours été les mêmes; & ceux des ſiecles paſſés ſe conduiſoient comme ſe conduiſent ceux qui de nos jours s'appellent Philoſophes par excellence, & que le Journal de Berlin (Vol. XXIII, ou Part. III. par l'année 1776, p. 17.) nomme „Philomores, du nom de la Déeſſe qui a ſi „bien fait ſon propre panégyrique par la bouche du „fameux Eraſme;" & qu'un autre Auteur appelle Moroſophes, nom qui répond à l'*inſanientis ſapientiæ conſultus* d'Horace (Carm. Lib. I. Od. 34. v. 2.).

Socrate prit donc le ſeul parti qui lui reſtoit: „il ſe munit d'une façon de raiſonner propre à la ré-

Digitized by Google

„futation; &, s'en ſervant comme d'un purgatif, il „ſe concilioit la confiance des auditeurs, en n'affir„mant rien; & on l'écoutoit d'autant plus volontiers, „qu'il paroiſſoit, non défendre ſon ſentiment, mais „chercher la vérité avec ceux qui ſe mêloient à ſes en„entretiens" (Plut. Queſt. Platon. près du commenc.). „Il ſe jouoit des Sophiſtes; car par des queſtions & des „demandes, il parvenoit à connoître les opinions de „ceux avec leſquels il raiſonnoit, afin de régler ſes „diſcours ſur leurs réponſes" (Cic. de Fin. bon. & mal. Lib. II. cap. 1.). En un mot, il ſe ſervoit „de cet „aimable perſiflage que les Grecs appellent ironie" (An. Litt. 1779. No. 12. p. 90.). Il préféroit cette maniere de raiſonner, parce qu'„elle eſt fort élégante, piquante, „& grave, & qu'elle ſe prête également aux orne„ments oratoires, & aux diſcours familiers" (Cic. de Orat. Lib. I. cap. 67.); parce qu'elle eſt très-propre à ſoutenir l'attention, puisqu'il faut que celui qu'on interroge, écoute la queſtion afin d'y répondre; parce que la méthode d'interroger eſt plus modeſte que celle d'endoctriner; enfin parce qu'elle eſt plus convaincante, puisqu'elle „tire des aveux de l'adverſai„re, des conſéquences qu'il eſt forcé d'admettre" (Cic. de invent. Lib. I. cap. 31.): & celui qui avance une erreur, & ſe trouve par ſes propres réponſes contraint d'avouer que c'eſt une erreur, le ſent mieux que ſi cet aveu lui étoit arraché par les raiſonnements de ſon antagoniſte.

Il eſt donc vrai qu'ordinairement Socrate raiſonnoit ſans rien affirmer: mais quand Ciceron dit ici par la bouche de Varron, & ailleurs en ſon propre nom (par exemple dans le Lucullus ch. 23. à la fin), que Socrate doutoit de tout, il parle plus en Avocat qu'en Philoſophe. L'Orateur Romain auroit bien voulu que Socrate eût penſé comme lui, qui vivoit au jour la journée, & diſoit tantôt une choſe, tantôt une autre, ſelon ce

Digitized by Google

qui lui paroiſſoit probable (Cic. Tuſc. V. c. 11.), ou plutôt ſelon ce qu'exigeoit le ſentiment qu'il ſoutenoit.

Socrate avouoit qu'il y a des choſes dont les hommes ont une connoiſſance certaine. Puisqu'il diſoit de lui-même qu'il faiſoit un métier ſemblable à celui de ſa mere, qui, étant ſage-femme, aidoit les autres à mettre au jour leurs enfants (Plat. Théétet. pag. 110. 111. & 152. D. & E.); puisqu'il ajoutoit que ſon art avoit ſur-tout ceci de particulier qu'il pouvoit reconnoître ſi ce que la penſée enfantoit étoit fantaſtique & faux, ou réel & vrai (Plat. Théét. pag. 111. D.); il avouoit qu'il y a des choſes vraies, & qu'on peut les connoître.

Mais Socrate diſputoit contre tout; mais il diſoit qu'il ne ſavoit rien, ſi ce n'eſt qu'il ne ſavoit rien.

Je réponds: Socrate diſputoit contre presque tous les dogmes qui étoient en vogue de ſon temps, parce qu'ils étoient faux, ou du moins douteux. Il ne diſputoit pas contre tout: il y avoit des articles ſur lesquels „il ne diſoit pas tantôt une choſe & tantôt une autre, comme ſur pluſieurs ſujets;“ [ſur *pluſieurs*, non ſur *tous*: par exemple], „il affirmoit conſtamment que les ames des hommes ſont divines; „que, quand elles quittent le corps, elles trouvent ouvert le chemin pour monter au ciel; & que plus „l'homme a été juſte & vertueux, plus ce chemin eſt „facile“ (Cic. de amicit. cap. 4.).

Quand Socrate diſoit qu'il ne ſavoit rien, il ſe propoſoit de faire rougir les Sophiſtes qui effectivement ne ſavoient rien, & ſe vantoient de ſavoir tout. Ce fut apparemment un de leurs diſciples qui offrit à Socrate du foin au lieu de pain, & qui lui demanda pourquoi il ne lui arrivoit jamais de mettre ſa nourriture dans une oreille, & non dans la bouche (Plutarque contre Colote, au commencement, p. 1108. B.).

Ce

Digitized by Google

Ce paſſage de Plutarque pourroit faire croire que ce fut Colote même qui fit cette impertinence. Mais la Chronologie y répugne, puisque Colote étoit contemporain d'Épicure qui naquit quatorze Olympiades après la mort de Socrate. On pourroit pourtant dire que Colote avoit écrit cette platitude dans le livre qu'il avoit compoſé ſous le titre: *Que ſuivant les dogmes des autres Philoſophes, il eſt impoſſible de vivre* (Plut. contre Colote, pag. 1107. E.), & que Plutarque l'a rapportée comme un fait.

Quoiqu'il en ſoit, Socrate auroit mérité cette raillerie, & le titre de bouffon d'Athenes que lui donnoit Zénon (Cic. de nat. Deor. Lib. II. cap. 34. au commencement), s'il eût ſoutenu qu'on ne pouvoit avoir aucune connoiſſance certaine. Mais il étoit convaincu de l'exiſtence de Dieu (Cic. de Nat. Deor. Lib. II. cap. 6. à la fin), & de celle de la matiere; il reconnoiſſoit que Dieu étoit la cauſe de l'univers; il ne doutoit ni de la providence, ni de la toute-ſcience de Dieu (Xénoph. choſes mémor. de Socr. Liv. I. pag. 711. & 725; & Liv. IV. pag. 800.), ni de l'immortalité de l'ame (Cic. de amicit. cap. 4. Plat. dans le Phédon. pag. 48. &c.); il ſavoit que le juſte eſt heureux (Clem. d'Alexandrie Stromat. Liv. I. p. 417.); „il déteſtoit celui qui le premier avoit ſéparé l'utilité „de la nature" (Cic. de Leg. Lib. I. cap. 12.), où de l'honnête (comme il l'explique de Offic. Lib. III. c. 19. au milieu); en général il ſavoit en quoi conſiſte la vertu, & combien elle eſt avantageuſe à l'homme. Ciceron oſeroit-il dire que „le pere & la ſource de „la Philoſophie" (Cic. de Orat. Lib. I. c. 10. Tuſcul. Lib. III. cap. 4. près de la fin); que „le Prince des „Philoſophes" (de nat. Deor. Lib. II. à la fin); que „le plus ſage des hommes" (de Senect. cap. 21.), ignoroit ce qu'eſt la Philoſophie? Que Socrate, qui, comme Ciceron vient de le dire, „le premier rappella la

Digitized by Google

„Philoſophie du ciel, la plaça dans les villes, l'intro-„duiſit dans les maiſons, & l'obligea à faire des re-„cherches ſur la conduite, ſur les mœurs, ſur ce qui „eſt bien ou mal“ (Tuſcul. Lib. V. cap. 4.); que Socrate, dis-je, doutoit s'il devoit préférer la Morale à la Phyſique, & ne ſavoit pas diſtinguer le bien du mal, la vertu du vice? Ainſi quand ce Philoſophe parloit, & „il ne parloit que pour faire l'éloge de la „vertu, & pour exhorter les hommes à l'aimer,“ il diſoit à ſes auditeurs: il eſt un certain je ne ſais quoi, qu'on appelle vertu; j'ignore ſi elle mérite d'être louée ou non; cependant je la loue: je vous exhorte à aimer ce je ne ſais quoi, & à ſuivre conſtamment je ne ſais quelles regles qu'il nous preſcrit, ou peut être, qu'il ne nous preſcrit point, car je ne ſais rien. C'eſt ce galimathias qu'on fait débiter à Socrate quand on lui fait ſoutenir que tout eſt incertain. Mais ce Sage étoit fort éloigné de pareilles extravagances. Son ignorance, comme le remarque Bruker (Hiſt. Phil. Part. II. Lib. II. cap. 2. pag. 536.), étoit ſavante & philoſophique. Socrate ne ſe propoſoit pas, en philoſophant, l'incertitude univerſelle; il portoit à la recherche de la vérité & à la pourſuite de la ſcience, une prudente & modeſte connoiſſance des bornes de l'eſprit humain. Auſſi „diſoit-il que la ſcience étoit „le ſeul bien, & l'ignorance le ſeul mal“ (Diog. Laërc. Liv. II. Sect. 31. qui en appelle au témoignage de Xénophon). Mais la ſcience dont Socrate parloit, étoit la vraie ſcience, celle qui ſe fonde ſur la vérité, & tend à perfectionner le cœur auſſi bien que l'eſprit; car Socrate ne ſéparoit point la ſcience de la vertu (Xénoph. choſes mémor. de Socr. Liv. III.). L'Auteur de l'article *Académiciens* dans le Dictionnaire Encyclopédique, aſſure auſſi que le doute de Socrate „ne tomboit que ſur la Phyſique qu'il avoit d'abord „cultivée avec ſoin, & qu'il reconnut enfin ſurpaſſer

Digitized by Google

„la portée de l'esprit humain:" [pas tout-à-fait, puisqu'on y a fait des découvertes], „Si quelquefois il „parloit le langage des Sceptiques, c'étoit par ironie, „ou par modestie, pour rabattre la vanité des Sophistes qui se vantoient sottement de ne rien ignorer, „& d'être toujours prêts à discourir sur toutes sortes „de matieres." Le savant Huet se trompe donc lorsqu'il fait de Socrate un Académicien, & même un Sceptique (de la foibl. de l'esprit humain Liv. I. ch. 14. §. 15. pag. 76-78.). Il est cependant vrai que les disciples de Socrate, outrant à l'ordinaire les principes de leur maître, introduisirent peu à peu le doute universel. Et à quoi a-t-il abouti? A une logomachie. „Comme les autres" [les Dogmatiques] „disent qu'il y a des choses certaines & des choses incertaines, ainsi nous" [Académiciens] „disons qu'il „y a des choses probables & des choses improbables" (Cic. de Off. Lib. II. cap. 7. & en plusieurs autres endroits). La différence ne se trouve que dans les noms: un Dogmatique dit, par exemple: il est *certain* qu'il y a des corps; un Académicien dit; il est *probable* qu'il y a des corps, & l'un ne le croit pas moins que l'autre.

Si l'on insistoit en disant qu'après tout la certitude differe infiniment de la probabilité, je répondrois que dans les choses dont il s'agit ici, l'un ne differe point de l'autre. Tout le monde sait que les sources de nos connoissances sont le sens intime, la comparaison des idées, le rapport des sens, & le témoignage des autres hommes.

Ce que nous dicte le sens intime est certain, non seulement pour les Dogmatiques, mais aussi pour les Académiciens, & même pour les Sceptiques: car, „en disant que le Sceptique ne dogmatise point, nous" [Sceptiques] „ne prenons pas le mot dogme dans le „sens dans lequel le prennent quelques-uns qui disent

Digitized by Google

„en général que dogmatiſer eſt acquieſcer à quelque „choſe, puisque le Sceptique acquieſce à ce que la „perception le force à ſentir. Par exemple, lorsqu'il „a chaud ou froid, il ne dit pas: je penſe que je n'ai „point chaud ou froid. Mais en diſant que nous ne „dogmatiſons point, nous voulons dire que nous n'ad„hérons à aucune des choſes obſcures ſur lesquelles „on fait des recherches dans les ſciences" (Sext. Empir. Hypot. Liv. I. chap. 7. Sect. 13. Voyez Acad. de Valence dans le Tom. I. pag. 194; & note 41. pag. 285.). Jamais Sceptique n'a douté qu'il exiſtât, qu'il penſât à un triangle pendant qu'il penſoit à un triangle &c.

Au ſujet du paſſage de Sextus que je viens de citer, le ſavant Henri Etienne obſerve que le Sceptique ne décide rien au ſujet des perceptions, & qu'„il „ne fait que rapporter comment il lui ſemble d'être „affecté." Etienne ſe fonde ſur ce que Sextus dit (Hyp. Liv. I. chap. 1. Sect. 4.), que dans aucune des choſes „qu'il va dire, il ne prétend affirmer que la choſe ſoit „comme il le dit; mais qu'il raconte hiſtoriquement „ce qu'il lui en ſemble." Ce que Sextus répete au chap. 7. Sect. 15. Mais Etienne n'a pas fait attention que le doute des Sceptiques ne regarde *que les choſes obſcures ſur leſquelles on fait des recherches dans les ſciences;* & ce que nous dicte le ſens intime n'a jamais été de ce nombre.

Ce que la comparaiſon des idées nous montre clairement, eſt auſſi certain pour un Académicien ou un Sceptique, que pour un Dogmatique. Qui a jamais douté du principe de contradiction, ou d'une propoſition d'Euclide bien ſaiſie? Ciceron n'a pas oſé approfondir cette matiere. Il s'eſt contenté de dire qu'un Géometre ne peut avancer ſi on ne lui paſſe pas les définitions du point, de la ligne, & de la ſurface, & de demander ſi un Sage affirmera par ſer-

Digitized by Google

ment que le Soleil eſt beaucoup plus grand que la Terre, après avoir compris les démonſtration d'Archimede qui le prouvent. Un Sage prêtera ce ſerment ſans héſiter. Quant aux premieres définitions des Géometres, il faudroit voir quelles raiſons on allegue pour les rejeter. Les chicanes que fait Sextus contre ces définitions prouvent ſeulement que quand on veut verbiager, on peut parler contre tout; & les objections que le même Ecrivain avance contre les hypotheſes des Géometres, montrent clairement qu'il n'a pas entendu même les premiers principes de la Géométrie.

Ces deux ſortes de vérités conſtituent ce qu'on appelle la *certitude mathématique* ou *métaphyſique*, & ont ceci de particulier que le contraire eſt impoſſible. Il eſt impoſſible que je n'exiſte pas pendant que je ſens que j'exiſte; que je ne penſe pas à un triangle rectiligne pendant que je penſe à un triangle rectiligne; que ce triangle ſoit ce qu'il eſt, & qu'il ait trois angles qui, pris enſemble, valent plus ou moins de deux droits. Tout Académicien qui dit qu'il doute de ces vérités, ou parle contre ſa conſcience, ou eſt hors de ſens. Auſſi les Pyrrhoniens modernes admettent-ils comme certaines les propoſitions de Géométrie.

Les connoiſſances que nous acquérons par le rapport des ſens, ou par le témoignage des hommes, peuvent être vraies ou fauſſes. Cependant nous ſommes faits de maniere que, quand nous avons pris toutes les précautions néceſſaires pour nous aſſurer de la véridicité des ſens ou des témoins, nous ne pouvons pas nous refuſer à ces connoiſſances. Les Dogmatiques diſent ordinairement qu'elles ſont *certaines*, les premieres d'une *certitude phyſique*, & les ſecondes d'une *certitude morale*; & ils avouent que la certitude métaphyſique eſt infiniment ſupérieure à la certi-

Digitized by Google

tude physique & à la certitude morale. Les Académiciens veulent qu'on donne aux connoissances des deux dernieres especes le nom de probabilités, & que cependant on les suive dans la pratique. En quoi different-ils des Dogmatiques que dans les termes?

(26) Le texte porte: *ita facta est* differendi, *quod minime Socrates probabat, ars quædam Philosophiæ.* Faber efface le mot *differendi;* & je trouve qu'il a raison.

Le Platonicien Atticus, dans Eusebe (Prépar. Evang. Liv. XI. chap. 2. p. 509.), après avoir parlé des trois parties de la Philosophie, dit: „Tout le „monde avoue que Platon réunit le premier ces par„ties de la Philosophie, qui auparavant étoient dis„perſées comme les membres de Penthée, & qu'il en „fit un corps &, pour ainsi dire, un animal complet. „Car on sait que Thalès, Anaxagore, & les autres „qui vécurent dans le même temps, s'attacherent uni„quement à la Physique. Pittacus, Périandre, So„lon, Lycurgue, & autres pareils, ne philosopherent „que sur la Politique. Zénon avec toute l'école Éléa„tique s'adonna principalement à l'art de raisonner." Aristocles, aussi dans Eusebe (même Livre, chap. 3. pag. 542. A.), attribue à Platon l'honneur „d'avoir „bien vu que la connoissance des choses humaines n'é„toit pas séparée de celle des choses divines, & d'a„voir le premier mis en ordre la Philosophie."

(27) Le texte dit mot à mot: „quoique ce ne „soit pas tout à fait le cas de dire qu'un pourceau ne „doit pas endoctriner Minerve, toujours est-ce mal„à-propos que quelqu'un endoctrine Minerve." On sait que l'expression, *ne sus Minervam,* étoit proverbiale. Je n'ai pas osé la transporter en François.

(28) Ici Ciceron dit: *extremum rerum expetendarum.* On trouvera dans le Lucullus (chap. 9. à la fin) *extremum expetendi.* Le mot *extremum* dans

Digitized by Google

cette occasion est familier à Ciceron, & il en explique le sens dans son Traité *de finibus bonorum & malorum* (Lib. I. cap. 4.). *Quid est enim in vita tantopere quærendum, quam, cum omnia in Philosophia, tum id quod in his libris quæritur, quid sit finis, quid* extremum, *quid summum, quid ultimum, quo sint omnia bene vivendi, rectèque faciendi consilia referenda? Quid sequatur natura ut summum ex rebus expetendis? Quid fugiat ut* extremum *malorum?* Il est manifeste que Ciceron prend ici pour synonymes les mots, *finis, extremum, summum, ultimum:* ce qui paroît encore plus clairement au Livre III. chap. 7. du même Traité, où Ciceron dit: *sentis enim, credo, me jam diu, quod τέλος Græcus dicat, id dicere tum* extremum, *tum* ultimum, *tum* summum: *licebit etiam finem pro* extremo *aut* ultimo *dicere.*

(29) Les textes imprimés portent: *ad comprehendendam ingeniis virtutem.* Paul Manuce, Faber, & Davisius effacent le mot *ingeniis.* J'ai suivi cette leçon. Au reste la même division se trouve dans le Traité *de finibus bonorum & malorum* (Lib. IV. cap. 13.), où Ciceron explique les mots: *quorum utrumque mentis esset proprium & ingenii,* dont il se sert ici, comme ici il explique le terme *docilitas,* dont il fait usage dans le Traité *de finibus.* Il dit ici que la facilité à apprendre & la mémoire tiennent à l'esprit & à l'*ingenium.* Dans le Traité *de finibus* il dit que la docilité & la mémoire sont compriſes sous le nom d'*ingenium;* & que ceux qui possedent ces qualités sont appellés *ingeniosi* (*docilitas & memoria: quæ fere omnia appellantur uno ingenii nomine; easque virtutes qui habent, ingeniosi vocantur*). En comparant ces deux passages l'on voit que la *docilité* n'est que la facilité à apprendre; & que cette facilité & la mémoire appartiennent à l'*ingenium,* par-

Digitized by Google

ce que l'on donne ce nom à l'assemblage de ces deux qualités. Cet assemblage de deux facultés n'a point de nom en François, que je sache; c'est pourquoi je n'ai pas rendu le mot *ingenium* ni dans la traduction, ni dans cette note.

Pearcius lit dans le Traité *de finibus: docilitas, memoria,* cetera, *quæ fere omnia* &c., en ajoutant au texte le terme *cetera,* parce que, dit ce Critique, le mot *omnia* suppose plus de deux choses. J'effacerois plutôt le mot *omnia,* puisque Ciceron ne parle que de deux facultés, tant dans le Traité *de finibus,* que dans les Livres Académiques.

(30) On lit dans le texte imprimé: *Jam virtus animi bonis & corporis cernitur in quibusdam* &c. Cette phrase est bien enbarassée. Je lis avec Walkerus: *Jam virtus cernitur in quibusdam* &c. Quant à la chose même, la pensée est juste; car „les choses ex„ternes servent comme de matiere à la direction de „l'esprit, qui se procure son bien ou son mal suivant „la maniere dont il use des choses extérieures." (Epict. d'Arrien, Liv. I. chap. 29.).

Pour désigner ces choses extérieures Varron dit: *quæ non tam naturæ, quam beatæ vitæ* adjuncta *sunt.* Les *adjuncta* sont les accidents; *nam adjuncta non semper eveniunt* (Cic. Topic. cap. 50.); mais je n'ai pas cru pouvoir dire: „sont plus les accidents „d'une vie heureuse, que de la nature."

(31) J'entends qu'ils considéroient l'homme, premiérement comme citoyen, & secondement comme frere des autres hommes. Je prends donc le mot *civitatis* dans un sens particulier. On peut le prendre dans un sens général, & regarder „le monde comme „une grande république, dont les membres sont les „hommes & les Dieux" (Cic. de Leg. Lib. I. cap. 7.). C'étoit le sentiment des Stoïciens, qui pensoient que le monde „est, pour ainsi dire, une ville & une ré-

Digitized by Google

„publique commune aux hommes & aux Dieux“ (Cic. de fin. bon. & mal. Lib. III. cap. 19.).

(32) La nature „a jugé que le meilleur moyen „de conſerver & de perpétuer le genre humain, étoit „de donner à chacun de nous un principe qui nous ren„dit, dès notre enfance, ſenſibles & attachés à ces „choſes que les anciens Philoſophes nommoient *les „premieres conformément à la nature*, ou qui nous „portât à aimer les biens du corps, & à rejeter les „maux“ (Aul. Gell. Lib. XII. cap. 5.).

(33) Le mot *forma* que Ciceron emploie ici, ſignifie *plan*. Dans ſes lettres (Lib. II. ad Cælium, epiſt. 8.) il dit: *cum formam reipublicæ viderim, quale ædificium futurum ſit, ſcire poſſem.* „Après „avoir vu la *forme* de la république, je pourrois ſa„voir quel ſera l'édifice.“

(34) Varron va parler des principes de Phyſique adoptés par les Académiciens & par les Péripatéticiens; mais il ne fait que les toucher en peu de mots, parce qu'il entretient des perſonnes bien inſtruites de ces matieres. Les modernes les ont négligées depuis long-temps, & ils n'ont pas eu tout-à-fait tort. Cependant ceux qui liſent Ciceron, ſont bien aiſes de l'entendre. Il convient donc d'expliquer ces principes de l'ancienne Phyſique. Je me ſervirai ſouvent des termes d'Ocellus Lucanus de la traduction de Mr. l'Abbé Batteux. Si l'on diſoit qu'il s'agit ici de Platon & d'Ariſtote, & non d'Ocellus; je répondrois avec Apulée (de habit. Doctr. Plat. Phil. pag. 570. lin. 445.), Aulu-Gelle (Lib. III. cap. 8. & 17.), l'Auteur anonyme de la vie de Platon (dans Photius Bibl. cod. 259. pag. 1315.), Harris (Philoſophical arrangements chap. 4. pag. 21, en note), & bien d'autres, que Platon & Ariſtote ont emprunté la plus grande partie de leur Philoſophie d'Ocellus Lucanus, d'Archytas, de Timée de Locres, & des

Digitized by Google

autres Pythagoriciens: c'eſt ce que j'ai déjà indiqué (Tom. I. pag. 93. §. 43.). J'ajouterois avec le ſavant Batteux (Avant-propos à la tête d'Ocellus, p. 9. 10. & 11.) qu'il y a „une conformité ſinguliere des „dogmes d'Ocellus avec ceux d'Ariſtote - - -," que „le fond de ſa doctrine eſt conſtamment celui de l'école „de Pythagore - - -;" que „Timée de Locres a dit les „mêmes choſes qu'Ocellus - - -;" que „Platon a com„menté le Pythagoricien de Locres," & Ariſtote a „commenté Ocellus." On peut donc ſe ſervir d'Ocellus pour expliquer Ariſtote; & il n'eſt pas ſurprenant que le Lycée s'accorde avec l'Académie, comme Ciceron vient de le dire, puisque ces deux écoles ont puiſé à la même ſource.

On juge bien que je ne manquerai pas de me prévaloir des notes dont Mr. Batteux a enrichi ſa traduction.

Je ferai auſſi uſage de Plutarque, qui ſouvent explique en peu de mots & avec clarté, ce que Platon a noyé dans les torrents de ſon éloquence.

(35) Les anciens ont connu deux ſubſtances, „l'une paſſive, l'autre active, plus ou moins, parce „qu'ils voyoient action & paſſion dans toute la natu„re - - - ces idées ſont dans toutes les Philoſophies. „Toutes les nations, les Chaldéens, les Perſes, les „Égyptiens, les Grecs ſont partis de là. Un princi„pe qui agit, un autre qui reçoit l'action, & qui la „modifie en la recevant. Ces idées entrant dans l'eſ„prit par tous les ſens, ont dû y être dans tous les „temps, & dans tous les pays" (Batteux, Notes ſur Ocel. Luc. pag. 96. 97.). En effet il ſuffit de réfléchir ſur ce que nous annoncent les ſens externes, & ſur ce que nous enſeigne le ſens intime, pour concevoir deux principes généraux de tout ce qui exiſte, qui ſont un „être actif & un être paſſif" (Architas dans Simplicius pag. 82.).

Digitized by Google

(36) Comme la partie efficiente avoit ce qui eſt néceſſaire pour agir, de même la partie paſſive avoit ce qui eſt néceſſaire pour recevoir l'action. C'eſt cette diſpoſition à être changé ou modifié que Varron appelle ici *materiam quandam*. Car, comme le remarque fort bien Mr. Harris (Hermès Liv. III. ch. 1. Note *c*), „les Philoſophes anciens appelloient *ma-*„*tiere* tout ce qui, par l'effet ſoit de l'art, ſoit de la „nature, ſoit d'une cauſe plus ſublime, pouvoit de-„venir ce qu'il n'étoit pas: en ſorte que ſous le nom „de matiere ils comprenoient ce qui eſt incorporel, „auſſi bien que ce qui eſt corporel. S'ils diſoient que „le bronze eſt la *matiere* d'une ſtatue, & le bois celle „d'un bateau, ils diſoient également que les lettres & „les ſyllabes ſont la *matiere* des mots; que les mots „ou ſimples termes ſont la *matiere* des propoſitions; „que les propoſitions ſont la *matiere* des ſyllogiſmes. „Les Stoïciens ſoutenoient que les choſes qui ne dé-„pendent pas de nous, ſont la *matiere* de la vertu. „Les Péripatéticiens, qui enſeignoient expreſſément „que l'ame eſt incorporelle" [mais non dans le ſens que nous attachons au mot *immatériel*], „parloient d'une „*intelligence matérielle*, par où ils entendoient une „faculté naturelle qui précede toutes les connoiſſan-„ces, & qui eſt néceſſaire pour les acquérir. Tout „ce qui eſt fait, ſoit par la nature, ſoit par l'art, a „ſa *matiere*." (Ariſt. Métaph. Livr. VII. chap. 7. Tom. 2, pag. 913. A.).

Je crois qu'ici par les mots, *une certaine matiere*, il faut entendre en général tout ce qui peut éprouver l'action de la cauſe efficiente; & que Varron ne parle de la matiere premiere que plus bas (chap. 7.). Cependant je rapporterai en peu de mots les ſentiments de l'Académie & du Lycée ſur ce ſujet jadis ſi fameux dans les écoles.

Digitized by Google

Les Anciens distinguoient la matiere immédiate & prochaine de la matiere éloignée. La premiere étoit celle que les arts mettent en usage, le bois pour un bateau, le fer pour une épée; & même celle dont est composée une chose naturelle; ainsi les pierres, la terre, les minéraux étoient la matiere prochaine d'une montagne. La matiere éloignée étoit sur-tout la matiere premiere dont nous allons parler.

Tous les Philosophes se sont accordés à dire que les corps cachent un *substratum* propre à recevoir diverses propriétés ou qualités. Les Grecs le nommoient *hylé*, bois; sans doute parce que le bois étoit la matiere la plus utile aux hommes, & la plus commune parmi les artisans.

Qu'on me permette une petite digression grammaticale. Mr. Court de Gebelin, dans son excellent *Monde primitif* (Tom. V. ou dictionnaire étymologique de la Langue Françoise, colonne 664.), tire le mot *matiere* de la racine primitive *Mad*, qui, entr'autres choses, désigne l'étendue; & de matiere il en déduit fort bien *madrier*, ce qui rapproche notre nom général *matiere* de sa signification primitive & bornée *bois*. Ne peut-on pas dire que, si les Grecs ont pris le mot *hylé*, bois, dans l'acception générale de matiere, à rebours, les Portugais ont donné au mot général *matiere* (Madeira en leur langue), le sens particulier de *bois*; dénomination qu'ensuite ils ont donnée à l'île de Madere.

A l'occasion du mot Grec *hylé*, le savant Abbé Mosheim (Notes sur le Système intellectuel de Cudworth, Tome II. pag. 945. à la fin) auquel cette note doit beaucoup, observe que ce terme n'est pas fort ancien, puisqu'on ne le trouve, dit-il, ni dans Ocellus Lucanus, ni dans Platon. Nogarole, qui a traduit en Latin Ocellus, dit aussi (Opusc. Mythol. &c. pag. 516, note 3.) que Platon ne donne jamais le

Digitized by Google

nom de *hylé* à la matiere premiere, quoiqu'il le donne à la matiere immédiate & prochaine. Nogarole ajoute que le mot *hylé* pour matiere premiere, se trouve dans le Pémandre de Mercure Trismégiste, & dans Ocellus. Pour Mercure Trismégiste, je m'en tiens à la parole de Nogarole. Quant à Ocellus, avant d'avoir vu les opuscules mythologiques de Gales, j'avois observé avec Batteux qu'Ocellus dit (de la nature de l'Univers Chap. II. §. 6.): „on a d'abord la *hylé*, sujet indifférent, base commune de toutes choses." Si Platon n'a pas fait usage de ce mot, il pouvoit l'employer, puisque Timée de Locres s'en sert (de l'ame du Monde Chap. I. §. 2. 4. 5. 6. 7. &c.): & Timée étoit plus âgé que Platon qui l'avoit fréquenté (Voyez Tom. I. pag. 93, note 43.). Revenons.

Si tous les Philosophes convenoient de l'existence d'une matiere premiere, ils ne s'accordoient pas au sujet de sa nature.

Les uns soutenoient qu'elle avoit essentiellement des qualités. Les autres prétendoient que, par sa nature, elle n'en avoit point; mais qu'elle pouvoit les recevoir toutes.

Dans la premiere classe sont tous les Philosophes qui ont cherché le premier principe dans l'eau, dans l'air, dans le feu, dans la terre (Plut. des sentim. des Phil. Liv. I. chap. 9. pag. 882. B. & C.).

La seconde classe contient tous les autres Philosophes, à l'exception de Démocrite, d'Épicure, & des autres Atomistes, dont on peut faire, avec Mosheim, une classe mitoyenne, quoique Sextus Empiricus (contre les Mathématiciens Livre IX. & I. contre les Physiciens), & Plutarque (des sentim. des Phil. Liv. I. chap. 9. pag. 882. C.) les mettent dans la premiere. On peut, dis-je, en faire une classe à part, parce qu'ils tenoient à la premiere en ce qu'ils attribuoient à leurs atomes la grandeur, la figure, & la

Digitized by Google

pesanteur (Plut. contre Colote pag. 1110. F.); & ils s'approchoient de la seconde, en ce qu'ils refusoient aux atomes toutes les autres qualités.

A cette occasion je ne saurois m'empêcher de faire quelques remarques sur un des passages où Plutarque expose mal la pensée d'Épicure.

„Démocrite dit qu'un nombre infini de substances indivisibles, - - - sans qualités, inaltérables, nagent dispersées dans le vuide: que si elles s'approchent, se touchent, s'unissent les unes aux autres, „un de ces amas se montre sous la forme d'eau, un „autre sous celle de feu, un troisieme sous celle de „plante, un quatrieme sous celle d'homme: & qu'il n'y „a rien que des atomes" (Plut. contre Colote p. 1110. F. & 1111. A.). Ici Plutarque trouve que „Démocrite - - - ne devoit pas faire ses principes inaltérables; ou que, les ayant supposés tels, il devoit „sentir qu'on rendoit impossible la formation de toute „qualité," - - - & qu'„Épicure, qui a posé, ou plutôt „qui a volé à Démocrite, que les atomes sont les principes de tout, - - - doit faire voir comment des choses privées de toute qualité, produisent toutes les „qualités, seulement en s'unissant" (même page, B. & C.). C'est donc sans la comprendre que Plutarque rapporte, du moins en grande partie, la solution qu'Épicure & Démocrite donnent de ces difficultés. La voici:

La saveur, la couleur, & les autres qualités ne sont que des affections de l'être qui les sent (voyez Tom. I. pag. 118. & 148. 149.). „Les couleurs se „forment par certains arrangements & certaines positions, relativement à la vue" (Plut. contre Colote pag. 1110. C.): par conséquent, „on peut dire également que chaque corps a une couleur, & n'en a „point" (Plut. même page. C.), „& que les autres „qualités existent & n'existent pas" (même page. C.).

Digitized by Google

Plutarque ſomme enſuite Épicure d'expliquer „comment des choſes privées de toute qualité produi„ſent toutes les qualités, ſeulement en s'uniſſant.“ Épicure pouvoit répondre: rappellez-vous ce que vous venez d'écrire vous-même. Vous avez dit (contre Colote pag. 1109. C.), que, ſelon moi „les con„venances & les proportions des pores dans les orga„nes des ſens, & les divers mêlanges des atomes qui „ſe trouvent dans toutes les ſaveurs, odeurs, & cou„leurs, affectent l'organe en ſorte qu'il perçoit les „différentes qualités des objets divers.“ En un mot, les corps, par les différents arrangements des atomes, ſont propres à produire divers changements dans l'organe; & ces changements occaſionnent les perceptions que nous nommons ſaveurs, odeurs, couleurs &c. Expliquez-vous d'une maniere plus intelligible comment le chaud & le froid, le ſec & l'humide engendrent les autres qualités?

Ce que nous venons de dire détruit la contradiction apparente qui ſe trouve entre Démocrite & Épicure. Le premier „étoit bien éloigné de penſer „qu'une choſe n'a pas plutôt une qualité qu'une autre. „Il combattit même le Sophiſte Diagoras qui ſoute„noit ce ſentiment, & écrivit contre lui beaucoup de „choſes probables“ (Plut. contre Colote p. 1109. A.). Épicure, „en diſant que toutes les perceptions des „ſens ſont vraies,“ devoit enſeigner „qu'une choſe „n'a pas plutôt une qualité qu'une autre“ (même page A. à la fin). Les choſes ont des qualités différentes en tant que, par les divers arrangements des atomes, elles peuvent affecter l'organe d'une maniere plutôt que d'une autre. Dans ce ſens „il y a réelle„ment dans une roſe ou dans une fleur de lis quelque „choſe que le peuple nomme *odeur*, & qui continue „d'exiſter quand on ne la ſent pas“ (Reid, inquiry into the human mind, Ch. II. Sect. 8. p. 25.). Mais

Digitized by Google

les choſes n'ont pas plutôt une qualité qu'une autre, en tant qu'elles ne ſont ni blanches, ni ameres, ni &c.; en tant que l'eau en elle-même „n'eſt pas plutôt froide que chaude, & que le parfum n'a ni une odeur „plus agréable, ni une plus déſagréable que le beurre“ (Plut. contre Colote, pag. 1109. B.); parce que „les „choſes externes ſont fort différentes des affections „qui ſont en nous: la perception eſt fort différente „de la choſe perçue: par exemple, la perception du „feu differe beaucoup du feu; puiſque le feu brûle, „& que ſa perception ne brûle point“ (Sext. Empir. contre les Mathémat. Liv. VI, & I. contre les Logic. Sect. 357.). Mais finiſſons cette digreſſion.

Varron ſe met dans la ſeconde claſſe, ſelon laquelle la matiere premiere, „l'être qui eſt le ſujet des „qualités ſenſibles, & qui ſe trouve en tout ce qui va „à la génération,“ [eſt] „une pâte qui reçoit toutes „ſortes de formes, qui ſe prête à tout, qui eſt aux „êtres produits ce que l'eau eſt aux ſaveurs, le ſilence au ſon, les ténebres à la lumiere, la matiere à „l'art. L'eau qui, par elle-même, eſt ſans goût & „ſans qualités, prend le doux ou l'amer, le fade ou „le piquant: l'air non frappé eſt prêt à rendre le ſon, „les paroles, le chant: les ténebres, ſans couleur & „ſans forme, ſont diſpoſées à prendre le rouge, le jaune, le blanc: &“ [dans les arts,], „*ce qui eſt blanc* „peut être employé à la ſculpture ou à la céroplaſtique indifféremment. D'où il faut conclure que tout „eſt en puiſſance dans ce ſujet avant qu'il y ait génération, & qu'il y eſt en effet quand il y a génération, & qu'il a reçu ce qu'on appelle une nature“ (Ocell. Lucan. de la nat. de l'Univ. chap. II. §. 3. traduction de Batteux).

Avouons avec le ſavant interprête d'Ocellus (Notes pag. 99.), qu'„il n'eſt gueres poſſible de donner une idée plus nette & plus complete de cette „ma-

„matiere premiere ſi célebre dans la Philoſophie an-„cienne & chez les Scholaſtiques modernes. - - - - „Ariſtote la définit (Métaph. L. VII. ch. 3. p. 908. E.): „ce qui en ſoi-même & de ſoi-même, n'a ni eſſence, „ni qualités, ni quantité, ni aucune autre détermina-„tion de l'être. Platon en a la même idée, & l'ap-„pelle dans ſon Timée" (pag. 1060. C. D. E. & 1061. A.), „l'eſpece indiviſible, la capacité informe, la „puiſſance, la mere des êtres, la nourrice, la pâte, „le ſujet, le récipient, le lieu des êtres." Platon ſe ſert ici des expreſſions de Timée (de l'ame du Monde chap. I. §. 4. & 5.). „La matiere eſt la pâte, la me-„re, la nourrice - - -; elle eſt par elle-même ſans „forme & ſans figure; mais elle reçoit en elle toutes „les figures & toutes les formes - - -; c'eſt l'être tou-„jours changeant. On l'appelle matiere, lieu, capa-„cité." Platon dit (auſſi dans le Timée): „la mere „& le récipient de toutes les choſes qui ſont faites & „viſibles, n'eſt ni la terre, ni l'air, ni le feu, ni l'eau, „ni ce qui a été formé de ces choſes, ni ce dont elles „ſont formées, mais quelque choſe d'inviſible, deſti-„tué de toute forme, & pourtant capable de toutes." Revenons à Batteux.

Dans la phraſe qui commence *ce qui eſt blanc*, „Ocellus veut donner un exemple tiré de l'art. Il au-„roit pu dire que la matiere eſt aux formes comme le „marbre blanc eſt à la ſtatue, comme la cire blanche „eſt à la figure de cire: il a préféré de dire *comme ce „qui eſt blanc* à la ſtatue de marbre, ou à la figure „de cire, pour mieux marquer l'indifférence du ſujet „à la forme qu'il reçoit" (pag. 103. 104.). Ocellus auroit donc dû nommer toutes les choſes qu'on peut faire avec de l'argent, de l'étain, de l'ivoire, de la neige, du lait &c.

Les Stoïciens, les Platoniciens modernes, les Scholaſtiques, avoient de la matiere premiere la mê-

Digitized by Google

me idées que les écoles de Pythagore, de Platon, & d'Ariſtote. Ce ſentiment étoit presque général; & il l'a été jusqu'à ce que Gaſſendi & Deſcartes aient fait revivre la Philoſophie corpuſculaire: ou plutôt ce ſentiment a été général, & il l'eſt encore. Si l'on avoit demandé à Démocrite & à Épicure, & ſi l'on demandoit à l'Atomiſte le plus décidé de quoi ſont faits les atomes, ou ce qu'ils ont de commun? Ils répondroient: l'étendue & l'impénétrabilité. Deſcartes ſe borneroit à l'étendue ſeule; & je crois qu'il auroit raiſon. Quoiqu'il en ſoit, voilà, même ſelon les Atomiſtes, la matiere premiere deſtituée de toutes les qualités qui différencient les corps.

On trouve dans Timée & dans Platon des expreſſions propres à faire croire que, ſelon ces Philoſophes, la matiere n'étoit que l'eſpace, l'étendue des Géometres. Timée l'appelle *lieu* & *capacité;* Platon la nomme *capacité informe, récipient, lieu des êtres;* nous venons de le voir; & Plutarque (Épit. du comment. ſur la format. de l'ame, ſuivant le Timée, pag. 1032. A.) dit poſitivement que Platon „donne à la matiere le nom d'eſpace, de ſiege, de réceptacle.“

Cependant tous les Anciens n'étoient pas de ce ſentiment. Pluſieurs vouloient que la matiere premiere fût le *ſubſtratum* de l'étendue, & que cette matiere „épaiſſie par les trois dimenſions“ [ou chargée des trois dimenſions; car, à mon avis, le texte admet ces deux interprétations] „formât la ſeconde, „le corps ſans qualités“ (Ammon. ſur les catég. p. 117. lig. 50-52.), le corps des Géometres.

Si telle étoit la penſée de Platon; s'il croyoit que la matiere eſt le *ſubſtratum* de l'étendue, & par conſéquent ſans étendue comme ſans aucune autre qualité, il n'eſt pas étonnant qu'il l'ait trouvée (Tim. pag. 1060. E.) „totalement inacceſſible à l'entende-

Digitized by Google

ment, & impoſſible à concevoir. Sextus Empiricus (contre les Math. Liv. IX. & I. contre les Phyſiciens Sect. 4. 5. pag. 549.) Euſtathe (ſur l'Odyſſ d'Homere, pag. 177, édit. de Basle), Héraclide de Pont, (Opuſc. Mythol. &c. pag. 488-491.), & le Chancelier Bacon (de Sap. veter. cap. 13.), ont trouvé que Protée eſt la matiere premiere qui n'a aucune qualité & les reçoit toutes; que ſa fille Eidothée qui le découvre, eſt la force ou le mouvement qui conduit la matiere aux qualités & la rend ſenſible, & que ces qualités ſont le troupeau de Protée. Cette allégorie eſt ingénieuſe; mais elle nous indique le rôle que joue Protée, ſans nous expliquer ce qu'il eſt.

C'eſt envain que pour en être éclairci, on conſulte l'entendement & les ſens. L'entendement a pour objet les vérités éternelles. Les ſens ne nous montrent que l'état actuel des choſes changeantes & périſſables; & la matiere premiere n'eſt dans aucune de ces deux claſſes: on ne peut la connoître directement „ni par elle-même, ni par la ſeule force de la „penſée. Car on connoît par eux-mêmes les corps, „à cauſe de leur grande évidence; & l'on voit par la „penſée les choſes qui n'ont point de ſubſtance corporelle. C'eſt pourquoi l'on connoît par une opinion „bâtarde la qualité ambiguë de cette matiere" (Apul. de hab. Doct. Plat. Phil. p. 573. lin. 5-9.). C'eſt ce que dit Timée de Locres (Ch. I. §. 7.), & ce que répete Platon (dans ſon Timée). Timée de Locres (lieu cité) dit expreſſément que ce raiſonnement bâtard eſt l'analogie; & c'eſt par analogie qu'Ocellus nous en donne une idée dans le paſſage que nous avons rapporté (pag. 176. de ce tome). „C'eſt par analogie" (dit Ariſtote leçons de Phyſic. Liv. II. ch. 5. p. 325. B.) „que l'on connoît le *ſubſtratum;* car ce que le bronze eſt à la ſtatue, le bois au lit, les matériaux immédiats & ſans forme aux choſes qui ont une forme,

Digitized by Google

„cette" [matiere premiere] „l'eſt à la ſubſtance, & „chaque choſe à chaque être."

On connoît auſſi la matiere premiere par abſtraction, „en ôtant ce qui ſe trouve dans chaque cho„ſe." (Chalcid. in Tim. comment. pag. 371. Voyez auſſi pag. 437. 438.): „en diviſant par l'entendement „jusqu'à ce qu'on parvienne au ſimple, à ce qui ne „peut pas être ultérieurement analyſé: ce qui le peut, „l'entendement le pénetre jusqu'au fond; & le fond „de chaque choſe eſt la matiere" (Plotin. Enn. II. Liv. 4. chap. 5. pag. 161. D.).

Dans l'analogie & dans l'abſtraction, les ſens, pour ainſi dire, fourniſſent les matériaux, & l'entendement les met en œuvre. On peut donc, même à cet égard, appeller bâtardes ces deux manieres de raiſonner; puisque „l'on ne connoît pas la matiere „premiere par l'entendement pur, parce qu'il emprun„te le ſecours des ſens & de l'opinion" (Mosheim, notes ſur le Syſt. intell. de Cudw. pag. 449. 450.).

En effet, il eſt impoſſible d'avoir une connoiſſance claire & directe d'une choſe qui n'exiſte pas telle qu'on la conçoit; car „la matiere n'eſt jamais „ſans forme; c'eſt toujours un corps entier, un com„poſé" (Plot. Enn. II. Liv. 4. ch. 5. pag. 161. D.): „il n'exiſte réellement ni matiere ſans corps, ni corps „ſans qualités; mais nous parlons de la ſorte, en tant „que nous conſidérons la génération méthodique des „choſes, ſéparant par l'imagination ce qui eſt natu„rellement inſéparable" (Ammon. ſur les catég. p. 117. lig. 59-63.). Les Philoſophes donc donnent ce principe, en tant qu'il eſt totalement deſtitué de qualités, non comme un être réel, mais comme le réſultat d'une analyſe purement intellectuelle. C'eſt ainſi, je penſe, que quelques philoſophes regarderont les monades de Leibnitz comme le réſultat d'une analyſe purement intellectuelle. Quelque petite que ſoit une

Digitized by Google

étendue, elle peut être diviſée, au moins par l'entendement, qui par conſéquent la conçoit comme compoſée. De quoi eſt-elle compoſée? Cette queſtion reviendra jusqu'à ce qu'on ſoit arrivé à ce qui n'eſt pas étendu, aux monades; non qu'elles exiſtent réellement; „mais nous parlons de la ſorte, en tant que „nous conſidérons la génération méthodique des „choſes.“

Mais enfin, les qualités changent & l'être ne change pas. Il faut bien qu'il y ait un fond permanent, un ſujet qui reſte le même. Quel étoit ce ſujet ſelon les Anciens? Le ſavant Cudworth répondra pour moi. „Tout bien peſé, je penſe que les „Philoſophes qui admettoient une ſubſtance ſans qua„lités - - - reconnoiſſoient pour telle la ſimple éten„due, conſidérée, non comme une notion abſtraite de „l'eſprit, mais comme une choſe qui exiſte réelle„ment hors de nous.“ (Cudw. Syſt. intell. Tom. II. pag. 1115.).

On dira peut-être que cette matiere a une qualité; c'eſt l'étendue. Je réponds: auſſi, ſelon les Philoſophes anciens, „avant la naiſſance du monde, la ma„tiere exiſtoit; elle n'étoit pas deſtituée de corps, de „mouvement, & d'ame; mais elle avoit un corps in„forme & incohérent, & un mouvement caſuel & ir„régulier: c'étoit le déſordre d'une ame ſans harmo„nie„ (Plut. de la form. de l'ame ſelon le Timée, pag. 1014. B.). „Ce réceptacle de tout, cette ma„tiere avoit grandeur, diſtance, eſpace, mais elle „manquoit de beauté, de forme, & de convenance „dans les figures“. (Plut. de la format. de l'ame, ſelon le Timée, pag. 1014. E.). „Quand nous nom„mons la matiere, vous ne devez pas, d'après quel„ques Philoſophes, concevoir un corps ſans ame & „ſans qualités, & naturellement incapable d'action: „car nous diſons que l'huile eſt la matiere des par-

Digitized by Google

„ſums, & l'or celle de la ſtatue; & ces choſes ne „ſont pas totalement deſtituées de qualités. Même „nous donnons à polir à la raiſon l'ame & l'intelli„gence de l'homme, comme la matiere de la vertu „& de la ſcience" (Plut. d'Iſis & Oſiris, p. 374. E.).

Voyez notre Tom. I. pag. 98.

„L'ame ſans intelligence" [l'activité phyſique], „& le corps ſans forme" [le principe paſſif] „ont toujours été enſemble" (Plut. Queſt. Plat. pag. 1002. A.). Selon Platon „la matiere --- avoit „un mouvement irrégulier & fortuit" (Diog. Laërc. Liv. III. Sect. 69. Cic. de Univerſ. ex Timæo Plat. pas loin du commencement). Platon reconnoiſſoit „dans les corps un mouvement diviſé, irrégulier & „brut" (Plut. de la form. de l'ame ſuivant le Timée pag. 1015. E.). Et plus bas (pag. 1016. D.): „Pla„ton dit que les quatre eſpeces, le feu, l'eau, la ter„re, & l'air, mettoient la matiere en mouvement, „avant que, par leur arrangement, l'univers fût for„mé." En un mot, „il eſt certain que pluſieurs an„ciens ſe ſont imaginé qu'il y avoit je ne ſais quelle „force cachée dans la matiere, & indiſſolublement „liée avec elle" (Mosheim notes ſur le Syſt. intell. de Cudw. Tom. I. pag. 38. dans la note 5.), & que la partie active & la paſſive „ne pouvoient pas être „l'une ſans l'autre" (Lactan. Divin. Inſtit. Lib. VII. cap. 3.).

Ainſi les anciens ne connoiſſoient aucune ſubſtance immatérielle, dans le ſens que le mot *immatériel* a parmi nous. Ariſtote nous enſeigne (de l'ame Liv. I. chap. 2. pag. 621. A. B.) que tous les Philoſophes bornent l'ame à trois choſes: à ſe mouvoir, à ſentir, à être incorporelle; & il ajoute que les uns vouloient qu'elle fût du feu; d'autres de l'air; & d'autres un compoſé de tous les éléments. „Platon --- „plaçoit le Dieu ſuprême dans l'eſſence du feu. Aris-

Digitized by Google

„tote - - - imaginant un cinquieme corps éthérien „& immuable, dit que c'eſt là que Dieu ſe trou„ve - - -, *non dans l'eſſence du feu, comme le diſent „quelques-uns qui ſe trompent au ſujet de la Divi„nité*" (Juſtin Martyr exhort. aux Grecs p. 16. B.).

(37) Les Philoſophes les plus anciens, à la tête desquels eſt Pythagore, donnoient, comme nous, le nom de corps à tout ce qui peut agir & ſouffrir (Sext. Empir. contre les Mathém. Liv. IX. & I. contre les Phyſ. Sect. 967.); à „tout ce qui a les trois dimen„ſions, largeur, épaiſſeur, longueur" (Plut. des ſent. des Phil. Liv. I. chap. 12. pag. 882. F.); à tout ce qu'on peut appercevoir par les ſens, & par conſéquent à la matiere qu'Ocellus (Ch. II. §. 3.) appelle „corps „ſenſible par le tact, & qui eſt ſous tout ce qui va à la „génération." Enſuite l'on diſtingua le corps de la matiere; & ſelon les Philoſophes qui refuſoient toute qualité à la matiere premiere, „elle n'étoit pas corps, „moins parce qu'elle étoit privée des dimenſions du „corps, que parce que, par elle-même, elle étoit deſti„tuée de pluſieurs choſes qui appartiennent au corps, „comme de figure, de couleur, de peſanteur, de lé„géreté, en un mot de toute qualité & quantité. *Car, „ſi elle en avoit, on la mettroit au nombre des cho„ſes qui ont des qualités & de la quantité*. Puiſque „donc elle n'a pas ces propriétés, elle n'eſt pas corps; „mais elle eſt corporelle, parce qu'elle eſt ſous toutes „les qualités, comme une pâte" (Stob. choix de Phyſ. Liv. I. ch. 14. de la matiere, p. 29. lig. 34-43.).

Les mots de Stobée qui ſont entre deux aſtériſques contiennent un galimathias frappant en François, puiſqu'ils portent que ſi *la matiere avoit des qualités & de la quantité, on la mettroit au nombre des choſes qui ont des qualités & de la quantité.* Mais je n'ai pas pu dire, comme le texte, au nombre des choſes qui ſont *quelles & quantes*.

Digitized by Google

Ainſi „Ariſtote, Platon“ [& bien d'autres Philoſophes,] „diſoient que la matiere eſt ſemblable aux „corps“ [& que pourtant elle n'eſt pas corps, parce que], „par ſa nature, elle n'a ni forme, ni eſpece, „ni figure, ni qualité“ (Plutarque des ſentim. des Phil. Liv. I. chap. 9, p. 882. C.). Ils prétendoient „que la matiere n'eſt pas corps, parce que le corps „eſt poſtérieur à la matiere; parce qu'il eſt compoſé, „& que la matiere avec quelque autre choſe conſtitue „le corps“ (Plotin. Ennéad. III. Livre 6, chap. 7. pag. 210. C.).

Il ſemble qu'Ocellus avoit cette diſtinction en vue, lorsqu'il dit (Chap. II. §. 6.) que la matiere eſt „un corps ſenſible en puiſſance.“ C'eſt comme s'il avoit dit: il y a des corps en puiſſance, ou qui ne le ſont pas encore mais peuvent le devenir; & il y a des corps actuels, qui le ſont déjà. La matiere eſt un corps, mais ſeulement en *puiſſance;* terme expliqué dans le Tome I. pag. 26. §. 29-32.

Les anciens Philoſophes alloient plus loin; ils avançoient que la matiere eſt un non-être (Porphyr des choſes ſenſibles qui menent aux intelligibles, §. 21. Plotin. Ennéad. II. Liv. 4. ch. 16. p. 169. E. Ennéad. III. Liv. 6. chap. 7. pag. 210. D.). En général „Platon croyoit que ce qui naît & périt, n'eſt „rien“ [ou eſt un rien] (Cic. Tuſc. I. chap. 24.). Mais le non-être des Grecs, & le rien des Philoſophes Latins étoit quelque choſe. Voyez notre I. Tom. pag. 54. & 99.

Quand nous entendons dire que la matiere n'eſt pas corps, nous ſommes choqués, parce que nous ſommes accoutumés à nommer corps tout ce qui eſt étendu & impénétrable, ſi pourtant il peut y avoir de l'étendue réellement exiſtante & pénétrable. C'eſt dans cette acception que les Stoïciens ont toujours pris ce mot *corps,* auſſi bien que les plus anciens Phi-

Digitized by Google

losophes Grecs, comme nous l'avons remarqué. Dans la ſuite on donna à ce terme un ſens plus borné: enfin on revint au premier. Apulée (de habit. Doctr. Platon. Phil. pag. 573. lin. 1-5.) n'oſe pas dire que la matiere n'eſt pas corps. Selon cet Auteur „Platon „ne veut ni que la matiere ſoit corps, ni qu'elle ne „ſoit pas corps. Il ne veut pas qu'elle ſoit corps, par„ce que nul corps n'eſt privé de forme. Il ne peut „pas avancer qu'elle eſt ſans corps, parce que ce qui „eſt incorporel ne conſtitue pas le corps."

Les Anciens compoſoient certainement le corps de matiere & de forme. „Si la forme ſe joint à la „matiere, il en réſulte un corps" (Plotin. Ennéad. II. Liv. 4, ch. 2. pag. 160. D.). Ciceron ici le compoſe de matiere & de principe actif; il faut donc faire voir que ce qu'il nomme principe actif, eſt ce que les autres appellent forme: mais n'oublions pas que Varron au commencement du chap. 9. nous rappelle qu'il s'agit ici de la Philoſophie de Platon, & nous avertit qu'à cet égard Ariſtote a changé la doctrine de ſon maître. Nous ne pouvons donc nous ſervir ici que des paſſages de Platon ou des Pythagoriciens qu'il ſuivoit; quoique dans les notes précédentes nous ayons pu citer Ariſtote & les Péripatéticiens.

„Platon poſa trois principes: Dieu, la matiere, & l'idée" (Plut. des ſent. des Philoſophes Livr. I. ch. 3. pag. 878. B; Juſtin martyr exhort. aux Grecs, pag. 7. B; Alcinous cap. 8. & 9, pag. 335, dans Stanley; Ménag. ſur le Liv. III. Sect. 69. de Diog. Laërc. &c.). Timée de Locres dit: „tout ce qui „exiſte eſt ou l'idée, ou la matiere, ou l'être ſenſible „produit des deux autres" (Ch. I. §. 2.). „Il y a „donc deux cauſes; l'idée qui tient lieu de mâle & de „pere, & la matiere qui tient lieu de femelle & de „mere; & le troiſieme être eſt ce qui eſt produit par „ces deux cauſes" (Tim. de Locres Ch. I. §. 6.).

Digitized by Google

Ici je remarque que dans le premier de ces deux paſſages Timée ſe ſert du mot *idea*, & dans le ſecond du terme *eidos*; ce qui confirme ce que j'ai obſervé ailleurs (Tom. I. pag. 20. 21. & 97.) ſur l'ambiguité des expreſſions des Anciens.

Ces idées ſont, chez Platon, ce que dans la ſuite on a nommé formes. Ciceron regarde ces termes comme ſynonymes. „Platon," dit-il (Orat. ch. 3.), „Platon, ce grand maître tant de bien penſer que de bien „parler, donne aux *formes* des choſes le nom d'idées." La forme eſt ce qui caractériſe les choſes; c'eſt cette conſtitution élémentaire qui rend une choſe différente des autres. C'étoit dans ce ſens général que, comme le remarque le ſavant Harris (Hermès p. 310. 311. 312.), la figure donnée au bronze étoit la forme de la ſtatue; la proportion des drogues, la forme d'un remede; le mouvement régulier du corps, la forme de la danſe; l'ordre convenable des propoſitions, la forme du ſyllogiſme; la bonne conduite dans la vie, la forme de la vertu. Même notre ame étoit la forme des formes, parce qu'elle fait uſage des autres formes ſuivant leur nature, comme la main étoit l'inſtrument des inſtruments, parce qu'elle les met en uſage (Ariſt. de l'ame Liv. III. chap. 9. pag. 656. C.). Enfin la ſuprême intelligence étoit appellée la forme des formes, parce qu'elle pénetre tout, eſt la ſource de tout, & donne à chaque choſe ſon eſſence & ſon caractere diſtinctif.

Dans un ſens plus particulier, la forme eſt ce que nous appellons l'eſſence des choſes naturelles; ce qui fait que le marbre eſt marbre, que le fer eſt fer &c. Comme la matiere étoit, ſelon les Platoniciens, les Péripatéticiens, & les Pythagoriciens leurs maîtres, „homogene & toujours ſemblable à elle-„même" (Cicer. de l'Univ. cap. 7.), chaque choſe commençoit à exiſter quand la forme s'uniſſoit à la

Digitized by Google

matiere, & ceſſoit d'exiſter quand l'une ſe ſéparoit de l'autre. Pendant que la forme & la matiere étoient unies, elles l'étoient d'une maniere intime, en ſorte qu'en partageant une ſubſtance, la forme reſtoit dans chaque parcelle. On a beau pulvériſer le marbre, réduire le cuivre en limaille, diſſoudre l'or dans l'eau régale, c'eſt toujours du marbre, du cuivre, de l'or.

Il eſt vrai que, ſelon quelques Anciens, „les eſ„ſences" [les corps] „ſe détruiſent mutuellement" (Ocel. Luc. chap. II. §. 5.); & qu'effectivement le bois, par la combuſtion, ceſſe d'être bois, le marbre & le fer, par la calcination, ceſſent d'être marbre & fer; mais c'eſt en perdant leur forme.

Dans ce ſens chaque forme avoit ſa forme. „S'il „y a pluſieurs idées, il faut qu'elles ayent quelque „choſe de commun" [c'eſt leur matiere], „& quelque „choſe de particulier. Ce qu'elles ont de particulier, „eſt leur propre forme" (Plotin. Ennéad. II. Liv. 4. chap. 4. pag. 160. à la fin.).

Les idées étoient les formes des Platoniciens. „L'idée eſt une eſſence incorporelle & ſubſiſtante par „elle-même; elle donne la forme à la matiere qui „n'en a point, & la rend ſenſible" (Plut. des ſentim. des Phil. Liv. I. chap. 10. p. 882. D, copié par Euſ. Prép. Évang. Liv. XV. ch. 45. p. 846. B.).

Les formes ſont le principe actif de Varron, comme elles ſont les forces ou puiſſances [*dynameis*] d'Ocellus (Chap. II. §. 4. 5.); parce qu'elles agiſſent; parce qu'„elles ſont la cauſe & le principe qui rend „chaque choſe telle qu'elle eſt" (Euſ. Prépar. Évang. Liv. XI. chap. 23. pag. 545. C.). Je ſerois tenté de croire que les mots *poiotes*, qualité; *poios*, doué de qualités; & *poieo*, je fais, viennent d'une racine commune.

Digitized by Google

J'ai assez parlé ailleurs des idées (T. I. §. 80-92, pag. 48-54, & §. 110-129, pag. 63-71.). J'ajouterai seulement, qu'à mon avis, la forme de Platon n'est que la conformité qui se trouve entre une chose & l'idée *avant plusieurs*, ou antérieure; comme, dans les arts, „les choses visibles se rapportent à l'idée qui „est dans l'esprit (Cic. Orat. chap. 3.).

Au reste le mot Grec *eidos* vient de *eido*, je vois; & le mot Latin *species* vient de *specio*, je vois, verbe dont il ne nous reste que les composés *aspicio*, *conspicio*, *despicio*, *respicio*, *suspicio*. Ainsi tant *eidos* que *species* signifient en général ce qu'on voit. Il est facile de tirer de là les différentes significations tant du mot Grec que du Latin. Ici l'un & l'autre signifient *forme*, parce que la forme est „ce qu'une „chose a de propre; ce qui la différencie de toutes les „autres choses" (Plotin. Ennéad. II. Liv. IV. ch. 4.), „& fait qu'on la peut montrer" (Plut. des sent. des Phil. Liv. I. ch. 10. pag. 882. D.).

(38) Il est évident qu'ici le terme *qualité* est pris dans le sens concret, & signifie un être revêtu de qualités.

C'est, sans doute, ma faute si j'ignore que les Anciens ayent donné au corps le nom de qualité. Je sais bien que Plutarque (contre les Stoïciens à la fin) reproche aux Stoïciens d'avoir prétendu que „les qua„lités fussent des corps." Si réellement Varron veut que le corps soit une espece de qualité; si les mots *qualitatem quandam* ne sont pas déplacés, on peut observer que dans ce passage il parle avec beaucoup de réserve & de précaution. Il ne dit pas que le corps étoit une *qualité;* il dit qu'il étoit *une sorte de qualité*, quelque chose qui approchoit de la qualité (*qualitatem quandam*). Varron trouve que cet adoucissement ne suffit pas; il tempere encore ce qu'il peut y avoir de dur dans son expression, en la

Digitized by Google

faiſant précéder du mot *preſque* (*quaſi*). S'il avoit pris le mot de *qualité* dans un ſens concret pour exprimer un être doué de qualités, Varron n'auroit pas pris tant de meſures pour faire paſſer ſa dénomination; car tout corps a des qualités. Il veut ſans doute indiquer qu'il y a quelque reſſemblance entre les corps & les qualités. Je penſe que cette reſſemblance conſiſte dans l'activité. La matiere premiere eſt purement paſſive. La forme ou la qualité eſt purement active. Le corps eſt également paſſif & actif. Voilà en quel ſens il tient à la qualité.

Si ma conjecture eſt fauſſe, on me pardonnera, j'eſpere, mon erreur. J'ai marché abſolument ſans guide. Quelque recherche que j'aie faite, je n'ai pu trouver aucun auteur qui eſſaye ſeulement d'expliquer ce paſſage.

Au reſte, il ne faut pas diſſimuler que Charles Étienne dans ſon édition, Paris 1554. in folio, Tom. IV. p. 36. lit: *id jam corpus & qualitatem nominabant.* Suivant cette leçon, le mot qualité eſt pris ici dans le ſens concret pour doué de qualités, auſſi bien que, peut-être, dans le chapitre ſuivant, où enſuite il eſt pris dans le ſens abſtrait, comme nous le remarquerons en ſon lieu.

Cependant le même Étienne (pag. 471, 2de colonne) met au nombre des variantes; *18, & qualitatem. Vetus, & quaſi qualitatem.*

(39) C'eſt comme ſi Varron diſoit: par le mot *qualité* j'ai voulu traduire le terme Grec *poiotes.* Ciceron ajoute que ce terme n'eſt pas commun chez les Grecs. Il a été long-temps rare chez les Philoſophes même, ſelon la remarque de Nogarole interprête de Timée de Locres. Ce Littérateur obſerve (Opuſc. Mythol. &c. collect. de Gales, p. 518. 519.) que le mot *poiotes* ne ſe trouve ni dans Hippocrate, ni dans Ocellus, ni dans Timée de Locres: que Mer-

Digitized by Google

cure Trismégiſte s'en ſert ſouvent: que Platon n'en fait uſage qu'une ſeule fois; c'eſt dans le Théétete, & il ajoute: „le terme *poiotes* vous ſemble, peut-„être, étranger, & vous ne l'entendez pas auſſi bien „qu'un mot uſité.“ Nogarole obſerve auſſi qu'Ariſtote, dans ſes catégories, parlant de la qualité, commence hardiment par ſe ſervir du mot *poiotes*, comme s'il étoit connu.

Le paſſage dont parle Nogarole ſe trouve dans le traité des catégories, chap. 8. pag. 26. A, mais il ne peut pas être rendu en François. Depuis la date du dialogue de Platon jusqu'à celle du traité d'Ariſtote, le mot *poiotes* avoit, ſans doute, été adopté par les Philoſophes.

(40) Le texte dit: *itaque aer quoque --- & ignis, & aqua, & terra prima ſunt.* On peut prendre le mot *prima* ſubſtantivement pour *principia*, comme l'ont pris Lucrece (de nat. rerum Lib. IV. v. 187.)

Propterea quia ſint e primis *facta minutis;*

& Tite-Live (Décad. VIII. Lib. 3.): *quod bellum, ſi* prima *ſatis proſpera fuiſſent* &c. Néanmoins le diſcours me ſemble ſans ſuite. Varron parle des qualités: *earum igitur qualitatum ſunt aliæ principes*, & ſaute bruſquement aux principes, aux éléments, comme il va les nommer bientôt: *itaque aer quoque* &c.

De plus, que ſignifie le *quoque*, qui eſt dans le texte? Si „l'air, & le feu, & l'eau, & la terre ſont „*auſſi* les premiers principes,“ il y en avoit d'autres que Varron avoit déjà nommés; & le texte n'en fait pas mention. Il n'y auroit point de vuide ſi Varron avoit dit: „les qualités primitives ſont la chaleur „& la froidure, la ſéchereſſe & l'humidité. Par „conſéquent (*itaque*) l'air &c. ſont auſſi des prin-„cipes.“

Digitized by Google

Ces réflexions & l'embarras qui défigure tout cet abrégé de Phyſique, embarras qui a commencé à ſe montrer dans le nom de qualités donné aux corps, & qui ſera ſucceſſivement développé dans ces notes, me portent à croire qu'il y a des lacunes dans le texte. Les interprêtes ne les ont pas remarquées, peut-être parce que ce texte a une apparence de ſuite, & parce que ces Meſſieurs ont conſtamment la coutume de paſſer ſous ſilence les difficultés que leur auteur préſente.

Quoiqu'il en ſoit, l'explication de ce commencement de Phyſique ſe trouve dans Ocellus Lucanus Chap. II. §. 3. 4. 5. 6.

„Dans la partie du monde où la génération & „la nature ont l'empire, il y a néceſſairement trois „choſes.

„La premiere eſt l'être qui eſt le ſujet des quali„tés ſenſibles, & qui ſe trouve dans tout ce qui va à „la génération.“ C'eſt la matiere premiere, qu'il décrit comme on l'a vu dans une note précédente p. 176.

„La ſeconde choſe néceſſaire eſt la contrariété „des qualités pour opérer les alterations & les chan„gements de nature - - -; ces qualités ſont le froid, „le chaud, le ſec, & l'humide.

„La troiſieme choſe ſont les êtres auxquels tien„nent les qualités; c'eſt à dire, le feu, l'eau, l'air, „& la terre. Ces êtres different de leurs qualités; „car ils ſe détruiſent les uns les autres dans le lieu où „ils ſont; mais les qualités ne ſe détruiſent point, ni „ne ſe produiſent: elles ne ſont que des formes in„corporelles. - - -

„Ainſi on a d'abord la matiere, ſujet indifférent, „baſe commune de toutes choſes: par conſéquent le „corps ſenſible en puiſſance, premier principe.

„Le ſecond: les qualités contraires, la chaleur, „le froid, l'humidité, & la ſéchereſſe.

Digitized by Google

„D'où réſultent en troiſieme lieu le feu & l'eau, „la terre & l'air" (Trad. de Batteux).

Quoique ce texte ſoit clair, voici un petit article des notes de Batteux qui ne me ſemble pas inutile (pag. 102. d'Ocell. Luc.).

„Il falloit donc que chez les Anciens, les partiſans des qualités conſidéraſſent d'abord la maſſe entiere de la matiere, en faiſant comme abſtraction de „ſes qualités; enſuite les qualités contraires les unes „aux autres, en faiſant abſtraction de la matiere; enfin la matiere & les qualités réunies pour former les „quatre éléments, chacun dans ſon eſpece, le feu, „l'air, l'eau, & la terre."

Platon les appelloit éléments parce que, ſelon lui, „ils avoient été les premiers que Dieu mît en ordre, quand il voulut arranger le monde: auparavant ils avoient bien quelques traces de leurs formes; mais ils étoient tels que doit être un univers „ſans Dieu" (Plut. de la format. de l'ame ſelon le Tim. pag. 1016. E.).

Obſervons en paſſant que Cornutus, ou Phurnutus (de la nat. des Dieux Liv. I. ch. 17. pag. 176. de la collect. de Gales) trouve dans les Titans, non ſeulement les qualités contraires qui donnent naiſſance aux éléments, mais toutes celles qu'on peut imaginer.

(41) „Ceux qui ſuivent Ariſtote & Platon diſent que le principe differe de l'élément. - - - Tout „élément eſt compoſé: les principes ne ſont ni compoſés ni produits. Ainſi nous donnons le nom d'éléments à la terre, à l'eau, à l'air, au feu. Les „principes ſont ainſi appellés parce qu'il n'y a rien „qui leur ſoit antérieur, & d'où ils ſoient formés. „Car on ne doit pas nommer principe ce qui eſt produit d'ailleurs; on doit plutôt ce nom à ce dont une „choſe eſt formée. Avant la terre & l'eau eſt d'abord „la

Digitized by Google

„la matiere dont elles sont composées, & qui n'a ni „forme ni figure; en second lieu est la forme, que „nous nommons entéléchie; en troisieme lieu la pri„vation" (Plut. des sent. des Phil. Liv. I. chap. 2. pag. 875. C. & D.).

Cependant ailleurs (des not. comm. contre les Stoïc. pag. 1085. B.) Plutarque confond ces deux choses, & prend pour synonymes les mots élément, & principe; car il dit: „presque tous les hommes „pensent naturellement que tout élément & tout prin„cipe est simple, pur, & non composé. Car ce qui „est composé n'est pas élément ou principe: ce dont „le composé est formé, l'est." Plutarque se sert également dans ces deux passages du mot *stoicheion* pour élément, & de celui d'*arche* pour principe.

(42) „De ces quatre qualités, le chaud & le „froid sont comme cause & principes efficients; & le „sec & l'humide, comme matiere & principes pas„sifs; --- d'où résultent --- le feu & l'eau, la terre „& l'air" (Ocellus Lucan. Chap. II. §. 6.). Car „le „feu est sec & chaud; l'air est chaud & humide; l'eau „est humide & froide; la terre est froide & seche" (le même Chap. II. §. 11.).

Les Anciens pensoient que la cause de la cohérence est toujours une force, un principe actif. Ciceron vient de nous l'apprendre: „la matiere ne se„roit pas cohérente, si elle n'étoit retenue par quel„que force" (pag. 17.). La terre & l'eau sont des éléments passifs; ainsi „ils ne se tiennent pas ensem„ble, & ils ne tiennent pas ensemble les autres cho„ses: ils conservent leur union parce qu'ils partici„pent à la force de l'air & du feu: l'air & le feu, par „leur vigueur, ont de la cohérence, &, mêlés aux au„tres choses, ils leur donnent de la force, de l'union, „& de la consistence" (Plut. des not. comm. contre les Stoïc. pag. 1085. D.). D'où Plutarque conclut

que la terre & l'eau ne ſont pas des éléments, „parce „qu'elles ne ſont ni ſimples, ni primitives, ni perma„nentes par elles-mêmes, ayant toujours beſoin de „quelque choſe d'externe qui les retienne & con„ſerve."

(43) Platon étoit du même ſentiment, ſi l'on en croit Proclus (ſur le Timée) & Simplicius (Phyſ. Liv. VIII.): il en étoit bien éloigné, ſi l'on ajoute foi au Platonicien Atticus (dans Euſ. Prép. Évang. Liv. XV. ch. 7. p. 804. C. & D.), qui nous enſeigne que Platon „admit les quatre éléments connus de „tout le monde, c'eſt à dire: le feu, la terre, l'air, „& l'eau, & dit que tout le reſte étoit formé par le „mêlange & le changement de ces éléments. Mais „Ariſtote, ſe flattant, à ce qu'il ſemble, d'être re„gardé comme un génie ſupérieur s'il imaginoit un „nouveau corps, ajouta ſa cinquieme eſſence aux „quatre éléments connus. - - - Ariſtote ne penſa pas „qu'un Phyſicien doit, non faire des loix, mais rap„porter avec ſoin celles de la nature."

Cette cinquieme eſſence étoit une matiere très-pure, très-ſubtile, une eſſence céleſte, dont il eſt, peut-être, difficile de ſe faire une image, mais dont il eſt facile de ſe faire une idée, en ſubtiliſant & purifiant le feu. Auſſi penſé-je que Mr. l'Abbé d'Olivet s'eſt trompé en traduiſant le paſſage: *quinta illa non nominata magis, quam non intellecta natura*, de Ciceron (Tuſc. Lib. I. chap. 17. à la fin); que ce Savant rend ainſi: „un cinquieme élément dont on „ne ſauroit dire le nom, ni comprendre la nature" (Tom. I. pag. 98. de ſa trad.). Il faut que l'Abbé d'Olivet ait conſtruit: *non magis nominata quam intellecta*: mot à mot: „auſſi peu nommée que com„priſe." Mais où eſt ici le ſecond *non?* - - - *non nominata* - - - *non intellecta*. Je crois qu'il faut conſtruire, *magis non nominata, quam non intel-*

Digitized by Google

lecta; & traduire: „dont il eſt plus difficile de dire „le nom, que de comprendre la nature.“

(44) „La ſubſtance du ciel ſe nomme *éther*: „non qu'elle ſoit de flamme, comme l'ont prétendu „quelques-uns, faute d'avoir conſidéré ſa nature in„finiment différente de celle du feu; mais parce qu'el„le ſe meut ſans ceſſe circulairement, étant un élé„ment divin & incorruptible, tout différent des „quatre autres“ (Ariſtote, lettre à Alexandre ſur le ſyſtême du monde, ch. 2. §. 4. pag. 14. & 15. de la traduction de Batteux).

Quoique Ariſtote condamne l'étymologie qui déduit le mot *éther* d'un verbe Grec qui ſignifie brûler, cependant Cornutus ou Phurnutus (de la nat. des Dieux, Chap. I. pag. 140. des opuſcules recueillis par Gales) la rapporte la premiere. „La ſubſtance du ciel“ (dit-il) „eſt de feu, comme le montrent le ſoleil & „les autres aſtres. De là vient que cette derniere „partie du monde ſe nomme éther du verbe brûler. „D'autres veulent que l'éther ait été ainſi nommé par„ce qu'il court en haut; c'eſt à dire, parce qu'il ſe „meut ſans bruit.“ Courir en haut, & ſe mouvoir ſans bruit ne ſe rapportent point. Je ne doute pas que ce paſſage ne ſoit un de ceux qu'on trouvera corrigés en grand nombre dans l'édition de Cornutus que nous fait depuis long-temps eſpérer le ſavant Mr. D'Anſe de Villoiſon.

L'étymologie qui tire le nom d'éther des mots Grecs *aei thein*, toujours courir, ſemble fort ancienne. On diroit qu'Ocellus (Chap. II. §. 18.), en donnant à la ſubſtance du ciel le nom de *toujours courante*, fait alluſion à cette étymologie. Cependant, malgré ſon antiquité & l'autorité d'Ariſtote, je la trouve moins heureuſe que celle de Mr. Court de Gebelin qui (Allég. Orient. pag. 120.) penſe que „les aſtres furent nommés *Theoi*, non de *thein* cou-

Digitized by Google

„rir, comme le disent les Grecs, mais parce que le „mot *Theos* dans le sens propre signifie lumineux & „parfait. Ainsi *éther* sera *aei theos*, toujours bril„lant:" étymologie qu'Ennius semble avoir eu en vue quand il dit dans les vers cités par Ciceron (de nat. Deor. Lib. II. cap. 2.): „voyez en haut cet éclat, „ce Jupiter que tout le monde invoque."

(45) Aristote (de la génération des animaux Liv. II. chap. 3. p. 1077. D.) dit que les ames, même celles des brutes, participent à un corps plus noble que les éléments. Et Ciceron (Tusc. I. chap. 10.): „Aristote --- ayant d'abord posé pour principe de „toutes choses les quatre éléments que tout le monde „connoît, en imagine un cinquieme, d'où l'ame tire „son origine." Et (chap. 26. à la fin): „s'il y a un „cinquieme élément, selon qu'Aristote l'a dit le pre„mier, il sera commun & à la nature divine, & à „l'ame humaine" (Trad. de D'Olivet).

(46) Dans le sens abstrait, comme dans le Traité de la Nature des Dieux (Liv. II. ch. 37.), où il est parlé d'„atomes sans couleur & sans aucune „qualité."

Au reste il s'agit ici de la matiere premiere, dont nous avons déjà tâché d'expliquer la nature.

(47) Ovide fait dire à Pythagore:

Nec perit in tanto quidquam, mihi credite, mundo;
Sed variat, faciemque novat ----

(Metam. Lib. XV. v. 254. 255.)

(48) Que veut dire Varron? Veut-il dire que cette force se meut dans l'espace qui est divisible à l'infini? Veut-il simplement dire qu'elle se meut. Dans ce cas l'*ita* & le *sic* seroient inutiles.

(49) Où Varron a-t-il dit que la force se nommoit qualité?

Digitized by Google

(50) Le texte dit *qualia*; & ces *qualia* ſont les *quaſi qualitates quædam* du chap. 6. Ainſi la force du principe actif pénétra la matiere, la changea, & produiſit les êtres qui ſont dans le monde.

Mais ſi le principe actif dont il a été queſtion jusqu'ici, eſt la forme, il eſt clair que „la ſubſtance „par elle-même ne peut pas ſe ſaiſir de la forme, ni „la forme revêtir la ſubſtance. Il faut une cauſe ſu„périeure qui amene la ſubſtance à la forme; & il „faut que cette cauſe ſoit la premiere & la plus puiſ„ſante: il convient de l'appeller Dieu. Il y a donc „trois principes, Dieu, la ſubſtance, & la forme. „Dieu eſt l'ouvrier & le moteur; la ſubſtance eſt „la matiere & mue; la forme eſt l'art" (Architas des principes, dans Stobée choix de Phyſique, Livre I. pag. 81. lign. 6-14.). Telle étoit la penſée de Platon; je vais le prouver. Ne ſe trouveroit-elle pas dans le diſcours de Varron, ſi nous l'avions entier?

Voici comment Platon s'exprime dans Ciceron (de l'Univers ſelon le Timée de Platon, chap. 14.): „Pluſieurs penſent que - - - les cauſes de toutes cho„ſes ſont celles qui ont la qualité de froid & de chaud, „de ſec & d'humide, & ſont totalement privées d'in„telligence & de raiſon, propriétés qui ne ſe trouvent „que dans l'eſprit. L'eſprit échappe aux yeux; mais „le feu, l'eau, la terre, & l'air ſont des corps, & „on les voit. Celui qui fait profeſſion d'aimer la ſa„geſſe doit chercher les cauſes premieres de la natu„ture intelligente & ſage, & enſuite les cauſes ſecon„des des choſes qui, étant mues, en mettent d'autres „en mouvement. Je vois donc que nous devons par„ler de ces deux ſortes de cauſes." - - -

„Dieu ayant réſolu de remplir le monde de tous „les biens, & de n'y mêler rien de mal, autant que „la nature le permettoit, prit tout ce qu'il y avoit de

Digitized by Google

„visible, qui n'étoit pas tranquille & en repos, mais „qui étoit irrégulierement agité & flottant; & d'irré„gulier qu'il étoit, il le rendit régulier: car il jugeoit „que cela valoit mieux; & il n'eſt & n'a jamais été „permis que celui qui eſt très-bon faſſe rien qui ne „ſoit très-beau. - - - Il faut que tout ce qui eſt né „ſoit viſible & tactile. On ne peut pas voir ce qui „eſt deſtitué de feu; on ne peut pas toucher ce qui „n'eſt pas ſolide; & il n'y a rien de ſolide ſans terre. „C'eſt pourquoi Dieu voulant faire le monde, réunit „d'abord la terre & le feu. Or deux choſes, pour „être jointes, en demandent une troiſieme, & ont „beſoin, pour ainſi dire, d'un nœud & d'un lien. „Le meilleur & le plus beau de tous les liens eſt ce„lui qui fait un ſeul tout de lui & des choſes qu'il „unit; c'eſt ce que produit très-bien l'analogie - - - „ou proportion. - - - Entre les ſolides il n'y a ja„mais un ſeul moyen proportionel; il y en a toujours „deux. Ainſi Dieu plaça l'eau & l'air entre le feu & „la terre, & les proportionna enſorte que le feu fût „à l'air comme l'air à l'eau; & l'air à l'eau comme „l'eau à la terre. Ainſi fut formé le ciel viſible & „tactile."

Ce paſſage de Platon eſt long, & en partie inutile ici. Mais il m'a paru curieux, ne fût-ce que parce qu'il montre combien Platon étoit mince Géometre, & combien il étoit ſuperficiel dans l'application de la Géométrie à la Phyſique.

La proportion ne lie rien. Qu'un Horloger faſſe quatre roues en proportion continue, s'il ne les ajuſte pas convenablement ſur la même platine, elles ne produiront aucun effet. C'eſt la platine qui les lie, ce n'eſt pas la proportion.

On peut très-bien trouver un moyen proportionel entre deux ſolides; & il eſt faux qu'il y en ait néceſſairement deux.

Digitized by Google

Voilà pour la Géométrie. Voici pour l'application.

En quoi consistoit la proportion continue du feu, de l'air, de l'eau, & de la terre? Étoit-ce dans leur quantité? Étoit-ce dans leur densité? Étoit-ce dans leur activité? Platon ne le dit pas: & quand il l'auroit dit, comment auroit-il prouvé la réalité de cette proportion? Et quel parti en auroit-il tiré? Tant qu'un Philosophe s'en tient aux généralités, on croit, & il croit lui-même, qu'il a dit quelque chose. Quand on en vient au détail, il se trouve qu'il n'a rien dit. Plutarque (de la format. de l'ame suiv. le Tim. p. 1025. A.) dit que le feu ne peut pas se mêler à la terre; que l'air s'approche du feu, & l'eau de la terre; & il prétend que le mélange de l'eau & de l'air facilite celui du feu & de la terre; mais il ne dit pas comment.

Plutarque (de la formation de l'ame selon le Timée, pag. 1014. B.) explique ainsi la doctrine de Platon. „Le monde est né de Dieu; car le monde „est le plus parfait de tous les ouvrages, & Dieu le „plus excellent de tous les ouvriers. L'essence & la „matiere dont le monde a été engendré, n'a pas été „engendrée elle-même; mais elle a été soumise à l'ar„tiste pour être disposée & ordonnée par lui, & pren„dre sa ressemblance autant qu'il seroit possible" (Traduct. de Batteux, causes premieres, p. 179. 180.) En un mot „Pythagore & Platon pensent que c'est „Dieu qui a formé le monde" (Plut. des sent. des Phil. Liv. II. chap. IV. pag. 886. E.).

(51) „Platon dit qu'une ame embellit l'univers „en pénétrant tout; & les autres accordent volon„tiers que cette ame est capable de tout diriger. „Car, s'il n'y avoit pas une force douée d'ame qui „pénétrât toutes choses, & les liât & les tint unies, „on ne verroit pas dans l'arrangement de l'univers,

Digitized by Google

„tant de sageſſe & de beauté“ (Attic. dans Euſeb. Prépar. Évang. Liv. XV. chap. 12. p. 814. A. & B.). „Quant à l'ame du monde, Dieu l'ayant d'abord at„tachée au centre, l'a portée jusqu'au de-là de la „circonférence, de maniere qu'elle enveloppe l'uni„vers“ (Tim. de Locres Chap. I. §. 16.); & ainſi elle le lie.

„Ce Dieu qui a fait le monde, ayant engendré „l'ame de ſon intelligence & de ſa divinité, ſoumit à „cette ame, & plaça au dedans d'elle, tout ce qui eſt „concret & matériel; & il joignit l'une à l'autre, en „ajuſtant centre à centre. De cette maniere l'ame „partant du centre, jeta ſphériquement“ [autour du monde] „l'extrêmité du ciel depuis le haut; &, ſe „tournant elle-même, elle commença une vie divi„ne, immortelle, & ſage. Le corps du ciel eſt de„venu viſible; mais l'ame ſe dérobe aux yeux, & „ſeule elle jouit & participe de la raiſon & de l'har„monie des choſes éternelles & intellectuelles“ (Cic. de l'Univ. ſuivant le Timée, chap. 8.)

„Comme nous ſommes gouvernés par l'ame, de „même le monde a une ame qui l'empêche de ſe diſſi„per. - - - On dit que le ciel eſt ſon ſiege, parce „que le ciel eſt la partie principale de l'ame du mon„de“ (Cornutus de l'ame du monde, dans la collect. des opuſc. mythol. par Gales, chap. 2. p. 141. 142.). Et (chap. 18. pag. 179.): „Prométhée eſt la partie „principale de l'ame du monde: les modernes l'ap„pellent Providence. Car c'eſt par elle que tout a été „fait.“

Voyez auſſi Stobée, choix de Phyſique, ch. 1.

„Au ſujet de l'ame il faut ſavoir qu'il y en a „deux; une que Dieu n'a point formée, & qui n'eſt „pas l'ame du monde: c'eſt une certaine force qui ſe „meut d'elle-même, & ſe meut éternellement: cette „force appartient à une agitation brute & déſordon-

Digitized by Google

„née accompagnée de la faculté d'avoir des percep-
„tions & des opinions. Quant à l'autre ame, Dieu
„l'ayant formée & arrangée ſuivant les nombres &
„les proportions convenables, il l'unit au monde naiſ-
„ſant comme partie principale“ (Plut. de la form. de l'ame ſuivant le Tim. pag. 1017. B.).

„Platon dit que l'ame qui, avant le commence-
„ment du monde, donnoit à tout un mouvement dé-
„fectueux & ſans ordre, n'eſt pas engendrée; mais
„qu'il faut admettre la formation & la génération de
„cette ame ſage & réglée que Dieu compoſa de la
„premiere & de l'eſſence ſtable & très-bonne: c'eſt
„cette derniere ame que Dieu établit pour guide de
„l'univers, comme donnant une forme intelligible
„aux choſes ſenſibles, & de l'ordre à celles qui avoient
„du mouvement“ (le même, pag. 1016. C.).

Plutarque vient de dire que l'ame du monde eſt compoſée de l'ame déraiſonnable de la matiere, & de l'eſſence ſtable & très-bonne. Voici comment il explique cette compoſition (même traité p. 1205. A. & B.): „il faut prendre la maniere dont a été com-
„poſé le corps du monde, pour donner une idée de
„la proportion ſuivant laquelle l'ame fut formée.
„Dans la compoſition du monde, il y avoit le feu pur
„& la terre, qui, par eux-mêmes, ne pouvoient ſe mê-
„ler que difficilement, ou plutôt qui ſe refuſoient abſo-
„lument à ce mélange & à cet alliage. C'eſt pourquoi
„Dieu mettant entre deux l'air qui s'approche du feu,
„& l'eau qui tient de la terre, mêla d'abord ces deux
„choſes, & par leur moyen il unit & allia le feu &
„la terre. De même, pour ce qui regarde l'ame du
„monde, Dieu réunit ce qui eſt toujours le même,
„& ce qui eſt toujours autre, qui ſont deux puiſſan-
„ces contraires & deux extrêmes oppoſés; Dieu, dis-
„je, réunit ces deux choſes, non par elles-mêmes,
„mais par deux autres ſubſtances moyennes, l'une

Digitized by Google

„indivisible auprès de ce qui est toujours le même, & „l'autre divisible auprès de ce qui est toujours autre, „en mêlant ces substances, & les faisant servir à l'union „des autres.“ Ou, „Dieu de la matiere indivisible „qui est toujours la même, & semblable à elle-mê„me, & de celle qui est divisible avec les corps, en „forma, par le mélange, une troisieme espece de ma„tiere qui tenoit des deux, qui participoit de la nature „de ce qui est toujours le même, & de celle de ce qui „est toujours autre; & il plaça cette troisieme sub„stance entre l'indivisible & ce qui est divisible dans „le corps. Ayant pris ces trois choses, Dieu en fit „une seule; & il unit avec ce qui est toujours le mê„me ce qui est toujours autre, malgré ses efforts „& sa répugnance pour ce mélange“ (Cic. dans le Tim. chap. 7.).

Tout ce qu'on peut comprendre de ces passages est, à mon avis, que selon ces Philosophes, l'ame du monde étoit composée de l'essence divine, & de cette ame brute & sans raison qu'ils attachoient à la matiere. Mais quelles sont ces deux substances moyennes qui furent mêlées pour former un ciment capable de réunir l'essence divine & l'ame brute? Plutarque (de la form. de l'ame suivant le Tim. p. 1014. E.) nous enseigne que „par substance divisible autour „des corps - - - Platon entend ce principe irrégu„lier & indéterminé qui se meut de lui-même & a une „force motrice; principe que le même Philosophe „appelle souvent nécessité, & que dans ses loix il „nomme ouvertement ame désordonnée & mal-faisan„te:“ c'est à dire l'ame brute. Par conséquent la substance indivisible autour de ce qui est toujours le même, est l'essence divine; & Platon unit l'ame brute & l'essence divine moyennant l'ame brute & l'essence divine. Il vouloit trouver deux substances moyennes entre ces deux, comme il en avoit trouvé

Digitized by Google

deux entre le feu & la terre, & il n'a trouvé que deux expreſſions différentes; à moins qu'on ne diſe que Dieu unit ſa propre ſubſtance à celle de la matiere par le moyen de ſon activité intelligente & ſage & de l'activité non intelligente & vicieuſe de la matiere, penſée qui me ſemble peu intelligible; quoique probablement ce ſoit ainſi que Ciceron a compris cette doctrine; car il dit (Tim. ch. 8. au milieu) que l'ame du monde „eſt compoſée de la nature qui eſt toujours „la même, & de celle qui eſt toujours autre, la ma„tiere y étant jointe."

Le vrai Timée, Timée de Locres, s'exprime plus ſimplement, parce qu'il ne tâche pas d'expliquer la maniere de cette union. Il ſe borne à dire que „Dieu „compoſa l'ame du monde en mêlant l'eſſence indivi„ſible avec la diviſible, en ſorte que des deux il en fit „un ſeul alliage, dans lequel il réunit deux forces, „principes de mouvement; l'une de ce qui eſt tou„jours le même; l'autre de ce qui eſt toujours di„vers" (de l'ame du monde Chap. I. §. 16.). A la fin de ce paſſage j'ai cru devoir m'écarter un peu de la traduction de Batteux, pour me rapprocher de l'original.

Comme cette ame étoit étendue, puiſqu'elle ſe répandoit par tout l'univers, la proportion des deux ſubſtances qui la compoſoient, n'étoit pas la même par-tout. „Les rapports des parties mêlées" [ſuivoient] „ceux des nombres harmoniques, que Dieu „a choiſis ſuivant la ſcience, afin qu'on n'ignorât pas „de quoi & par quelle regle l'ame avoit été compo„ſée" (Tim. de Locr. Ch. I. §. 17. à la fin).

Pluſieurs Philoſophes ont tâché d'expliquer ces nombres. Je n'entrerai pas dans le détail de ces bagatelles auſſi difficiles & myſtérieuſes qu'inutiles, quoique, ſi l'on en croit Plutarque (de la form. de l'ame ſuivant le Tim. pag. 1028. A.), „ce n'ait pas

Digitized by Google

„été pour faire parade de ſes connoiſſances mathéma-„tiques que Platon a introduit les progreſſions arith-„métiques & harmoniques dans un ſujet Phyſique qui „n'en avoit pas beſoin. C'a été parce que cette mé-„thode convenoit le plus à la compoſition de l'ame;" ou plutôt parce que les Pythagoriciens, que Platon ſuivoit, le penſoient ainſi.

Je remarquerai plutôt que Mr. Dutens (Recherches ſur l'origine des découvertes attribuées aux modernes, Part. II. ch. 6. §. 94. pag. 148.) trouve les „deux forces de projection & de peſanteur, dans les „deux forces, principes de mouvement --- combi-„nées ſuivant les nombres harmoniques" dont parle ici Timée de Locres.

Il eſt vrai que le mouvement de projection eſt uniforme, &, à cet égard peut-être nommé *toujours le même:* il eſt auſſi vrai que le mouvement de gravitation eſt continuellement accéléré, &, dans ce ſens peut-être nommé *toujours divers.* Mais on avouera, j'eſpere, que les conjectures de Mr. Dutens ne ſont pas plus heureuſes que celles des Philoſophes qui cherchoient les proportions dont parlent Timée de Locres & Platon, „les uns dans les viteſſes des plane-„tes; les autres dans leurs diſtances; d'autres encore „dans leurs groſſeurs; & ceux qui ſe ſont crus les „plus ingénieux, dans les diametres des épicycles" (Plut. de la form. de l'ame ſuiv. le Tim. pag. 1028. A. & B.). Timée & Platon diſent que c'eſt l'ame du monde qui fut compoſée de l'être toujours le même, & de l'être toujours divers: ſi ces deux compoſants étoient le mouvement de projection & celui de gravitation, l'ame du monde ne ſeroit que le mouvement curviligne, qui eſt l'unique réſultat du mouvement de projection & de celui de gravitation.

D'ailleurs „Platon dans le Sophiſte établit l'être, „le *même*, le *divers*; le mouvement, & le repos,

Digitized by Google

„comme cinq choſes diverſes & différentes entr'el-„les“ (Plut. de la form. de l'ame ſel. le Tim. p. 1013. D.). „Ainſi le repos n'étoit pas le *même;* & le mou-„vement n'étoit pas le *divers*“ (le même, p. 1024. D.).

Si Mr. Dutens a voulu dire que ce paſſage pouvoit mettre Newton ſur la voie, & le faire ſonger aux deux mouvement de gravitation & de projection, il avouera, j'eſpere, qu'il falloit autant de ſagacité pour les trouver dans ce paſſage, que pour les découvrir dans la nature.

Mr. l'Abbé Batteux n'a pas été plus heureux quand il a cru trouver dans Plutarque (du viſage dans la lune pag. 923. C.) ces mouvements, & même le mouvement curviligne qui en réſulte. Voici le fait. Plutarque compoſa ſur les taches de la lune un traité dont nous avons perdu le commencement & diverſes parties: on voit pourtant que c'étoit un entretien. Lucius, un des interlocuteurs, dit: „ce qui empêche „la lune de tomber, eſt ſon mouvement & la force „de ſa circulation, comme ce qu'on place dans une „fronde que l'on fait tourner, ne tombe point - - - „ainſi la gravitation n'agit pas ſur la lune, ſa pente“ [ou mouvement en bas] „étant anéantie par le mou-„vement circulaire.“ Le ſavant Batteux (cauſes premieres pag. 266.) cite une partie de ce paſſage, & ajoute en note que, ſelon Plutarque, „il y avoit „deux forces dans les aſtres; l'une qui les attachoit „à un centre, l'autre qui les faiſoit mouvoir; & que „de ces deux forces il réſultoit un mouvement cir-„culaire.“

Je remarque d'abord que le Lucius de Plutarque parle de la lune ſeule qu'il ſuppoſe peſante, & ne dit rien des autres aſtres. En ſecond lieu, il n'examine pas pourquoi la lune a un mouvement circulaire; il le ſuppoſe, &, ſelon lui, c'eſt la force de ce mouvement circulaire qui empêche la lune de tomber; ce

Digitized by Google

n'eſt pas une force motrice, qui, combinée avec la force de gravitation, produit un mouvement circulaire. Je doute que les Anciens connuſſent la théorie des mouvements compoſés.

Je ſerois plus porté à trouver la repréſentation obſcure des monades qui, ſelon Leibnitz, conſtituent la matiere, dans la propriété que Platon, d'après les Pythagoriciens, attribuoit à la matiere. Selon ces Philoſophes, „la nature ſenſible n'avoit point d'ordre: „elle étoit informe & indéterminée, & la faculté qu'el„le avoit, ne percevoit ni des opinions bien claires, „ni tous les mouvements réguliers: ſes perceptions „étoient pour la plupart ſemblables aux ſonges“ (Plut. de la form. de l'ame ſuiv. le Tim. p. 1028. B.).

Il me ſemble auſſi que l'explication moderne de l'arc-en-ciel ſe trouve dans Plutarque (d'Iſis & d'Oſiris, pag. 358. F. & 359. A. Mr. le Baron de Ste. Croix, dans ſon Ezour-Vedam, Liv. II. ch. 4. p. 263. a remarqué ce paſſage), où il dit: „les Mathémati„ciens enſeignent que l'arc-en-ciel eſt l'image du ſo„leil diverſifiée par la maniere dont la nuée réfléchit „la lumiere.“ Et (du viſage dans la lune, p. 921. A.): „vous croyez que l'arc-en-ciel ſe voit, par la réfrac„tion de la lumiere du ſoleil, dans une nuée qui peu „à peu s'humecte & ſe fond.“

Qui ne reconnoîtroit pas le mouvement, tant annuel que journalier, de la terre, dans le ſentiment de Cléanthe de Samos „qui vouloit que le ciel fût im„mobile, & que la terre parcourût le cercle oblique „[l'écliptique], & en même temps tournât ſur ſon „axe“ (Plut. du viſage dans la lune p. 923. A.).

Voyez auſſi Séneque des queſtions naturelles Livre I. chap. 3.

Ces remarques ne font aucun tort aux Modernes. Les Anciens ont entrevu ces vérités, & pluſieurs autres: les Modernes les ont apperçues, pénétrées, dé-

Digitized by Google

montrées, & ſuivies dans toutes leurs conſéquences. Les Anciens avoient une idée des lettres de métal détachées & mobiles (Cic. de nat. Deor. Lib. II. cap. 37. au commenc.); ils ſavoient qu'une loupe de cryſtal oppoſée au ſoleil, mettoit le feu aux matieres combuſtibles (Ariſtoph. Nuées, Act. II. ſc. 1. v. 765-761.); ils n'ignoroient pas que les miroirs concaves faiſoient paroître les objets plus gros (Senec. Quæſt. natur. Lib. I. cap. 16.), & montroient les images des objets hors de leur ſurface, du côté du ſpectateur (Senec. ibid. cap. 4.): & ce ſont les Modernes qui ont inventé l'imprimerie, les lunettes, & les téleſcopes. Il en eſt de même des autres découvertes qui ſont communes aux Anciens & aux Modernes: pour la plupart, les premiers les ont ébauchées, & les derniers les ont perfectionnées. Les Anciens ont été loin au ſujet de l'arc-en-ciel, & cependant ils ont laiſſé beaucoup à faire. „Comment voyons-nous l'arc-en-ciel?“ Demande Plutarque (des ſentim. des Phil. Livr. III. chap. 5. pag. 894. B.). Il répond (même pag. B-E.): „nous „voyons par des lignes, & ces lignes ſont ou droites, „ou rompues, ou réfléchies. Nous voyons par des „lignes droites les objets qui ſont dans l'air“ [quand il eſt de même denſité], „ou que nous regardons au „travers des pierres tranſparentes & de la corne“ [Plutarque ſe trompe; dans tous ces cas les rayons ſont rompus]: „car les parties de toutes ces matieres „ſont fort minces. La ligne viſuelle ſe rompt dans „l'eau“ [en ſortant de l'eau], „à cauſe de la denſité „de cet élément. C'eſt pourquoi, quand nous regar„dons de loin une rame dans la mer“ [en partie, & en partie dans l'air], „nous la voyons briſée. La „troiſieme maniere de voir, eſt par réflexion: c'eſt „ainſi que nous voyons les objets dans les miroirs „& l'arc-en-ciel. On doit faire attention que la va„peur humide ſe change en nuée, qui peu à peu ſe

Digitized by Google

„réſout en petites gouttes. Lorsque le ſoleil s'appro-„che de l'occident, néceſſairement on voit l'arc-en-„ciel du côté oppoſé, parce que la lumiere qui tom-„be ſur les petites gouttes d'eau, eſt réfléchie pour „former ce phénomene. - - - On y voit d'abord le „rouge, enſuite le pourpre, enfin le bleu & le verd.“ [Jusqu'ici la choſe va aſſez bien: ce qui ſuit a eu beſoin d'être rectifié par Antoine de Dominis, par Descartes, & ſur-tout par Newton]. „La cauſe ſemble „en être que la lumiere du ſoleil incidente & réfléchie „en entier, produit la couleur rouge; la partie plus „ſombre, la lumiere étant affoiblie par les gouttes „d'eau, fournit la couleur pourpre qui eſt une dimi-„nution de la rouge; & lorsque la partie devient en-„core plus ſombre, la couleur dégénere en verte.“ Enſuite Plutarque rentre dans la bonne Phyſique; car il continue: „c'eſt ce qu'on peut voir par le fait. Car „ſi, après avoir tourné le dos au ſoleil, on crache „de l'eau, en ſorte que les petites goutes reçoivent „& renvoient les rayons du ſoleil, on verra l'arc-„en-ciel ſe former. C'eſt auſſi ce que ceux qui ont „de mauvais yeux, trouvent quand ils regardent une „lampe.“ Expérience qu'à mon grand regret je fais tous les ſoirs, depuis quelques années.

Les Anciens ont auſſi prévenu les modernes ſur quelques points de Métaphyſique. En voici deux exemples qui me viennent dans l'eſprit.

„A la préſence de deux choſes ſemblables & de „même importance, dont il faut choiſir une, quoiqu'on „ne voie aucun motif qui nous porte plus d'un côté „que d'un autre, parce que les choſes à choiſir ne dif-„ferent point l'une de l'autre, il ſurvient d'ailleurs (à „ce que diſent quelques Philoſophes) quelque mouve-„ment qui fait pencher l'ame, & ôte tout doute. - - - „Mais il n'y a rien ſans cauſe; il n'y a rien de for-„tuit; & dans ces mouvements que quelques-uns „ima-

Digitized by Google

„imaginent, il y a des causes obscures que nous ne „remarquons pas, & qui font pencher l'esprit d'un „côté plutôt que de l'autre."

„Anaximander estimoit que la terre ne se con„servoit dans cette assiette qu'elle possede au milieu „du monde, que pour ce qu'elle ne savoit de quel „côté pencher, ayant une pareille inclination vers „tout ce qui l'environne, *eum æque se haberet ad „extrema;* de même qu'un cheveu, disoit-il, s'il étoit „également tiré par les deux bouts, ne se romproit „jamais, se faisant en toutes parties un pareil effort, „& n'y ayant pas plus de *raison* de rupture en l'une „qu'en l'autre."

Ne croiroit-on pas que ces pensées viennent d'un Leibnitien? La premiere est de Chrysippe (voyez Plut. des contrad. des Stoïc. pag. 1045. B. & C.); & la seconde est tirée de la Motthe le Vayer (Dial. d'Orasius Tubero, Dial. de l'opiniâtreté).

„La notion que presque tous les hommes ont de „ce qu'on appelle élément ou principe, est qu'il est „simple, pur, exempt de toute composition. Ce „qui est composé, n'est pas un élément, mais un „composé" (Plut. contre les Stoïciens p. 1085. B.).

Leibnitz peut-il mieux décrire ses monades? Peut-il exposer son optimisme plus clairement que l'Ancien qui, au rapport de St. Augustin (contra Acad. Lib. I. c. 1. §. 1. B.) soutenoit „qu'il n'arrivoit „aucun bien ni aucun mal dans une partie de l'U„nivers, qui ne soit convenable & bien adapté à l'u„nivers entier" (*nihilque, seu commodi seu incommodi contingit in parte, quod non conveniat & congruat universo*).

(52) Mais Dieu créé. „C'est ainsi que le Dieu „éternel procréa ce Dieu [le monde] parfaitement „heureux" (Cic. de l'Univ. suiv. le Tim. chap. 6. à la fin). Cependant ce sentiment n'étoit pas général.

Digitized by Google

„Le même Varron, continuant à parler de la „Théologie naturelle, dit qu'à ſon avis, Dieu eſt l'a„me du monde - - - & que le monde eſt Dieu; mais „comme l'homme ſage eſt compoſé de corps & d'ame, „& n'eſt appellé ſage que par rapport à l'ame, de „même le monde eſt appellé Dieu, relativement à „l'ame, étant compoſé de corps & d'ame" (Auguſtin de la cité de Dieu, Lib. VII. ch. 6. col. 410.). Ou St. Auguſtin nous rapporte mal la penſée de Varron, ou le plus ſavant des Romains abandonnoit Platon qui affirme „que cette ame céleſte, ſource de tou„tes les ames, très-bonne, & très-ſage, eſt la ver„tu génératrice, qu'elle obéit au Dieu qui fabrique, „& ſe prête à toutes ſes inventions" (Apul. de habit. Doctr. Platon. Phil. p. 579. lin. 7-11.).

Concluons. Voici la doctrine de Platon en peu de mots. Il y a deux principes éternels, Dieu & la matiere. La matiere renfermoit en elle-même un principe de mouvement, une ame; car „Platon n'at„tribue le mouvement propre" [non communiqué] „qu'aux ames, & penſe que le principe du mouve„ment vient d'elles" (Cic. de la nat. des Dieux Liv. II. chap. 12.); &, comme le dit Platon même: „l'ame „eſt la ſource & le principe du mouvement pour tou„tes les autres choſes qui en ont."

Cette ame étoit deſtituée d'intelligence, & ne cauſoit que des mouvements irréguliers. „L'ame ſans „intelligence & le corps ſans forme furent toujours „enſemble" (Plut. Queſt. Platon. p. 1003. A.).

Dieu voulut former le monde. Pour cet effet, d'abord il mit en ordre la matiere, & aſſigna ſa place à chaque élément. Enſuite il perfectionna, tant qu'il put, le principe de mouvement qui étoit dans la matiere, en y ajoutant de ſon eſſence; ainſi l'ame ſans intelligence „participa de l'intelligence & de „l'harmonie; & rendue ſage par l'accord, elle chan-

Digitized by Google

„gea la matiere dont elle s'appropria les mouve-„ments. Ainſi le corps du monde tira ſon principe „de l'ame" (Plut. Queſt. Platon. pag. 1003. A.).

A préſent récapitulons ce que dit Varron. Il y a deux principes; l'un actif, & l'autre paſſif. Le principe actif poſſede la force; le paſſif eſt la matiere. Cependant le principe actif n'eſt pas totalement ſans matiere, ni le paſſif ſans force. La réunion de ces deux principes conſtitue le corps.

Il y a des qualités primitives, & des dérivées. Les quatre éléments ſont les principes de tout ce qui eſt ſur la terre. Le feu & l'air ſont actifs; la terre & l'eau ſont paſſifs. Tous cachent la matiere premiere.

Cette force, *que nous avons nommée qualité,* par ſon mouvement changea entiérement la matiere, & produiſit le monde.

C'eſt au Lecteur à juger ſi cet expoſé eſt fidele, & s'il y a aſſez de ſuite pour exclure tout ſoupçon de lacune dans le texte.

(53) *Hanc illi ideam appellabant --- nos recte* ſpeciem *poſſumus dicere.* Ciceron eſt plus délicat dans ſes Topiques, chap. 7. où il dit: „dans la di-„viſion ſont les formes que les Grecs nomment *ideas,* „& que les nôtres, ſi par hazard quelqu'un traite de „ces matieres, nomment *ſpecies:* ce terme n'eſt pas „tout-à-fait mauvais: mais il n'eſt pas bon à décliner; „car, ſi l'on pouvoit dire en Latin *ſpecierum* & *ſpe-„ciebus,* cas dont il faut ſe ſervir ſouvent, je ne vou-„drois pas le dire; & je dirois bien *formis* & *for-„marum.* Or puiſque ces deux mots ſignifient la „même choſe, je trouve qu'il ne faut pas négliger la „correction du terme."

(54) J'en ai dit la raiſon dans le Tom. I. §. 113. pag. 65, & §. 130. pag. 71. Atticus Platonicien en allegue une autre (Euſeb. Prép. Evang. Liv. XV. ch. 13.

Digitized by Google

pag. 815. A. & B.), dans laquelle il se montre, peut-être, trop partial pour son Maître. „Il ne tint pas à „Aristote," dit-il, „que la doctrine des choses intelli„gibles, qui est le pivot sur lequel roule toute la Phi„losophie de Platon, ne fût l'objet de la risée, du „mépris, des insultes de tout le monde. Car, ne „pouvant pas comprendre que les choses grandes, di„vines, plus excellentes que les autres, ne sauroient „être entendues sans une faculté pareille, se fiant à „une mince & mesquine subtilité, propre, peut-être, „à pénétrer les choses terrestres & à découvrir leur vé„rité, mais incapable d'appercevoir la pure & bril„lante lumiere des choses intellectuelles, Aristote se „prit lui même pour regle & mesure des choses qui „étoient fort au dessus de sa portée; il renonça à ces „natures particulieres que Platon avoit reconnues; il „osa traiter les choses les plus sublimes, de bagatel„les, de chansons insipides, & de fables de charla„tan." Au reste il est bien difficile de savoir ce que pensoit de la Divinité Aristote, qui „ne s'explique pas „toujours d'une maniere uniforme à ce sujet, en cela „disciple fidele de Platon. Tantôt il veut que toute „la Divinité réside dans l'Intelligence. Tantôt que „le monde soit Dieu. Après il en reconnoît quelque „autre qui est au dessus du monde, dit-il, & qui a „soin d'en régler & d'en conserver les mouvements „par une espece de révolution. Ailleurs il enseigne „que Dieu n'est autre chose que ce feu qui brille dans „le ciel" (Cic. de la Nat. des Dieux Liv. I. chap. 13. Trad. de d'Oliv. pag. 69. 70.).

(55) Le texte porte: *sed quæ essent sumenda, ex iis alia pluris esse æstimanda, alia minoris;* „ce„pendant il ne falloit pas faire le même cas de toutes „les choses qui méritoient d'être recherchées." Je lis avec Davisius: *sed quæ essent media;* parce que, selon la leçon ordinaire, les choses *rejetées* seroient au

Digitized by Google

nombre des *recherchées*, ce qui eſt ridicule. Sextus Empiricus (Hypot. Liv. III. chap. 24. Sect. 191. & contre les Mathém. Liv. XI. Sect. 62.), Aulu-Gelle (Lib. XII. cap. 5.), Diogene Laërce (Liv. VII. Sect. 105.), Séneque (Epiſt. 74.), & Ciceron même (de Finib. Lib. III. cap. 15. 16. Lib. IV. cap. 25.), mettent conſtamment au nombre des moyennes les choſes à rechercher & les choſes à rejeter: le dernier y ajoute même les choſes à négliger, ou totalement indifférentes.

Ici je ne puis m'empêcher de remarquer un raiſonnement peu digne de Ciceron. Il ſavoit bien, puiſqu'il le fait dire à Caton (de Finib. bon. & mal. Lib. III. cap. 15.), que, ſelon les Stoïciens dont il s'agit, „la vertu eſt le ſeul bien, & le vice le ſeul mal;“ ou, pour me ſervir de nos expreſſions, que le ſeul bien & le ſeul mal moral méritent le nom de bien & de mal: qu'„entre le vice & la vertu il y a des choſes moyennes, qui different entr'elles, en ſorte que „les unes doivent être recherchées, les autres rejetées, & d'autres enfin qui ne doivent être ni rejetées ni recherchées.“ Ces choſes moyennes n'étoient indifférentes que par rapport à la vertu, parce que l'on peut être auſſi vertueux avec elles que ſans elles; mais les unes différoient des autres. Cependant Ciceron dit ici (de Fin. bon. & mal. Lib. IV. cap. 25.): „Zénon - - - aſſure - - - qu'entre la vertu „& le vice il y a une différence énorme, immenſe; „qu'entre les autres choſes il n'y a point de différence. „Il ajoute (écoutez le reſte, & empêchez-vous de rire, ſi vous le pouvez): que les choſes moyennes „ſont celles entre leſquelles il n'y a point de différence; que cependant elles ſont telles que les unes „méritent d'être choiſies, les autres d'être rejetées, „& d'autres d'être négligées; c'eſt à dire, que vous „en ſouhaitez quelques-unes, en refuſez quelques-

Digitized by Google

„autres, & ne vous ſouciez point du reſte. Mais „vous venez de dire qu'entre ces choſes il n'y a point „de différence.“ La contradiction ſeroit manifeſte & ridicule, ſi Zénon diſoit que les choſes moyennes different & ne different pas entr'elles au même égard; mais il dit que, conſidérées en elles-mêmes, elles different, & que, relativement à la vertu, elles ne different point, parce qu'elles ne l'alterent ni par leur préſence, ni par leur abſence. Ciceron le ſavoit, puiſqu'il continue: „vous repliquerez: je dis encore, mais „par rapport à la vertu & au vice.“ Qu'y-a-t-il là de ridicule? Mais Ciceron a raiſon quand il ajoute (même livre chap. 26.) que pour le fond des choſes Zénon eſt d'accord avec Ariſtote & les autres diſciples de Platon, & n'en differe que par les expreſſions, & qu'il ne valoit pas la peine de forger de nouveaux mots.

Écoutons Sextus Empiricus qui (contre les Math. Liv. XI. ſuivant Fabricius, écrit contre les Moraliſtes, ch. 3. Sect. 59-63.) explique avec beaucoup de clarté la doctrine des Stoïciens.

„Le mot *indifférent* peut avoir trois ſens. Dans „le premier ſens, c'eſt ce qui n'engendre ni deſir „ni averſion; comme que le nombre des étoiles ou „des cheveux de la tête ſoit pair ou impair. Dans „le ſecond ſens, c'eſt ce qui produit du deſir ou de „l'averſion, mais non l'un plutôt que l'autre; comme „ſi de deux drachmes, qui ne different ni dans la marque ni dans le brillant, il falloit en choiſir une, on „ſeroit bien porté à en prendre une, mais non à „prendre celle-ci plutôt que celle-là. Dans le troiſieme & dernier ſens,“ [les Stoïciens] „appellent in„différent ce qui ne contribue ni à notre bonheur, ni „à notre malheur. C'eſt dans ce ſens qu'ils nomment „indifférentes la ſanté, la maladie, les autres choſes „qui regardent le corps, & la plupart des choſes

Digitized by Google

„extérieures; parce qu'elles ne tendent ni au bonheur „ni au malheur. Car une choſe indifférente eſt celle „dont on peut uſer & abuſer. On fait toujours un „bon uſage de la vertu, & un mauvais uſage du vice: „au lieu qu'on peut en faire tantôt un bon, tantôt un „mauvais de la ſanté & de tout ce qui regarde le „corps. C'eſt pourquoi ces dernieres choſes ſont in„différentes. Mais ces Philoſophes diſent que quel„ques-unes d'entr'elles ſont à préférer & à *prépoſer*; „que les autres ſont à rejeter; & qu'enfin il y en a „qui ne ſont ni à préférer ni à rejeter. Les choſes à „préférer ſont celles qui ont aſſez de dignité; les cho„ſes à rejeter ſont celles qui ont aſſez d'indignité. Il „y en a qui ne ſont ni à préférer ni à rejeter, comme „d'étendre & de plier le doigt, & autres choſes ſem„blables. Ils mettent au nombre des choſes préféra„bles, la ſanté, la vigueur, la beauté, les richeſſes, „la gloire &c., & au nombre des choſes à rejeter, la „maladie, la pauvreté, la douleur &c.

J'ai hazardé le terme de choſes *à prépoſer* pour rendre le Grec *apoproëgmenon*, & le Latin *productum*, dont ſe ſervent Ciceron & Séneque. J'eſpérois que le Traducteur du dernier me fourniroit un meilleur terme, mais dans la traduction de la Lettre 74. de Séneque, il n'a pas rendu le mot *producta*.

(56) Voyez plus haut Chap. 5. pag. 15. Piſon (Cic. de Fin. bon. & mal. Lib. V. cap. 13.) nous enſeigne que „l'ame, & la principale partie de l'ame, „qu'on appelle intelligence" [*mens* en Latin, *nous* en Grec] „a pluſieurs vertus, qui d'abord ſe diviſent en „deux eſpeces: les unes ſont l'effet de la nature, & „ſe nomment *involontaires*; les autres dépendent de „la volonté, & en tirent leur nom: ce ſont elles qui „ſont le principal prix des ames. De la premiere eſ„pece ſont, la docilité, la mémoire, --- l'autre eſpe-

Digitized by Google

„ce comprend ces grandes & vraies vertus que nous „appellons volontaires, comme la prudence, la tem„pérance, la conſtance, la juſtice, & d'autres pa„reilles."

(57) Le texte dit *de naturis.* Le mot *naturæ* ſignifie ici les éléments, comme dans le traité *de natura Deorum,* (Lib. II. cap. 23.) où le Stoïcien Balbus dit: *ex terra aqua, ex aqua oritur aer, ex aere æther: deinde retrorſum viciſſim, ex æthere aer, ex aere aqua, ex aqua terra infima. Sic* naturis *his, ex quibus omnia conſtant, ultro citroque commeantibus, mundi partium conjuratio continetur.* „L'eau „naît de la terre, l'air de l'eau, le feu de l'air; & à „rebours, l'air du feu, l'eau de l'air, & la terre de „l'eau. La tranſmutation réciproque de ces *natures* „dont tout eſt compoſé, entretient l'union des par„ties du monde."

(58) Les Stoïciens „veulent, comme Héraclite, „que le feu ſoit l'élément de toutes choſes, & que les „principes du feu ſoient la matiere & Dieu, comme „l'enſeignoit Platon" (Hieroclès dans Euſeb. Prépar. Evang. Liv. XV. ch. 14, pag. 816. D.). „Dans la „queſtion difficile: s'il eſt une cinquieme eſſence d'où „naît la raiſon & l'intelligence, - - - Zénon dit que „c'eſt le feu" (Cic. de Fin. bon. & mal. Lib. IV. c. 5.); ce que le Stoïcien Balbus tâche de prouver (de nat. Deor. Lib. II. cap. 9.); & Cotta de réfuter (de nat. Deor. Lib. III. cap. 14.), où il confirme que „les Stoï„ciens rapportent tout au feu - - - que le principe ac„tif eſt le feu & rien d'autre." Et (de nat. Deor. Lib. II. cap. 22.): „Zénon définit la nature: *un feu „artiſte, qui procede méthodiquement à la généra„tion.* Car il croit que l'action de créer & d'engen„drer appartient proprement à l'art; & que ce que „nos artiſans font de la main, eſt beaucoup plus „adroitement fait par la nature, c'eſt à dire, par ce

Digitized by Google

„feu artiſte, qui eſt le maître des autres arts“ (Trad. de D'Olivet).

(59) Ciceron dit: *ſenſus junctos eſſe cenſuit e quadam quaſi impulſione oblata extrinſecus.* Sur ce paſſage Turnebe remarque que, „ſelon Zénon, l'ac„tion de ſentir, que les Stoïciens nomment auſſi ſens, „conſiſte dans une certaine impulſion des objets,“ & que „Ciceron dit ailleurs: *junctum ex multis parti„bus.*“ J'adopte cette note.

Le texte ajoute: „qu'il appelloit *phantaſian.*“

(60) Sur cette queſtion voyez notre premier Tome §. 53. pag. 33 & 34.

(61) Ciceron le traduit *compréhenſible*, & la réponſe d'Atticus ſignifie: „pourriez-vous traduire au„trement le terme Grec?“ Je me ſers de ce terme, & la réponſe d'Atticus dans ma traduction ſignifie: „Pourriez-vous traduire le terme Grec?“ Heureuſement le texte admet les deux ſens.

(62) Et, pag. 24: Zénon „avoit changé plutôt „les expreſſions que le fond des dogmes.“ Ce que Ciceron répete en mille endroits de ſes ouvrages.

(63) Le ſoupçon eſt une diſpoſition de l'ame au deſſous de l'opinion; c'eſt une opinion foible. Ciceron (de nat. Deor. Lib. III. cap. 25. à la fin) l'indique, lorſqu'en parlant des intelligences qui, ſelon les Stoïciens, gouvernoient la mer & la terre, il dit: „non ſeulement je ne puis m'en former aucune idée; „mais je ne ſaurois même en avoir un ſoupçon.“

Digitized by Google

NOTES
sur le Lucullus.

(1) J'ai conservé la leçon ordinaire. C'est aux Lecteurs à juger si, dans ma traduction, le discours est bien suivi, & s'il est nécessaire de lire *claruit* au lieu de *caruit;* „il brilla" au lieu de „il dut „s'éloigner." D'ailleurs il me semble que Ciceron s'explique lui-même plus bas (pag. 35.), quand il dit: „quoique l'absence de Lucullus ait été fort avan„tageuse à la République, cependant ce grand cou„rage & ce vaste génie a été plus long-temps que je „n'aurois voulu, éloigné du barreau & du Sénat." Enfin Ciceron, dans ces deux passages, ne fait-il pas une allusion cachée à ce fait que Plutarque rapporte (vie de Lucull. pag. 517. E. & F.): „Lucullus avoit „fait concevoir de grandes espérances au Sénat, qui „croyoit trouver en lui un secours contre la domina„tion de Pompée, & un défenseur du bon parti, res„pectable par sa gloire & par son autorité; mais Lu„cullus abandonna tout soin de la République." Ou plutôt (le même, pag. 520. A. & B.): „Lucullus n'a„bandonna pas totalement la direction de la Républi„que; mais il laissa d'abord à Crassus & à Caton le „soin de briguer & de rechercher la premiere place „& le plus grand pouvoir, qui n'étoit ni sans danger „ni sans difficulté. En effet ceux qui tenoient pour „suspecte la puissance de Pompée, choisirent pour dé„fenseurs du Sénat Crassus & Caton, puisque Lucul„lus refusoit la premiere place." Ciceron pouvoit naturellement penser que si Lucullus avoit voulu être

Digitized by Google

à la tête du parti, il ne se seroit jamais accommodé avec Pompée, comme Crassus & César se joignirent à lui, du moins pour un temps; que le Libérateur de Rome n'auroit pas été exilé, que la guerre civile n'auroit pas eu lieu &c.

(2) „Lucullus encore fort jeune, avant de commencer à postuler les emplois & à prendre part au „gouvernement, fit son noviciat en appellant en justice Servilius l'Augure, qui avoit accusé le pere de Lucullus. Le peuple Romain trouva cette action fort „belle, & en parla beaucoup comme d'une entrepri„se fort honorable" (Plut. vie de Lucul. p. 491. E.).

(3) Régulièrement on ne pouvoit être Préteur que deux ans après avoir été Edile. Mais Sylla fit une loi qui permit aux partisans du Dictateur d'obtenir les honneurs avant le temps. Lucullus, qui étoit de ce nombre, quoiqu'„il n'eût aucune part au car„nage qu'on fit en Italie" (Plut. vie de Lucul. p. 494. D.), profita de cette loi.

Ciceron par les mots: „on le pouvoit alors," veut dire, non que la loi de Sylla fût abrogée, mais que tous ceux qui pouvoient s'en prévaloir, étoient morts, ou avoient joui de l'avantage qu'elle leur accordoit.

Au reste, Lucullus „étoit aîné de son frere Mar„cus: cependant il ne voulut pas entrer dans les char„ges sans lui. Il attendit donc que son frere eût l'âge requis. Cette conduite plut tant au peuple, qu'a„vec Marcus il nomma Edile Lucullus absent" (Plut. vie de Lucul. pag. 492. B.).

(4) „Sylla étoit à Athenes: il avoit vaincu par „terre, mais ses ennemis lui fermoient la mer avec „une flotte puissante. Il envoya donc Lucullus en „Afrique & en Egypte pour former une armée nava„le" (Plut. vie de Lucul. pag. 492. C.). „Ensuite „Lucullus se tourna du côté des Villes Asiatiques,

Digitized by Google

„pour les faire jouir de la juſtice & de l'équité dont „cette Province étoit privée depuis long-temps, ſouf„frant de grandes calamités“ (Plut. vie de Lucul. pag. 504. C.). „Lucullus munit l'Aſie d'excellentes „loix, & lui procura une profonde paix“ (le même p. 506. C.). Ces paſſages expliquent ce que Ciceron va dire pag. 35. lign. 15-19.

(*) Ciceron compoſa ſes Livres Académiques après que Céſar eut renverſé la République. Lucullus avoit été non ſeulement l'ami intime de Ciceron (Plut. vie de Lucul. pag. 519. B.), mais auſſi du même ſentiment que lui pour les affaires d'état (le même pag. 520. A.). Ciceron ne pouvoit pas expoſer combien le crédit & les avis de Lucullus lui avoient été utiles, ſans rappeller les démarches qu'il avoit faites contre Céſar en faveur de la République: & en les rappellant il risquoit d'irriter Céſar.

Au reſte Lucullus, après avoir battu Mithridate & préparé à Pompée une victoire facile, „ſe rendit à „Rome, & trouva que ſon frere Marcus, à cauſe de „ce que, durant ſa queſture, il avoit fait par ordre de „Sylla, avoit été accuſé par Caius Memmius. Marcus „fut abſous: mais Memmius attaqua Lucullus, contre „lequel il irrita le peuple, & lui perſuada de refuſer „le triomphe à ce Général, diſant que Lucullus avoit „diſtrait une grande partie du butin, & tiré la guerre „en longueur. Lucullus fut en grand danger: mais „les principaux citoyens ſe mêlerent dans les tribus, „& par leurs prieres & par leurs efforts ils amenerent, „avec bien de la peine, le peuple à accorder le triom„phe à Lucullus“ (Plut. vie de Luc. p. 527. B. & C.).

(5) „Touché des charmes des Belles-Lettres, „Lucullus les avoit appriſes dans ſa jeuneſſe. Avancé „en âge, il conſacra au loiſir & à la tranquillité de „la Philoſophie ſon eſprit fatigué de combats“ (Plut. vie de Lucul. pag. 492. A.).

Digitized by Google

(6) L'application à l'étude au milieu du tumulte des armes eſt ſi difficile & ſi rare, qu'on n'ajouteroit pas foi à ce que Ciceron rapporte ici de Lucullus, ſi nous n'avions pas ſous les yeux un Héros qui, depuis quarante ans, montre ce prodige au monde étonné.

(7) „Lucullus cultivoit toutes les ſortes de Phi„loſophie; il les aimoit & les poſſédoit. Cependant „dès le commencement il goûta & préféra l'Acadé„mie, non celle qu'on nomme nouvelle (quoique „alors Philon la fît fleurir par les préceptes de Car„néade), mais la vieille, à la tête de laquelle étoit „alors Antiochus Aſcalonite, homme éloquent & ac„tif. Lucullus n'épargna rien pour gagner l'amitié „de ce Philoſophe, & vécut avec lui, voulant l'op„poſer aux diſciples de Philon. De ce nombre étoit „Ciceron qui compoſa un livre fort ſavant en faveur „de ſa ſecte. Dans ce livre il donna la défenſe de la „catalepſie à Lucullus, & il ſe reſerva le ſoin de la „combattre. Le titre de ce livre eſt le *Lucullus:* car „Ciceron & lui étoient amis intimes, & de même „avis dans les affaires d'état" (Plut. vie de Lucul. pag. 519. F. & 520. A.). Au ſujet d'Antiochus voyez plus bas la note 52.

(8) Faber renvoye à Athénée Liv. VI. p. 273. A. & B. à Juſtin Liv. XXXVIII. ch. 8. à Valere Maxime Liv. IV. chap. 3. 13. à Strabon Liv. XIV. p. 985, à Plutarque (Apophteg. pag. 201. A.) qui dit que Scipion ne ſe fit accompagner dans cette ambaſſade, que de Panetius & de cinq eſclaves. Les autres auteurs diſent à peu près la même choſe.

(9) Le texte porte communément: *quod ſi, cum fungi munere* debeamus, *non modo operam noſtram nunquam a populari* cætu removemus; *ſed ne litteram quidem nullam* facimus, *niſi forenſem.* Je lis avec Paſſeratius; *debebamus, removimus, feci-*

Digitized by Google

mus, parce que ſous la Dictature de Céſar, Ciceron n'avoit aucune part au gouvernement.

J'ai traduit la phraſe: *ne litteram quidem nullam fecimus niſi forenſem*, par: nous n'avons pas écrit une ſeule ligne qui *ne regarde le barreau ou le gouvernement;* parce que, pendant que Rome étoit République, Ciceron avoit compoſé nombre de harangues, tant ſur les affaires des particuliers, que ſur celles de l'État.

(10) On lit ordinairement: *ſi non fuerint;* je ſuis une variante d'Erneſti qui porte: *ſi vera non fuerint.*

(a) Voyez la réponſe au chap. 23.

(b) La réponſe eſt au ch. 24.

(11) La leçon ordinaire porte: *ſed fuerint illa* vetera, *ſi vultis, incognita;* je lis: *ſed fuerint illa* veteribus, *ſi vultis incognita*, avec l'édition de Veniſe de 1494, celle d'Alde de 1515, & avec Bentley, Walker, Daviſius &c.

(c) Voyez chap. 24.

(12) On eſt généralement d'avis qu'ici le texte eſt corrompu. J'ai gardé la leçon ordinaire, & je l'ai expliquée comme j'ai pu.

(13) Craſſus dit de lui-même (dans Cic. de Orat. cap. 11.): „j'entendis de grands hommes lorsqu'étant Queſteur, je me rendis de la Macédoine à „Athenes: l'Académie floriſſoit, comme on diſoit „alors, parce qu'à la tête de cette école étoient, Cli„tomachus, Carnéade, & Eſchine. Il y avoit auſſi „*Métrodore* qui étoit au nombre des meilleurs diſci„ples de Carnéade."

(14) Le texte ajoute: *aut ſi verbum e verbo volumus, comprehenſio.* Il n'eſt pas poſſible de rendre *comprehenſio.* Voyez le Tome I. note m. p. 150. & ſuivantes.

Digitized by Google

(15) Mot à mot: „que l'*enargeia*, comme di„ſent les Grecs, que nous nommerons, s'il vous plaît, „*perſpicuitatem aut evidentiam:* forgeons des mots, „lorsqu'il le faut, afin que cet homme (il parloit de „moi en badinant), ne s'imagine pas qu'il eſt le ſeul „qui en ait le droit."

Quant à la choſe même, voici un fait qui s'y rapporte. A la fin du ſiecle paſſé un Étudiant de Geneve qui vouloit ſoutenir des theſes, y mit entr'autres celle-ci: *evidentia eſt criterium veritatis;* „l'évi„dence eſt la marque caractériſtique de la vérité." L'oppoſant pour attaquer cette theſe, commença à l'ordinaire, par l'enthymeme: *evidentia non eſt criterium veritatis: ergo falſa concluſio;* „l'évidence „n'eſt pas la marque caractériſtique de la vérité: donc „la concluſion eſt fauſſe." Le répondant alloit nier l'antécédent; mais averti par le préſident, il nia le conſéquent. On ne peut pas le nier, dit l'oppoſant. Pourquoi pas? répondit le préſident. Parce que, repliqua l'oppoſant, ſi l'antécédent eſt vrai, le conſéquent eſt évident. Donc, conclut le Préſident, l'évidence eſt la marque caractériſtique de la vérité. Tant il eſt vrai que ceux-mêmes qui attaquent cette propoſition, en ſuppoſent la vérité.

Au reſte on retrouve ici le ſentiment de Deſcartes ſur l'évidence; & dans celui des Philoſophes qui ne vouloient pas qu'on définit les choſes claires, on voit le germe des principes de Locke ſur les idées ſimples.

(16) Les vrais termes ſont „une perception im„primée & eſtampée;" parce que Diogene Laërce dans la vie de Zénon (Liv. VII. Sect. 45. à la fin) dit que le nom d'impreſſion „eſt proprement tiré des figu„res qu'on fait avec un anneau" [cachet] „ſur la cire." Or *eſtamper* eſt „faire une empreinte de quelque ma„tiere dure & gravée, ſur une matiere plus molle"

Digitized by Google

(grand vocab. artic. *eſtamper*). S'il faut d'autres termes, on peut prendre *empreindre, empreint, empreinte*, au ſubſtantif. Voyez Tom. I. p. 252.

(c) Voyez, pour ce qui regarde les ſens, la réponſe au chap. 25.

(17) Je crois avoir fait voir (Tom. I. note ii pag. 167-170.) que la doctrine d'Épicure bien entendue, eſt vraie.

(18) Dans quelques éditions, au lieu de *qui* non *in ſenſibus*, on lit *qui in ſenſibus*. Si l'on ſuit cette leçon, il faut traduire: „il n'y a perſonne parmi „nous qui ſouhaite dans ſes ſens, chacun dans ſon „eſpece, un jugement plus raffiné.“ Cette traduction ſe rapporte à ce que Lucullus a dit au commencement de ce chapitre de la bonté des ſens. La leçon ordinaire & ma traduction regardent les meſures qu'on prend pour éviter les illuſions des ſens.

(19) Ciceron explique mieux la doctrine des Cyrénaïques plus bas (au chap. 24.). Voyez auſſi Tom. I. pag. 238-263.

(20) Ciceron parle des idées que nous formions ſur le modele des notions acquiſes par les ſens. Voyez Tom. I. §. 63. 64. 65. pag. 40 & §. 78. p. 46. Les Anciens diſoient qu'on n'acquiert pas ces idées par les ſens, parce qu'effectivement on ne voit pas la blancheur *in abſtracto*; on la voit *in concreto*, ou l'on voit des objets blancs. Ces Philoſophes ajoutoient: *mais presque par les ſens*, parce que ces idées ſont moulées ſur les notions que nous occaſionnent les individus par le moyen des ſens. „Car ce n'eſt „pas leur affaire que de s'appliquer à ces choſes. Par „leur nature ils ne peuvent ſaiſir que la couleur, la „ſaveur, le ſon &c. Mais ils ne peuvent pas aller „jusqu'à: *ceci eſt blanc, ceci eſt doux*, parce que ce „n'eſt ni couleur ni ſaveur“ (Sext. Empir. contre les Math. L. VII. & I. contre les Log. Sect. 345. p. 438.).

(21)

Digitized by Google

(21) Voyez Tom. I. §. 67. p. 40, §. 78. p. 46. „Lorsque nous percevons quelque choſe par les ſens, „nous nous en ſouvenons, quoiqu'elle ſoit abſente. „Quand nous avons perçu pluſieurs formes de la „même eſpece, on dit que nous avons acquis l'expé„rience" (Plut. des ſent. des Phil. Liv. IV. ch. 11. pag. 900. B.). „La mémoire naît des ſens; l'expé„rience de la mémoire; & de l'aſſemblage de plu„ſieurs expériences il en réſulte l'univerſel" [l'idée, ou, comme on a coutume de dire, l'idée générale; d'abord: c'eſt du blanc, c'eſt du doux; enſuite: c'eſt un cheval, c'eſt un chien], „que l'entendement ſai„ſit, & dont la faculté de raiſonner conclut quelque „choſe" (Ariſt. Analyt. poſt. Liv. II. Traité 4, ch. 19. & dernier); „ſi c'eſt un homme, c'eſt un animal, „mortel, & raiſonnable." Ainſi les ſens ſont la premiere ſource de nos connoiſſances: mais n'oublions pas de mettre dans ce nombre le ſens intime, faculté qui nous „fait connoître les qualités communes des „objets" (Platon Théét. pag. 219. du Tom. I. de la trad. de Mr. Grou); & même les objets: car il y en a „que l'ame connoît par elle-même" (là même, pag. 220.): la mémoire conſerve les matériaux que les ſens fourniſſent; l'entendement les compare, & portant ſon attention ſur ce qu'ils ont de commun, il forme les idées: la faculté de raiſonner les compare, & nous procure de nouvelles connoiſſances.

Nous connoiſſons une choſe, & nous la diſtinguons d'une autre par les diverſes modifications que deux choſes différentes occaſionnent à notre ame. Ainſi, ou le ſavant Reimarus, ou ſon Traducteur, d'ailleurs fort ſavant & judicieux, ne s'eſt pas bien exprimé en diſant: „nous ne connoiſſons une choſe, & „nous ne la diſtinguons d'une autre, que lorsque nous „la rapportons à ſon eſpece; c'eſt à dire, à des cho„ſes que nous avons connues autrefois, & auxquelles

Digitized by Google

„nous avons donné un nom pour les marquer & les „reconnoître“ (Reimarus Dissertations sur les principales vérités de la Religion naturelle).

L'ouvrage de Reimarus est en Allemand; la traduction n'en est pas encore imprimée, & il seroit à souhaiter qu'elle le fût. Elle est très-bonne, & l'original est excellent, malgré quelques inexactitudes que je crois appercevoir dans le passage que je viens de copier. Les voici.

D'abord cette description de la maniere de connoître les choses, n'a point lieu pour les individus. Ce n'est pas en rapportant mon ami, ma montre, chacun à son espece, que je les reconnois.

En second lieu, un temps a été que cette chose que nous ne pouvons connoître, à moins que nous ne la rapportions à son espece, nous l'avons apperçue pour la premiere fois. Alors nous l'avons connue, nous l'avons distinguée de toute autre; & pourtant nous ne l'avons pas rapportée à son espece.

Enfin, il me semble que les noms donnés aux choses servent à nous mettre en état, non de les reconnoître nous-mêmes, mais de les faire connoître aux autres, lorsqu'elles sont absentes & que nous en parlons.

(22) Le texte ajoute: „(car il me semble que „vous rendez le mot *ennoias* par celui de *notions*).“

(d) Voyez la réponse au chap. 28.

(e) Voyez la réponse à ces deux articles au chapitre 33.

(23) La définition que Ciceron donne de l'art se trouve au Tome I, pag. 290, note 65. Voici celle de Quintilien (Instit. Orator. Lib. II. cap. 18, selon les uns, & 17. selon les autres, pag. 198. 199.): „l'art consiste en connoissances mises en pratique, „qui s'accordent, & qui tendent à un but utile à la „vie.“

Digitized by Google

Lucullus entend ici par le mot *perceptio* ce que les Grecs nommoient *catalepſie*. Car „les Stoïciens „enſeignent qu'un art eſt un ſyſtême de catalepſies „miſes en pratique par habitude" (Sext. Emp. Hypot. Liv. III. ch. 24. Sect. 188.). C'eſt pourquoi j'ai mis *connoiſſances certaines* dans ma traduction, conformément à la définition que Ciceron donne (de Orat. Lib. I. cap. 20. & 23.) de l'art, qu'il fait conſiſter „en choſes compriſes à fond, entiérement connues, „débaraſſées de tout mêlange d'opinion, infaillibles, „aboutiſſant à une fin unique, & ſaiſies par la ſcien„ce" [ou ſcientifiquement].

(24) „Quelques arts ſe bornent à conſidérer les „choſes, c'eſt à dire, à les connoître & à les juger: „telle eſt l'Aſtrologie" [l'Aſtronomie, & la Géométrie, à ce que dit ici Ciceron] „qui n'exige aucune „action, mais qui s'arrête à la connoiſſance de la cho„ſe à laquelle elle s'attache. Ces arts ſe nomment „*théoriques* [ſpéculatifs]. D'autres conſiſtent à agir, „& n'aboutiſſent qu'à agir, ne laiſſant rien après „l'action. On les nomme *pratiques* [agiſſants]; de „cette eſpece eſt la danſe. D'autres enfin aboutiſſent „à un effet, & ſe terminent à des ouvrages viſibles, „comme la peinture. Ces arts portent le nom de *poé„tiques* [faiſants]" (Quintil. Inſtit. Orat. Lib. II. cap. 18. ou 19. pag. 199. 200.).

La diſtinction entre *agir* & *faire* ſubſiſte en François. „Le mot *faire* ſuppoſe, outre l'action de la „perſonne, un objet qui termine cette action, & en „ſoit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que „l'action & le mouvement de la perſonne" (Girard Synom. 4.). Je voudrois bien pouvoir dire *arts actifs* & arts *factifs*: mais notre Langue ne connoît pas le mot *factif*, & prend celui d'*actif* dans une acception différente de celle qu'il devroit avoir ici.

Digitized by Google

Tout le monde avouera d'un côté qu'il y a des arts dont l'effet eſt ſucceſſif, & finit avec l'action de l'artiſte; tels ſont la danſe & la muſique exécutées, un diſcours prononcé &c., & de l'autre côté qu'il y a des arts dont l'effet reſte après que l'artiſte a ceſſé d'agir, comme un tableau, une ſtatue, un palais &c. Mais je doute qu'on admette la diſtinction entre les arts ſpéculatifs & les arts pratiques. On dira que les premiers ſont des *ſciences;* &, peut-être, qu'en les mettant au nombre des arts, on contredit la définition de l'art, qui doit tendre à un but utile à la vie.

(25) Ciceron en diſant: *quarum omne opus eſt in* faciendo *atque* agendo, avoit manifeſtement en vue la diſtinction des arts en *pratiques* & *poétiques.*

(26) Le texte ajoute: *eam enim eſſe volumus* ormèn.

(f) Voyez la réponſe au chap. 31.

(27) On lit ordinairement: lux *lumenque vitæ.* Bentley corrige dux *lumenque.* J'ai omis le mot *lux* ou *dux* comme peu néceſſaire.

(28) Je lis avec Davifius: *ſic* ratio *& initium* &c.

(29) Texte: la concluſion de l'argument, en Grec apodeixis.

(30) Diogene Laërce (Liv. VII. Sect. 45, vie de Zénon), dit que „la démonſtration eſt un diſcours qui „par les choſes mieux entendues mene à celles qui le „ſont moins." Cette définition, qui revient à celle que Lucullus donne ici, eſt celle du ſyllogiſme en général; „j'ai dit que très-ſouvent Ciceron appelle *con-„cluſionem rationis*, ce que les Grecs nomment *ſyl-„logiſmon*, ou *apodeixin*" (Faber in Lucull. not. 59. dans le Ciceron de d'Olivet). En effet Aulu-Gelle (Lib. XV. ch. 26.) dit: „le *ſyllogiſme* eſt un diſcours „dans lequel, par le moyen de choſes une fois accor-„dées, on conclut néceſſairement une choſe différen-

Digitized by Google

„te de celles qu'on avoit accordées;" définition qui convient avec celle que Ciceron donne de la démonſtration. La démonſtration proprement dite ſe fonde ſur des propoſitions néceſſaires, & aboutit à une conſéquence néceſſaire. (Ariſt. I. Poſter. analyt. ou de la Démonſtr. Liv. I. ch. 2. p. 131. C.): „la démon„ſtration eſt un ſyllogiſme qui produit la ſcience."

(31) Texte: „ni de ſes décrets que les Philoſo„phes appellent *dogmata*." Il n'a pas été poſſible de traduire cette phraſe, parce que le mot *dogme* eſt naturaliſé parmi nous.

(32) Texte: „ont ce décret, (vous comprenez „que je veux dire *dogma*").

(33) Texte: „que les Grecs appellent *ennoias* „& *prolépſeis*."

(g) Voyez la réponſe à tout ce raiſonnement chap. 34.

(34) Texte: „il aime cette catalepſie que, com„me nous l'avons dit, nous rendons par *comprehen„ſionem*, pour traduire mot à mot."

(35) Je lis avec Faber: *ſive* probabilem *& quæ non impediatur;* la maniere commune de lire: *ſive* improbabilem *& quæ non impediatur*, eſt contradictoire. Pour le fond de la choſe voyez Tom. I. p. 125-130, & 234-238.

(36) Ciceron dit: *vere inaniterne mens moveatur;* „ſi le mouvement de notre ame eſt réel ou vain." Ces *vains mouvements* ſont expliqués dans le Tom. I. depuis la fin de la page 87, jusqu'à la moitié de la page 89.

(37) Voyez l'explication de ce paſſage au Tome I. pag. 125-131. Sect. 167-189. & p. 234-238.

(38) Texte: „que les Grecs nomment *ſyncatatheſin*."

(39) Je lis avec Walker & Daviſius: *quæ non eſt in noſtra* &c.

Digitized by Google

(h) Voyez la réponſe au chap. 34.

(40) Texte: „que les Grecs nomment *oiceion.*"

(i) Pour ce qui regarde la mémoire, voyez la réponſe au chap. 33.

(41) Ces réflexions ne ferment pas la bouche à Ciceron. Il répond (chap. 34. à la fin & chap. 38.), avec Carnéade (Tom. I. pag. 215. 216.), que les perceptions conſidérées en elles-mêmes & par rapport à leur nature, different en ce qu'elles ſont vraies ou fauſſes; mais que par rapport à nous, elles ne different point, parce que nous n'avons aucune marque ſûre, au moyen de laquelle nous puiſſions diſtinguer les unes des autres. Mais Ciceron ne répond rien à l'objection tirée des définitions qui ne ſont bonnes que quand, „ayant pris ce que la choſe qu'on veut définir „a de commun avec les autres, on continue juſqu'à „ce qu'on ſoit venu à quelque choſe de ſi particu„lier, qu'on ne puiſſe point l'appliquer à d'autres" (Cic. Topic. cap. 6.).

(42) La doctrine d'Épicure ſur ce ſujet eſt expliquée au Tome I. p. 135-139, depuis la Sect. 203. juſqu'à la Sect. 217.

(k) Voyez la réponſe chap. 29.

(44) Le leçon ordinaire porte: *At enim, dum videntur, eadem eſt in ſomniis ſpecies eorum, quæ vigilantes videmus. Plurimum intereſt. Sed id omittamus. Dicimus enim* &c. La Bibliotheque Britannique pour les mois de Juillet, Août, & Septembre 1741, p. 339, dit que Mr. Durand, après avoir publié ſa traduction, conſulta l'édition de Rome, & y trouva. *Primum intereſt - - - ſed id omittamus;* ce qui ſuppoſe une lacune. Aucun interprete ne l'a apperçue; cependant je crois qu'il y en a une; parce que le texte que nous avons, me paroît contenir un contre-ſens. Lucullus ne veut pas parler de la diffé-

Digitized by Google

rence qu'il y a entre les ſonges & la réalité, & il en parle tout de ſuite.

Le texte me paroît donc corrompu; & la réponſe, qui ſe trouve aux chap. 27. & 28, ne me fournit aucune conjecture pour le corriger.

Hobbes, dans le Léviathan, allegue une des différences qu'il y a entre le ſonge & la veille: „en veillant" [dit-il] „je me rappelle parfaitement la con„fuſion, l'inconſtance des idées qui m'ont occupé en „dormant; & je ne me ſouviens pas qu'en ſongeant je „me ſois jamais rappellé l'ordre & l'économie des ré„flexions que j'ai faites pendant la journée."

(l) Voyez la réponſe aux ch. 27. 28.

(45) Le texte ajoute: „par le mot *incertain* je traduis le Grec *adelon*." Pour l'intelligence du paſſage voyez les ch. 10, pag. 55, & 11, pag. 57, où il eſt dit que les Académiciens diſtinguent l'incertain de l'inſaiſiſſable, & l'évident du ſaiſiſſable.

(m) Réponſe au chap. 26.

(46) Diogene Laërce (Liv. IX. Sect. 44, vie de Démocrite) dit que, ſelon ce Philoſophe, „les mon„des ſont infinis, & ſujets à la génération & à la cor„ruption." Sur ce texte Ménage cite Élien (Hiſt. diverſes Liv. IV. ch. 29.) qui ne peut pas s'empêcher „de ſe moquer d'Alexandre fils de Philippe, parce „que ce Prince ayant appris que Démocrite en cer„tains livres établiſſoit une infinité de mondes, s'at„triſta de voir qu'il n'étoit pas encore le maître d'un „ſeul." Ménage cite auſſi Origene dans les Philoſophiques.

(47) Ce paſſage eſt manifeſtement corrompu dans le texte. Lambin, Faber, & Daviſius s'en ſont apperçus, & ont tâché de deviner la vraie leçon. Leurs corrections ne me ſatisfont point. J'ai ſuivi le ſens qui m'a paru le mieux convenir à la ſuite du raiſonnement.

Digitized by Google

(48) Les interpretes que j'ai pu conſulter, gardent le ſilence ſur ce paſſage; cependant il m'a embarraſſé. Que ſont ces *ſpecies & quaſi formæ* des perceptions, qui ſervent à juger des perceptions, & qui ne different pas entr'elles, quoique les perceptions different? Voici la ſolution que je crois avoir trouvée de cette difficulté.

On a deux œufs parfaitement ſemblables. On m'en montre un: je le vois & j'ai une perception. On me cache l'œuf qu'on m'avoit montré, & on me fait voir l'autre. J'ai une ſeconde perception, qui ſûrement n'eſt pas la premiere, puiſque l'une eſt paſſée & que l'autre eſt préſente. On me demande ſi j'ai vu deux œufs différents, ou ſi j'ai vu deux fois le même. Je ne puis pas répondre, parce que j'ai retrouvé dans la ſeconde impreſſion tout ce que j'avois remarqué dans la premiere.

Enſuite on me montre les deux œufs à la fois. J'ai deux perceptions, & je ſais bien que l'une n'eſt pas l'autre. Ce ſont des perceptions qui different. On met ſubtilement à gauche l'œuf qui étoit à droite, & à droite celui qui étoit à gauche. On me demande ſi l'on a déplacé les œufs ou non. Je ne ſaurois le dire, parce que je n'ai aucune raiſon de répondre plutôt non qu'oui.

Voilà, ſi je ne me trompe, un exemple qui conduit à l'explication des *ſpecies & quaſi formæ* dont il eſt queſtion ici. Ce ſont les diverſes parties de la perception totale, les marques internes qui pourroient me faire diſtinguer une perception de l'autre. Car, dans le premier cas, je les diſtingue par la diverſité des temps, & dans le ſecond par l'identité de l'inſtant, qui ſont deux marques externes.

C'eſt par des marques internes que je diſtingue la perception d'un œuf de celle d'un cheval: & dans ce ſens Lucullus a raiſon de dire que l'on diſcerne les

Digitized by Google

perceptions *ſpecie*. Mais, ayant reconnu qu'il y a des choſes fort reſſemblantes, & que le Sage peut en trouver qu'il n'a pas *prænotatas*, différenciées d'avance, Lucullus a tort de ſoutenir que l'on tombe dans l'abſurde en diſant que les perceptions peuvent être différentes, quoique leurs formes ne le ſoient pas.

Ce qui me paroît confirmer mon explication eſt que le mot *ſpecies* dans Ciceron ſignifie forme (Acad. à Varr. note 53. pag. 211.), c'eſt à dire la collection des marques internes qui différencient les choſes, qui font que chacune eſt ce qu'elle eſt.

Voilà donc encore un exemple qui montre la grande étendue que les Anciens donnoient au ſens du mot *forme*. (Voyez Acad. à Varr. note 34. pag. 169. & note 37. pag. 186. 187.).

(49) Que les Académiciens n'avoient coutume d'expliquer leur doctrine qu'à ceux qui avoient vieilli avec eux, on l'a prouvé au Tom. I. note 18 ſur Valence, pag. 200. 201. A ces preuves on peut ajouter que Ciceron (Tuſc. V. ch. 4.) ſe félicite „d'être venu à bout de cacher ſon ſentiment.“ Cependant on a lieu de croire que Carnéade n'étoit pas ſi réſervé; car, ſi „en public, pour attaquer la Philoſophie des Stoïciens, il confondoit tout, en particulier avec ſes amis, il avouoit, affirmoit & prouvoit ce que prouve tout homme ordinaire;“ à ce que dit Numenius dans Euſebe (Prépar. Evang. Liv. XIV. ch. 8. pag. 738. D.).

(50) La double doctrine des Anciens eſt connue. „Vous ne me cachez pas votre penſée, comme Pythagore cachoit la ſienne aux étrangers,“ dit Cotta dans Ciceron (de nat. Deor. Lib. I. cap. 26. vers la fin). „Pythagore parloit à ſes auditeurs tantôt ouvertement, tantôt ſymboliquement. Car il avoit „deux manieres d'enſeigner; quelques-uns de ſes diſ-

Digitized by Google

„ciples étoient appellés Mathématiciens, & les autres „Auditeurs. Les Mathématiciens recevoient une in„ſtruction pleine & exacte de la Science; & les Audi„teurs ſeulement les principes & les préceptes de la „Littérature, ſans aucune explication approfondie.“ (Porphyre, vie de Pythag. Sect. 37. pag. 39.). Il avoit déjà dit (Sect. 19. pag. 22. 23.) que „perſonne „ne peut, avec certitude, rendre compte de la doctri„ne que Pythagore enſeignoit, car ſes diſciples ob„ſervoient un profond ſilence.“

Ici l'interprete L. Holſtenius fait une longue note concernant le ſilence préparatoire des Pythagoriciens. Il eſt manifeſte qu'il ne s'agit que de la fidélité avec laquelle les diſciples gardoient entr'eux les dogmes ſecrets de leur maître. C. Rittershuſius (pag. 20. & ſuiv.) fait la même faute. Cependant il remarque (pag. 21. col. 1.) „que les Pythagoriciens „obſervoient deux ſortes de ſilence. Une ſorte étoit „le ſilence des diſciples, qui duroit un certain temps; „pas moins de deux ans, ni plus de cinq. L'autre „étoit le ſilence que ceux qui avoient fini le temps lé„gitime de l'apprentiſſage, gardoient, non entr'eux, „mais avec les étrangers, avec ceux qui n'étoient pas „Pythagoriciens. Ce ſilence étoit perpétuel.“

„Les Pythagoriciens, parmi leurs ſecrets, ca„choient ſous le ſilence les principaux dogmes de leur „doctrine, en ſorte que les étrangers ne pouvoient „pas les apprendre, les transmettant à leurs ſucceſ„ſeurs par tradition & ſans les écrire, comme ſi c'é„toient les myſteres des Dieux. De là vient qu'il n'a „point été publié de dogme mémorable de cette ſecte, „quoique on les ait enſeignés long-temps, & que les „diſciples ne manquaſſent pas. On expliquoit ces „dogmes en particulier; & s'il arrivoit qu'il y eût des „étrangers, &, pour ainſi dire, des profanes, les Py„thagoriciens avoient recours à des expreſſions ſym-

Digitized by Google

„boliques & énigmatiques. Ils disoient, par exem-„ple: *n'attisez pas le feu avec une épée*, & des cho-„ses pareilles qui, prises à la lettre, paroissoient sem-„blables aux dictons des vieilles femmes; mais qui, „étant expliquées, pouvoient être merveilleusement „utiles à ceux qui les comprenoient" (Jamblic. de la vie de Pythag. Sect. 227. pag. 183.).

Aussi „dit-on qu'Hypparque Pythagoricien fut „chassé de l'école, & qu'on lui dressa un monument „comme à un mort, parce qu'il avoit clairement ex-„posé les dogmes de Pythagore. - - - Non seulement „les Pythagoriciens & Platon cachoient bien de cho-„ses, mais les Epicuriens aussi disent qu'ils ont quel-„ques secrets, & qu'ils ne permettent à personne de „les lire" (Clement. Strom. Liv. V. ch. 9. p. 680.).

Ce mystere étoit trop favorable à la charlatane-rie pour n'être pas du goût des Sophistes. Aussi ne manquerent-ils pas de l'adopter. „Protagoras (dit „Socrate dans le Théét. de Plat. pag. 113. A.) n'étoit-„il pas un Sage? Et n'a-t-il pas indiqué ceci obscu-„rément à nous qui sommes de petits hommes ordi-„naires, pendant qu'en secret il a expliqué la vérité „à ses disciples?" Plus bas Platon par la bouche de Théodore décrit la maniere contentieuse & ampoulée de disserter des Sophistes. Socrate répond: „cher „Théodore, vous avez vu ces gens-là pendant le „combat; vous ne les avez jamais rencontrés pendant „qu'ils sont en paix. Je n'en suis pas surpris: vous „n'êtes pas intimément lié avec eux. Mais je pense „qu'ils expliquent tout cela tranquillement aux disci-„ples qu'ils veulent rendre semblables à eux" (p. 132. A. Eusebe a copié ce passage dans sa Prépar. Evang. Liv. XIV. ch. 4. pag. 723. 724.).

Zénon suivit la même méthode; car „les Stoï-„ciens disent que Zénon d'abord écrivit quelque cho-„se qu'ils ne permettent pas aisément de lire aux dif-

Digitized by Google

„ciples qui n'ont pas montré par expérience qu'ils „philosophent de bonne foi. Les Sectateurs d'Aristo„te affirment que quelques-uns des écrits de ce Phi„losophe sont *ésotériques*, c'est à dire, intérieurs, & „d'autres communs & *exotériques*, c'est à dire, ex„térieurs" (Clem. d'Al. Strom. Liv. V. chap. 9. pag. 681.).

Le Lecteur curieux d'approfondir ce qui regarde la double doctrine, peut consulter Pfaffius primit. Tubing. Tom. II. pag. 150. Fabricius Bibliograph. antiq. cap. 31. §. 5. Strab. Liv. XV. pag. 490. Jablonski prolegomena pag. 114. Procl. in Tim. Plat. Liv. III. Salmas. comm. sur Simplicius p. 226-244. Aul. Gell. Lib. XX. cap. 5.

Celà étant, comment est-ce que Lucullus ose reprocher aux Académiciens leur secret? Pourquoi Ciceron garde-t-il le silence sur ce reproche? Pourquoi ne répond-il pas à Lucullus que les Académiciens suivent la coutume des autres écoles? C'est que, comme on l'a dit dans le Tome I. pag. 218, les Académiciens étoient attachés à Platon, & ne vouloient pas l'avouer pour ne pas s'engager dans des disputes sur les sentiments de leur maître. Cependant il semble que dans la suite les Académiciens ne furent pas si réservés. Plutarque (contre Colote p. 1107. E. F.) parle d'Aristodeme d'Épée qui „étoit „Académicien, & très-ardent sectateur de Platon."

Une preuve du Platonisme des Académiciens se tire encore de leur conduite. Ciceron & les autres Académiciens qui nous restent, attaquent par-tout les idées acquises par les sens, & ne disent rien contre les idées purement intellectuelles, que Platon avoit introduites pour donner lieu à la science. „Il avoit „dans sa jeunesse fréquenté Cratylus disciple d'Héra„clite, & il en avoit appris les dogmes. En consé„quence il soutenoit que les choses sensibles changent

Digitized by Google

„continuellement, & ne sont pas l'objet de la scien„ce; & que, s'il y avoit quelque science, il devoit y „avoir des choses permanentes & différentes des cho„ses sensibles" (Aristot. Métaphys. Liv. I. ch. 6; & Liv. XIII. ch. 4. Brucker Hist. de ideis Sect. I. §. 8. pag. 15. &c.). Cette réflexion rend très-probable le sentiment de St. Augustin rapporté dans le Tom. I. pag. 186.

Il est vrai que Ciceron (de Orat. Lib. III. c. 18.) semble envelopper dans le doute universel les idées intellectuelles. „Arcésilas," dit-il, „fut le premier qui „des différents écrits de Platon, & des discours So„cratiques, tira sur-tout la maxime qu'on ne peut rien „savoir de certain de ce que l'on apperçoit par les „sens ou par l'*esprit*." Mais Ciceron par la bouche de Balbus nous enseigne (de Nat. Deor. Lib. II. c. 59.), que les choses comprises par l'esprit, dans le sens des Académiciens, sont les extérieures, qui, „comparées „entr'elles, nous fournissent les arts." Je trouve que dans le fait les Académiciens n'attaquoient que les idées acquises par les sens: & je crois, qu'à la réserve de quelques mots lâchés contre la Dialectique (ch. 2. p. 93.) & contre la Géométrie (ch. 36. p. 110. 111.), il sera difficile de me montrer le contraire. Il semble que Ciceron se déclare pour moi, en faisant dire à Lucullus (ch. 13. pag. 60. & 61.) que les Académiciens, pour prouver que *le faux peut produire la même perception que le vrai*, s'arrêtent „aux sens, & à „ce qu'on tire des sens."

(51) On lit dans le texte: *cavere ne capiatur: ne fallatur videre.* La seconde phrase ne seroit-elle pas une glose qui s'est glissée dans le texte?

(52) Le texte ajoute *cum æstuaret*, qui signifie au propre „ayant chaud," & fait allusion au soleil. Le même terme signifie au figuré „étant embarrassé." *Hoc loco Chrysippus æstuans* dit Ciceron (de Fato c. 8.).

Digitized by Google

Je l'ai omis, parce que je n'ai pas pu trouver une expreſſion Françoiſe qui ait les deux mêmes alluſions. J'aurois pu traduire le Latin mot à mot; mais *avoir chaud* dans l'acception d'être embarraſſé, eſt une expreſſion trop familiere.

Quant au fait même, Plutarque (vie de Cicer. pag. 862. C. & D.) confirme ce que dit Ciceron ici & ailleurs. „Ciceron arrivé à Athenes écouta Antiochus Aſcalonite, attiré par la facilité & par la „beauté de ſes diſcours; mais il n'approuva pas les „opinions que ce Philoſophe venoit d'embraſſer. Car „Antiochus déſerteur de la ſecte de Carnéade, avoit „abandonné la vieille Académie, ſoit qu'il fût frappé par l'évidence & par les ſens; ſoit, comme d'autres le diſent, qu'il fût guidé par l'ambition, & par „quelques différents avec les diſciples de Clitomachus „& de Philon. Enfin Antiochus changea d'opinion, „& embraſſa presque en tout les ſentiments des „Stoïciens."

(n) Voyez ch. 5. pag. 42-44.

(53) Le texte dit: *de la cinquieme claſſe*, qui étoit la derniere des cinq dans leſquelles Servius Tullius avoit partagé les Romains (Tit. Liv. Lib. I. pag. 54. 55.).

(54) Cependant je me flatte d'avoir prouvé (Note 25. pag. 157. ſur les Acad. à Varron) que Socrate étoit bien éloigné de douter de tout.

(55) Le texte ajoute: „car on donne aux argu„ments captieux le nom de ſophiſmes."

(56) Ciceron dit: *quam multa contra omnia quæ* in conſuetudine *probantur;* c'eſt ce que j'ai traduit: „contre tous nos jugements ordinaires:" voyez les raiſons de ma traduction au Tome I. §. 101. pag. 58-61.

(o) Chap. 5. pag. 44.

(p) Chap. 6. pag. 44. 45.

Digitized by Google

(q) Chap. 7. pag. 47.

(57) Ici le texte eſt corrompu: tous les critiques en tombent d'accord. J'ai tâché d'en tirer un ſens qui s'accordât avec la ſuite du diſcours.

(58) Timagoras diſoit une impertinence. Il devoit avouer qu'en ſe preſſant le coin de l'œil il voyoit deux lumieres; que dans cette circonſtance il devoit les voir; que par conſéquent les ſens ne le trompoient pas; & que, s'il ſe trompoit lui-même en croyant que ces deux lumieres exiſtoient hors de ſon œil, ce n'étoit pas la faute des ſens, „qui ne pré-„ſentent pas à l'eſprit les choſes externes, & qui n'in-„diquent que leur modification: ainſi le tact échauffé „par le feu offre à l'eſprit, non le feu qui brûle, mais „la chaleur qu'il occaſionne; c'eſt à dire la modifica-„tion de l'organe" (Sext. Empir. contre les Math. Liv. VII. & I. contre les Logic. Sect. 354. pag. 439.). Voyez Tom. I. note ii, p. 167. & ſuivantes.

(r) Chap. 7. pag. 47.

(59) Pline (Lib. VII. cap. 21.) nous apprend ſur l'autorité de Varron, que cet homme ſe nommoit Strabon, & qu'il voyoit à cent trente-cinq mille pas, qui ſont préciſément mille quatre-vingts ſtades, à cent vingt-cinq pas le ſtade.

(60) Voilà l'eſſentiel. La vue a beau être baſſe, ſi elle nous montre ce qu'elle nous doit montrer, elle ne nous trompe pas.

(†) Bentley veut que ce texte ſignifie: cette maiſon nous ſemble immobile; elle paroît ſe mouvoir à ceux qui ſont dans le vaiſſeau. Il eſt, je l'avoue, difficile de comprendre comment un vaiſſeau en mouvement paroit immobile à ceux qui ſont ſur le rivage. Cependant je n'ai pas oſé adopter l'explication de Bentley, qui me ſemble forcer un peu trop le texte. De plus „le même vaiſſeau paroît petit & immobile à „ceux qui le voient de loin, & grand & en mouve-

Digitized by Google

„ment a ceux qui le voient de près“ (Sext. Empir. Hypot. Liv. I. ch. 14. Sect. 118.). Je ne connois pas assez la mer pour assurer que cette illusion optique ait lieu. Mais il est prouvé que les anciens le croyoient, & cela suffit pour rejeter l'interprétation de Bentley.

(61) Le texte dit: *quam in parvulis fitis*; Mr. Durand partage le mot *parvulis*, & en fait deux, *parvo lis*: en conséquence il lit: *videte quæso quam in parvo lis fit* (Bibl. Britann. Juillet, Août, & Sept. 1741. pag. 346.).

(s) Au sujet des ressemblances &c. voyez ch. 17. pag. 69, & ch. 18. pag. 71.

(t) Chap. 7. pag. 48.

(u) Chap. 10. pag. 54.

(x) Ch. 17. pag. 69.

(y) Ch. 16. p. 67, & ch. 17. p. 68.

(62) Ilione & Polydore étoient sœur & frere, enfants de Priam & d'Hécube. Ilione étoit l'ainée de beaucoup. Elle avoit épousé Polymnestor Roi de Thrace. Priam & Hécube donnerent à Ilione Polydore à élever, & elle l'éleva comme son fils. C'est pourquoi Polydore dans son songe donne à Ilione le nom de mere, & Ciceron dit *fils* au lieu d'éleve que j'ai cru devoir mettre dans la traduction. Voyez Hygin. Fabl. 109. pag. 99. & 100. & Virgil. Æneid. Liv. III. v. 49. & suiv., où Virgile dit que Polymnestor tua Polydore; & Hyginus: que ce Roi de Thrace, trompé par l'artifice d'Ilione qui avoit élevé son frere comme son fils, & son fils Deiphilus comme son frere, tua son fils Deiphilus; & qu'ensuite Polydore ayant découvert la vérité, creva les yeux à Polymnestor.

(z) Chap. 17. pag. 68.

(63) Le texte ajoute *ibidem*, c'est à dire, dans le même endroit, dans la scene où se trouve le vers précédent. J'ai cru pouvoir me dispenser de traduire cet *ibidem* qui rendoit le discours languissant.

(64)

Digitized by Google

(64) Il y a dans le texte *Luna innixus* „appuyé „ſur la Lune.“ Parle-t-on du ſatellite de notre terre? Veut-on dire „appuyé ſur l'arc courbé en forme „de Lune?“ Le paſſage eſt ſi court qu'on ne peut pas fixer le ſens de ces deux mots, qui d'ailleurs ne font rien à la force de l'argument. J'ai cru devoir les omettre.

Un Critique lit *nube innixus*, & un de mes ſavants confreres (Mr. Mérian) penſe que ce Critique a raiſon. Après ce ſuffrage, le mien ſeroit inutile.

(aa) Chap. 16. pag. 65.

(65) Le texte ajoute: „c'eſt ce qu'ils nomment „*éſuchazein*.“

(66) Texte: „tout ce qu'on énonce (on l'appel- „le *axioma*, comme qui diroit énoncé). Varron ap- „pelle ces *énoncés*, tantôt *profata*, tantôt *proloquia*.-- „Dans ſon vingt-quatrieme livre de la langue Latine „à Ciceron, il le définit en peu de mots: *le* prolo- „quium *eſt une ſentence à laquelle il ne manque rien*. „Ciceron le nomme *pronuntiatium*; mais il déclare „que c'eſt en attendant mieux“ (Aul. Gell. Lib. XVI. cap. 8.). C'eſt dans la Tuſc. I. chap. 7. que ſe trouve le paſſage indiqué par Aulu-Gelle. Dans le livre *de Fato* (cap. 10.) Ciceron rend le mot *axioma* par *enunciationem*.

Nous prenons le mot *axiome* dans l'acception de „propoſition vraie, primitive--- indémonſtrable“ (Ariſt. Analyſ. poſt. ou de la démonſtr. Liv. I. ch. 2. pag. 131. C.). C'eſt auſſi dans ce ſens que prenoient ce terme divers Philoſophes, & que le prenoit ſouvent Ariſtote, qui, après en avoir donné la courte deſcription que je viens de copier, dit: „j'appelle *axio- „me* la propoſition qui doit être connue de celui qui „veut apprendre quelque choſe; car il y a de telles „propoſitions; & c'eſt principalement pour les indi- „quer que je me ſers de ce nom“ (Ariſt. même liv.

Digitized by Google

& chap. pag. 152. B.). Ce Philoſophe, pour exprimer ce que nous nommons propoſition, diſoit *énoncé*, ou *diſcours prononcé:* car les Anciens diſtinguoient le diſcours (*logos*) en intérieur ou penſé, & en diſcours proféré. „Le mot *logos* ſignifie tant le „diſcours intérieur qui ſe borne aux notions, que celui qu'on prononce" (Simplicius ſur les cat.). Selon Socrate (Plat. Théét. pag. 130. Tom. I. de la trad. de Mr. Grou), „l'ame, quand elle penſe, ne fait autre choſe que s'entretenir avec elle-même, interrogeant & répondant, affirmant & niant:" ſentiment qu'Alcinous (de Plat. doctr. cap. 4. pag. 329. dans Stanley) a bien repréſenté en diſant que „la penſée eſt „un diſcours de l'ame avec elle-même; & le diſcours „eſt ce qui ſort de la penſée par la bouche avec la voix." Ciceron avoit en vue ce ſentiment quand il écrivoit (Tuſc. II. chap. 22, au commenc.): „pour „faire tête à la douleur [le Sage] recueillira ſon courage, raſſemblera ſes forces, prendra ſes armes. „Quelles armes? Un ſérieux examen de ſon devoir, „une forte réſolution, un entretien avec ſoi-même „[*ſermo intimus*], où l'on ſe dit: prends garde: ne „fais rien de honteux, de lâche, d'efféminé" (Trad. de D'Olivet). Les ſauvages habitants d'Ulietéa donnent aux penſées le nom de *Paroù no te oboo;* ce qui ſignifie mot à mot, *paroles dans le ventre* (Cook Voyag. Tom. II. pag. 421, note).

Cependant les Anciens employoient ſouvent le mot *logos* ſans épithete pour exprimer la partie fondamentale du diſcours, la penſée, & même la raiſon, ou la faculté de combiner les penſées.

Quoiqu'Ariſtote ait défini l'*axiome* comme le définiroit un Géometre moderne; quoiqu'il ſe ſerve ordinairement d'autres expreſſions pour dire propoſition, cependant c'eſt dans ce dernier ſens qu'il prend quelque fois le mot *axiome;* comme au Livre VIII.

Digitized by Google

chap. 1. des Topiques, pag. 267. D, où il dit: „il „ſera même utile de ne pas mettre de ſuite les *axio-* „*mes* qui compoſent le ſyllogiſme; mais de mêler „ceux qui regardent différentes concluſions; parce „que quand on met enſemble ceux qui menent à une „ſeule concluſion, l'auditeur voit mieux ce qui s'en- „ſuit." Artifice de ſophiſte! Le même dans le même Traité, chap. 3. pag. 271. E. obſerve que, „lorsqu'il „eſt plus difficile de diſcuter un *axiome* & une pro- „poſition que la theſe, on peut douter s'il faut l'ex- „poſer ou non:" & Alexandre d'Aphrodiſium remarque que dans le dernier de ces paſſages Ariſtote joint les termes *axioma* & *protaſis* [propoſition], pour indiquer qu'ils ont le même ſens. Plutarque auſſi donne ces deux mots comme équivalents (Queſt. Plat. pag. 1011. F.) à la fin de ſes queſtions Platoniciennes. Il avoit dit au commencement de la derniere queſtion (p. 1009. C.) que „les Anciens nommoient „*logos* ce qu'aujourd'hui l'on appelle *protaſis* ou „*axioma*."

Les Stoïciens ſur-tout „donnoient le nom „d'*axiome* au diſcours prononcé" (Ammon. ſur Ariſt. de l'interprét.).

Peu après le terme qui a donné lieu à cette note, on lit dans le texte: *ſi te mentiri dicis:* idque *verum dicis:* mentiri *verum dicis.* Je lis: *ſi te mentiri dicis,* atque *verum dicis;* mentiris & *verum dicis,* & j'ai traduit en conſéquence. On verra dans la note ſuivante la raiſon de cette correction.

(67) Les Anciens diſputoient par interrogation (Tom. I. p. 103.). De plus, „lorsqu'on faiſoit des „recherches, qu'on diſputoit ſur quelque choſe, & que „vous deviez faire quelque réponſe, la loi de la diſci- „pline dialectique vous obligeoit à ne répondre qu'à „la queſtion qu'on vous faiſoit; à dire *oui* ou *non:* „& on regardoit comme des ignorants, & des novi-

Digitized by Google

„ces qui ne connoiſſoient pas la maniere de diſputer, „ceux qui n'obſervoient pas cette loi, & qui en ré„pondant, alloient au delà de la queſtion, ou reſtoient „en deça, ou s'en écartoient" (Aul. Gell. Liv. XVI. ch. 2.). Quelquefois la queſtion étoit ſi captieuſe, que votre réponſe, quelle qu'elle fût, ſe trouvoit fauſſe. On donnoit à ce ſophiſme le nom de menteur; & en Grec *pſeudomenos*, mot dont Ciceron ſe ſervoit dans ſon *Hortenſius*, à ce que dit Nonius, qui, au mot *increpo*, nous a conſervé ce paſſage: *tune* pſeudomenon *aut ſoritem & totam dialecticam aut illudis aut increpas?* Il en fait auſſi uſage dans le Livre II. de Divin. cap. 4.: *quomodo - - - mentientem, quem pſeudomenon vocant, diſſolvas;* & dans ce même traité (cap. 48.). Ce nom étoit tiré de ce qu'ordinairement on introduiſoit un homme qui, après avoir dit quelque choſe, déclaroit qu'il mentoit. On demandoit donc: celui qui dit qu'il ment, ment-il, ou non? Si vous répondiez *oui*, on continuoit: puisqu'il ment en diſant qu'il ment, il eſt faux qu'il mente; donc il dit la vérité, & vous avez mal répondu. Si vous répondiez *non*, on continuoit: puisqu'il ne ment pas, il dit la vérité; mais il dit qu'il ment; donc la vérité eſt qu'il ment, & votre réponſe n'eſt pas juſte.

Ciceron préſente cet argument d'une maniere encore plus captieuſe. „Si vous dites que vous mentez, & *que vous diſiez la vérité*, vous mentez &c."

D'abord, comme l'a fort bien remarqué Valence (Tom. I. pag. 227.) „celui qui parle ainſi, parle „de quelque autre choſe qu'il vient de dire; autre„ment il ne dit rien, & ſa propoſition n'eſt ni vraie „ni fauſſe." Afin que je puiſſe dire: *je ments*, il faut que j'aie avancé quelque propoſition qui puiſſe être vraie ou fauſſe. Suppoſons que je diſe: il fait jour; je ments. Sur cela Ciceron raiſonne: „ſi vous

Digitized by Google

„dites que vous mentez & que vous dissiez la vérité, „vous mentez.“ Cette proposition peut signifier:

1°. Si en avançant qu'il fait jour, vous dites que vous mentez, & que *vous dissiez la vérité, en ce que réellement il fait jour*, vous mentez; & votre mensonge consiste en ce que vous vous donnez pour menteur pendant que vous dites la vérité.

2°. Si en avançant qu'il fait jour, vous dites que vous mentez, & que *vous dissiez la vérité, en ce que réellement vous mentez*, parce qu'il ne fait pas jour, vous mentez; & votre mensonge consiste en ce que vous avancez qu'il fait jour pendant qu'il fait nuit.

On trouve des exemples de ce sophisme ailleurs que dans la poussiere de l'école. Le Jurisconsulte Africanus (l. 88. D. ad l. Falcidiam) propose ce cas de Droit.

„*Un homme a quatre-cents pieces: il en em-*„*ploie trois-cents en legs: en suite il vous legue un* „*fond qui vaut bien cent pieces; mais le legs est con-*„*ditionel; & la condition est; si la loi Falcidia n'a* „*pas lieu dans mon testament.*“ On sait que la loi Falcidia veut que l'héritier ait au moins la quatrieme partie de l'héritage.

„On demande ce qui est de Droit. Je réponds „(continue Africanus) que cette question est de l'es-„pece de ces questions inexplicables que les Dialecti-„ciens nomment *pseudomenos*. Car, quoi que nous „posions pour vrai, on nous montrera qu'il est faux. „Si nous disons que votre legs est valable, la loi Fal-„cidia aura lieu; & en vertu de la condition, le legs „ne vous sera pas dû. Si la condition n'étant pas rem-„plie, le legs n'est pas valable, la loi Falcidia n'aura „pas lieu; & si cette loi n'a pas lieu, le legs vous se-„ra dû, en vertu de la condition. Cependant, com-„me il paroît que la volonté du testateur étoit qu'on

Digitized by Google

„ne diminuât point les legs des autres à cauſe du vô-„tre, il vaut mieux dire que la condition du vôtre „n'eſt pas remplie.“

Au ſujet de cette loi, Cujas (Oper. Tom. III. Tract. V. ad Afric. pag. 85. B. & C.) rappelle que „dans le menteur on trouve fauſſe la réponſe que vous „faites ſoit affirmativement, ſoit négativement. Par „exemple“ [dit-il]: „le Souverain par un reſcrit qui „n'eſt pas ſigné, défend d'obéir aux reſcrits qui ne ſont „pas ſignés. Si vous dites qu'il faut obéir à ce reſcrit, „on en conclura qu'il ne faut pas lui obéir, puiſqu'il „n'eſt pas ſigné. Si vous dites qu'il ne faut pas lui „obéir, on conclura qu'il le faut, puiſque le défaut „de ſignature ne nuit point. Il en eſt de même dans „le cas du legs. - - - Mais la volonté du teſtateur „diſſipe toute difficulté. Évidemment il ne veut pas „que les legs des autres ſoient diminués, conformé-„ment à la loi Falcidia, à cauſe du legs de Titius; „ou, ce qui revient au même, il veut abſolument „qu'on donne aux autres trois-cents pieces; & qu'on „en donne cent à Titius, ſi la loi Falcidia le permet; „&, ſi non, qu'on ne lui donne rien. Dans le cas „du reſcrit, le Souverain veut qu'*à l'avenir* on n'obéiſ-„ſe pas aux reſcrits non ſignés. Ainſi il faut obéir à „celui-ci, quoiqu'il ſoit ſans ſignature.“

Cujas répond très-bien en Juriſconſulte; mais ſa réponſe ne ſuffit pas à un Logicien, & ne peut pas s'appliquer au ſophiſme allégué par Ciceron. Si je diſois „que, comme nous ne prenons pas pour vrais „les tours des bateleurs, ſachant bien qu'ils nous trom-„pent, quoique nous ne voyions pas comment; de „même nous n'ajoutons pas foi aux faux raiſonne-„ments qui paroiſſent vraiſemblables, quoique nous ne „ſachions pas en quoi ils ſont captieux. - - - Et que „comme, s'il y a un chemin qui mene à un précipice, „nous ne nous jetons pas dans le précipice parce qu'il

Digitized by Google

„y a un chemin qui y mene, mais nous abandonnons „ce chemin à cauſe du précipice; de même ſi un rai„ſonnement nous conduit à une abſurdité manifeſte, „bien loin d'admettre l'abſurdité en faveur de l'argu„ment, nous rejetons l'argument à cauſe de l'abſur„dité" (Sext. Emp. Hypot. Liv. II. ch. 22. Sect. 250. & 252. pag. 224.). Si je parlois ainſi, dis-je, quelqu'un pourroit croire que ces ſophiſmes ſont effectivement inexplicables, & que „la Logique ne fournit „aucune arme contr'eux;" & je doute qu'on eût la complaiſance de rejeter ce défaut, „non ſur l'art, „mais ſur la négligence des artiſtes qui n'ont pas trou„vé le moyen de découvrir le vice de ces arguments." Je doute encore plus qu'„il ſuffiſe que l'art les remar„que, & nous avertiſſe de nous en garder" (Valence, dans le Tom. I. pag. 226.); & il me ſemble qu'on peut les réſoudre ſans ſe donner la torture. Je ne ſaurois expliquer ma penſée ſans remonter aux premiers principes de la Logique, ou plutôt du bon ſens; mais ils ne m'arrêteront pas long-temps.

Nos perceptions & nos modifications ſont les deux ſources de nos connoiſſances (Tom. I. p. 33. 35. & 44.); & nous ne pouvons que développer les notions qu'elles fourniſſent; qu'en comparer deux pour en déduire une troiſieme. Car, la comparaiſon de deux notions ne peut que nous indiquer leur rapport. Je compare la notion de vrai bien avec celle d'inamiſſibilité: je vois qu'elles s'accordent, & que tout vrai bien eſt inamiſſible: voilà tout. Si je veux aller plus loin, il faut que je compare une de ces notions à une autre. Je compare celle d'inamiſſibilité avec celle de richeſſes, d'honneurs, &c.; & je vois qu'elles ne s'accordent pas; que les richeſſes, les honneurs &c., ſont amiſſibles. Je dis donc: les vrais biens ſont inamiſſibles; les richeſſes, les honneurs &c., ſont amiſſibles: j'en conclus d'abord que les richeſ-

Digitized by Google

ſes, les honneurs &c. ne ſont pas de vrais biens; ou que la premiere notion ne s'accorde pas avec la troiſieme.

Le réſultat de chaque comparaiſon s'appelle propoſition.

Les deux premieres propoſitions ſe nomment prémiſſes.

La troiſieme s'appelle conſéquence.

Et l'aſſemblage des trois ſe nomme ſyllogiſme.

On ſait qu'à fin que le ſyllogiſme ſoit concluant, il faut 1°. que les prémiſſes ſoient vraies, ou que les rapports qu'on trouve entre la premiere notion & la ſeconde & entre la ſeconde & la troiſieme, ſoient conforme à la réalité des choſes. 2°. Qu'il n'y ait pas une quatrieme notion; une notion qu'on n'a point comparée à la premiere ou à la ſeconde. Voilà ce que le ſens commun enſeigne, non ſeulement au Logicien, mais au payſan le plus ſimple. C'eſt ce que les Anciens indiquoient en mettant au nombre des ſophiſmes des arguments dans leſquels „on accordoit „une choſe dans les prémiſſes, & on en concluoit „une autre“ (Sext. Emp. Hypot. Liv. II. chap. 22. Sect. 232. pag. 119.).

Ariſtote définit le ſyllogiſme: „un diſcours dans „lequel, certaines choſes étant accordées, on en con„clut néceſſairement, par leur moyen, quelque cho„ſe différente d'elles“ (Aul. Gell. Lib. XV. ch. 25.). Je dirois: le ſyllogiſme eſt une opération de notre eſprit, par laquelle, en comparant une premiere notion à une ſeconde & la ſeconde à une troiſieme, on découvre le rapport de la premiere & de la troiſieme.

Si enſuite on compare la troiſieme à la quatrieme &c., il en réſulte une chaîne de ſyllogiſmes, qu'on appelle raiſonnement.

Digitized by Google

Toujours une quatrieme notion, ou, comme on dit, un quatrieme *terme* qui ſurvient dans un ſyllogiſme unique, détruit la force du ſyllogiſme, parce que cette quatrieme notion n'entre pas dans les comparaiſons qui forment les prémiſſes.

J'oſe dire que ces deux clefs, la vérité des prémiſſes, & le nombre des notions comparées réduit à trois, ouvrent toutes les barrieres que le ſophiſme oppoſe à la vérité. Eſſayons-les ſur les ſophiſmes que je viens de rapporter.

L'argument de Ciceron eſt concluant lorſqu'il n'a que trois termes; & il eſt ſophiſtique lorſqu'il a quatre termes. Nous avons vu qu'on peut le prendre en deux ſens. Le voici dans l'un & dans l'autre.

1°. Celui qui dit qu'il ment pendant qu'il dit la vérité, ment en diſant qu'il ment:

Vous dites que vous mentez pendant que vous dites la vérité;

Donc vous mentez en diſant que vous mentez.

Ce ſyllogiſme eſt bon, parce qu'il ne renferme que trois notions. 1°. Celle de dire qu'on ment pendant qu'on dit la vérité. 2°. Celle de mentir en diſant qu'on ment. 3°. Celle de la perſonne qui dit je ments, pendant qu'elle dit la vérité.

Laiſſez ſubſiſter les deux prémiſſes, & mettez en conſéquence: donc vous mentez en ce que vous dites la vérité, le ſyllogiſme ſera ſophiſtique, parce qu'il y aura une quatrieme notion, celle de mentir en ce qu'on dit la vérité.

2°. Celui qui dit qu'il ment pendant qu'effectivement il ment, dit un menſonge, non en diſant qu'il ment, mais en mentant:

Vous dites que vous mentez pendant que vous mentez:

Donc vous mentez, non en diſant que vous mentez, mais en mentant.

Digitized by Google

Ce syllogisme est encore bon, parce qu'il ne renferme que trois notions: 1°. celle de dire qu'on ment lorsque l'on ment: 2°. celle de mentir en ce qu'on ment: 3°. celle de la personne qui ment.

Laissons subsister les prémisses, & tirons la conséquence: donc vous mentez, non en mentant, mais en disant que vous mentez; le syllogisme sera faux, parce qu'il y surviendra une quatrieme notion; celle de mentir en disant qu'on ment.

Dans le cas de Droit que propose Africanus, la quatrieme notion se glisse subtilement dans le syllogisme du Légataire. Si le Jurisconsulte répond que le legs est dû, l'héritier soutient le contraire par ce syllogisme:

Puisque le legs est valable, la loi Falcidia a lieu:

Mais, lorsque la loi Falcidia a lieu, le legs n'est pas dû:

Donc le legs n'est pas valable; & par conséquent le Jurisconsulte a mal répondu.

Ce syllogisme est bon, parce qu'il n'a que trois termes. Mais si le Jurisconsulte dit que le legs n'est pas valable, le Légataire oppose à cette décision ce syllogisme.

Puisque mon legs n'est pas valable, la loi Falcidia n'a pas lieu:

Mais lorsque la loi Falcidia n'a pas lieu, le legs m'est dû:

Donc mon legs est valable; & par conséquent le Jurisconsulte a mal répondu.

Non, peut repliquer le Jurisconsulte, parce que vous supposez qu'on peut dans le même temps vous adjuger votre legs, & observer la condition apposée par le Testateur. C'est comme si vous aviez conclu: donc le legs m'est dû, quoique la loi Falcidia ait lieu, quatrieme terme manifestement intrus dans votre syllogisme. Car sans cette supposition vous verriez re-

Digitized by Google

venir le syllogisme précédent, puisque, si votre legs est valable, la loi Falcidia a lieu; & votre legs ne seroit pas valable précisément parce qu'il seroit valable.

Il en est de même du sophisme que Cujas rapporte au sujet du rescrit non signé. La proposition: il faut ou il ne faut pas obéir à un rescrit, a deux sens; l'un regarde les rescrits à venir; l'autre le rescrit en question.

Le Jurisconsulte répond: il faut obéir au rescrit qui défend d'obéir aux rescrits non signés, quoiqu'il ne soit pas signé; c'est à dire, il faut faire à l'avenir ce qu'ordonne le rescrit non signé.

Le chicaneur continue: il ordonne de ne faire aucune attention aux rescrits non signés: donc il faut faire par rapport à cet édit ce qu'il ordonne. Ce syllogisme a quatre termes; 1°. l'obéissance relativement aux rescrits à venir: 2°. le rescrit non signé: 3°. l'ordre contenu dans ce rescrit: 4°. l'obéissance relativement à l'édit même. Cujas indique cette solution.

Le syllogisme auquel Ciceron compare le sophisme du menteur, est bon, parce qu'il ne peut avoir que trois termes: dès qu'on en introduit un quatrieme, le syllogisme devient faux. Otons les propositions identiques: s'il fait jour, il fait jour: or il fait jour; donc il fait jour; & disons: si nous sommes en plein jour, le Soleil nous éclaire: or nous sommes en plein jour; donc le Soleil nous éclaire. Il y a trois termes, & le syllogisme est bon; il deviendra faux si nous y mettons un quatrieme terme, en disant, par exemple, si nous sommes en plein jour, le Soleil nous éclaire: or nous sommes en plein jour; donc la Lune nous éclaire; ou: si le Soleil nous éclaire, nous sommes en plein jour: la Lune nous éclaire; donc nous sommes en plein jour.

Digitized by Google

Aulu-Gelle rapporte d'autres sophismes qui ne me semblent pas plus difficiles à résoudre. Les voici.

Un jeune homme riche nommé Evathlus, voulant se former à l'éloquence, s'adressa à Protagoras Sophiste célebre, & lui promit une grosse somme, dont il paya la moitié comptant, & s'engagea de payer le reste la premiere fois qu'il gagneroit la cause qu'il plaideroit. Quand il fut en état de plaider, il ne se chargea d'aucune cause. Protagoras l'appella en justice, & dit: apprenez, jeune écervelé, que vous me payerez de quelque façon que la chose tourne. Car si les juges me donnent gain de cause, leur sentence vous forcera à me payer; si la sentence est en votre faveur, vous me payerez en vertu de notre convention. Evathlus répondit: apprenez, très-savant Maître, que de quelque façon que la chose tourne, je ne vous payerai point. Car si les juges prononcent en ma faveur, je ne vous devrai rien en conséquence de ce jugement: si les juges prononcent contre moi, je ne vous devrai rien en vertu de notre convention. „Les juges trouverent ce raisonnement inexplica„ble, --- & renvoyerent la cause à un temps très„long" (Aul. Gell. Lib. V. cap. 10.).

Evathlus voulut sans doute battre son maître avec ses propres armes. Autrement il pouvoit répondre: voici comment vous raisonnez. Ou les juges prononcent en ma faveur, ou ils prononcent contre moi. Dans la premiere supposition, vous faites ce syllogisme. La sentence des juges doit l'emporter sur notre convention: la sentence des juges vous ordonne de payer; donc vous payerez.

Dans la seconde supposition, vous raisonnez ainsi. Notre convention doit l'emporter sur la sentence des juges: vous avez gagné cette cause, & dans ce cas notre convention est que vous me payiez; donc vous me payerez. Mais la premiere proposition de

Digitized by Google

votre premier syllogisme est contradictoire avec la premiere proposition du second: accordez-vous donc avec vous-même, & ensuite raisonnez.

Quant aux juges je ne vois pas ce qui les embarrassoit. Les parties, en se soumettant à leur jugement, déclaroient que la décision des juges étoit au dessus de la convention. Ainsi les juges devoient commencer par annuller la clause de la convention; d'autant plus qu'en renvoyant la cause à un temps très-long, ils prononçoient, sans s'en appercevoir, en faveur d'Evathlus qui cherchoit le moyen de ne pas payer la moitié de l'honoraire, & qui par ce délai étoit dispensé de ce paiement.

Ailleurs (Lib. IX. cap. 15.) Aulu-Gelle regarde comme „insubsistante & inexplicable" la question suivante: „sept juges doivent juger un criminel; & „on suivra l'avis du plus grand nombre. Après avoir „examiné le procès, deux juges condamnent le cri„minel à l'exil; deux autres à une amende pécuniai„re; & trois à la mort. On veut le supplicier, sui„vant l'arrêt des trois juges: il s'y oppose." Avec raison, ce me semble. La pluralité ne le juge pas digne de mort. Ceux qui le condamnent à l'exil, disent: *il ne mérite pas la mort*, mais l'exil. Ceux qui le condamnent à l'amende, disent: *il ne mérite pas la mort;* il suffit qu'il paye une amende. S'ils different dans la seconde partie de leur sentence, ils s'accordent dans la premiere. Le criminel est fondé à demander que les juges décident à la pluralité quelle peine il mérite, hors la mort, de laquelle la pluralité l'exempte.

Ce que je viens de dire montre, si je ne me trompe, que la Logique est réellement „l'arbitre & le „juge du vrai & du faux," & qu'elle fournit des re„gles générales & sûres pour trouver la vérité dans „les choses dont le Logicien est informé. Mais, pour

Digitized by Google

revenir au ſophiſme propoſé par Ciceron, & renouvellé par Aulu-Gelle (Lib. XVIII. cap. 2.) ſous cette forme: „lorsque je ments, & que je dis que je ments, „dis-je un menſonge ou la vérité?“ Il eſt facile de répondre en diſtinguant: je ments en ce que je dis un menſonge; & je dis la vérité en ce que j'avoue que je ments. Mais il falloit ſimplement répondre *oui* ou *non;* & „il paroît qu'il y a des queſtions auxquel„les on ne peut répondre en un mot & ſans s'écarter „de la demande, ſans être pris. Par exemple, ſi „quelqu'un vous interroge ainſi: dites-moi, je vous „prie, ſi vous avez ceſſé de commettre des adulteres, „ou non: quelque réponſe que vous faſſiez ſuivant „la loi de la Dialectique, ſoit que vous diſiez oui, „ſoit que vous diſiez non, vous ſerez pris; car vous „vous déclarerez adultere. Il faut ſuppléer ce qui „manque dans la queſtion; parce qu'on n'a pas né„ceſſairement fait ce qu'on n'a pas ceſſé de faire. „Ainſi cette maniere captieuſe d'interroger eſt fauſ„ſe; & ne peut pas mener à conclure que celui qui „n'a pas ceſſé de commettre des adulteres, en ait ja„mais commis. Ceux qui défendent cette loi de Logi„que, comment ſe tireront-ils d'un ſophiſme qui les „enlacera néceſſairement, s'ils répondent préciſément „à la queſtion qu'on leur fait? Je demande à un de „ces Meſſieurs: ce que vous n'avez pas perdu, l'avez„vous, ou ne l'avez-vous pas? Répondez oui ou „non. Quelque réponſe qu'il faſſe, il ſera pris. S'il „dit non; je conclurai qu'il n'a pas ſes yeux, puis„qu'il ne les a pas perdus. S'il dit oui; je conclurai „par la même raiſon, qu'il a des cornes. On fera „donc mieux de répondre: j'ai ce que j'avois, ſi je „ne l'ai pas perdu. Mais cette réponſe n'eſt pas con„forme à la loi dont nos avons parlé; parce qu'elle „eſt plus étendue que la demande. C'eſt pourquoi „l'on a coutume d'ajouter à cette loi, qu'*il ne faut*

Digitized by Google

„*pas répondre aux questions captieuses*“ (Aul. Gell. Lib. XVI. cap. 2.) Mieux: „quand on cherche la „vérité, on ne doit pas faire usage d'équivoques“ (Séneq. Ep. 83. p. 547. A, & Tom. II. p. 106. trad. de la Grange). „Je me garderai bien de la juger d'après „les regles de la Dialectique, & de m'égarer dans le „dédale tortueux de cet art ennuyeux. Si l'on m'en „croyoit, on banniroit cette science futile, à l'aide „de laquelle on environne de pieges celui qu'on in„terroge, pour le conduire à des aveux imprévus, à „des réponses contraires à sa pensée“ (Séneq. Ep. 82. p. 94. Tom. II. trad. de la Grange & p. 544. C. du texte): & c'est cette logique pointilleuse que mépriſoient avec raiſon la plupart des anciens Philoſophes.

Mr. Savérien (Hiſt. des Phil. anc. Tom. II. p. 197, art. Euclide de Mégare) donne l'exemple ſuivant du *menteur*. „Suppoſons qu'Épiménide de l'île de Cre„te mente, & que cet homme diſe que tous les Cré„tois ſont menteurs: il eſt évident“ [par la ſuppoſition] „qu'il a menti en diſant cela; donc les Crétois „ne ſont pas menteurs: mais Épiménide eſt de Créte; „donc il n'eſt pas menteur; donc il dit la vérité quand „il ment.“

Mr. Savérien cite en gros à la tête de chaque vie les auteurs qu'il a ſuivis. Je n'ai pas pu trouver d'où il a tiré cet exemple. Il me ſemble facile de répondre à ce ſophiſme. Celui qui dit: tous les Crétois ſont menteurs, dit: en général & ordinairement les Crétois ſont menteurs; ce qui n'empêche pas que quelque Crétois ne diſe pas quelquefois la vérité. La ſeconde propoſition de ce ſyllogiſme doit être: donc *tous* les Crétois ne ſont pas menteurs; c'eſt à dire, il y en a quelqu'un qui dit la vérité; explication qui fait tomber tout le reſte; car, ſi tous ne ſont pas menteurs, il y en a quelques-uns qui le ſont; & Épiménide peut fort bien être de ce nombre.

Digitized by Google

A l'occaſion de ce ſophiſme Ciceron dit: „Vous „approuvez cette maniere de raiſonner, & vous avouez „que la concluſion eſt bonne: c'eſt pourquoi dans vos „inſtructions, vous donnez *la premiere place* à cette „forme de ſyllogiſme.“ Il ſera bon, ſans entrer dans le labyrinthe dialectique des Stoïciens, d'expliquer ce paſſage; & pour cet effet j'aurai ſur-tout recours à Ciceron.

Les Anciens appelloient *connexe* un ſyllogiſme „dans lequel deux propoſitions ſont liées comme un „antécédent & un conſéquent, en ſorte que l'antécé„dent étant poſé, le conſéquent le ſoit auſſi, & au „contraire“ (Simplicius ſur l'enchirid. d'Épictete). Par exemple: ſi le ſoleil eſt ſur notre horizon, il fait jour: cette propoſition enferme une connexion entre le ſoleil ſur l'horizon, qui eſt l'antécédent, & le jour, qui eſt le conſéquent.

Ce ſyllogiſme ſe nomme auſſi hypothétique, ou conditionnel.

„Les Stoïciens ont détaillé jusqu'à la minutie „l'artifice des ſyllogiſmes hypothétiques, dont les uns „ſont ſéparés, d'autres connexes, d'autres joints“ (Simplic. ſur l'enchir. d'Épictete); ou tirés „des op„poſés, des conſéquents, & des antécédents,“ comme dit Ciceron (Topic. cap. 12, où j'ai changé l'ordre pour me conformer à celui de Simplicius). Mais „quoique ce lieu ſe diviſe en trois, qui ſont le conſé„quent, l'antécédent, & l'oppoſé, il y a bien trois „manieres de traiter le raiſonnement qu'on en tire, „mais il n'y a qu'une maniere de le tirer“ [ou, le raiſonnement qu'on en tire eſt toujours le même]; „car, après avoir poſé que l'argent comptant eſt dû „à une femme à laquelle le teſtateur a légué tout ſon „argent, qu'importe que vous diſiez: ſi l'argent comp„tant eſt compris ſous le nom d'argent, il a été légué „à la femme: or l'argent comptant eſt compris ſous „le

Digitized by Google

„le nom d'argent; donc il a été légué; ou bien: ſi „l'argent comptant n'a pas été légué, il n'eſt pas com„pris ſous le nom d'argent: or l'argent comptant eſt „compris ſous le nom d'argent; donc il a été légué; „ou enfin: il n'eſt pas vrai qu'on ait légué l'argent, & „qu'on n'ait pas légué l'argent comptant: or on a „légué l'argent; donc on a légué l'argent comptant."

„Les Dialecticiens appellent premiere maniere, „lorsque d'une premiere choſe qu'on affirme, il s'en„ſuit qu'il faut en affirmer une autre qui eſt liée avec „elle:" [c'eſt le *connexe* proprement dit, ou ce que Ciceron nomme le conſéquent]. „On nomme ſe„conde maniere, lorsqu'ayant nié la choſe liée, il „faut nier celle à laquelle elle eſt liée:" [c'eſt le *joint*, ou ce que Ciceron nomme l'antécédent]. „On ap„pelle troiſieme maniere, lorsqu'ayant nié quelques „choſes qui ſont liées, & y ayant ajouté une ſecon„de négation, on affirme l'antécédent & on nie le „reſte."

On voit bien que ces trois manieres ne diffe-rent que par la façon de ranger les mots; que ce ſont des ſubtilités ou plutôt des futilités Stoïciennes: cependant il faut les entendre aſſez pour comprendre ce qu'on lit. Je ſouhaite que les Lecteurs qui ne ſont pas au fait de ces matieres, trouvent claire l'explication du Philoſophe Romain, mais je penſe qu'elle n'eſt pas telle; pour l'éclaircir je prendrai l'exemple de mon Auteur.

Poſons pour certain que l'argent comptant ſoit compris ſous la dénomination générale d'argent; & mettons en fait qu'un teſtateur ait légué à quelqu'un tout ſon argent. La premiere propoſition: l'argent comptant eſt compris ſous la dénomination générale d'argent, eſt l'*antécédent;* c'eſt une eſpece de cauſe. La ſeconde propoſition: l'argent comptant a été légué, eſt le *conſéquent;* c'eſt une eſpece d'effet qui

Digitized by Google

réſulte de la premiere propoſition, & de la diſpoſition du teſtateur.

Mettons-nous l'antécédent avant le conſéquent? en diſant: ſi l'argent comptant eſt compris ſous le nom d'argent, il a été légué; nous raiſonnons ſuivant la premiere maniere, par *le conſéquent*, comme dit Ciceron. Dans ce cas l'antécédent & le conſéquent doivent être poſitifs. On continue en aſſurant que l'antécédent eſt vrai; & on conclut que le conſéquent l'eſt auſſi. Tous les ſyllogiſmes de cette eſpece ſe réduiſent à celui-ci: Si A eſt B, auſſi A eſt C; mais A eſt B; donc A eſt C. Cette formule ſuffit pour faire ſentir la force de ces arguments.

Mettons-nous le conſéquent avant l'antécédent? & diſons-nous: ſi l'argent comptant n'a pas été légué, il n'eſt pas compris ſous le nom d'argent; nous ſuivons la ſeconde maniere; nous raiſonnons par l'*antécédent*. Dans ce cas, le conſéquent & l'antécédent doivent être négatifs. On continue en aſſurant que le conſéquent eſt poſitif; & on en conclut que l'antécédent l'eſt auſſi. Ces arguments ſe réduiſent à celui-ci: Si A n'eſt pas C, A n'eſt pas B; mais A eſt B; donc A eſt C: expreſſion embaraſſée, qui veut dire: il eſt impoſſible qu'A ſoit B ſans être C; mais A eſt B; donc A eſt C. Cette formule rentre dans la premiere.

Je crois que Ciceron a nommé ces deux manieres *ex conſequentibus* ou *conſecutionem*, & *ex antecedentibus* ou *anteceſſionem*, parce que dans la premiere maniere c'eſt le *conſéquent* qui forme la concluſion du ſyllogiſme, & dans la ſeconde maniere c'eſt l'*antécédent*.

Le fait eſt que quand l'antécédent & le conſéquent ſont liés néceſſairement, en ſorte que l'un n'aille jamais ſans l'autre, il eſt indifférent, quant à la vérité, de mettre pour conſéquence du ſyllogiſme

Digitized by Google

l'antécédent ou le conſéquent de la propoſition hypothétique. Si les trois côtés d'un triangle ſont égaux, les trois angles le ſont auſſi: dans le triangle que je conſidere les trois angles ſont égaux; donc les trois côtés le ſont auſſi; ou bien: les trois côtés ſont égaux, donc les trois angles le ſont auſſi: ces deux arguments ſont également vrais.

Mais lorsque le conſéquent peut ſe trouver ſans l'antécédent, quoique l'antécédent ne ſe trouve jamais ſans le conſéquent, alors il faut, ou mettre en conſéquence du ſyllogiſme le conſéquent poſitif de la propoſition hypothétique; ou, ſi l'on a beſoin de mettre en conſéquence du ſyllogiſme l'antécédent de la propoſition hypothétique, il faut prendre négativement tant ſon antécédent que ſon conſéquent. Ainſi l'on raiſonneroit bien en diſant: ſi deux quantités ſe couvrent exactement, elles ſont égales: deux triangles qui ont deux côtés égaux à deux côtés, chacun à chacun & l'angle compris égal à l'angle compris, ſe couvrent exactement; donc ils ſont égaux: ce raiſonnement ſeroit bon, parce que le conſéquent de la propoſition hypothétique eſt la conſéquence du ſyllogiſme. Mais on raiſonneroit mal ſi l'on diſoit: ſi deux quantités ſe couvrent exactement, elles ſont égales: deux triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux; donc ils ſe couvrent exactement: ce raiſonnement ſeroit mauvais, parce que, les termes de la propoſition hypothétique étant poſitifs, c'eſt l'antécédent de cette propoſition qui eſt la conſéquence du ſyllogiſme. Pour bien raiſonner ſuivant cette maniere il faudroit dire: ſi deux quantités ne ſont pas égales, elles ne ſe couvrent pas exactement: deux triangles qui ont deux côtés égaux à deux côtés, chacun à chacun, & l'angle compris égal à l'angle compris, ſe couvrent exactement; donc ils ſont égaux. Revenons à Ciceron & à ſon exemple.

Digitized by Google

La troiſieme maniere eſt une façon entortillée de propoſer un argument. La formule générale & exacte eſt: il n'eſt pas vrai que B ſoit C & que C ne ſoit point A: or B eſt C; donc il n'eſt pas vrai que C ne ſoit pas A. Ici d'abord on nie que C ſoit A; ou „quelques choſes qui ſont liées: on y ajoute une „ſeconde négation:“ il n'eſt pas vrai: „on affirme „l'antécédent,“ que B eſt C: & on nie le reſte: „il „n'eſt pas vrai que C ne ſoit pas A.“ Si Ciceron n'avoit pas voulu éviter les longueurs inutiles, il auroit dit: il n'eſt pas vrai qu'on ait légué l'argent, & qu'on n'ait pas légué l'argent comptant: or on a légué l'argent; donc il n'eſt pas vrai qu'on n'ait pas légué l'argent comptant. Il eſt manifeſte que cette troiſieme maniere ſe réduit à la premiere; car, puiſqu'il n'eſt pas vrai que B ſoit C & que C ne ſoit pas A, il eſt vrai que ſi B eſt C, auſſi C eſt A.

Cependant Chryſippe trouvoit du myſtere dans cet entortillage. Ce Philoſophe ſoutenoit „qu'il y „avoit des choſes à venir qui étoient poſſibles, & qui „pourtant n'arriveroient jamais: à ſon avis, il étoit „poſſible qu'un anneau qui ne ſe caſſera jamais, ſe „briſât; & Cypſelus ne devoit pas néceſſairement re„gner à Corinthe, quoique Apollon eût prédit ſon „regne mille ans auparavant“ (Cic. de Fato cap. 7.). Cependant en bon Stoïcien Chryſippe admettoit la deſtinée, les oracles, les prédictions &c. Diodore, qui diſoit que les ſeules choſes poſſibles étoient celles qui exiſtoient ou devoient exiſter, raiſonnoit ainſi contre Chryſippe: ſuppoſons qu'on ait prédit que „nul de „ceux qui naiſſent au lever de la canicule ne périt en „mer, & que Fabius ſoit né au lever de la canicule; Fa„bius donc ne mourra pas en mer“ (là même, chap. 6.). L'antécédent, que Fabius ſoit né au lever de la canicule, „eſt néceſſaire; car, ſelon Chryſippe - - - tou„tes les choſes paſſées ſont néceſſaires, puiſqu'on ne

Digitized by Google

„peut pas les changer: donc, parce que l'antécédent „de ce connexe eſt néceſſaire, le conſéquent l'eſt auſſi“ (là même, chap. 7.). „Chryſippe fort embaraſſé eſpe- „re que les Chaldéens & les autres devins - - - pour „expoſer leurs prédictions, ne feront pas uſage des „conjonctions, en diſant: ſi quelqu'un eſt né au lever „de la canicule, il ne mourra pas en mer; & que plu- „tôt ils s'expliqueront ainſi: il eſt faux que quelqu'un „naiſſe au lever de la canicule & périſſe en mer“ (là même, chap. 8.). Qu'avoit gagné Chryſippe, ſi ce n'eſt de faire parler les devins d'une façon peu naturelle? Auſſi Ciceron ſe moque-t-il de cette ſubtilité. „Oh!“ dit-il, „la plaiſante liberté“ [que Chryſippe ſe donne]! „Pour échapper à Diodore, il enſeigne aux „Chaldéens comment ils doivent énoncer leurs pré- „dictions. - - - Il y a bien des manieres de s'expli- „quer, mais il n'y en a aucune plus entortillée que cel- „le dont Chryſippe eſpere que les Chaldéens ſe con- „tenteront pour l'amour des Stoïciens. - - - Il eſt „plus difficile d'apprendre cet entortillage de mots, „que le lever & le coucher des aſtres.“

C'eſt cette troiſieme maniere de préſenter un ſyllogiſme hypothétique, que Ciceron appelle *oppoſée*, *ex repugnantibus:* parce qu'il eſt contradictoire que l'antécédent ſoit ſans le conſéquent.

Il ne faut pas confondre les arguments *ex repugnantibus*, avec les arguments *ex disjunctionibus* qu'on propoſe en pluſieurs manieres: , ou c'eſt ceci, „ou c'eſt cela: or c'eſt ceci; donc ce n'eſt pas cela; „de même: ou c'eſt ceci, ou c'eſt cela: or ce n'eſt „pas ceci; donc c'eſt cela. Ces arguments ſont bons, „parce que dans une disjonctive une ſeule choſe peut „être vraie. Par rapport aux arguments dont je viens „de parler, le premier eſt dans la quatrieme maniere, „& le ſecond dans la cinquieme. Les Dialecticiens „ajoutent la négation des conjonctions; ainſi: ceci &

Digitized by Google

„cela ne ſe trouvent pas enſemble: or c'eſt ceci; donc „ce n'eſt pas cela; ce qui fournit la ſixieme maniere: „la ſeptieme eſt: ceci & cela ne ſont pas enſemble: „or ce n'eſt pas ceci; donc c'eſt cela" (Cic. Topic. cap. 14.).

Ces modes ſont auſſi expliqués par Martianus Capella (de nupt. Phil. &c. Lib. IV. cap. 1.), par Diogene Laërce (vie de Chryſ.), par Sextus Empiricus (Hypot. Liv. II. cap. 13. Sect. 147-149, & 157-158. Auſſi contre les Mathém. Liv. VIII. & II. contre les Logic. Sect. 216, & 223-227.). Je le répete, ce ſont des ſubtilités inutiles, non de Logique, mais de Dialectique; & les Modernes ont très-bien fait de les abandonner entiérement.

(**) On ſait que les tribuns du peuple avoient à Rome beaucoup de pouvoir & en abuſoient. Ciceron renvoie plaiſamment ſon antagoniſte à un tribun, afin de faire paſſer une exception philoſophique.

(68) Ciceron fait le même reproche au même Philoſophe (de Nat. Deor. Lib. I. cap. 25.). „Dans „toutes les propoſitions appellées disjonctives, qui „renferment une affirmation & une négation, l'une „ou l'autre doit ſe trouver vraie. Mais de peur que „s'il" [Épicure] „accordoit une propoſition comme „celle-ci: *demain Épicure vivra, ou ne vivra pas,* „ce ne fût reconnoître quelque choſe d'inévitable, ſa „reſſource a été de nier que dans ces ſortes de pro„poſitions, où l'on avance deux contradictoires, l'un „ou l'autre dût être néceſſairement vrai" (Trad. de l'Abbé D'Olivet).

Mais, ſelon Gaſſendi, Épicure avouoit que la collection de deux propoſitions contradictoires eſt vraie, & diſoit, que ſi l'on prend chaque propoſition à part, ni l'une ni l'autre n'eſt vraie. Ainſi il eſt vrai qu'ou Hermachus vivra demain, ou il ſera mort; mais ni la propoſition, Hermachus vivra demain, ni ſa con-

Digitized by Google

tradictoire, Hermachus ſera mort demain, ne ſont vraies, parce que la vie & la mort d'Hermachus ſont contingentes; & ſi la propoſition, Hermachus vivra demain, étoit vraie, la vie d'Hermachus ſeroit néceſſaire; & ſa mort le ſeroit, ſi la propoſition contraire étoit vraie (Gaſſendi ſur le X. livre de Laërce. Tiré de Stanley Hiſt. de la Phil. pag. 951.). Ciceron connoiſſoit cette explication, & ne la trouvoit pas bonne, je ne ſais pourquoi. Voici ſes termes: „les „Epicuriens diſent que ces propoſitions ne ſont ni „vraies ni fauſſes: ou, quand ils ont honte de dire „cela, ils ſoutiennent, ce qui eſt encore plus impu„dent, que les disjonctives contradictoires ſont vraies, „mais que *chacune des deux propoſitions qu'elles ren„ferment, n'eſt ni vraie, ni fauſſe.* Oh licence ad„mirable, & pitoyable ignorance dans l'art de raiſon„ner! Car ſi quelque propoſition n'eſt ni vraie ni „fauſſe, certainement elle n'eſt pas vraie. Se peut-il „que ce qui n'eſt pas vrai, ne ſoit pas faux; ou que „ce qui n'eſt pas faux ne ſoit pas vrai?" (De Fato cap. 16.). Ciceron prétend qu'entre le vrai & le faux il n'y a point de milieu; & il ne fait pas attention que dans les choſes mêmes, le contingent ou l'incertain, & quant à nos connoiſſances, le douteux, eſt entre le vrai & le faux.

Ciceron à la fin de ce chapitre va dire: *ex ſe connexum eſt;* ce que je traduis: ce qui eſt lié par *lui-même.* Cette expreſſion, *connexum ex ſe,* ſe rapporte à une autre ſubtilité des Stoïciens qui diſtinguoient le *connexum ex ſe,* & le *connexum per alios.* Le premier étoit quand l'antécédent & le conſéquent de la propoſition hypothétique, étoient identiques, comme: s'il fait jour, il fait jour. L'autre étoit quand l'antécédent n'étoit pas identique avec le conſéquent.

(bb) Chap. 8. pag. 51.

Digitized by Google

(69) Plutarque (contre Colote pag. 1122. D. E. F.) après le paſſage que Valence a rapporté (Tom. I. pag. 243. 244.) continue ainſi: „donc, dès que la „perception d'une choſe convenable à la nature ſe „préſente, nous n'avons pas beſoin d'opinion pour „être portés vers elle: l'appétit, qui eſt un mouve„ment de l'ame, ſe réveille d'abord. --- Le plaiſir „ſemblera un bien, même à celui qui n'acquieſce à „rien; car il a des ſens, il eſt de chair, &, dès-que „la perception du bien ſe préſente, il appete ce bien, „il eſt excité, & il fait tout pour ne pas le manquer; „autant qu'il eſt poſſible, il poſſédera toujours ce qui „convient à ſa nature, attiré par une néceſſité, non „géométrique, mais phyſique. Car, comme diſent „les Épicuriens, les beaux, doux, & flatteurs mou„vements de la chair l'invitent à cela ſans maître, en „ſorte qu'ils le plient & le domptent, quoiqu'il n'af„firme & n'avoue rien. Mais, dites-vous, com„ment va-t-il en courant au bain, non ſur une mon„tagne; & quand il veut ſortir de chez lui, comment „s'approche-t-il de la porte, non de la muraille? „Eſt-ce à vous qui attribuez aux perceptions une gran„de certitude & vérité, à me faire cette queſtion? „Parce que ce n'eſt pas une montagne qui lui paroît „un bain; c'eſt un bain: ce n'eſt pas une muraille qui „lui paroît une porte; c'eſt une porte: il en eſt de „même des autres choſes. La méthode de ſuſpendre „ſon jugement ne vicie pas les ſens, & ne cauſe pas „dans leurs mouvements bruts un changement capa„ble de troubler l'imagination: tout ce que cette mé„thode fait, eſt de rejeter les opinions; elle ſe ſert des „choſes ſuivant leur nature."

(cc) Chap. 10. pag. 55.

(dd) Chap. 11. p. 57. Au ſujet de la ſuſpenſion du jugement voyez Tom. I. p. 241.

(ee) Ch. 7. p. 49. & ch. 12. p. 59.

Digitized by Google

(70) Ordinairement le texte porte: *ut* nobis *metipſis placet;* je lis: *ut* vobis *metipſis placet;* parce que c'étoit Lucullus qui penſoit qu'on ne peut retenir que ce qu'on a ſaiſi, ni ſaiſir que le vrai.

L'article que l'on diſcute ici, eſt une nouvelle preuve de l'ambiguité que nous avons trouvée dans les termes de la Philoſophie ancienne, & ſur-tout dans ceux de catalepſie, cataleptique &c. (Tom. I. pag. 152. à la fin, 153. & 154.). Quand Lucullus diſoit qu'on ne peut ſe ſouvenir que des choſes qu'on avoit ſaiſies, il vouloit parler de celles dont on a une idée claire, & en cela il avoit raiſon. Ciceron veut que Lucullus parle des choſes que l'on connoît de ſcience certaine, ce qui ne pouvoit pas être la penſée de Lucullus; car il ſe ſouvenoit fort bien de ce que les Académiciens alléguoient contre la certitude, quoiqu'il le regardât comme faux.

J'ai dit qu'on ne peut ſe ſouvenir que des choſes dont on a une idée claire, ou que l'on a connues clairement; car la mémoire ſuppoſe la connoiſſance. On ne dira pas qu'on peut ſe ſouvenir des choſes contradictoires, d'un polygone dont les angles valent trois droits, d'une montagne ſans vallée &c. On verra qu'on ſe ſouvient des mots dont on ſe ſert dans ces occaſions, non des idées qu'on n'a pas eues & qu'on n'a pas pu avoir.

(ff) Chap. 12. pag. 59. 60.

(gg) Voyez ch. 9. pag. 54.

(hh) Chap. 9. pag. 53.

(ii) Voyez ch. 10. pag. 55.

(71) „Car les Académiciens ſoutiennent le pour „& le contre; mais ils ſe conduiſent conformément à „l'un des deux partis" (Quintil. Inſtit. Orat. Lib. XII. ch. 1. pag. 1053.). „Il n'eſt pas poſſible que ceux „qui philoſophent ſuivant cette méthode [celle des „Académiciens] marchent ſans aucun guide. - - - Il

Digitized by Google

„y a bien des choſes probables; elles ne ſont pas cer-„taines, mais comme elles ont une apparence (*viſum*) „belle & frappante, le ſage y conforme ſa conduite“ (Cic. de Nat. Deor. Lib. I. cap. 5. à la fin). „Je ne „ſuis pas un de ces hommes qui ne ſavent jamais ce „qu'ils ont à faire, & ne ſuivent aucun guide. Que „deviendroit l'intelligence, ou plutôt la vie, ſi nous „n'avions aucune regle ni pour diſputer, ni pour nous „conduire? Les autres diſent qu'il y a de choſes cer-„taines, & qu'il y en a d'incertaines: nous ſommes „d'un autre avis, & nous ſoutenons qu'il y a des cho-„ſes probables, & des choſes improbables. Qui m'em-„pêche de ſuivre ce qui me ſemble probable, & de „rejeter ce qui me paroît improbable?“ (Cic. de Offic. Lib. II. ch. 2. vers la fin).

(kk) Chap. 14. pag. 62. 63.

(ll) Voyez Acad. de Valence, dans le Tom. I. p. 251, & ma note ſur ce paſſage de Valence.

(72) Le ſentiment de Ciceron eſt que le Sage doit ſuſpendre ſon jugement en tout. „Pour moi je „penſe que la ſageſſe eſt certaine pour le Sage, c'eſt à „dire, que le Sage a ſaiſi la ſageſſe; & que, lors-„qu'il acquieſce à la ſageſſe, il n'adopte pas une opi-„nion douteuſe. Car il ne ſeroit pas Sage s'il n'avoit „pas ſaiſi la choſe à laquelle il adhere“ (Auguſt. con-tra Academ. Lib. III. cap. 4. §. 32.). „N'eſt-il pas „ridicule de de dire que celui qui poſſede la ſageſſe, „ne ſait pas qu'il eſt Sage, & qu'il a échappé à la fo-„lie?“ (Plut. des notions communes contre les Stoï-ciens, pag. 1062. B.)

(73) Le texte porte *prius quam*; „avant d'avoir vu les démonſtrations &c.“ Je lis avec Faber *poſt-quam*.

(74) Je trouve dans Sextus Empiricus (contre les Mathém. Liv. X. & II. contre les Phyſiciens, Sect. 310-318. p. 684-686.) un article qui me ſem-

Digitized by Google

ble très-propre à donner une idée nette des penſées des Anciens ſur les principes des choſes. Sextus en parle auſſi ailleurs (Hypot. Liv. III. Sect. 30. & Liv. I. contre les Phyſ. Sect. 319. &c.); mais le paſſage que je choiſis, eſt le plus clair & le plus détaillé. Je vais le traduire en faveur de mes Lecteurs.

„Ceux qui ont fait des recherches ſur la conſti-„tution de l'Univers, ont tout formé, les uns d'une „ſeule choſe, & les autres de pluſieurs.

„Ceux qui ſe ſont tenus à un ſeul principe, l'ont „ſuppoſé, les uns ſans aucune qualité, les autres avec „des qualités.

„De ces derniers, les uns ont adopté l'air, les „autres l'eau; d'autres le feu; d'autres enfin la terre.

„De ceux qui ont admis pluſieurs principes, les „uns en ont pris un nombre déterminé, les autres ont „cru que le nombre en étoit infini.

„Ceux qui veulent que le nombre des principes „ſoit déterminé, en comptent, les uns deux; d'autres „quatre; d'autres cinq; & d'autres ſix.

„Ceux qui ſont pour le nombre infini, veulent, „ceux-ci que les éléments ſoient ſemblables aux cho-„ſes produites; ceux-là qu'ils ſoient différents.

„Des derniers, les uns ſoutiennent que les élé-„ments ſont inaltérables, & les autres qu'ils ſont ſuſ-„ceptibles d'altération.

„Les Stoïciens forment l'Univers d'une ſubſtance „unique deſtituée de toute qualité. Car, ſelon eux, „ce principe eſt une matiere ſans qualité, & capable „de toute ſorte de changements, après leſquels ſont „produits les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau, & „la terre.

„Que tout ſoit formé d'une ſeule ſubſtance, mais „douée de qualités, c'eſt le ſentiment d'Hippaſus, „d'Anaximandre, & de Thalès. Hippaſus, &, ſelon „quelques auteurs, Héraclite d'Epheſe, attribuent la

Digitized by Google

„formation du tout au feu; Anaximandre à l'air; „Thalès à l'eau; Xénophane, au dire de quelques-„uns, à la terre. - - -

„Homere reconnoît plusieurs éléments, en „nombre déterminé, qu'il borne à deux; la terre & „l'eau - - - Xénophane de Colophon est du même „avis - - - Euripide veut que ce soit l'éther & la „terre.

„Empédocle en admet quatre" - - - [le feu, l'air, la terre, & l'eau. Au sujet d'Empédocle, Sextus dit la même chose Hypot. Liv. III. Sect. 31. p. 136.].

„Ocellus Lucanus & Aristote cinq; car ils ajou-„tent aux quatre éléments une cinquieme substance „qui se meut circulairement, & dont, à ce qu'ils di-„sent, sont faites les choses célestes.

„Empédocle compte jusqu'à six principes; [qua-„tre quand il parle comme ci-dessus, & six quand il „leur joint l'amitié & la discorde]. De ces six prin-„cipes quatre sont matériels, la terre, l'eau, l'air, & „le feu; & deux sont actifs, l'amitié & la discorde." [Principes actifs dans lesquels Mr. Dutens trouve l'attraction & la répulsion des Newtoniens, non de Newton; car chez lui l'attraction & la répulsion sont des phénomenes, des effets, non des principes].

„Que le nombre des principes soit infini, c'a été „la pensée d'Anaxagore de Clazomene, de Démocri-„te, d'Épicure, & de plusieurs autres.

„Mais Anaxagore crut que les principes étoient „semblables aux choses produites; & Démocrite & „Épicure qu'ils étoient différents & inaltérables: c'é-„toient les atomes.

„Héraclide de Pont & Asclépiade firent les prin-„cipes différents des choses produites, mais altéra-„bles, étant des corpuscules sans qualité déterminée."

Digitized by Google

Euſebe (Prépar. Évang. Liv. I. ch. 8.) explique auſſi les différentes penſées des Philoſophes Grecs ſur les premieres principes.

(75) Le texte porte: *cui ſex reliquos conſenſiſſe primos ferunt.* Daviſius, Urſinus &c. liſent: *conceſſiſſe primas*, „ont cedé la premiere place.“

(76) „Les plus ſages des prêtres Égyptiens - - - „penſent qu'Homere & Thalès ont appris des Égyp„tiens que l'eau étoit le principe de toutes choſes“ (Plut. d'Iſis & d'Oſiris pag. 364. D.). Mais il ne faut pas oublier que ſi „Thalès de Milet dit que l'eau „eſt l'élément des choſes [il dit auſſi], que Dieu eſt „l'intelligence qui a tout formé de l'eau“ (Cic. de Nat. Deor. Lib. I. cap. 18.).

(77) Cet infini d'Anaximandre n'étoit que la matiere: „mais la matiere ne peut pas paſſer de la puiſſance à l'acte ſans une cauſe efficiente“ (Plut. des ſent. des Phil. Liv. I. ch. 3. p. 876. A.). Ici j'ai été obligé de paraphraſer un peu le texte. Le traducteur Latin au lieu de *actu eſſe*, traduit: *rem creare nullam.*

Anaximandre conſidéra la matiere „comme un „ſujet informe, & l'appella *infini*, c'eſt à dire, indé„terminé, parce que c'eſt la forme qui finit ou cir„conſcrit tout être matériel dans ſon eſpece“ (Batt. cauſ. prem. p. 207.). Cette raiſon eſt bonne en elle-même. Plutarque, en expoſant le ſentiment d'Anaximandre (des ſent. des Phil. L. I. ch. 3. p. 875. F.) ſe ſert du mot *apeiron*, qui ſignifie également infini, & indéterminé. Ariſtote (Leçons de Phyſique Liv. III. ch. 9. No. 2. p. 348. D.) appelle *apeirous* les anneaux qui n'ont point de chaton: Homere donne la même épithete à la terre, parce qu'elle eſt ſphérique, ſuivant l'explication d'Euſtathius & de Jean le Grammairien. Ariſtote & Homere n'ont pas cru, l'un ſa bague, & l'autre la terre infinies: elles ſont indéfinies, parce

Digitized by Google

que l'on peut placer où l'on veut leur commencement & leur fin.

Mais ſi l'explication de Batteux eſt bonne en elle-même, je ne ſaurois l'accorder avec celle de Plutarque, qui dit expreſſément (lieu cité) qu'„Anaxi„mandre de Milet dit que le principe des êtres eſt „l'*apeiron;* que tout en ſort & tout y rentre: que „par conſéquent les mondes qui en ſont formés & y „retournent, ſont *apeiroi:*" & que „leur principe eſt „*apeiron*, afin que les générations ne ceſſent & ne „s'arrêtent jamais." Il me ſemble que les deux dernieres phraſes montrent clairement que le mot *apeiros* ici ſignifie infini, non indéfini ou indéterminé. D'ailleurs Ariſtote (lieu cité) dit que l'anneau eſt appellé *apeiron*, en parlant „par une certaine reſſemblance, „non proprement."

Enfin „Anaximandre" [croyoit] „que les Dieux „reçoivent l'être, qu'ils naiſſent & meurent de loin „à loin; & que ce ſont des mondes innombrables" (Cic. de nat. Deor. Lib. I. cap. 10. J'ai copié la trad. d'Olivet). Le Latin de ce paſſage porte: *innumerabiles mundos;* le mot *innumerabiles* confirme le ſens que je donne au terme *apeiros.*

(78) Les opinions Phyſiques de ces Philoſophes anciens ſont très-peu connues, parce qu'ils nous reſte peu de mémoires ſur lesquels on puiſſe compter. Je ne m'étendrai donc pas ſur ce ſujet, & je me bornerai à une remarque générale que me fournit l'Abbé d'Olivet (Théol. des Phil. pag. 239. 240.). „Tous „les Anciens croyoient l'éternité de la matiere. Mais „la plupart (*) ne la conſidéroient avant la formation „du monde, que comme une maſſe informe & ſans „ordre, *rudis indigeſtaque moles* (**). C'eſt ce qu'ils „appelloient *chaos.* Les uns lui croyoient un mou„vement naturel & ſpontanée, par lequel, à force de „ſe mouvoir, elle attrapa enfin un arrangement, qui

Digitized by Google

„peu à peu devint ce que nous voyons. D'autres, „ne lui croyant pas cette faculté motrice, lui asso„cioient une intelligence qui lui imprima du mouve„ment, & la mit en ordre. - - -

„Anaximene donc, raisonnant sur le second état „de la matiere, quand elle passa du chaos à une for„me réglée, crut que d'abord elle devint air; que par „conséquent l'air, qui comprenoit alors tout ce qu'il „y avoit de matiere, étoit infini, & que l'air modi„fié produisit la terre, l'eau, & le feu, d'où se for„merent tous les êtres particuliers."

„(*) Je dis avec restriction *la plupart*, à cause „d'Aristote qui étoit pour l'éternité du monde.

„(**) Ovid. Metam. Lib. I. v. 8."

Mr. d'Olivet cite Bayle qui, dans son dictionnaire (article *Jupiter*, remarque G), a avancé „qu'*il „n'y a nulle apparence que Ciceron ait bien rapporté „le sentiment d'Anaximene*, & cela sur des paroles „de St. Augustin tirées de la cité de Dieu." Dans Bayle on cite en marge Lib. VIII. cap. 2. St. Augustin y dit: *Anaximenes omnium rerum causas infinito aëri dedit, nec Deos negavit aut tacuit: non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëre natos credidit.* Ces Dieux nés sont, selon Bayle, Saturne, Rhea, Jupiter &c. On peut sur ce passage consulter les *Observationes Halenses*, (Tom. II. Obs. 19. pag. 440.). Mr. D'Olivet dit qu'il falloit plutôt consulter la lettre de St. Augustin à Dioscore, laquelle est la 118 dans l'édition des Bénédictins, & la 56 dans les autres éditions.

J'ai consulté cette lettre, & je trouve que (Cap. II. §. 23.) le St. Docteur ne parle du sentiment d'Anaximene qu'en peu de mots; il se rapporte à Ciceron *de natura Deorum*. Passons à Anaxagore.

„Anaxagore dit que les corps" [les parties similaires] „existoient au commencement, & que l'intel-

Digitized by Google

„ligence divine les mit en ordre, & donna ainſi naiſ„ſance aux choſes“ (Plut. des ſentim. des Phil. Liv. I. chap. 7. pag. 881. A.). Mais, obſerve Socrate (Plat. de l'ame), „cet homme ne fait aucun uſage de l'in„telligence; il ne rend aucune raiſon de ce bel arran„gement; & les cauſes qu'il aſſigne, ſont l'air, l'éther, „l'eau, & pluſieurs autres choſes abſurdes.“

Socrate dans la ſuite de ce paſſage, décrit parfaitement l'Optimiſme, par ces mots entr'autres: „il „ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit qu'Anaxagore „ayant dit que l'intelligence gouverne les choſes, ex„pliqueroit les phenomenes autrement qu'en prou„vant que *tout eſt bien comme il eſt;* &“ [j'aurois cru qu'] „après avoir aſſigné à chaque choſe une cau„ſe particuliere, il montreroit en général ce qui con„vient au tout.“

N'ayant pas Platon ſous main, je tire ce paſſage d'Euſebe (Prépar. Evang. Liv. XIV. ch. 15. p. 751. D.).

(79) Xénophane enſeignoit „que le tout étoit „un; que Dieu étoit en toute choſe, & qu'il étoit „ſphérique, impaſſible, immuable, & intelligent“ (Sext. Empir. Hypot. Liv. I. chap. 33. Sect. 225.); „par-tout ſemblable à lui-même, & tout intelligen„ce“ (là même, Sect. 224.): c'eſt à dire, que le monde eſt éternel & inaltérable; qu'au monde étoit jointe une intelligence (Cic. de nat. Deor. Lib. I. cap. 11.) auſſi éternelle, unie à la matiere, & répandue par tout l'univers; & que pourtant cette intelligence n'avoit rien de commun avec la matiere. A mon avis, ſelon Xénophane, il en étoit de Dieu & de l'univers comme de notre ame & de notre corps. L'une differe totalement de l'autre; cependant ces deux ſubſtances ſont unies. En diſant que Dieu n'avoit rien de commun avec la matiere, Xénophane parloit de la matiere groſſiere, & formoit cette intelligence d'une matiere très-ſubtile. S'il avoit attribué à ſon Dieu l'im-

Digitized by Google

l'immatérialité, telle que nous la concevons, Xénophane n'auroit jamais dit que Dieu étoit „une ſphere „impaſſible“ (Sext. Empir. Hypot. Liv. III. chap. 24. Sect. 218. à la fin). Selon Diogene Laërce (Liv. IX. Sect. 19. vie de Xénophane), ce Philoſophe enſeignoit ſimplement que „la ſubſtance de Dieu eſt globulaire, „& n'a rien de commun avec celle des hommes: que le „tout voit, le tout entend, & cependant ne reſpire „pas; & que tout exiſte enſemble, l'intelligence, la „prudence, & l'éternité.“

Origene dans les Philoſophiques (artic. d'Anaximandre, pag. 270. B. C. D.) parle de la doctrine de ce Philoſophe; mais, à mon avis, il ne l'explique pas avec beaucoup de clarté.

J'eſpere que quelques-uns de mes Lecteurs me ſauront gré du morceau que je vais ajouter à cette note. Il n'eſt pas court; mais il me paroît curieux, & propre à répandre du jour ſur le ſujet que nous traitons. Ce morceau eſt de Plutarque: il ſe trouvoit dans ſes *Stromates*, ouvrage que nous avons perdu. Euſebe nous en a conſervé ces lignes (Prépar. Evang. Liv. I. chap. 8. pag. 22-25.).

„On dit que Thalès avant tous les autres établit „que l'eau étoit le premier principe de tout, & que „tout étoit ſorti de l'eau & ſe réſolvoit en eau. Après „lui Anaximandre ſon diſciple enſeigna que l'infini „renferme la cauſe univerſelle de toute génération „& corruption; que les cieux & des mondes ſans „nombre étoient ſortis de lui; que de lui ſe faiſoit la „corruption, & long-temps avant celle-ci, la généra„tion de tous ces mondes qui roulent perpétuellent; „que la terre avoit la figure d'un cylindre, dont la „hauteur eſt le tiers de la largeur. Il ajoutoit que, „pour la formation du monde, les parties fécondes „& productives du chaud & du froid, avoient été ſé-

Digitized by Google

„parées de toute éternité; qu'il s'en étoit formé une „sphere de feu, laquelle entouroit l'air qui environne „la terre, comme l'écorce environne un arbre; que „cette sphere se brisa, se partagea en cercles, & pro„duisit le soleil, la lune, & les astres. Il soutenoit „aussi que l'homme au commencement fut la produc„tion d'animaux qui n'avoient pas la même figure „que lui: car les autres animaux d'abord se nourris„sent d'eux-mêmes; l'homme a besoin pendant long„temps de lait & de nourrice, en sorte qu'au commen„cement il n'auroit pas pu se conserver, s'il eût été „tel qu'il est à présent.

„Anaximene, à ce qu'on dit, avança que le prin„cipe de tout étoit l'air, infini quant à l'espece, & „déterminé quant aux qualités; qu'il produisoit tout, „en partie en se condensant, en partie en se raréfiant; „que le mouvement étoit éternel; que l'air comprimé „avoit d'abord produit la terre fort large, qui par „conséquent se soutenoit sur l'air; que le soleil, la lu„ne, & les autres astres étoient sortis de la terre. „C'est pourquoi il appelloit terre le soleil, qui, selon „lui, avoit fort à propos acquis sa grande chaleur par „un mouvement très-violent.

„Xénophane de Colophon prenant une route „particuliere, & s'écartant du sentiment de tous ceux „dont nous venons de parler, supprime toute généra„tion & toute destruction, pensant que cet univers a „toujours été semblable à lui-même: car, s'il avoit „été formé, il s'ensuivroit nécessairement qu'il n'exis„toit pas auparavant; or ce qui n'est pas, ne peut pas „être fait, ne peut rien faire, & on n'en peut rien fai„re. Xénophane prétend aussi que les sens sont „trompeurs, & avec eux il calomnie la raison en tout. „Il dit que la terre avec le temps descend, & tombe „peu à peu dans la mer: que le soleil est composé

Digitized by Google

„d'un grand nombre de petits feux. Touchant les „Dieux, il soutient qu'il n'y a aucune prééminence „entr'eux, parce qu'il ne convient pas qu'un Dieu com„mande aux autres; que l'un n'a jamais besoin du se„cours des autres; qu'ils entendent & voient en gé„néral, non en détail; que la terre est infinie, & que „l'air n'enveloppe pas ses parties; que tout est fait de „terre; mais que le soleil & les autres astres doivent „leur origine aux nuages.

„Parménide d'Élée, disciple de Xénophane, „en partie adopta ses sentiments, & en partie en „imagina d'opposés. Car il soutint que cet univers est „éternel, immobile, & conforme à la vérité des choses" [est la seule chose réelle], „étant seul, unique, immuable, „& non engendré; que la génération regarde les choses „auxquelles on attribue faussement l'existence; & que „les sens n'ont rien de commun avec la vérité. Par„ménide assure de plus que, s'il y a quelque part quel„que chose outre ce qui existe réellement, ce n'est „pas un être; que ce qui n'est pas un être, n'existe „pas dans l'univers; & qu'ainsi l'être n'est point en„gendré. Il dit aussi que la terre a été formée par „l'air épaissi qui s'écouloit.

„Zénon d'Élée ne dit rien de particulier. Il flot„ta dans le doute.

„Démocrite d'Abdere veut que l'univers soit in„fini & immuable, parce qu'il n'a pas été fabriqué. „Il dit aussi que dans le monde tel qu'il est, les cau„ses de ce qui se forme, n'ont aucun principe; que „tout ce qui a été, est, ou sera, est lié depuis un temps „infini par la force de la nécessité; que le soleil & la „lune ont été formés; que quand ils étoient, non aussi „chauds & brillants qu'ils le sont actuellement, mais „semblables à la terre, ils avoient leur propre mou„vement en bas; que l'un & l'autre ont d'abord été

Digitized by Google

„formés comme l'exigeoit l'état particulier du monde, „& qu'enfin, lorsque le cercle du ſoleil s'eſt augmen„té, le feu s'y eſt raſſemblé & renfermé.

„Épicure fils de Néoclès d'Athenes, s'efforce de „rabattre le faſte de ce qui regarde les Dieux. Il „ſoutient que rien ne ſe fait de ce qui n'eſt pas; que „cet univers a toujours été, & ſera toujours tel qu'il „eſt; qu'à l'exception du temps infini déjà paſſé, il „ne ſe fait rien de nouveau; que l'univers eſt un corps „non ſeulement immuable, mais auſſi infini; & que „le plaiſir eſt le ſouverain bien.

„Ariſtippe de Cyrene place auſſi le plus grand „bien dans le plaiſir, & le plus grand mal dans la „douleur: il borne le reſte de la Phyſiologie au point „de dire que la ſeule conſidération du bien & du mal „eſt utile.

„Empédocle d'Agrigente établit les quatre élé„ments, le feu, l'eau, l'air, & la terre; que l'ami„tié & la diſcorde ſont la cauſe de ces éléments; que „dans la confuſion primitive des éléments, l'air ſe ſé„para & ſe répandit ſphériquement; que le feu ſortit „après, & que ne trouvant pas d'autre place, il vola en „haut chaſſé par le froid de l'air épaiſſi; que deux hé„miſpheres circulent autour de la terre; qu'un de „ces hémiſpheres eſt tout de feu, & que l'autre eſt „compoſé d'air & d'un peu de feu, & forme la nuit; „que le mouvement commença parce que dans cette „conjonction des éléments, l'impétuoſité du feu pré„valut; que le ſoleil par ſa nature eſt, non un feu, „mais une réflexion du feu ſemblable à celle qui ſe „fait dans l'eau; que la lune ſe forma elle-même „de l'air que le feu avoit abandonné, & qui s'étoit „épaiſſi comme de la grêle; & qu'elle emprunte ſa „lumiere du ſoleil; enfin que la partie principale de „l'ame n'eſt ni dans la tête, ni dans la poitrine;

Digitized by Google

„qu'elle eſt dans le ſang, & que par conſéquent „la partie du corps où il y a le plus de ſang, eſt la „principale dans l'homme.

„Métrodore de Chios affirme que l'univers eſt „éternel, parce que, s'il avoit été fait, il l'auroit été „de ce qui n'exiſtoit pas; que puiſqu'il eſt éternel, il „eſt infini, n'ayant ni commencement ni fin; que „l'univers eſt immobile, parce qu'il ne peut pas ſe „mouvoir ſans paſſer d'un lieu dans un autre, & que „néceſſairement il devroit paſſer dans le plein ou dans „le vuide: que l'air épaiſſi forme d'abord les nuages, „& enſuite la pluie, qui tombant dans le ſoleil, en „éteint le feu; & que ce feu ſe rallume par la raréfac„tion; qu'avec le temps le ſoleil s'épaiſſit par la séche„reſſe; que les étoiles ſont formées d'une eau claire „& limpide; que la nuit, le jour, & les éclipſes „viennent de ce que le ſoleil s'éteint & ſe rallume al„ternativement.

„Diogene d'Apollonie établit que l'air eſt un élé„ment; que tout ſe meut; & que les mondes ſont in„finis en nombre. Il imagine que ces mondes ſe ſont „formés parce que, pendant que tout ſe mouvoit, ici „il y avoit plus de rareté, & là plus de denſité; & „que la plus grande denſité produiſoit un tourbillon; „que le reſte s'eſt formé de la même maniere; & que „les parties les plus légeres ſe ſont placées en haut, „& ont produit le ſoleil.“

Voilà les rêveries, ou plutôt les extravagances que les anciens Philoſophes débitoient ſur la formation de l'Univers. Je ne ſuis pas étonné que Socrate, après les avoir étudiées, mépriſât la Phyſique. J'ai plutôt de la peine à comprendre comment Ciceron trouvoit que de pareilles „idées nous élevent, & nous „donnent une noble fierté“ (pag. 119.). Elles me ſemblent plus propres à nous humilier, & à nous fai-

Digitized by Google

re ſentir notre foibleſſe. Cependant elles contiennent quelque choſe de bon. Elles nous montrent que tous les Philoſophes ont reconnu cette grande vérité que, *puisque quelque choſe exiſte, quelque choſe a exiſté de toute éternité.* Si, comme Mr. Sulzer (Nouv. Mém. de l'Acad. Royale des Sc. & B. Let. an. 1770. pag. 268. & ſuiv.), que je regretterai long-temps, ils avoient développé la notion de l'*être éternel,* ils auroient vu que cet être ne doit ſon exiſtence à aucune cauſe extérieure; qu'il exiſte par la force de ſa nature, ou néceſſairement; qu'il eſt immuable & exempt de toute modification accidentelle; unique dans ſon genre, parce que, s'il en exiſtoit deux, ou ils auroient des propriétés différentes, ou ils n'en auroient pas. Dans le ſecond cas les deux êtres ſeroient indiſcernables, même par l'entendement; ils n'en feroient qu'un. Car, il ne peuvent pas différer par le temps, puiſqu'ils ſont éternels: ils ne peuvent pas différer par la place, puiſque dans ce cas la place ſeroit contingente, & il n'y a rien de contingent dans l'être néceſſaire. Dans les premier cas un de deux auroit des propriétés qui ne ſont pas eſſentielles à l'autre, qui par conſéquent ſont accidentelles, & contradictoires à l'idée d'être néceſſaire. Donc cet être n'a point de parties, parce que tout arrangement de parties eſt accidentel, pouvant ne pas être tel qu'il eſt. Par la même raiſon cet être n'a aucune de ces modifications qui admettent des degrés. En un mot, s'ils avoient analyſé la notion de l'être éternel, ils auroient vu que la matiere ne peut pas être éternelle, & ils auroient appris à diſtinguer l'ouvrage de l'ouvrier.

(80) Cette ame du monde qui s'eſt faite elle-même, n'a pas manqué d'embarraſſer Juſte-Lipſe qui (Phyſiol. Stoic. Lib. I. differt. 7.), demande en quel ſens la choſe eſt vraie, puiſque cette ame eſt éternelle.

Digitized by Google

Il répond que c'eſt, peut-être, parce que dans l'incendie du monde cette intelligence confondue avec la matiere, n'a ni éclat ni place. C'eſt à peu près l'explication que donne de cette difficulté Mr. Batteux (Cauſ. prem. pag. 312-316.). D'autres, & Juſte-Lipſe même, omettent le *ſe* & liſent *quæ & ipſum fabricata ſit*. C'eſt couper le nœud gordien.

(81) On ne regarde guere à préſent Ariſtote comme un homme très-éloquent. Ciceron & Quintilien, qui étoient plus verſés dans le Grec que nous, & qui ſe connoiſſoient en éloquence mieux que nous, admiroient celle du Philoſophe de Stagire. „Je doute," dit Quintilien (Inſtit. Orat. Lib. X. cap. 1. pag. 903. 904.) „ſi c'eſt par la connoiſſance des choſes, ou par le nombre de ſes écrits, ou *par les charmes de ſon ſtyle* (*eloquendi ſuavitate*), ou par la ſubtilité de ſes découvertes, ou par la diverſité de ſes ouvrages qu'Ariſtote s'eſt le plus illuſtré."

(82) „Myrmécide fit --- avec de l'ivoire un char à quatre chevaux qu'une mouche couvroit de ſes aîles, & un vaiſſeau qu'une abeille eachoit ſous les ſiennes" (Plin. Hiſt. nat. Lib. VII. cap. 21. & Lib. XXXVI. cap. 5.). „On voit plus aiſément les ouvrages presqu'inviſibles (*obſcura*) que Myrmécide a faits d'ivoire, lorsqu'on en approche en dehors des ſoies de porc noires" (Varr. de Ling. Lat. Lib. VI. au commencement).

Plutarque (des not. comm. contre les Stoïciens, pag. 1083. D.) parle auſſi de Myrmécide, de Callicrate & de leurs chariots, ajoutant qu'ils graverent dans un grain de ſéſame les vers d'Homere. Plutarque parle de Myrmécide à l'occaſion d'une penſée des Stoïciens qui étonnera bien de nos Philoſophes. Les Stoïciens veulent „que chacun de nous ſoit double --- „qu'il ait deux corps, --- que chacun ſoit deux ſujets,

Digitized by Google

„dont l'un eſt une eſſence (*ousia*) --- & l'autre dans „un mouvement & changement perpétuel.“ J'omets le reſte de cette deſcription, parce que ſûrement le texte eſt corrompu, comme Xylander le remarque une fois pour tout le traité. On s'en convaincra en liſant ce que j'omets, & en le comparant avec la réflexion de Plutarque. „Perſonne n'a fait voir en nous „cette diverſité & différence: nous ne nous ſommes „pas apperçus que nous ſommes doubles; que par „rapport à une partie de nous, nous changeons con„tinuellement, & par rapport à l'autre nous ſommes „toujours les mêmes depuis notre naiſſance jusqu'à la „mort.“ Voilà, ſi je ne me trompe, clairement énoncé la doctrine des germes préexiſtants & inaltérables. L'illuſtre Mr. Bonnet ſera, peut-être, ſurpris de la trouver dans Plutarque.

Mais dans quel ſens les Stoïciens faiſoient-ils l'homme quadruple? Voyez Plut. à la ſuite du lieu cité.

(83) Ciceron s'explique lui-même (de nat. Deor. Lib. I. cap. 1.): „le point eſſentiel eſt s'il eſt „vrai que les Dieux ne faſſent rien, qu'ils ne ſe mê„lent de rien, qu'ils ne gouvernent pas l'univers“ [*omni curatione & adminiſtratione rerum vacent*]; „ou s'il eſt vrai qu'ils en ſoient les auteurs, & qu'ils „doivent éternellement le gouverner“ (Trad. de l'Abbé d'Olivet). Platon prouve (des Loix Livre X. pag. 278-293. de la trad. de Mr. Grou) que Dieu a ſoin de tout, même de la moindre choſe.

(84) Le texte dit: *ſomnia hæc cenſet eſſe Democriti, non docentis, ſed optantis.*.. Le verbe *optare*, qui me ſemble difficile à rendre dans ce paſſage & dans d'autres pareils, eſt familier à Ciceron dans des occaſions ſemblables à celle-ci. Il dit (de nat. Deor. Lib. I. cap. 8.): *talia ſunt ut optata ma-*

Digitized by Google

gis quam inventa videantur; ce que l'Abbé d'Olivet traduit: „mille choſes plutôt imaginées à plaiſir que „découvertes par la raiſon.“ On lit dans Ciceron (de Fato, à la fin): *optare hoc quidem eſt, non diſputare;* & dans les queſtions Tuſculanes (Lib. II. cap. 13. au commencement): *optare hoc quidem eſt, non docere;* phraſe que l'Abbé d'Olivet a omiſe dans ſa traduction. Vellejus avoit dit, un peu avant le paſſage tiré du traité ſur la nature des Dieux: *miracula non differentium philoſophorum, ſed ſomniantium;* & Cotta dit plus bas (cap. 35.): *hoc eſt non conſiderare, ſed quaſi ſortiri quid loquare.* Ces paſſages paralleles indiquent, au moins à peu près, ce que Ciceron veut dire.

(85) Straton prétendoit que toutes les parties de la matiere avoient de la vie, & la faculté de former les choſes, quoique ces parties n'euſſent point d'intelligence. „C'étoit en elles que réſidoit toute la „puiſſance de la Divinité: elles étoient la cauſe de „toute génération, de toute augmentation, de toute „diminution; mais elles n'avoient ni ſentiment, ni „figure“ (Cic. de Nat. Deor. Lib. I. cap. 13. à la fin); où le mot *ſentiment* ſignifie *intelligence*: obſervez que l'Abbé Batteux (Hiſt. des cauſes premieres, p. 353.) au lieu de *minuendi* lit *nutriendi*. Séneque, dans un paſſage que nous a conſervé St. Auguſtin (de civitate Dei Lib. VI. cap. 10. col. 392.) dit: „ſupporterai-je „Platon, ou Straton le Péripatéticien, dont l'un fait „Dieu ſans corps, & l'autre ſans ame?“

Selon Straton, chaque partie de la matiere avoit naturellement une vie, une force inhérente, par laquelle la matiere pouvoit ſe donner l'arrangement qui demande le plus d'art, jusqu'à la faculté de ſentir & de penſer; cependant elle n'avoit point d'intelligence. C'eſt, ſans doute, de Straton & de ſes Secta-

Digitized by Google

teurs que parle Balbus dans Cicéron, quand il dit (de Natura Deorum Lib. II. cap. 32.): „quelques-uns „prétendent que la Nature eſt une force aveugle, qui „excite dans les corps des mouvements néceſſaires.--- „La vertu de la ſemence eſt telle que, malgré la pe„titeſſe de ſon volume, ſi elle tombe dans un lieu „deſtiné à la recevoir, & qu'elle y rencontre une ma„tiere qui lui ſerve d'aliment, & lui donne les moyens „de croître, elle forme & produit chaque choſe en „ſon eſpece; ou des plantes qui ne ſont que végéter; „ou des animaux qui ont de plus que les plantes, le „mouvement, le ſentiment, l'appétit, & la faculté „de produire d'eux-mêmes leurs ſemblables" (Traduction de l'Abbé d'Olivet.).

La penſée exprimée dans ce paſſage étoit certainement celle de Straton. Selon ce Philoſophe, la force qu'avoit chaque partie de la matiere de produire des effets déterminés, n'agiſſoit que lorsqu'une cauſe extérieure l'excitoit. Alors, & alors ſeulement, la matiere produiſoit d'elle-même, par une ſuite de ſa nature, l'effet qu'elle étoit capable de produire. C'eſt ainſi qu'il faut entendre Plutarque lorsqu'il dit (contre Colote, pag. 1115. B.): „Straton penſe que „le monde n'eſt pas un animal, & que tout ce qui ar„rive dans la nature, eſt caſuel. Car le hazard" [ou la fortune] „commence le mouvement; & enſuite la „nature fait le reſte." C'eſt ainſi, à peu près, que Mosheim (Cudw. Syſt. intellect. p. 101. 102.) traduit ce paſſage qui, comme il le dit fort bien, eſt inintelligible dans la verſion de Xilander, mal-à-propos conſervée dans l'édition de Reiske Tom. X. p. 587.

Mosheim explique la penſée de Straton comme moi.

Cette penſée eſt bien éclaircie par l'exemple de la ſemence, qui, lorsqu'elle tombe dans un lieu con-

Digitized by Google

venable, produit le végétal ou l'animal dont elle eſt la ſemence. C'eſt pourquoi j'ai cru que dans le paſſage de Ciceron, il y avoit une tranſpoſition. En conſéquence j'ai omis dans ma citation les mots: „d'au„tres [croient] que [la nature] eſt une force intelli„gente qui a de l'ordre, qui obſerve une méthode, „qui ſe propoſe une fin en tout ce qu'elle fait, qui „tend à cette fin, & dont les ouvrages marquent une „adreſſe que la main la plus habile ne ſauroit imiter" (Traduction de l'Abbé d'Olivet). Ces mots ſont où j'ai mis des points, & précedent ce qui eſt dit de la ſemence, du lieu deſtiné à la recevoir, & de la matiere propre à la nourrir. Je ne vois pas que tout ce détail éclairciſſe l'intelligence de la force de la nature; mais il me ſemble que tout cela répand beaucoup de jour ſur la matiere active & aveugle de Straton, & ſur la *fortune* qu'il joignoit à l'activité de la nature. Selon Mr. l'Abbé Batteux (cauſ. prem. p. 354-356.) le hazard de Straton conſiſtoit dans les combinaiſons. „Straton," dit-il, „croyoit que le monde avoit com„mencé, & que par conſéquent toutes les eſpeces „étoient nées avec le monde. Comment expliquoit„il cette naiſſance? - - - Par les efforts divers des „principes compoſants, qui ſe mouvant par eux-mê„mes & chacun à ſa maniere" [ce ſont les forces de la nature] „devoient avoir produit des rencontres, & „par ces rencontres des combinaiſons de toute eſpe„ce. Celles de ces combinaiſons qui ſe trouverent „régulieres" [c'eſt le hazard], „c'eſt à dire, auſſi bien „ordonnées à une fin, que ſi elles y avoient été diri„gées par une intelligence, ſont reſtées dans la natu„re, & y ont fondé les eſpeces. Celles au contraire „qui ne ſe ſont pas trouvées complétement ordonnées, „n'ont point eu de durée, & ont péri avec l'individu „imparfait ou incomplet que le hazard des rencontres

Digitized by Google

„avoit formé, ſans lui avoir donné les acceſſoires ou „dépendances néceſſaires pour conſerver ſon eſpe„ce. - - -

„C'eſt, je crois, le vrai ſens du paſſage de Plu„tarque - - - que voici: *Straton a dit que le monde „lui-même n'eſt point un être animé* (qu'il n'y a point „dans le monde d'ame univerſelle), *& que les eſpe„ces ſelon nature ſuivent les rencontres du hazard; „parce que c'eſt la ſpontanéité des mouvements qui „commence; & qu'enſuite les formes & les qualités „naturelles* (qui conſtituent ce qu'on appelle une na„ture) *s'achevent & s'établiſſent.*“ Il me ſemble que Straton n'eſt pas l'inventeur de ce ſyſteme; j'en trouve des traces dans Platon (des Loix Liv. X. pag. 248. 249, trad. de Mr. Grou). „Ils diſent que le feu, „l'eau, la terre & l'air ſont les productions de la na„ture & du hazard, & que l'art n'y a aucune part: „attribuant auſſi à ces deux principes la formation de „ces autres grands corps, le globe terreſtre, le ſoleil, „la lune, tous les aſtres, leſquels, ſelon eux, ſont „tout-à-fait inanimés. Que les premiers éléments „pouſſés ça & là au hazard chacun ſelon ſa propriété, „étant venus à ſe rencontrer, & à s'arranger enſem„ble conformément à leur nature, le chaud avec le „froid, le ſec avec l'humide, le mol avec le dur, de „ce mêlange des contraires que le hazard a dû pro„duire ſuivant les loix de la néceſſité, ſe ſont formé „toutes les choſes que nous voyons, le ciel entier avec „tous les corps céleſtes, les animaux & les plantes, „avec l'ordre des ſaiſons que cette combinaiſon a fait „éclorre: le tout, diſent-ils, non en vertu d'une in„telligence, ni d'aucune divinité, ni des regles „de l'art, mais uniquement par nature & par ha„zard.“

Digitized by Google

(86) Il n'eſt point de travail en Dieu. Ciceron, qui étoit ſi judicieux, comment n'a-t-il pas ſenti la juſteſſe de la penſée des Stoïciens „qu'il n'y a rien „que Dieu ne puiſſe faire, & cela ſans aucun travail" (de Nat. Deor. Lib. III. cap 39. au commencement)? Voyez auſſi de nat. Deor. Lib. I. cap 9. „Comme „le ſoleil éclaire & échauffe ſeulement parce qu'il „exiſte, de même à plus forte raiſon, la Providence „divine fournit, ſans travail ni peine, les biens à „elle-même, & à ce qui eſt ſoumis à la Providen„ce." (Salluſt. Philoſ. chap. 91. pag. 260. de la colh de Gales).

(87) Il eſt ſans doute plus conſolant de croire que ces accidents fâcheux viennent d'un deſtin que rien ne peut fléchir.

(88) S'il faut en croire Plutarque (des ſentim. des Philoſophes Livre II. chap 25. pag. 891. B. à la fin) Xénophane croyoit que la lune eſt „un nuage „condenſé." Diogene Laerce dit la même choſe. (Lib. IX. Sect. 19. Vie de Xénophane.) Comment pouvoit-il croire qu'elle étoit habitée, qu'il y avoit des montagnes, des villes &c.? Cependant Ciceron eſt exprès, & il n'eſt pas à préſumer que Ciceron ignorât les ſentiments de Xénophane. Nouvelle preuve de la difficulté qu'on trouve quand on veut entendre & concilier entr'eux les anciens Philoſophes. Au ſurplus Xénophane avoit un autre ſentiment bien ſingulier & propre à faire voir par quelles erreurs notre eſprit commence à débrouiller ſes idées. Xénophane penſoit que „le ſoleil eſt compoſé de petits feux „qui provenoient d'une exhalaiſon humide, & qui „conſtituoient le ſoleil; que cet aſtre n'étoit qu'un „nuage allumé (Plut. des ſentim. des Philoſ. Livre II. chap. 20. pag. 889. F. 890. A. Stobée choix de Phyſique Livr. I. pag. 35. lig. 23-25); „qu'il étoit

Digitized by Google

„engendré chaque jour“ (Origene, Philoſophiques, articl. de Xénophane, pag. 278, B. à la fin.) Et même „qu'il y avoit nombre de ſoleils, ſuivant les „différents climats & les diverſes ſections & zones de „la terre.“ (Plutarque des ſent. des Phil. Livr. II. chap. 24. pag. 891): ou que le nombre des ſoleils étoit infini, ſelon Origene (lieu cité.) Il eſt vrai que, ſelon Laërce (Livr. IX. ſect. 19.) Xénophane penſoit qu'il y a des mondes [& par conſéquent des ſoleils] à l'infini. Cependant Plutarque aſſure poſitivement que, ſelon Xénophane, notre monde avoit nombre de ſoleils.

(89) Je lis avec Faber: *nobis quidem tantum*, non avec le texte ordinaire: *ne bis quidem tantum.*

(90) „Platon diviſa l'ame en deux parties, l'une „douée & l'autre deſtituée de raiſon. Il ſubdiviſa la „derniere en deux parties; il en nomma une la partie „concupiſcible, & l'autre la partie iraſcible. Il aſ„ſigna à chacune, pour ainſi dire, ſa demeure, & les „plaça dans certaines parties du corps. Il mit la „partie douée de raiſon, dans la plus haute région de „la tête, comme dans une forteresſe, après l'a„l'avoir munie de tous les organes des ſens comme „d'autant de gardes. La partie iraſcible ſe tient au„tour du cœur, & la partie concupiſcible autour du „foie.“ (Héraclide de Pont Allég. d'Homere, pag. 431. 832. collect. de Gales.) Enſuite Héraclide explique l'allégorie que Platon donne à ce ſujet dans le Phedre; cette explication eſt trop longue pour être copiée. Ciceron avoit dit la même choſe en moins de mots. „Platon fit l'ame triple; il plaça la „principale partie, c'eſt à dire la raiſon, dans la tête „comme dans une citadelle; il voulut mettre à part

Digitized by Google

„les deux autres parties, qu'il ſépara par leurs places, „en mettant la colere dans la poitrine, & la concu„piſcence au deſſous" (Tuſcul. Lib. 2. cap. 10.) Les mots: *an ſimplex unusque ſit*, peuvent ſignifier ou que l'ame n'a point de parties, point d'étendue, qu'elle eſt immatérielle, dans l'acception dans laquelle nous prenons ce terme, ou qu'elle n'a qu'une ſeule faculté. C'eſt dans le dernier ſens qu'il faut les entendre: car le ſentiment dont il s'agit ici, eſt oppoſé à celui de Platon qui, comme on vient de le voir, attribuoit à l'ame trois parties, c'eſt à dire trois facultés: celle de raiſonner, celle de s'irriter, & celle de deſirer. Il n'eſt pas queſtion de la ſpiritualité; car Ciceron ne demanderoit pas ſi cet *animus ſimplex*, eſt du feu, du ſouffle, ou du ſang. Quant à la ſpiritualité dans notre ſens, nous avons prouvé (Note ſur les Acad. à Varron pag. 182.) que les Anciens ne la connoiſſoient point.

(91) Voyez de Finib. Lib. II. cap. 11. 12. 13. où tous ces ſentiments ſont détaillés.

(92) Dans le ſentiment d'Épicure ſur le criterium, par le mot notions il faut entendre les prénotions, & par le mot plaiſir il faut entendre les paſſions en général; la douleur y eſt compriſe (Gaſſendi not. à la ſect. 23. du X. Livre de Diogene Laërce. pag. 64). Euſebe d'après Ariſtoclès dit (Prépar. Évang. Livr. XIV. chap 21. pag. 769. A): „il eſt des „Philoſophes qui ſoutiennent que le plaiſir & le dé„plaiſir ſont le principe & le criterium du choix." Et Ariſtote (Moral. à Nicomachus Lib. I. chap. 2.) „Nous réglons, les uns plus, les autres moins, nos „actions ſur le plaiſir & déplaiſir."

(93) Mr. le Préſident Bouhier qui a compris ce paſſage le premier, montre par l'autorité de Nonius

Digitized by Google

Marcellus que le mot *tollendum*, dont Hortenſius ſe ſert ici, ſignifie, entr'autres choſes, *differendum*. Bouhier ajoute qu'Hortenſius jouant ſur l'équivoque, a voulu dire qu'il falloit délibérer d'avantage. N'ayant pas pu conſerver en François l'ambiguité du Latin, j'ai cru devoir prêter à Hortenſius une expreſſion du barreau.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

des Auteurs cités dans cet ouvrage, & des éditions dont on s'eſt ſervi.

A.

Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, ſes Mémoires & ſon Hiſtoire.
Cité Tom I. — — Pag. 5

Alcinous de placitis Philoſophorum. Dans Stanley Hiſtoria philoſophica ex Anglico ſermone in latinum translata. Lipſiæ, apud Thomam Friſch 1711. in 4to.
Voyez Stanley.

Alexander Aphrodiſienſis de Fato. Édition Gréco-Latine de Roycroft, Londres 1658.
Cité Tom. I. — — — 57. 84. 90
Tom. II. — — — 243.

Ammonius Hermiæ F. in Porphyrii inſtitutionem, Ariſtotelis categorias, & librum de interpretatione, Joanne Baptiſta Raſario, Medico Novarienſi, interprete &c. Venetiis, apud Vincentium Valgriſium, 1559.
Cité Tom. I. — 20. 80. 91. 95. 98. 104. 105
Tom. II. — — 157. 178. 180. 243

Apuleii (Lucii) Madaurenſis Platonici Philoſophi opera. Pariſiis apud Fredericum Leonard. 1688. in 4to.
Cité Tom. I. — — — 93
Tom. II. — — 169. 179. 185. 210

Ariſtophanis Comœdiæ undecim, græce & latine &c. Lugduni Batavorum apud Samuelem & Joannem Luchtmans 1760. in 4to. 2. vol.
Cité Tom. II. — — — 152. 207

*

Digitized by Google

Ariſtotelis opera omnia græce & latine &c. Lutetiæ Pariſiorum, typis regiis 1619, in folio.
Cité Tom. I. 11. 24. 25. 28. 39. 58. 65. 82. 83. 85. 86 91. 102. 105. 107.
Tom. II. 144. 171. 177. 179. 182. 186. 196. 225 229. 237. 241. 242. 243. 248. 269. 270. 287

— — Sa lettre à Alexandre ſur le ſyſtême du monde, avec la traduction Françoiſe & des remarques de Mr. l'Abbé Batteux &c. A Paris, chez Saillant 1768. in 8vo.
Cité Tom. II. — — — 195

Arrien ſur Épictete, édition Gréco-Latine, à Londres, chez Fletcher, 1670.
Cité Tom. I. 36. 55. 58. 90. 100. 101. 102. 201. 223 224. 280. 288. 295.
Tom. II. — — — 168

Athénée, édition Gréco-Latine, à Lion chez la veuve d'Antoine de Harſy, 1612, in Folio.
Cité Tom. I. — — — 300
Tom. II. — — — 221

Auguſtini Hipponenſis Epiſcopi opera. Opera & ſtudio Monachorum ordinis Sti Benedicti e congregatione Sti Mauri. Antverpiæ 1770. in Folio.
Cité Tom. I. 17. 95. 107. 169. 186. 192. 195. 222. 227 228. 231. 256. 257. 260. 280. 281. 291. 292. 296. 298. 302
Tom. II. — — 209. 266. 271. 281

— — De civitate Dei cum commentariis Leonardi Coquæi & J. Ludovici Vives. Pariſiis 1636. in Folio.
Cité Tom. I. — — 104. 108. 245. 279
Tom. II. — — 210. 271

Auger (Mr. l'Abbé), œuvres completes de Démoſthene & d'Eſchine &c.
Cité Tom. I. — — — 158

Auli Gellii noctium Atticarum Libri XX. &c., édition de Gronovius à Leide 1706, in 4to.
Cité Tom. I. — — 10. 11. 35. 36. 288
Tom. II. 146. 148. 169. 213. 228. 241. 244. 248 252. 253. 254. 255.

B.

Baconi (Franciſci, Baronis de Verulamio).
Cité Tom II. — — — 179

Bailly, Hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne &c. A Paris chez les freres de Bure 1775, in 4to.
Cité Tom. I. — — — 11

Digitized by Google

Barteux, Hiſtoire des cauſes premieres &c. A Paris, chez Saillant 1769.
Cité Tom. I. — — — 71
Tom. II. — — 205. 269. 278. 283
Bayle, Dictionnaire hiſtorique &c. A Amſterdam 1740. in Folio 4. Vol.
Tom. II. — — — 271
Berlin (Journal de). Voyez Journal.
— Mémoires de l'Académie Royale de
Cité Tom. II. — — — 278
Bibliotheque Britannique.
Cité Tom. I. — — — 310
Tom. II. — — — 230. 240
Boileau (Deſpréaux) &c. Amſterdam, chez Changuion 1772.
Cité Tom. I. — — — 23
Bruker Hiſtoria critica Philoſophiæ &c.
Cité Tom. I. — — — 107
Tom. II. — — — 149. 162
— — Hiſtoria de ideis Auguſtæ Vind. 1723.
Cité Tom. I. — — — 107. 108
Burſii (Adami) dialectica Ciceronis. Samonii 1604. in 4to.

C.

Chalcidii V. C. Timœus Platonis translatus; item ejusdem in eundem commentarius &c. Lugduni Batavorum, ex officina Juſti Costeri 1617. in 4to.
Cité Tom. II. — — — 180

Charisius Flavius (Sofipater) Inſtit. Grammat. Voyez Grammaticæ Latinæ Auctores antiqui.
Cité Tom. II. — — — 147

Ciceronis (Mr. Tullii) opera, cum delectu commentariorum, in uſum Sereniſſimi Delphini. Editio ſecunda emendatiſſima. Genevæ apud Hæred. Cramer & Fr. Philibert. 1743. in 4to.

Cité Tom. I. 1. 2. 3. 4. 5 6. 7. 8. 17. 21. 22. 23. 33 34. 35. 37. 40. 46. 47. 50. 53. 54. 56 57. 58. 61. 62. 71. 85 88. 91. 94. 102. 103. 107. 109. 148. 150. 151. 152. 154. 156 157. 158. 162. 166. 178. 179. 180. 182. 183. 186. 187. 191 197. 201. 202. 205. 207. 208 209. 210. 212. 216. 218. 220 221. 222. 224. 225. 228. 229. 232. 233. 234. 235. 236. 240 241. 242. 244. 246. 248. 249. 250. 251. 252. 254. 255. 256 257. 258. 259. 263. 265. 272. 275. 280. 282. 296. 297. 301 302. 303. 305.

Digitized by Google

Tom. II. 136. 137. 138. 139. 140 141. 142. 144 145. 146 149. 150. 151. 159. 160. 161. 162. 163. 166 167. 168. 169 182. 184. 186. 188 193. 196. 200. 202. 207. 209. 210. 211 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 222. 227. 228. 230. 238 234. 237. 241. 242. 244. 256. 257. 258. 260. 261. 262. 263 265. 266. 269. 270. 277. 280. 281. 284. 285. 286. 287.

Clément d'Alexandrie, édition Gréco-Latine de Fosser Évêque d'Oxford. A Oxford 1715. in Folio.
Cité Tom. I. — — 270. 274. 298
Tom II. — — 161. 235. 236

Cléomene, de la contemplation circulaire des choses sublimes, édition Gréco-Latine de Bourdeaux, 1605, in 4to.
Cité Tom. I. — — — 268

Clerici (Joannis) Sylvæ philologicæ,
Cité Tom. II. — — 146

Cælius Aurelianus, acutarum passionum &c.
Cité Tom I. — — — 16[illegible]

Cook (le Capitaine), Voyages &c. A Paris, Hôtel de Thou, 1778, in 4to.
Cité Tom. II. — — — 242

Cornutus, ou Phurnutus, voyez Opuscula mythologica &c.

Court de Gebelin, Monde primitif &c. A Paris, en différentes années, in 4to.
Cité Tom. II. — — 172. 195

Cudworthi (Radulphi) Systema intellectuale - - - Joannes Laurentius Moshemius - - - ex Anglico Latine vertit &c. Jenæ sumtu Viduæ Meyer, 1733.
Cité Tom. II. — 172. 173. 180. 181. 192. 282

Cujacii (Jacobi) Opera, quæ de jure fecit &c. Parisiis, apud Sebastianum Nivellium, sub Ciconiis, via Jacobæa, 1584.
Cité Tom. II. — — — 246

Cyrilli (Sancti Patris) Alexandrini Archiepiscopi, pro Christiana religione, adversus Julianum Imperatorem, libri decem, interpretibus Nicolao Borbonio & Joanne Auberto Lipsiæ, sumptibus hæredum M. G. Weidmanni, & J. Ludovici Gleditschii 1696. Après les œuvres de Julien in Folio, édit. Gréco-Latine.
Cité Tom. I. — — — 69

D.

Damasceni (St. Joannis) opera - - - per D. Jacobum Billium Prunæum. Parisiis 1619. in Folio.
Cité Tom. I. — — 89
Tom. II. — — 153

Digitized by Google

Dictionnaire Encyclopédique. Voyez Encyclopédique.

Diogenes Laertius Græce & Latine, cum commentariis integris doctorum virorum. Amstelodami apud Henricum Wetstenium 1692. in Folio.

Cité Tom. I. 33. 49. 54. 56. 84. 87. 91. 100. 105. 148. 167. 171. 182. 194. 200. 202. 204. 205 214. 221. 359. 263. 264. 267. 271. 274. 281. 282. 287. 291 299. 302. 307

Tom. II. 147. 162. 182. 185. 213 223. 228. 231. 262. 285

Diomedes, dans la collection intitulée: Grammaticæ Latinæ Auctores antiqui &c. Hanoviæ, typis Wechelianis, apud Claudium Marnium & hæredes Joan. Aubrii 1605.

Dutens, Découvertes des Anciens attribuées aux Modernes.

Cité Tom. II. — — — 204

E.

Encyclopédique (Dictionnaire). &c.

Cité Tom. II. — — 162

Épictete, voyez Arrien.

Eusebii Pamphili Cæsareæ Palestinæ Episcopi præparatio Evangelica &c. Coloniæ, sumptibus Maurtii Georgii Weidmanni, 1688, Græce & Latine. in Folio.

Cité Tom. I. 105. 162. 171. 187. 188. 189. 193. 215. 230. 232 239. 242. 246. 249. 253. 256. 261. 265. 281. 282. 302. 304.

Tom. II. 151. 154. 157. 166. 187. 194. 200. 211. 216. 233. 235 269. 272. 273. 287.

Eustathius sur Homere.

Cité Tom. II. — — — 179. 269

F.

Fabricius Bibliographia antiqua.

Fréron, Année Littéraire.

Cité Tom. II. — — — 159

G.

Galeni opera, édition Latine de Frobenius, Bâle 1561. in Folio.

Cité Tom. I. Pag. 157. 162. 179. 198. 199. 214. 238. 240 286 288. 289.

— — De la maniere d'enseigner, édition Gréco-Latine à la fin de l'édition Gréco-Latine de Sextus Empiricus, Coloniæ Allobrogum 1621. in Folio.

Cité Tom. I. 151. 157. 185. 188. 207. 231. 247. 254

Digitized by Google

Gales, voyez Opuscula mythologica &c.
Gassendi (Petri) opera omnia in sex tomos divisa &c. Lugduni 1658. in Folio.
Cité Tom. I. — 58. 98. 110. 149. 167. 170
Tom. II. — — 262. 263. 287
Girard (l'Abbé), Synonymes François &c. A Paris, chez Le Breton 1769.
Cité Tom. II. — — — 227
Grammaticæ Latinæ Auctores antiqui - - - Opera & studio Heliæ Putschii. Hanoviæ, typis Wecheliantis, apud Claudium Marnium, & hæredes Joannis Aubrii 1605, in 4to.

H.

Harris (James Esq.) Miscellanea, the third edition, revised and corrected, London, printed for John Nourse and Paul Vaillant, 1772, I. Vol. 1771. II. Vol. 1775, III. Vol.
Cité Tom. I. — — 43. 92. 98. 157
Tom. II. — — 169. 171. 186
Hermias. Voyez Justini Philosophi & Martyris. &c.
Cité Tom. II. — — — 154
Hieronymi (Sancti) Stridonienfis opera omnia quæ extant &c. Coloniæ Agrippinæ, sumptibus Antonii Hierat Bibliopolæ sub signo Gryphi 1616. in Folio.
Cité Tom. I. — — 230. 295. 300
Hobbes, Leviathan.
Cité Tom. II. — — — 231
Horatii Flacci Venusini &c. Antverpiæ, ex officina Christophori Plantini, 1576.
Cité Tom I. — — — 23. 247
Tom. II. — — — 158
Huetii (Per Dan.) Episcopi Abricènsis de imbecillitate mentis humanæ libri tres, Amstelodami, apud H. du Sauzet, 1738. in 12mo.
Cité Tom. II. — — — 163
Hygini quæ hodie extant, accurante Joanne Scheffero &c. Hamburgi ex officina Gothofredi Schulzen, 1674. in 8vo.
Cité Tom. II. — — — 240

I.

Jamblici Chalcidensis, ex Cæle-Syria, de vita Pythagoræ, liber, Græce & Latine. Accedit Malchus, sive Porphyrius, de vita Pythagoræ &c. Amstelodami 1707. in 4to.
Cité Tom. I. — — — 274
Tom. II. — — — 235

Digitized by Google

Journal de Berlin. A Berlin chez Decker in 12mo.
Cité Tom. II. — — — 158

Juſti Lipſii Phyſiologia.
Cité Tom. II. — — 278. 279

Juſtini Philoſophi & Martyris Opera. Item Athenagore Athenienſis, Theophili Antiocheni, Tatiani Aſſyrii, & Hermiæ Philoſophi tractatus aliquot &c. Coloniæ, apud Jeremiam Schrey & Henricum Joh. Meyerum, anno 1686. in Folio.
Cité Tom. II. — — 154. 183. 185

— Hiſtoriæ Philippicæ ex nova recenſione J. Georgii Grævii &c. Lugduni Batavor. apud C. Bouteſteyn, J. du Vivie &c. 1701.
Cité Tom. II. — — 221

L.

Lactantii (Lucii Cælii) Firmiani opera, quae extant, omnia. Cantabrigiæ, ex officina I. Hayes. 1685, in 8vo.
Cité Tom. I. — — 147. 184. 278. 279
Tom. II. — — 148. 186

La Motthe le Vayer, Dialogues d'Oraſius Tubero.
Cité Tom. I. — — 158. 296
Tom. II. — — — 209.

Larcher, voyez Xénophon.

Lignac (l'Abbé de), Éléments de Métaphyſique, ou Lettres à un Matérialiſte &c. A Paris, chez Deſſaint & Saillant, 1753. in 12mo.
Cité Tom. I. — — 86. 306

Livii (Titi) Hiſtoriarum libri, ex recenſione J. F. Gronovii. Lugduni Batavorum, ex officina Elzeviriana, anno 1645.
Cité Tom. II. — — 190. 238

Luciani Samoſatenſis opera, cum nova verſione Tiberii Hemſterhuſii & J. Matthiæ Geſneri &c. Amſtelodami, ſumptibus Jacobi Weſtenii, 1743, in 4to, 3 Tomes.
Cité Tom. II. — — — 156

Lucretii (Titi Cari) de rerum natura. Londini 1713.
Cité Tom II. — — — 190

Digitized by Google

M.

Martiani Minei Felicis Capellæ Chartaginienſis, viri Proconſularis Satyricon, in quo de nuptiis Philologiæ & Mercurii &c. Ex officina Plantiniana, apud Chriſtophorum Raphelengium 1599. in 8vo.
Cité Tom. II. — — 148. 262

Monbodon ou Monboddo (Mylord), Origine & progrès du Langage, en Anglois, Edimbourg 1774.
Cité Tom. I. — — — 30. 31

Mongault (l'Abbé), Traduction des lettres de Ciceron à Atticus, Amſterdam 1741.
Cité Tom. I. — — 9. 15. 16

Mosheim, voyez Cudworth.

N.

Nogarole, interprete de Timée de Locres, dans la collection de Gales, voyez Opuſcula Mythologica &c.
Cité. Tom. II. — — — 173. 189

Nonius.
Cité Tom. II. — — 244

O.

Obſervationes Halenſes.
Cité Tom. II. — — 271

Ocellus Lucanus de la Nature de l'univers, avec la traduction Françoiſe & des remarques par Mr. l'Abbé Batteux &c. A Paris, chez Saillant 1768. in 8vo.
Cité Tom. II. 170. 173. 176. 183. 184. 187. 191. 193

Olearius. Voyez Stanleii Hiſtoria philoſophica.

Olivet (Abbé d'), Entretiens de Ciceron ſur la nature des Dieux, quatrième édition, à Paris chez Barbou 1766, in 8vo.
Cité Tom. I. — — 6. 10. 22. 56

— Tuſculanes, à Amſterdam, aux dépens de la Compagnie 1739. in 8vo.
Cité Tom. I. — — — 6
Tom. II. — — — 194

— Théologie des Philoſophes, dans le Tome I. des entretiens ſur la nature des Dieux.
Cité Tom. I. — — 20 22
Tom. II. — — — 270

Digitized by Google

Opuſcula mythologica, phyſica & ethica, Græce & Latine, Amſtelodami, apud Henricum Weſtenium 1688. in 8vo.
Cité Tom. II. — 172. 179. 192. 195. 200

Origenis philoſophumena, dans le Volume X. des antiquités Grecques de Gronovius; Leide 1791. in Fol.
Cité Tom. II. — — — 273

Ovidii Naſonis Opera. Berolini 1757. ſumtibus A. Haude, & J. C. Speneri.
Cité Tom. II. — — — 196

P.

Pfaffius primitiae Tubinganae.

Philon Juif, édition Gréco-Latine. Francfort chez Jérémie Schrey & les Héritiers de J. Meyer 1691, in Folio.
Cité Tom. I. — — 207. 218

Philoponus (Jean le Grammairien, ſurnommé), Commentaire ſur les quatre livres de la Phyſique d'Ariſtote, traduits en Latin par J. Baptiſte Raſſarius, à Veniſe 1581.
Cité Tom. I. — 82. 83. 65. 66. 71. 105
Tom. II. — — — 269

Photius Bibliotheque, édition Gréco-Latine chez Paul Etienne, 1611. in Folio.
Cité Tom. I. — — — 283
Tom. II. — — — 169

Pici (Joannis) Mirandulæ Concordiæque Comitis &c. opera, quæ extant, omnia. Baſileæ, per Sebaſtianum Henricipetri, 1601. in Folio.
Cité Tom. II. — — — 157

Platonis opera omnia, quæ extant, Marſilio Ficino interprete &c. Francofurti, apud Claudium Marnium & hæredes Joannis Aubrii 1602. in Folio.
Cite Tom. I. 34. 37. 38. 48. 53. 54. 64. 69. 70. 82. 85. 97. 99. 104. 149. 160. 166. 178. 226 275.
Tom. II. 145. 150. 177. 178. 179. 198. 210. 238 242. 272.

Platon (Dialogues de), par le Traducteur de la République. A Amſterdam, chez Marc. Michel Rey. 1770. 2 Vol. in 12mo.
Cité Tom. II. — — 225. 284

Digitized by Google

Pline, Hiſtoire naturelle, traduite en François avec le texte Latin &c. A Paris, chez la veuve Deſaint, 1771, & autres années, Tomes 12. in 4to.

Cité Tom. I. — — 2
Tom. II. — — 146. 239. 279

Plotini Platonicorum facile coryphæi operum philoſophicorum omnium libri LIV. in ſex enneades diſtributi, ex antiquiſſimorum codicum fide nunc primum Græce editi, cum Latina Marſilii Ficini interpretatione. Baſileæ ad Pirneam Lecythum 1580. in Folio.

Cité Tom II. — 180. 184. 185. 187. 188

Plutarchi Chæronenſis, operum quæ extant, omnium &c. Lutetiæ Pariſiorum, typis regiis, apud Societatem Græcarum editionum 1624. in Folio.

Cité Tom. I. 39. 59. 60. 61. 64. 70. 82. 84. 87. 89. 94 99. 183. 190. 198. 199. 200. 203. 206 207. 209. 210. 214. 225. 233. 243. 244 248. 259. 261. 267. 268. 275. 276. 278 282. 286. 287. 288. 290. 292 299.

Tom. II. 138. 158. 159. 160. 161. 173. 174. 175 176. 178. 181. 182. 183. 184. 185. 187 188. 192. 193. 199. 201. 203. 204. 205 206. 207. 209. 210. 211. 218. 219. 220 221. 225. 236. 238. 243. 263. 266. 269 270. 271. 272. 273. 279. 280. 282. 283 285.

Porphyrii in decem prædicamentis liber, ſeu potius pars libri de prædicabilibus, Antonio Gogavino Gravienſi interprete, nunc primum editus. Venetiis apud Vincentium Valgriſium, 1563. in 4to.

— — De la vie de Pythagore, voyez Jamblique.

Cité Tom. I. — — 43. 94. 234

Porphyre, Des choſes ſenſibles qui menent aux intelligibles.

Cité Tom. II. — — — 184

Prevôt, Traduction des lettres de Ciceron à diverſes perſonnes.

Cité Tom. II. — — — 136

Digitized by Google

Q.

Quintiliani (M. Fabii) de inſtitutione oratoria libri XII - - - per Petrum Burmannum, Lugduni Batavorum, apud Joannem du Vivie, 1720, in 4to. 2 Tomes. & 3. avec les déclamations.
Cité Tom. II. — — 140. 226. 227. 263. 279

R.

Rabelais (Maître François), Oeuvres, nouvelle édition, à Amſterdam, chez Henri Bordeſius, 1711. in 8vo. 3 Vol.
Cité Tom. I. — — — 295

Reid, an inquiry into the human mind on the principles of common ſenſe, Edimburgh, Printed for A. Millar, London, and A. Kincaid & J. Bell, Edinburgh. 1764.
Cité Tom. I. — — — 86. 306
Tom. II. — — 175

Reimarus, Diſſertations ſur les principales vérités de la religion naturelle.
Cité Tom. II. — — — 225

S.

Savérien, Hiſtoire des Philoſophes anciens.
Cité Tom. I. — — 255

Sainte Croix (Mr. le Baron de), Examen des Hiſtoriens d'Alexandre le Grand. A Paris chez Deſſain Junior, 1775. in 4to.
Cité Tom. I. — — 11

— — Ézour-Védam, ou ancien Commentaire du Védam &c. Yverdon, de l'imprimerie de Mr. de Felice, 1778. in 12mo. 2 Tomes.
Cité Tom. II. — — 206

Senecæ (L. Annæi) Philoſophi opera, quæ extant, omnia: a Juſto Lipſio emendata &c. Antverpiæ, ex officina Plantiniana, apud Joannem Moretum, 1605. in Folio.
Cité Tom. I. 43. 44. 49. 50. 54. 97. 100. 103. 248
Tom. II. — 206. 207. 213. 215. 255. 281

Les œuvres de Séneque le Philoſophe, traduites en François par feu Mr. La Grange &c. A Paris, chez les Freres de Bure, 1778. in 12mo. 6. Tomes.
Cité Tom. II. — — — 255

Digitized by Google

Sexti Empirici opera Græce & Latine - - - Græca ex manuscriptis codicibus castigavit - - - Jo. Albertus Fabricius. Lipsiæ, sumptu J. Friderici Gleditschii B. Filii, anno 1718. in Folio.
Cité Tom. I. 19. 33. 34. 46. 58. 64. 73. 74. 75. 76. 77 78. 79. 84. 86. 90. 91. 102. 103. 104 147. 148. 149. 152. 153. 154. 155. 163 164. 165. 167. 180. 187. 192. 194. 195 196. 197. 206. 237. 249. 253. 256. 259 275. 279. 287. 289. 296. 303. 307.
Tom. II. 154. 164. 173. 176. 179. 183. 213. 214 224. 227. 239. 240. 247. 248. 262. 266 268. 272.

Simplicii Philosophi perspicacissimi clarissima commentaria in libros octo Aristotelis, de Physico auditu &c. Venetiis, apud Hieronymum Scotum, 1558. in Folio.
Cité Tom. II. — — 170. 194

— — magni Doctoris cognomento, commentationes acutissimæ in prædicamenta Aristotelis. Venetiis, apud Hieronymum Scotum, 1550, in Folio.
Cité Tom. I. — — — 92
Tom. II. — — — 242

— — Sur l'enchiridion d'Épictète, édition Grecque, à Venise, chez J. Antoine & Freres Sabio. 1528. in 4to.
Cité Tom. II. — — — 256

Stanlei Historia philosophica - - - - ex Anglico sermone in Latinum translata, &c. Lipsiæ, apud Thomam Fritsch, 1711. in 4to.
Cité Tom. I. — 148. 53. 100. 275
Tom. II. — — 149. 185. 242. 263

Stobæi (Johannis) eclogarum libri duo, quorum prior Physicas, posterior Ethicas complectitur; Græce edita, interprete Guilielmo Cantero &c. Aureliæ Allobrogum, pro Francisco Fabro Bibliopola Lugdunensi, 1609. in Folio.
Cité Tom. I. 194. 200. 207. 208. 276. 277. 286. 288 289.
Tom. II. 138. 148. 155. 183. 197. 200. 285

Strabonis rerum geographicarum &c. Typis Regiis, 1620.
Cité Tom. I. — — — 221

Suidæ Lexicon Græce & Latine, Cantabrigiæ, Typis Academicis, 1705 in Folio.
Cité Tom. I. — — 22. 294
Tom. II. — — — 157

Digitized by Google

T.

Taciti (C. Cornelii) opera quæ extant &c. Amſtelodami, apud Danielem Elzevirium, 1673.
Cité Tom. II. — — — 147

Tertulliani Redivivi opera, ſcholiis & obſervationibus nunquam ante hac editis illuſtrata &c. Auctore P. Georgio Ambianate Minorita Capucino &c. Pariſiis 1648. in Folio.
Cité Tom. I. — — 222. 265

Themiſtius, in Ariſtotelis Phyſicam &c.

Theophilus. Voyez Juſtini Philoſophi & Martyris &c.
Cité Tom. II. — — 154

Thucydides de Bello Peloponeſiaco, chez Henri Étienne 1588. Seconde édition Gréco-Latine.
Cité Tom. I. — — — 263

Timée de Locres, de l'ame du monde, avec la traduction Françoiſe & des remarques de Mr. l'Abbé Batteux. A Paris, chez Saillant, 1768. in 8vo.
Cité Tom. II. 173. 177. 178. 179. 185. 200. 202

Toland, lettres to Serena &c, London, printed for Bernard Lintot 1704. in 8vo.
Cité Tom. I. — — — 63

V.

Valerii Maximi dictorum factorumque memorabilium libri IX, cum Juſti Lipſii notis, Lugduni Batavorum, apud Franciſcum Hegerum, 1611.
Cité Tom. II. — — — 221

Varronis (M. Terentii) pars librorum quatuor & viginti de lingua Latina. M. Vertranius Maurus recenſuit. Lugduni, apud hæredes Seb. Gryphii, 1563.
Cité Tom. II. — — 241. 279

Virgilii Maronis opera &c. ad uſum Ser. Delphini. Amſtelodami. 1690.
Cité Tom. II. — — — 240

Vocabulaire (le grand) François à Paris, en différentes années, in 4to. 30. Tomes.
Cité Tom. II. — — 224

Digitized by Google

X.

Xenophontis Philosophi & Imperatoris clarissimi, quæ extant opera &c. Francofurti, apud Andreæ Wecheli hæredes, Claudium Marnium & Joannem Fabricium. 1596. in Folio.
Cité Tom. I. — — — 274
Tom. II. 140. 148. 151. 152. 153. 154. 155. 161 162.

— — Choses mémorables de Socrate, traduction de Charpentier, Amsterdam chez François Honoré & Fils 1745.
Cité Tom. II. — — 151. 153. 154

— — De l'expédition de Cirus & de la retraite des dix-mille, traduction de Mr. Larcher &c. à Paris. 1778.
Cité Tom. II. — — — 140

Digitized by Google

TABLE

des matieres contenues dans ces deux volumes.

A.

Abſtraction I. 40.

— — — Nous mene à la connoiſſance de la matiere premiere II. 180.

Académiciens (Philoſophes), ſoutiennent que la vérité eſt introuvable I. 73. 186. 215. & ſuiv. 246. II. 78

— — — ſeulement dans les queſtions philoſophiques I. 195. 245. II. 163. 164

— — — ſuivent Platon & ne veulent pas l'avouer I. 186. 218. II. 236. 237.

— — — diſent que la maxime: *il n'y a rien de certain*, n'eſt que probable I. 197. II. 106.

— — — qu'elle a été enſeignée par les Anciens I. 280. II. 42. 43. 79.... 83.

— — — ſont fort laborieux I. 245.

— — — raiſons qu'ils alléguent en faveur de leur méthode de diſputer pour & contre. I. 245. 246.

— — — les Stoiciens la blâment & la ſuivent. II. 248.

— — — vraie ſignification de leur doute. I. 245. 246. II. 102. 163.

— — — de leur *époque*. II. 102.

— — — ces Philoſophes ont des dogmes qu'ils tiennent pour probables, non pour certains I. 247. II. 106. 107.

— — — ont des regles qu'ils ſuivent II. 265. 266.

Digitized by Google

Académiciens, tiennent le premier rang parmi les Philosophes. I. 248.
— — — cachent leur doctrine I. 280. 285. II. 72. 233.
— — — en quoi ils different des Sceptiques I. 74. 188. 197.
— — — — — — des Dogmatiques. II. 130.
— — — leur sentiment sur les biens & sur les maux. I. 74. 75. 246.
— — — sur les perceptions. I. 75. 191. 122. 123. 125. 126. 128 129. 145. 185. 206. II. 60. 107. 236. 237.
— — — anciens, permettent d'ajouter foi aux choses douteuses. II. 108.
— — — leur sentiment sur le souverain bien II. 122.
— — — sur les passions II. 126.
— — — nouveaux, ne permettent pas d'ajouter foi aux choses douteuses II. 108.
Académie, Gymnase à Athènes II. 19. 157.
— — maison de campagne de Ciceron I. 8.
Académies, sectes de la Philosophie Académique, combien il y en avoit I. 73. 108. 182. 249. 251. II. 12. 28.
Académique, Philosophie, pourquoi Ciceron la préfere. I. 4. II. 38. 39. 75. 76.
— — — confond le vrai avec le faux II. 73.
Académiques (les livres) de Ciceron; leur histoire. I. 1-10. 258.
— — — quand composés II. 220.
— — — touchent toutes les questions philosophiques I. 17. 257.
— — — de Valence I. 232.... 274.
Acataleptique. I. 150.
— — — en quoi il differe de l'incertain. II. 232 II. 55.
Acquiescement I. 152. 243. 299.
— — — s'il est volontaire I. 35. 36. 90. 243. 299. II. 25. 58. 59.
— — — exposé symboliquement I. 152. II. 132.
Acrion Pythagoricien. I. 93.
Actes. I. 26.
— — D'où ils dépendent. I. 27.
Actions, surquoi l'on doit les régler I. 242. 243. II. 55. 99. 100. 102. 104. 105.
— — résultent de la perception & de l'appétit. I. 244.
— — si la certitude est nécessaire pour agir. II. 104. 105.
Admete. I. 145. 163. 237.
Affections de deux sortes. I. 271.
Air est un élément II. 19. 112. 192. 193. 276. 277.
— — — actif. II. 190. 193.
Alceste I. 145. 163. 237.

Digitized by Google

ALCMEON II. 68. 92.
ALEXANDRE, ſi ſa lettre à Ariſtote eſt authentique I. 13.... 15.
ALEXINUS Philoſophe II. 28.
AMAFANIUS Épicurien II. 7.
Ame II. 210.
— toute ame eſt le principe du mouvement I. 25. 82.
— ſi toute ame eſt immatérielle I. 25. 82. 198. 296. II. 25.
— celle des hommes, quelle eſt ſa nature II. 116. 117. 276. 277.
— — ſes parties I. 198. 199. II. 116. 286.
— — peut être affectée en trois manieres I. 243.
— ame du monde II. 20. 199.... 204. 278. 279.
— compoſée de l'eſſence Divine & de l'ame brute de la matiere II. 200. 202.
— cette ame brute eſt éternelle II. 199. 200.
— ſi dans les deux forces de ces deux ames on trouve la peſanteur & la projection II. 204. 205.
ANACHARSIS nie tout criterium I. 111.
Analogie, ſens de ce mot I. 91.
— — nous mene à la connoiſſance de la matiere premiere II. 179.
ANAXAGORE II. 27. 43. 150.
— — — ſes ſentiments I. 113. 182. II. 80. 112. 268. 271.
— — — Maître de Socrate I. 174. II. 150.
ANAXARQUE nie tout criterium I. 111.
— — — en admet un I. 148.
— — — enſeigne que tout reſſemble à une comédie I. 113.
ANAXIMANDRE poſe pour principe de l'univers l'infinité de la nature II. 112. 267. 268. 269. 270. 273.
— — — — partie de ſa Phyſique II. 273. 274.
ANAXIMENE veut que l'air ſoit le principe de l'univers II. 112. 211. 274.
ANDRONICUS de Rhodes adopte ſans examen les lettres d'Alexandre & d'Ariſtote I. 13.
Anciens, découvertes qu'on leur attribue I. 44. 57. 86. 148. 165. II. 204.... 209. 223. 280.
— — croient la matiere éternelle II. 199. 270.
Anepinoete, ſens de ce mot I. 154.
Animal, en quoi il differe des êtres inanimés I. 124.
Antécédent dans le ſyllogiſme hypothétique II. 256. 257.
Anticipatio, ſens de ce mot I. 56.
ANTIPATER Stoïcien I. 224. II. 45. 52. 106. 131.

***

Digitized by Google

ANTIOCHUS Philosophe I. 5. 73. 125. 221. 224. II. 11. 12. 27. 36. 40. 41. 46. 65. 73. 75. 78.... 80. 97. 98. 101. 110. 123. 124. 125. 127. 128.
— — — ſes ſentiments I. 76. 134. 255.... 257. II. 53. 77. 106. 107. 108. 122. 126. 130. 131. 221. 238.
Antipodes crus par les Stoïciens II. 116.
Apeiron, ſens de ce mot II. 269. 270.
Aphaſie, ſens de ce mot I. 194.
Aphormè, ſens de ce mot I. 291.
Aporétiques ou Aporématiques, Philoſophes I. 177.
Appétit I. 207. 243. II. 51. 264.
— — ſi c'eſt une approbation I. 203.
Approbatio, ſens de ce mot I. 35.
— — ſi elle dépend de notre volonté I. 35. 90. 161. 202.... 204. 288. II 58. 59.
Aproptoſie, ſens de ce mot I. 288.
Arc-en-ciel, phénomene expliqué par les Anciens II. 206. 207. 208.
ARCESILAS Académicien II. 23. 27. 43. 44. 73.
— — — ſon Académie dite moyenne ou ſeconde I. 73. 75. 182. 183. 188. 278.
— — — ſes ſentiments I. 75. 76. 121. 123. 181. 183. 185. 186. 187. 188. 189. 192. 278. 280. 281. II. 28. 72. 77. 83.
ARCHELAUS maître de Socrate II. 150.
ARCHIDAMUS Logicien II. 131.
ARCHIMEDE II. 111.
ARCHITAS Pythagoricien I. 92. 93.
ARISTE Philoſophe II. 11.
ARISTIPPE fondateur de la ſecte Cyrénaïque I. 258. II. 128.
— — — ſes ſentiments I. 258.... 263. II. 122. 276.
ARISTODEME d'Égée, Académicien & Platonicien II. 236.
ARISTON Philoſophe I. 76. 222. II. 42. 116.
ARISTOTE I. 3. 42. II. 123. 124. 127. 130. 157.
— — — ſi ſa lettre à Alexandre au ſujet de l'édition de quelques ouvrages, eſt authentique I. 11.... 13.
— — — ſtyle de ſes lettres véritables I. 14. 15.
— — — ſa maniere d'enſeigner I. 9. 10.
— — — ſes ouvrages jugés I. 10. 11.
— — — ſes catégories I. 43. 92.
— — — ſon éloquence II. 113. 279.
— — — ſon mérite comme Aſtronome I. 11.
— — — affecte de mal comprendre les anciens Philoſophes I. 65. 106.

Digitized by Google

ARISTOTE attaque les idées de Platon I. 65. 71. 179. 278. II. 22. 212.
— — — croit l'éternité du monde I. 71.
— — — eſt dogmatique I. 73.
— — — fait l'ame incorporelle & principe du mouvement I. 82.
— — — ſa doctrine ſur la Divinité II. 212.
— — — ſes penſées ſur le mouvement I. 28. 82.
— — — entend quelquefois la mobilité par le mot mouvement I. 25.
— — — emprunte bien de choſes des Pythagoriciens I. 43. 92. 93. II. 169.
— — — ſon ſentiment ſur le criterium de la vérité I. 139.
— — — — — ſur le ſouverain bien II. 123.
— — — ſa cinquieme eſſence II. 19. 25. 196. 268.
— — — — — rejetée par Zénon II. 25.
— — — — — ſi Platon la reconnoit II. 194.
ARISTOXENE emprunte beaucoup des Pythagoriciens I. 93.
Art
— défini I. 204. 290. II. 226. 227.
— aide des ſens II. 47. 48. 89.
— ſi l'art peut exiſter ſans des connoiſſances certaines I. 233. II. 49. 104. 131... 133.
— diviſion des arts II. 49. 227. 228.
— arts, nouveaux ſens II. 55.
ARTEMON, ſon recueil des lettres d'Ariſtote I. 12.
ASCLEPIADE Médecin, ſes ſentiments I. 135. 166.
Aſſenſio, ſens de ce mot I. 35. 75.
— — ſi elle dépend de notre volonté I. 35. II. 25.
Aſtres, leur formation II. 274. 277.
Aſtronomie, juſqu'à quel point il faut l'étudier II. 151. 152. 153. 156.
— — — cultivée par Ariſtote I. 11.
Ataraxie, ſens de ce mot I. 76. 194.
Attraction (force d'), ſi elle étoit connue des Anciens II. 204. 268.
Attractions vaines, ſens de cette expreſſion I. 87. 88.
Atomes, s'ils peuvent former l'univers II. 117.
— — ceux d'Épicure déclinent ſans cauſe II. 141. 142. 144.
AULU-GELLE adopte ſans examen les prétendues lettres d'Alexandre & d'Ariſtote I. 13.
Averſion I. 207.
Axioma, ſens de ce mot II. 241... 243.

Digitized by Google

B.

Biens, leur diviſion ſelon les Diſciples de Platon II. 15. 16.
— — du corps II. 15.
— — de l'eſprit II. 15.
— — de la fortune II. 16.
— — la vertu eſt le ſeul bien, ſelon les Stoïciens II. 23.
— — diviſion Stoïcienne des autres choſes qu'on appelle communément des biens II. 23. 24.
Bien (ſouverain), opinions à ce ſujet II. 121... 125. 128... 130. 146. 212... 215. 276.

C.

CALLICRATE Artiſte II. 279.
CALLIPHON, ſon ſentiment ſur le ſouverain bien II. 122. 129.
Capacité I. 26.
— — ſa cauſe I. 27.
CARNEADE, Académicien I. 73. 215. 228. II. 28. 45. 73. 90. 94. 98. 99. 106. 108. 127. 222. 233. 238.
— — ſon Académie nommée nouvelle I. 74. 187. 215.
— — ſes ſentiments I. 75. 123. 125. 191. 215... 248. 285. II. 52. 73. 77. 83. 84. 101. 102. 105. 129.
Catalepſie I. 119. 121. 122. 150. 152. 153. 155. 156. 157. 211. 212. II. 26. 263.
— — differe de la Science I. 159. 212.
Catégories I. 43. 92.
CATON étudie le Grec dans ſa vieilleſſe II. 37.
Cauſes II. 140... 143.
Certitude I. 185. II. 163.
— — Morale I. 159. II. 165. 166.
— — Phyſique I. 159. 161. II. 165. 166.
— — Métaphyſique ou Mathématique I. 159. 161. II. 163... 165.
CHARMIDAS, ſon Académie I. 73.
CHRYSIPPE I. 190. 224. II. 94. 96. 127. 129. 130. 131. 260. 261.
— — — amaſſe des objections contre les ſens &c., & n'y répond pas ſuffiſamment I. 190. 191. II. 83. 90.
CICERON adreſſe ſes livres Académiques à Varron. I. 1... 16.
— — ſa lettre à Varron n'eſt pas une dédicace II. 135. 136.
— — exhorte Varron à écrire ſur la Philoſophie II. 6... 11.
— — ne perd jamais de vue la Philoſophie II. 10.
— — quitte la vieille Académie & s'attache à la nouvelle II. 11.
— — contribue à procurer l'honneur du triomphe à Lucullus II. 35.

Digitized by Google

CICERON justifie sa coutume d'introduire dans ses dialogues des personnages graves II. 36... 38.
— — défend la Philosophie Académique II. 38. 39.
— — continue le discours de Varron II. 27. 28.
— — répond à Lucullus II. 75... 134.
Clarté (la) ou l'évidence est ce qu'il y a de plus clair II. 46.
— — s'il faut parler en sa faveur II. 45. 46.
CLEANTHE Stoïcien II. 131.
— — veut que le Soleil soit le maître de tout II. 119.
— — de Samos connoit les deux mouvements de la Terre II. 206.
CLITOMAQUE, ou Clitomachus, Académicien I. 73. 248. II. 41. 45. 84. 101. 105. 127. 222.
— — ses sentiments I. 75. II. 99. 101. 102.
Cohésion, son principe est une force II. 193. 199.
Cometes sont des Planetes selon les Pythagoriciens I. 10.
Comparaison (la) de deux idées differe de l'acte de les avoir ensemble I. 155.
Conduite, réglée sur la probabilité I. 123. 125. 130. 192. 228. 233. 243. II. 99. 100. 105.
Confirmation & non-confirmation, sens de ces mots selon Epicure I. 138.
Connexes, propositions II. 98. 256. 263.
Connexe, sorte de syllogisme autrement dit hypothétique II. 96. 97. 256... 262.
Connoissances (nos), leur origine I. 24. 25. 200. II. 163.
— — — leur commencement & leurs progrès II. 54.
— — — quelques-unes acquises par le ministere des sens I. 32. 200.
— — — d'autres par nos affections internes II. 34.
— — — Historiques I. 160.
— — — Physiques I. 160.
— — — Métaphysiques ou Mathématiques I. 160.
Conséquent dans le syllogisme connexe ou hypothétique II. 256. 257.
Consuetudo, en Grec *synetheia*; sens philosophique de ce mot I. 203.
Corps
— sens de ce mot II. 17. 183... 185.
— naturel est ce qui renferme le principe du mouvement, c'est à dire la mobilité I. 25.
— principes des corps II. 17. 185.
CRANTOR, conserve la doctrine de Platon II. 22.
— — son traité de l'affliction II. 126.
CRATES conserve la doctrine de Platon II. 22.

Digitized by Google

Criterium, ſens de ce mot I. 77.
— — — *per quod* ſe prend en trois ſens I. 78.
— — — quelques Dogmatiques nient tout criterium I. 111.
— — — eſt la raiſon, ſelon les diſciples de Thalès I. 113.
— — — eſt la raiſon commune, ſelon Anaxagore I. 113.
— — — eſt la raiſon cultivée par les études, ſelon les Pythagoriciens & Philolaus I. 113.
— — — eſt la raiſon ſcientifique, ſelon Parménide I. 113. 114.
— — — eſt la droite raiſon, ſelon Empédocle I. 114.
— — — eſt la raiſon commune & divine, ſelon Héraclite I. 114. 115.
— — — eſt la raiſon, ſelon Démocrite, ou ce ſont les apparences, les notions, & les perceptions I. 114. 118.
— — — eſt la raiſon, ſelon Platon I. 119. 177. II. 130.
— — — des choſes intelligibles eſt la raiſon perfectionnée par la ſcience; & pour les choſes ſenſibles ce ſont les ſens auſſi perfectionnés par la ſcience, ſelon Speuſippe I. 120.
— — — des choſes intellectuelles eſt la ſcience, & pour le reſte ce ſont les ſens, ſelon Xénocrate I. 121.
— — — eſt la catalepſie, ſelon les Stoïciens I. 121. 122. 141. 145. 205. 293.
— — — eſt la droite raiſon, ſelon d'autres Stoïciens I. 214.
— — — ſont nos modifications, ſelon les Cyrénaïques I. 131. 258... 260. 305. II. 48. 83. 130.
— — — ſont les ſens, ſelon Antiochus, Épicure, & d'autres I. 134. II. 130.
— — — eſt l'évidence, ou la perception, ſelon Épicure I. 135. 139.
— — — — — ou les ſens, les affections & les prénotions, ſelon le même I. 263.
— — — ſont les ſens pour les choſes ſenſibles, & l'entendement pour les choſes intellectuelles, ſelon Ariſtote & les Péripatéticiens I. 139. 171. 179.
— — — eſt l'apparence pour la conduite, ſelon les Sceptiques I. 195.
— — — eſt la probabilité, ſelon les Académiciens I. 123. 192. 216. 228. 242.
— — — remarques ſur le criterium I. 238. 297.
Cumanum, terre de Ciceron I. 5.
Cyrénaïques
— — — leurs ſentimens I. 131. 134. 258... 260. 305. II. 48. 83. 122.

Digitized by Google

D.

DAMON Muſicien II. 150.
DAVISIUS, interprete de Ciceron II. 137. 138. 147. 148. 167.
Définitions II. 61. 62. 230.
DEIPHILUS II. 240.
DEMETRIUS de Phalere, on lui attribue fauſſement un traité ſur l'élocution I. 14.
DEMOCRITE II. 7. 27. 43. 69. 70. 173. 174. 175. 231.
— — — ſon ſentiment ſur le criterium de la vérité I. 118. 119. 182. II. 81.
— — — veut que le plein & le vuide ſoient les principes de l'Univers II. 112.
— — — ſa doctrine II. 117. 118. 268. 275. 276.
Démonſtration, définie II. 51. 228. 229.
— — — ne peut exiſter avec des perceptions douteuſes II. 52.
DENIS d'Héraclée I. 221.
DESCARTES I. 148. II. 223.
Dialectique, voyez Logique.
Dieu, premier principe du mouvement I. 25.
— — exempt de tout changement I. 29.
— — un des principes de tout II. 197.
— — forme le monde II. 199.
DICEARQUE, ſon ſentiment ſur l'ame des hommes II. 116.
Différences entre les Académiciens & les Sceptiques I. 74. 188. 197.
DIODORE I. 76. II. 82. 122. 131.
DIODOTE Stoïcien, précepteur de Ciceron II. 110.
DIOGENE Stoïcien II. 98. 127.
— — — d'Apollonie, ſa Phyſique II. 277.
DIONYSIDORE nie tout criterium II. 111.
Disjonctives, propoſitions II. 97. 261. 263.
— — — ſyllogiſmes qu'on en tire II. 261. 262.
Diſpoſitions I. 26.
— — — leurs cauſes I. 27.
Divines (choſes) quelles elles ſont, ſelon les Anciens II. 153.
Doctrine (la double) des Anciens II. 233... 236.
Dogmatiques, I. 73. 274.
— — — prétendent avoir trouvé la vérité I. 73.
— — — quelques-uns nient tout criterium I. 118.
— — — d'autres en admettent un I. 111.
— — — quel eſt ce criterium I. 111.
— — — leurs prétentions II. 109.
Doute univerſel, à quoi il a abouti II. 163... 166.

Digitized by Google

E.

Eau, un des éléments II. 19. 112. 192. 193. 276.
— est un élément passif II. 193.
Echecrate, Pythagoricien I. 93.
Éclectiques, secte Philosophique I. 271.
Effets I. 26.
Eidos, sens de ce mot I. 50. 97. 98.
— — son étymologie II. 188.
Eidothee, Fille de Protée II. 179.
Éléatique, secte Philosophique II. 125.
Electre I. 143. 144.
Éléments II. 19. 111. 112. 192. 193. 276.
— — si l'élément differe du principe II. 192. 193.
— — si la terre & l'eau sont des éléments II. 193. 194.
Élius (Lucius) Stilo Preconinus II. 9. 146.
Éloquence (l') est une vertu II. 7. 140.
Empedocle. II. 27. 43.
— — — ses sentiments I. 112. 116. 182. II. 81. 112. 268. 276.
Emphasis, sens de ce mot I. 204. 289. 290.
Enargeia, sens de ce mot I. 135. 149. 166.
Énergie, synonyme d'idée chez Aristote I. 177.
Enfants, ont les organes des sens foibles, aussi bien que le jugement & la mémoire I. 32.
Ennius. II. 90. 91.
Ennoia, sens de ce mot I. 61. 104.
Ens, terme non adopté par les Latins I. 100.
Entelechia, sens de ce mot I. 82.
— — — synonyme d'idée chez Aristote I. 277.
Entendement, son objet I. 99. 100. 107. 139. II. 179.
Éphectiques, nom des Pyrrhoniens I. 73.
Epictete. I. 223. 224.
Epicure. I. 73. 263. II. 7. 104. 173.
— — — invente le mot *prolepsis* I. 102.
— — — ses sentiments I. 135. 167... 171. 200. 263... 271. II. 7. 8. 85. 87. 97. 101. 116. 122. 128. 130... 141. 142. 174... 176. 268. 276.
Épicuriens II. 118.
— — — mauvais écrivains I. 21. 81. 138.
— — — ont leur doctrine secrete II. 235.
Époque, explication de ce terme I. 76. 239. II. 72. 102.
— — a deux sens I. 241.

Digitized by Google

Époque, image de l'époque I. 244.
— — nécessaire, selon les Académiciens & les Sceptiques I. 122. 123. 239... 242. II. 77. 78 &c.
Érétriens, secte Philosophique II. 125.
ESCHINE Académicien II. 222.
Espace divisible à l'infini II. 19.
Espece, formation de l'idée d'espece I. 40. 42.
Esprit, principe du mouvement I. 25. 82.
— — foible dans les enfants I. 32.
— — passif dans ses perceptions I. 32. 45.
— — — — & dans l'approbation des perceptions I. 35.
— — actif, en quoi I. 39. 40. 45.
— — l'esprit seul apperçoit I. 45. 94.
— — il est le seul juge de la vérité I. 178. II. 21.
— — le nôtre est un sens II. 54.
— — aime les connoissances II. 54.
Essence (la cinquieme) d'Aristote II. 19.
— — les astres en sont formés II. 19.
— — & les ames aussi II. 19. 25. 196.
— — rejetée par Zénon II. 25.
— — ou, selon lui, c'est le feu II. 216.
— — si Platon l'admet II. 194.
Ethos, sens de ce mot I. 58.
Etre & non-être I. 54. 63. 64. 99. 147.
Etre éternel, sa notion développée II. 278.
Étymologie II. 21.
— — — du mot matiere II. 172.
— — — du mot *Eidos* II. 188.
— — — du mot *Species* II. 188.
— — — du mot éther II. 195. 196.
EUCLIDE de Mégare II. 125.
EURIPIDE II. 92.
— — — son sentiment sur les principes de l'Univers II. 268.
EURISTEE II. 92.
EVANDRE Philosophe II. 45.
EVENUS Poëte II. 150.
Évidence (l') est ce qu'il y a de plus clair II. 46. 223.
— — s'il faut parler en sa faveur II. 45. 46.
— — montre le vrai tel qu'il est II. 63.
— — obstacles qu'elle rencontre II. 63.
Exercice (l') perfectionne les sens II. 47. 48.
Existence, définie I. 29.

Digitized by Google

Exiſtence des objets extérieurs miſe hors de doute par la perception I. 84. 85. 86.
Expérience, ſens philoſophique de ce mot I. 39.
— — — comment elle ſe forme I. 91. II. 225.

F.

Fabre interprete de Ciceron II. 166. 167.
Facultés I. 26.
— — naturelles de l'homme operent ſans le ſecours de l'art I. 30.
— — — — quelques-unes entiérement, les autres juſqu'à un certain point I. 30... 32.
Feu, principe de tout, ſelon les Stoïciens, II. 24. 216.
— — — — — & ſelon Parménide II. 188.
— — — — — & ſelon Héraclite II. 212. 216. 268.
— — ſans feu rien n'eſt viſible, ſelon Platon II. 198.
— — comment uni à la terre II. 198.
— — eſt un élément II. 19. 112. 192. 193. 276.
— — — — — actif II. 193.
— — formation du feu II. 273. 274.
Formation des choſes, enſeignée II. 54.
— — — — attaquée II. 89. 90.
Forme, ſynonyme d'idée, ſelon Ariſtote I. 277.
— — en quoi elle differe de l'idée I. 277.
— — cependant le mot idée ſignifie quelquefois forme II. 186. 187.
— — nommée qualité II. 20.
— — change la matiere & engendre les êtres II. 20. 185.
— — double ſens du mot forme II. 186. 187.
— — chaque forme a ſa forme II. 187.
— — forme des formes, nom donné à l'ame humaine II. 186.
— — — — — & même à la Divinité II. 186.
— — la forme par elle-même ne peut pas revêtir la ſubſtance II. 197.
— — Formes des perceptions II. 71. 232. 233.

G.

Genre, comment ſe forme l'idée de genre I. 43. 44.
Géometres & leurs principes II. 110. 111. 164. 165.
Géométrie, juſqu'à quel point il faut l'étudier II. 151. 153. 156.
Gorgias ne reconnoit aucun criterium I. 111.

Digitized by Google

H.

Habitude, définie I. 205.
Hecube II 240.
Hegesinus Philosophe II. 45.
Helene I. 128. 145. 235.
Heraclide de Pont, son sentiment sur les principes de l'univers. II. 168.
Heraclite place le Criterium de la vérité dans la raison commune & divine I. 116.
— — — & dans le consentement général I. 117.
— — — veut que le feu soit le principe de l'Univers II. 112. 267. 268.
— — d'Tyr, ami du Philosophe Antiochus II. 41.
Hercule I. 144. 145. 163. 237. II. 92.
Herillus, disciple de Zénon II. 125.
— — — son sentiment sour le souverain bien II. 125.
Hermagoras I. 294.
Hicetas de Syracuse attribue le mouvement à la Terre II. 116.
Hieronymus Philosophe
— — — — son sentiment sur le souverain bien II. 122.
Hipparque Pythagoricien II. 235.
Hippasus II. 267.
Homere, chef des Pyrrhoniens I. 182. 279.
— — son sentiment sur les principes de l'univers II. 268.
— — le tire des Egyptiens II. 269.
Horme, sens de ce mot I. 291.
Hortensius, sa grande mémoire II. 24
— — — — titre d'un ouvrage de Ciceron II. 37.
Hyle, remarques sur ce mot II. 172. 173.
Hypothétique, syllogisme II. 256.
Hypotyposes Pyrrhoniennes de Sextus Empiricus I. 18.

I.

Idée, définie I. 40. 96. 141. 178. 179. II. 21.
— d'espece, comment elle se forme I. 40.
— origine des idées I. 44. 47. II. 124
— en quoi les idées different des perceptions I. 44.
— idées dans l'Etre suprême I. 48. 53. 97.
— — de Platon I. 49. 63. 64. 65. 67. 69. 105. 106. 107. 276. 277.
— — — — attaquées I. 65. 71. 179. 278. II. 22. 212.
— trois ordres d'idées I. 49.

Digitized by Google

IDEES, entant que modeles I. 48. 49. 51. 52. 53. 71. 94. 95. 96. 108.
— — entant qu'elles ſont dans les objets I. 49. 50. 53.
— — entant qu'elles ſont en nous I. 48. 50. 54. 72. 96. 104. 107.
— — innées de Deſcartes I. 57.
— — — de ſes Diſciples I. 101.
— idées acquiſes par l'inſtruction I. 61. 104.
— Philoſophiques I. 61.
— parfaites I. 61.
— imparfaites I. 61.
— — — ſources de diſputes I. 72.
— les hommes peuvent-ils avoir des idées parfaites? I. 72.
— avoir deux idées n'eſt pas les comparer I. 155.
— idées claires, diſtinctes, adéquates I. 160.
— idée ſelon Ariſtote I. 275. 276. II. 225.
ILIONE II. 91. 240.
Imagination, définie I. 37.
— — — ce qu'elle a de commun avec la mémoire I. 37.
— — — en quoi elle differe de la mémoire I. 37.
— — — créatrice I. 38. 39.
Immatérialité, dans le ſens moderne inconnue aux Anciens II. 182.
Impaſſibilité, ſens philoſophique de ce mot II. 122.
Impreſſions des objets extérieurs I. 32. 33. 34.
— — — ne dependent pas de nous I. 35.
— — — de nos affections internes I. 34.
Incertain I. 232. 239. 298.
— — ſi tout eſt incertain II. 28. 107.
— — differe de l'acataleptique I. 232. II. 55.
Incertitude enſeignée I. 184.
Indiſcernables (principe des) I. 225. II. 88. 208.
Indolence, ſens philoſophique de ce mot II. 122.
Inexplicables, arguments I. 226. II. 96. 244... 255.
Ingenium, facultés que ce mot comprend II. 167.
Inſcience II. 26.
Inſtinct I. 30.
Intelligence, ſon objet I. 99. 100. 107. 139. 276. II. 179.
— — — parfaite & éternelle II. 20.
— — — ſi le monde peut avoir été formé ſans elle II. 113. 114. 117.
— — — ſes facultés ou vertus II. 215.
Interregatio, ſens philoſophique de ce mot I. 102.

Digitized by Google

Interrogatio, les Anciens disputoient par interrogation I. 103. II. 243. 254.
Jugement, ce que tout jugement suppose I. 77.
— — — est ou pratique ou théorique I. 78.
— — — doit être suspendu I. 122. 123. 239... 242. II. 77. 78 &c.
— — — suppose une comparaison I. 155.
— — — vrai ou faux I. 265. 269.
— — — né des sens II. 20.

L.

Lacyde Philosophe II. 45.
Leibnitz I. 148. 160.
— — ses Monades II. 206. 209.
— — sa raison suffisante II. 108. 209.
— — son Optimisme II. 209. 272.
Lettres d'Alexandre & d'Aristote, si elles sont authentiques I. 13... 15.
Leucippe pose pour principes de l'Univers le plein & le vuide II. 112.
Locke I. 44. II. 223.
Logicien, honoraire qu'on lui donnoit II. 98.
Logique, partie de la Philosophie I. 174.
— — négligée avant Socrate I. 175.
— — inventée par Socrate I. 175.
— — si elle est certaine I. 217. 266. II. 93. 253.
— — abrégé de Logique II. 21.
— — est une vertu II. 7. 139.
Lucullus, titre d'un des livres Académiques de Ciceron I. 4.
— — — ce que ce livre contient I. 7. II. 29... 33.
— — — éloge du Romain qui portoit ce nom II. 33... 36. 219. 220. 221.
— — — ne répond pas aux espérances des Romains II. 218.
Lune, sa formation II. 274. 275. 276.
Lycurgue II. 126.

M.

Maniaques, leurs visions II. 66... 68. 91... 93.
Manuce (Paul) interprete de Ciceron II. 167.
Matiere, est inerte I. 25. II. 170.
— — est active selon quelques Philosophes II. 17. 181. 182. 281. 282.
— — destituée de forme I. 98. II. 19. 176. 177. 178.

Digitized by Google

Matiere susceptible de toutes sortes de changements II. 19.
— — divisible à l'infini II. 19.
— — sens de ce mot dans son acception la plus générale II. 171.
— — médiate ou éloignée II. 172.
— — immédiate II. 172.
— — premiere II. 173... 182. 191.
— — — — comme on la connoît II. 179... 181.
— — — — avoit une ame II. 181. 182. 198 200. 270. 271.
— — Étymologie du mot matiere II. 172.
— — éternelle, selon les Anciens II. 199. 270.
Mégariens, secte de Philosophes II. 125.
— — noms de cette secte II. 125.
— — les principaux Philosophes de cette école II. 125.
— — leur sentiment sur le souverain bien II. 125.
MELANTHIUS de Rhode Philosophe II. 45.
MELISSUS son opinion sur l'Univers II. 112.
Mémoire, définie I. 37. 204.
— — de deux sortes I. 37.
— — produit l'expérience I. 91. II. 225.
— — sa naissance II. 54. 225.
— — est une des choses comprises sous le nom *d'ingenium* II. 167.
— — ce qu'elle a & n'a pas de commun avec l'imagination I. 37.
— — ce qu'elle peut retenir II. 49. 103. 104. 263.
— — foible dans les enfants I. 32.
— — Mémoires prodigieuses II. 34.
— — si se souvenir est sentir I. 37. 38.
MENEDEME d'Érétrie II. 125.
MENELAS I. 128. 145. 325.
MENTOR de Bithynie chassé de l'école de Carnéade I. 248.
Métaphysique I. 52.
METRODORE de Chios II. 81. 83.
— — — sa Physique II. 277.
METRODORE I. 239. II. 45.
— — — ne reconnoît aucun criterium I. 111.
— — — enseigne que nous ne savons rien I. 113.
MITHRIDATE Roi de Pont II. 34. 35.
Monades obscurement indiquées par les Pythagoriciens & par Platon II. 206.
— — plus clairement par St. Augustin II. 209.

Digitized by Google

Monde, ſes parties II. 20.
— — ſes principes II. 17. 19. 169... 183. 185... 188. 189... 204. 266. 267.
— — ſon ame II. 20. 199. 204.
— — né de Dieu II. 199.
— — & Dieu lui-même II. 20. 209. 210.
MONGAULT (l'Abbé) Traducteur des lettres de Ciceron à Atticus I. 9... II.
MONIMUS ne reconnoît aucun criterium I. 111.
— — — prétend que tout reſſemble à une comédie I. 113.
Morale, partie de la Philoſophie I. 174. II. 14.
— — négligée avant Socrate I. 175.
— — — — — — — — qui l'invente I. 175.
— — celle des diſciples de Platon II. 15... 17.
— — la Morale eſt une vertu II. 139.
Mouvement, ſa notion générale I. 27. 82.
— — — ſa définition I. 28.
— — — — — — autre I. 29.
— — — ſon principe eſt immatériel I. 25. 82.
— — — ſon premier principe eſt Dieu I. 25.
— — — de la Terre, enſeigné par les Pythagoriciens I. 10.
— — — le mot mouvement pris pour mobilité I. 25.
MYRMECIDE Artiſte II. 114. 279.

N.

Noms Grecs introduits dans les arts & dans les Sciences I. 158.
— uſage des noms II. 225. 226.
Notions, ſens de ce mot, ſelon les Péripatéticiens I. 140.
— — — — — ſelon les Stoïciens I. 204.
— — — — — comment elles ſe forment en nous II. 49.
— — inutiles ſi elles ſont fauſſes II. 49.

O.

Objet de l'opinion I. 72. 99. II. 21.
— de l'entendement I. 71. 99. 107.
Objets extérieurs, leurs effets ſur les organes des ſens & ſur l'ame I. 32. 33. 34. 35.
— — — nous ſommes, par la perception, aſſurés de leur exiſtence I. 84. 85. 86.
OCELLUS Lucanus, ſes ſentiments ſur les principes de l'univers II. 268.

Digitized by Google

OLIVET (Abbé d') ſes penſées ſur les livres Académiques de Ciceron I. 6.
— — — — ſon explication d'un paſſage de Ciceron II. 194. 195.
Opérations I. 26.
Opinion, ou croyance des choſes incertaines I. 71. 121. 141. 178. 212. 292.
— — de deux ſortes I. 213.
— — ne roule ni ſur l'être, ni ſur le non-être I. 72.
— — ſon objet I. 73. 99. 178. 276.
— — le ſage doit-il ſe livrer aux opinions? I. 123. 183. 184. 185. 186. 222. 239. 299. 300. II. 77. 78. 83. 105. 108. 109. 110.
— — vraies ou fauſſes I. 137. 265. 269.
Oppoſition & non-oppoſition, ſelon Épicure I. 138.
Optimiſme II. 209. 272.
ORESTE I. 143. 144.
Organes des ſens I. 32. 33.
Origine de nos connoiſſances I. 24. 25. 32. 34. 199.
Ouvrages de Sextus Empiricus I. 18. 19.

P.

PANETIUS Stoïcien II. 104. 126. 221.
PARMENIDE II. 43. 81. 125.
— — — place le criterium dans la raiſon ſcientifique I. 116.
— — — veut que le feu ſoit le principe de l'univers II. 112.
— — — autres de ſes dogmes Phyſiques II. 275.
Paſſions, ſi les Anciens en privoient totalement les hommes II. 24.
— — naturelles & involontaires, ſelon les Anciens II. 24.
— — volontaires, ſelon Zénon, qui vouloit qu'on les détruiſit II. 24.
PEARCIUS interprete de Ciceron II. 168.
Penſée, ſens de ce mot, ſelon les Péripatéticiens I. 140.
Perceptions définies I. 33. 34. 84. 124. 200.
— — — expliquées ſymboliquement II. 132.
— — — viennent des ſens extérieurs & du ſens intime I. 34. 44. 87. 201. II. 48.
— — — ne dépendent pas de nous I. 35. 243. 288.
— — — ſi elles repréſentent exactement les objets qui les occaſionnent I. 35. 124. 126. 165. 216. 218... 226.

Per-

Digitized by Google

Perceptions, ſe montrent elles-mêmes, & montrent les objets qui les occaſionnent I. 84. 89. 124. 125. 165. 200.
— — — en quoi elles different des idées I. 44... 47.
— — — probables & improbables, ſelon les Académiciens I. 75. 123. 125. 126. 127. 142. 162. 188. 192. 197. 227.... 233. 234. II. 56. 99.
— — — également croyables, ſelon les Sceptiques I. 75.
— — — ſont plutôt des apparences, ſelon les Académiciens I. 85.
— — — cataleptiques I. 121. 122. 125. 142. 143... 146. 185. 186. 202. 205. 211. 219. 220. 251. 252. 303. II. 26. 45. 46. 83. 84. 99. 108. 263.
— — — — — — expliquées ſymboliquement II. 132.
— — — — — — ſi elles different des perceptions claires II. 57.
— — — acataleptiques I. 122. 125. 142. 143. 185. 186. 202. 219. 220. II. 99.
— — — probables, non combattues, & bien examinées I. 125. 128. 129. 163. 234... 239. II. 58.
— — — probables & non combattues I. 127. 128. 162... 165. 234... 239. II. 56. 102. 103. 105.
— — — vraies ou fauſſes I. 126. 142. 143. 197. 202. 216. 219. 221.., 226. 227. II. 58. 62. 85. 87. 101. 107. 230.
— — — tout à la fois probables & improbables I. 142.
— — — — — — vraies & fauſſes I. 143.
— — — ſi l'on peut ſaiſir les fauſſes II. 87.
— — — toujours vraies, ſelon Épicure I. 135. 220. 264. 265... 271. II. 85. 87.
— — — ſi les perceptions occaſionnées par les mêmes objets ſont les mêmes dans différentes perſonnes I. 133. 165.
— — — rationelles & irrationelles I. 201.
— — — artificielles & inartificielles I. 201.
— — — ſi elles ſont néceſſairement accompagnées de l'approbation I. 202... 204.
— — — ſi l'on peut prendre les fauſſes pour vraies II. 64...
— — — leurs apparences II. 71. 232. 233.
— — — les Académiciens attaquent les perceptions acquiſes par les ſens II. 236. 237.
Péripatéticiens II. 110. 128.
— — — diſciples de Platon comme les Académiciens II. 13. 14. 44. 157.
— — — leurs ſentiments II. 108. 123.

* * *

Digitized by Google

Péripatéticiens, attribuent une double doctrine à leur Maître II. 236.
Phantasia, sens de ce mot I. 34. 83. 86. 87. 88. 89. 94.
— — — étymologie de ce terme. I. 84. 85.
— — — terme équivoque I. 34. 83. 171.
Phantasma, sens de ce mot I. 81. 89.
Phantastique, sens de ce mot I. 89.
Phantasion, sens de ce mot I. 89.
Phénomene, sens de ce mot I. 285.
PHILOLAUS veut que la raison cultivée soit le criterium de la vérité I. 113.
PHILON I. 239. 249. II. 12. 42. 45. 46. 84. 107. 131.
— — son Académie I. 73.
— — ses sentiments I. 76. 183. 249... 255.
Philosophes Grecs, les traductions que nous en avons I. 18.
— — — — difficiles à entendre, pourquoi I. 20. 23.
— — — — avant Socrate négligent la Logique I. 175. II. 150.
— — — — — — — — & la Morale I. 175. II. 150.
— — — — — — — — s'attachent les uns à la Physique II. 150. 166.
— — — — — — — — — d'autres à la Politique II. 166.
— — — — — — — — — d'autres à la Logique II. 166.
— — (les) Épicuriens Romains écrivoient mal I. 21. II. 7. 138.
— — un Philosophe ancien ne pouvoit, sans crime, abandonner aucun dogme de sa Philosophie II. 52.
Philosophie, non expliquée en Latin avant Ciceron I. 3.
— — — Ciceron se propose d'en traiter toutes les parties I. 3. 4.
— — — — — l'explique avec trop de briéveté I. 22.
— — — — — préfere la Philosophie Académique, pourquoi I. 4.
— — — Varron écrit sur la Philosophie II. 148.
— — — Grecque cultivée par les Romains I. 17.
— — — — — oubliée du temps de St. Auguſtin I. 17. 18. 80.
— — — — — trop négligée à préſent I. 18.
— — — ancienne en Aſie I. 173.
— — — beaucoup plus moderne chez les Grecs I. 173.
— — — pourquoi I. 173.
— — — anéantie, comment I. 184.

Digitized by Google

Philoſophie, abrégé de celle de Platon II. 13... 21.
— — — — — — — — changements qu'elle ſouffre II 22... 27.
— — — étymologie du mot *Philoſophie* I. 28.
— — — parties de la Philoſophie I. 28.
— — — abrégé de la Philoſophie ancienne I. 23... 25.
— — — quels ſont les deux principaux articles de toute Philoſophie II. 53.
Phyſiciens I. 174. II. 42. 120.
Phyſique I. 14.
— — eſt une vertu II. 139.
— — s'il faut abandonner l'étude de la Phyſique II. 119. 153. 155. 156. 277.
— — abrégé de celle des diſciples de Platon II. 17... 24.
— — — de celle de pluſieurs Philoſophes II. 273... 277.
— — incertitudes de la Phyſique ancienne II. 110... 118.
PLATON prend le même mot en divers ſens I. 23. 81. 97.
— — définit l'imagination & la mémoire I. 37.
— — explique l'abſtraction I. 40.
— — — — & l'idée I. 40. 49. 50. 53. II. 21.
— — ſa diviſion des idées I. 44.
— — ſon ſentiment ſur les idées I. 64. 66. 105. 106. 107. 108. II. 22.
— — — — d'où il le tire I. 65.
— — — — ſi nous l'entendons bien I. 67. 68.
— — — — ne l'explique pas clairement, & pourquoi I. 70.
— — s'il invente le mot *idée* I. 66. 67. 95. 107.
— — ce qu'il entend par l'*être* & le non-*être* I. 54. 63. 64. 99.
— — réunit les parties éparſes de la Philoſophie II. 166.
— — ſon ſentiment ſur l'opinion I. 72. II. 21.
— — s'il doutoit de tout I. 73. 177. 183. II. 43. 44. 81. 82.
— — croit l'ame immatérielle & principe du mouvement I. 82. II. 25. 210.
— — donne à notre ame trois parties II. 116.
— — admet deux ſortes de mouvement I. 82.
— — emprunte bien de choſes des Pythagoriciens I. 93. II. 169.
— — ſon ſentiment ſur le criterium de la vérité I. 119. 134. 177 & ſuiv. II. 20. 21. 130.
— — abrégé de ſa Philoſophie II. 17... 21. 197. 198. 199... 204. 210. 211.

Digitized by Google

PLATON, chef autant des Péripatéticiens que des Académiciens II. 13. 14. 44 157.
— — changements faits à sa Philosophie II. 22... 27.
— — son opinion sur la formation du monde II. 112.
— — — — — sur le mouvement de la Terre II. 116.
— — a sa doctrine secrete II. 235.
PLUTARQUE adopte sans examen les lettres d'Alexandre & d'Aristote I. 15.
— — — s'il connoissoit la force centripete & la force centrifuge II. 205.
— — — explique l'arc-en-ciel II. 206. 207.
Poëtes I. 174.
POLEMON II. 108. 123. 124. 128.
— — — maître d'Arcésilas I. 73.
— — — conserve la doctrine de Platon II. 22.
Politique, sa partie qui regarde la religion, est la principale I. 174.
— — quatrieme partie de la Philosophie, selon les Péripatéticiens I. 175.
POLYDORE II. 91. 240.
POLYENUS Mathématicien II. 104.
POLYMNESTOR II. 240.
POSSIDONIUS I. 213.
POTAMON fondateur de la secte éclectique I. 271.
Pouvoir ou puissance, ce que ces mots signifient chez les Philosophes anciens I. 26.
Préteur, temps de le devenir II. 219.
PREVOT (l'Abbé), son explication d'un passage de Ciceron II. 136. 137.
Prénotions, sens de ce mot I. 56. 205. 270.
— — — sont certaines, selon Épicure I. 270.
— — — ce terme est équivoque I. 57.
PRIAM II. 240.
Principes
— — s'ils different des éléments II. 192. 193.
— — de l'Univers II. 17. 19. 111 112. 267. 268. 273... 277.
— — — — sont trois II. 197.
— — actif & passif II. 17. 170. 193. 268.
— — le principe de cohésion est actif II. 193. 199.
Probable II. 107.
— — de trois sortes I. 125. 127.
— — si on peut le connoître II. 55... 58. 72. 99.

Digitized by Google

Probable, s'il eſt la regle de nos actions I. 123. 125. 228. 236. 243. II. 55. 99. 100. 102. 104. 105.
PRODICUS Rhéteur II. 150.
Prolepſis, ſens de ce mot I. 56. 101.
— — ſon inventeur I. 102.
Prophetes I. 174. 274.
Propoſition, eſt ou vraie ou fauſſe II. 95.
Propoſitions disjonctives II. 97. 98 261... 263.
— — — connexes II. 98. 256. 263.
PROTAGORAS nie tout criterium I. 111.
— — — — veut que ce que chacun trouve vrai, le ſoit par lui II. 130.
— — — — a ſes ſecrets II. 235.
PROTEE I. 145. II. 179.
Puiſſance ou pouvoir, ce que ces mots ſignifient chez les Philoſophes anciens I. 26.
Puteolanum, maiſon de campagne de Ciceron I. 11.
PYRRHON, ſon ſentiment ſur le ſouverain bien II. 122.
Pyrrhoniens I. 73.
— — — en quoi ils différoient des Académiciens I. 74. Voyez Sceptiques.
PYTHAGORE fait l'ame incorporelle & principe du mouvement I. 82.
— — — ſa double doctrine II. 233.
Pythagoriciens (les) aſſurent que la raiſon cultivée par les études eſt le criterium de la vérité I. 113.
— — — leur opinion ſur les principes des choſes II. 112.
— — — — — — ſur les cometes I. 10.
— — — — — — ſur le mouvement de la Terre I. 10.
— — — leur ſilence II. 234.
— — — leur fidélité à cacher leur doctrine II. 234. 235.

Q.

Qualité, ſens de ce mot II. 18. 188. 189.
Qualités premieres & ſecondaires II. 19.
— — contraires, néceſſaires pour opérer les changements de nature II. 191.
— — — — quelles elles ſont II. 191.
— — — — appellées éléments II. 192.
— — — — ſont les Titans II. 192.
— — — — quelles ſont actives, & quelles paſſives II. 193.
— — les qualités ne ſont que cauſes ſecondes II. 197.

Digitized by Google

R.

Rabirius II. 7.
Raiſon (la) eſt le criterium de la vérité, ſelon qui, & dans quel ſens I. 113. 116. 118. 119. 120. 214.
— — humaine a deux parties, & quelles I. 178.
— — — — d'où & quand elle ſe forme I. 205.
— — ſuffiſante II. 208.
Raiſon commune & divine, ce que c'eſt I. 116. 117.
Répulſion II. 268.
Romains, n'avoient pas cultivé la Philoſophie avant Ciceron I. 3.
— — — (les ſavants) s'adreſſoient mutuellement leurs ouvrages I. 5.
— — — étudioient la langue & la Philoſophie des Grecs I. 17.

S.

Sage (le), s'il doit croire ce qui eſt douteux I. 121. 123. 184. 185. 213. 222. 300. II. 76. 77. 78. 84. 105. 108. 134.
— — — s'il ſait certainement qu'il ne ſait rien I. 197. II. 52. 106.
Sageſſe, définie II. 50.
— — ſi elle peut exiſter ſans quelques connoiſſances certaines II. 50. 52. 148.
Sceptiques I. 73. 177. 274.
— — — en quoi ils different des Académiciens I. 74. 284.
— — — autres noms qu'ils portent I. 73.
— — — enſeignent que la vérité exiſte, mais que l'homme ne peut pas la trouver I. 73. 74. 284.
— — — en quoi ils prétendent que l'on ne peut rien ſavoir de certain I. 195. 285. II. 163. 164.
— — — leur doctrine I. 74. 75. 193... 198. 223... 226. 228. 240. 242. 283... 285.
— — — ont Homere à leur tête I. 182. 279.
Science, ſens de ce mot I. 71. 108. 141. 152. 178. 208. 211. 291. II. 26. 162.
— — chez qui elle ſe trouve I. 121. 152. 159. 160. 208... 214.
— — en quoi elle differe de la catalepſie I. 159.
— — ſon objet I. 277. II. 21. 50.
— — expoſée ſymboliquement II. 131.
Scipion l'Africain II. 37. 44. 221.
Scyron Épicurien II. 104.
Seche, inſecte-poiſſon I. 187. 282.

Digitized by Google

Sens I. 32. II. 25.
— — définis I. 32.
— — leurs organes définis I. 32.
— — effets que les objets produiſent, moyennant les organes des ſens, tant ſur le corps que ſur l'ame I. 32... 35.
— — produiſent des connoiſſances obſcures I. 118.
— — ſi les hommes apprennent à ſe ſervir des leurs I. 30. 32.
— — ſont foibles dans les enfants I. 32.
— — n'apperçoivent rien I. 33. 45... 47. II. 21.
— — ſi tous les animaux reçoivent les mêmes impreſſions des mêmes objets qu'ils apperçoivent par le moyen des ſens I. 132. 133. 136. 165.
— — leur office I. 136. 264. II. 179. 224.
— — ſi les ſens trompent I. 265... 270. II. 47. 48. 84... 87. 99.
— — les arts & l'exercice aident les ſens II. 47. 48. 89.
Sens commun I. 55. 58. 100.
Sens intime I. 34. II. 255.
Sens philoſophique des mots — Abſtraction I. 40. — Admettre I. 75. — *Analogia* I. 91. — *Anepinoete* I. 154. — *Apeiron* II. 269. 270. — *Aphaſie* I. 288. — *Aphormè* I. 291. — *Approbatio* I. 35. — Aproptoſie I. 288. — *Aſſenſio* I. 35. — *Ataraxie* I. 76. 194. — *Axioma* II. 241... 243.
Catalepſie, *catalepte* &c. I. 150. 152. 153. 155. 156. — Confirmation & non-confirmation I. 138. — Corps II. 17. 183... 185. — *Criterium* I. 77. 78. 79.
Démonſtration I. 90.
Eidos I. 50. 97. 98. — *Emphaſis* I. 204. 289. 290. — *Enargeia* I. 135. 149. 150. 166. 223. — *Ennoia* I. 61. 104. — *Entelechia* I. 82. — Époque I. 76. — *Ethos* I. 58. — Expérience I. 39. 91.
Hormè I. 291.
Idés I. 40. 94. 106. 141. II. 21. — Impaſſibilité II. 122. — *Interrogatio* I. 102.
Notion I. 140.
Oppoſition & non-oppoſition I. 138.
Penſée I. 140. — Perception I. 34. — *Phantaſia* I. 34. 83. 86. 87. 94. — *Phantaſma* I. 87. 154. — Phantaſtique I. 89. — *Phantaſton* I. 89. — Phénomene I. 285. — *Proleſis* I. 101. 205. 154. 155. 156. 171. 270.
Qualité II. 18. 19. 20.

Digitized by Google

Sens I. 32 88. 201. 211. 287. II. 26. — Senſation I. 33. — Souvenir I. 37. — Soupçon I. 212. 292. — *Syncatathefis* I. 35. — *Synetheia* I. 58. 205.

Vaines attractions I. 87. 88. — *Virtus* II. 138.... 140. — *Viſum* ou *viſio* I. 34. 83.

SOCRATE I. 174. II. 14. 27. 43. 44. 116. 126.
— — — invente la Morale & la Logique I. 175.
— — — ſa méthode I. 175. II. 158. 159.
— — — conſéquences de cette méthode I. 176. II. 159.
— — — il fait ſeulement qu'il ne ſait rien I. 175. 182 II. 13. 81. 82.
— — — s'il parloit d'autre choſe que de Morale II. 13. 148... 157.
— — — s'il affirmoit quelque choſe II. 158. 159.
— — — s'il doutoit de tout II. 159... 163.
— — — ce qu'il penſoit des autres Sciences II. 12. 150... 156.
Soleil, ſa grandeur II. 87. 111. 116. 119. 120. 165.
— — ſa formation II. 274. 275. 276. 277. 285.
— — eſt immobile au milieu du monde, ſelon les Pythagoriciens I. 10.
SOLON I. 173.
Songes, s'ils different de ce qu'on voit en veillant II. 66... 68. 90... 93. 230. 231.
Sophiſte, ſens de ce mot II. 80.
— — caractere des Sophiſtes I. 11. 12. II. 156. 158.
Sorites II. 65. 93. 94. 105.
Soupçon, ſens de ce mot I. 212. 292. II. 27.
SOTION Philoſophe I. 148.
Species, étymologie de ce mot II. 188.
— — remarque ſur l'uſage de ce mot en Latin II. 211.
SPEUSIPPE Philoſophe II. 13.
— — — emprunte bien de choſes des Pythagoriciens I. 93.
— — — ſon ſentiment ſur le criterium de la vérité I. 120. 180.
— — — s'il conſerve la doctrine de Platon II. 22. 157.
SPHERUS Philoſophe, trait qui le regarde I. 299. 300.
STILPON Philoſophe II. 82.
Stoiciens I. 73.
— — leur ſentiment ſur le criterium de la vérité I. 121.
— — blâment la coutume des Académiciens & la ſuivent I. 248.

Digitized by Google

Stoïciens, ne s'écartent des Académiciens & des Péripatéticiens, que dans les termes II. 44.
— — leurs opinions I. 84. 86. 121. 124. 141... 146. 185. 186. 198 .. 214. 223... 226. 240. 243. 250. II. 23... 27. 77. 97. 104. 105. 113. 114. 116. 119. 125. 126. 168. 212. 215. 216. 217. 267. 279. 280.
Strabon, sa longue vue II. 86. 239.
Straton de Lampsaque abandonne la Morale & s'attache à la Physique II. 22.
— — — ses opinions II. 114. 281... 284.
Substance immatérielle, dans le sens moderne inconnue aux Anciens II. 182. 183.
— — active II. 170.
— — passive II. 170.
— — — exprimée par le mot matiere II. 171.
— — — par elle-même ne peut pas se saisir des formes II. 197.
Subſtratum II. 172. 178. 179.
Suspension de jugement I. 122. 123. 184. 239... 242. II. 76... 79. 266.
— — — cette expression a deux sens I. 241. II. 102.
— — — image qui la représente I. 244.
Syllogisme II 96 130.
— — — défini II. 228. 229.
— — — quelques-unes de ses formes II. 96. 256... 263.
Synetheia, sens de ce mot I. 58.

T.

Tact intérieur II. 48.
Terre, son mouvement I. 10. II. 116. 206.
— — un des éléments II 19. 112. 192. 276.
— — — — — passifs II. 193.
— — sans terre rien n'est tangible, selon Platon II. 198.
— — comment unie au feu II. 198.
— — sa figure II. 273.
Thales fait l'ame incorporelle & source du mouvement I. 82. 267. 268.
— — — veut que l'eau soit le principe de tout II. 112. 268. 273.
— — — apprend ce sentiment des Égyptiens II. 269.
— — — reconnoît que Dieu a tout formé II. 269.

Digitized by Google

THALES, les Phyſiciens de ſon école ſont les premiers à parler du criterium I. 113.
— — — — — — — — — — rejettent les ſens & adoptent la raiſon I. 113.
THEMISTOCLE, ſa grande mémoire II. 34.
THEODORE Géometre II. 150.
Théologie philoſophique I. 52.
Théologiens I. 174.
THEOPHRASTE I. 139. II. 108. 116.
— — — — enſeigne que la vertu ſeule ne ſuffit pas pour rendre l'homme heureux II. 22. 125.
TIMAGORAS Épicurien II. 85. 239.
TIMEE de Locres Pythagoricien I 93.
Tourbillon cauſé par la condenſation II. 277.
Traductions des Philoſophes Grecs I. 18.
Traités de Sextus Empiricus I. 18.
TURNEBE, interprete de Ciceron II. 138. 147.

U.

Univers, ſes principes II. 267. 268. Voyez principes.
Univerſaux I. 43. 179. 180.

V.

VALENTIA (Pierre Valence, ou de) ſa vie I. 307. 310.
— — ſes Académiques I. 173... 274.
— — — — — jugement qu'en porte l'Abbé d'Olivet I. 311.
VARRON compoſe un ouvrage pour l'adreſſer à Ciceron II. 2. 6.
— — — ne veut pas écrire ſur la Philoſophie II. 6. 11.
— — — écrit pourtant II. 148.
— — — quelques-uns de ſes ouvrages II. 9. 10. 146. 147.
Vérité, ſa marque diſtinctive I. 72. 111. 113. 114. 115. 118. 119. 120. 121. 122. 131. 134. 139. 141. 145. 171. 177. 179. 195. 205. 214. 216. 228.
— — introuvable, ſelon les Académiciens I. 73. 215. & ſuiv.
— — peut ſe trouver mais n'eſt pas encore trouvée, ſelon les Sceptiques I. 73. 74.
— — eſt trouvée, ſelon les Dogmatiques I. 73.
— — eſt cachée dans un puits profond I. 182. II. 27.
Verſions que nous avons des Philoſophes Grecs I. 18.

Digitized by Google

Vertus II. 7.
— — leur division, selon les Disciples de Platon II. 15.
— — si la vertu seule suffit pour rendre l'homme heureux II. 22. 23.
Vertu, n'est que la raison perfectionnée II. 51.
— — en quoi elle consiste II. 139. 140.
Virtus, sens de ce mot II. 138. 140.
Visum, ou *visio*, sens de ce mot I. 34. 83.
Vrai & vraisemblable I. 231. 296.
Vuide, s'il y en a II. 117.

W.

WALKERUS interprete de Ciceron II. 168.
WOLFIENS, leur définition de l'existence I. 29.
— — — connoissance historique, physique, & mathématique I. 160.

X.

XENIADE nie tout criterium I. 111.
— — — soutient que tout trompe I. 112.
XENOCRATE II. 13. 108. 126. 127. 130.
— — — — emprunte bien de choses des Pythagoriciens I. 93.
— — — — s'écarte peu de Platon I. 180. II. 22. 157.
— — — — croit l'ame immatérielle II. 25. 116.
XENOPHANE II. 43. 81.
— — — — nie tout criterium I. 111.
— — — — prétend que celui qui a trouvé la vérité, ne peut pas être sûr de l'avoir trouvée I. 111. 112.
— — — — — — ou que nous n'avons que des connoissances probables I. 115.
— — — — son sentiment sur le principe de l'Univers II. 112. 268. 272. 273.
— — — — enseigne que la Lune est une terre habitée II. 115. 285.
— — — — autres dogmes de sa Physique II. 274. 285.
— — — — Fondateur de l'école Mégarique ou Mégarienne II. 125.
XENOPHON II. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155.

Digitized by Google

Z.

ZENON I. 151. 182. 183. 185. 186. 188. 189. 211. 252. 281. II. 8. 26. 83. 84. 109. 119. 121. 122. 124. 125. 126. 131. 216. 217. 275.
— — — ſes ſentiments ſur la Morale II. 23... 25. 123. 128.
— — — — — — ſur la Phyſique II. 25.
— — — — — — ſur la Logique II. 25... 27. 132.
— — — dit des choſes nouvelles II. 26. 217.
— — — n'en dit point II. 24. 44. 217.
— — — a ſes ſecrets II. 235. 236.
Zététiques I. 73.

Fin du Tome II. & dernier.

Digitized by Google

CORRECTIONS.

Tome I.

Pag. 2. lig. 20 Pouzzoles: *liſez*: Pouzzoles (9).
— 22. lig. 16 de ces termes: *liſez*: de ſes termes.
— 33. lig. 3 (31): *liſez*: (3ℭ).
— — lig. 21 *aſſentio*: liſez: *aſſenſio*.
— 43. Architus: *liſez*: Architas.
— 58. lig. 15 auparavant: *liſez*: auparavant (e).
— 65. lig. 10 Ariſtote: *liſez*: Ariſtote (93).
— 78. lig. 23 la regle: *liſez*: la regle (120).
— 116. Il faudroit 114: en conſéquence il faudroit changer tous les numéros ſuivants.
— 125. lig. 6 *a fine*, tue: *liſez*: tue (t).
— 165. lig. 16 & 17 ils auroient appris qu'elles ſont dans leurs organes: *liſez*: ils auroient appris que, dans ce cas, elles ſont dans leurs organes. Dans d'autres cas ces propriétés ne ſont, ni dans les objets, ni dans les organes. Les objets &c.
— 216. lig. 13 & 14 les ſenſations: *liſez*: les perceptions.
— 225. lig. *a fine*, trouverez: *liſez*: trouvez.
— 232. lig. 5-7. Les Académiciens faiſoient uſage d'une autre diſtinction de l'évidence pour repouſſer l'attaque de Carnéade: *liſez*: Les Académiciens, pour repouſſer les attaques de leurs adverſaires, faiſoient uſage d'une autre diſtinction concernant l'évidence: Carnéade avoit imaginé la diſtinction dont il s'agit.

Tome II.

Préface, pag. xii. lig. 7-9 quant à mon autre leçon qui mesle un peu d'utile au plaiſir: *liſez*: quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaiſir &c.
Pag. 47. lig. 6 par les ſens (c): *il faudroit*: par les ſens (d); mais cette correction entraîneroit celle de toutes les lettres ſuivantes qui ſervent de renvoi. Il faudroit auſſi (d) à la pag. 224. lig. 4.
— 67. lig. 8 *a fine*, (44): *il faudroit*: (43); de même pag. 230 lig. 12 *a fine*; mais alors il faudroit corriger tous les numeros ſuivants qui ſervent de renvoi.
— 75. lig. 8 *a fine*, auroit fait impreſſion: *liſez*: auroit fait impreſſion ſur moi.

Digitized by Google

Corrections.

Pag. 209. lig. derniere: Cependant ce ſentiment n'étoit pas général: *liſez:* Cependant on n'admettoit pas généralement le ſentiment que l'ame du monde fût différente de Dieu, de „ce „Dieu qui réunit en ſoi toute la perfection de la Divinité; „qui eſt exempt de tout ſentiment de joie & de triſteſſe; „dont l'apanage eſt la ſageſſe & l'intelligence ſuprême." (Epinomis, Tom. II. des loix de Plat. trad. par Mr. Grou, pag. 481. 482.).

— 217. lig. 12. pag. 33 & 34: *liſez* pag. 35 & 36.

— 236. lig. 11 *a-fine*, Ariſtodeme d'Épée: *liſez:* Ariſtodeme d'Égée.

— 285. lig. 20-22. J'y demande comment Xénophane, qui penſoit que la lune étoit un nuage condenſé, pouvoit croire qu'elle fût habitée, qu'il y eût des montagnes, des villes &c. Je n'aurois pas dû faire cette queſtion. Anaximene avoit bien ſoutenu que la terre étoit formée par l'air comprimé (Voyez ce tome pag. 274.); & la terre eſt habitée: il y a des montagnes, des villes &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HW 2L6X A

Digitized by Google